

Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg (Suisse)

Section d'histoire moderne et contemporaine

L A M I S S I O N D E S C H A N O I N E S

D U G R A N D S A I N T - B E R N A R D

A U T I B E T ( 1 9 3 3 - 1 9 5 2 )

Frédéric GIROUD  
Originaire de Martigny  
Canton du Valais

Sous la direction  
du Professeur  
Roland RUFFIEUX

Mémoire présenté pour l'obtention du grade de licencié ès Lettres

Fribourg, juillet 1986.

## I N T R O D U C T I O N

---

### 0.1. L'assaut désordonné des questions

L'état d'esprit d'un chercheur à l'abord d'un travail de longue haleine comme la rédaction d'un Mémoire de Licence présente une certaine similitude avec celui d'un alpiniste s'apprêtant à affronter l'escalade d'une montagne. Le sommet paraît très haut et à la limite de l'accessible, l'option définitive d'une voie pour y accéder n'est peut-être pas tout à fait arrêtée. Le beau temps va-t-il se maintenir? Quelle sera la qualité et la nature de la roche? Y a-t-il risque d'éboulement? Faut-il envisager de bivouaquer dans la paroi?

Les premiers temps d'une investigation apportent de même leur lot d'interrogations. Le domaine que nous nous proposons d'étudier est-il trop vaste ou au contraire trop restreint considérant le cadre proposé? Allons-nous disposer de suffisamment de matériaux, ou croulerons-nous sous la masse de documents? Quelle est la valeur historique des sources en notre possession? Pourrons-nous avoir accès à l'entièreté des archives que nous souhaitons consulter?

Retracer l'histoire de la Mission des Chanoines du Grand Saint-Bernard au Tibet, telle est l'investigation que nous avons l'intention de mener à bonne fin. Comment y voir clair dans une problématique si difficilement morcelable et dans une oeuvre s'étant déroulée au milieu de circonstances malaisément appréciables? Cerner le cheminement d'une destinée collective ne va pas de soi, surtout s'il faut user de sciences aussi complexes et diverses que la tibétologie, l'histoire, l'ethnologie, la théologie, la missiologie, la géographie.

Face à la thématique foisonnante de notre sujet, nous avons l'impression de nous trouver devant une armoire pleine à craquer de documents, et dont il nous fallait extraire un dossier! Sitôt la porte entrouverte, c'est l'intégralité de ce que contenait le meuble qui allait littéralement nous tomber dessus. Il n'est pas si évident d'isoler un élément du tout.

Qui sont ces Chanoines? Quelle est la situation historique précédant

l'arrivée des Pères? A quelle époque remontent les premiers essais d'évangélisation du Tibet? Au près de quelles populations s'agira-t-il d'oeuvrer? Ce questionnement anarchique, il est bien entendu qu'on devait l'ordonner. Mais le problème se posait de savoir comment donner une structure à un ensemble si riche, une cohérence à un corpus si dense.

Avant toute chose, décrire le cadre géographique et historique s'imposait, ainsi que définir les conditions ayant présidé à cette initiative. Pour ce qui est de la suite, il nous semblait que la substance de notre sujet pouvait s'orienter selon deux axes de réflexion. Cette sorte de "grille de lecture" comprend pour une part tout le problème de la rencontre de "l'autre". Comment des Européens de 1930 ont-ils abordé ces populations asiatiques dont la mentalité, le mode de vie, la religion, bref tout ce qui constitue leur spécificité, leur était totalement étrangers? Le second volet est subséquent au premier, sa démarche est identique à la différence qu'elle laisse opérer la subjectivité. Comment, dans le climat "européocentriste" de ce temps, où l'Occident imbu de sa supériorité technique voulait imposer ses valeurs au monde entier, serions-nous allés à la rencontre de "l'autre"?

## 0.2. Le déroulement du travail

Notre étude sera divisée en quatre parties comportant chacune deux chapitres. La première subdivision est précédée de la présente introduction, la quatrième suivie de la conclusion. Les quatre doublets n'ont pas été formés artificiellement, mais se répondent, soit parce qu'ils se déroulent dans la même séquence temporelle, soit parce qu'ils sont complémentaires.

La démarche que nous avons adoptée est tout à la fois thématique et chronologique. La première partie, qui traite de la genèse de la Mission et de l'établissement dans les Marches, ainsi que la deuxième partie qui présente le développement bipolaire de l'Oeuvre (l'Hospice et les postes), procèdent des deux genres. Par contre, les deux ultimes sections relèvent d'un type que l'on qualifiera de mixte. La troisième partie parle de l'oeuvre et de l'existence missionnaire, et comme l'indique son titre se démarque de la temporalité ; la dernière partie quant à elle retourne à une histoire plus événementielle, elle s'intitule : Formes prises par l'adversité, du lent déclin à l'interruption brutale.

Nous aurions pu commencer notre exposé par le brossage d'un tableau général du Tibet, comportant une présentation du pays, de ses habitants, de son histoire, de ses croyances, de son organisation politique et administrative. Cela n'aurait certes pas été dénué d'intérêt, mais un tel départ nous aurait semblé trop détaché du sujet à proprement parler. Par la suite, nous avons été confrontés au même dilemme à plusieurs reprises. N'aurait-il pas été heureux de tracer un portrait de la Congrégation bernardine, avec entre autres son mode de fonctionnement, ses sources de revenus, son recrutement? Avant de se pencher sur les troubles qui secouèrent le secteur des Marches au tournant des années 1950 ne s'imposait-il pas de dépeindre le processus menant de la prise du pouvoir par Mao à l'invasion du Tibet? Il nous a paru plus judicieux d'insérer dans le texte quelques explications, ou de consacrer des passages à des données historiques, au moment où surgissaient les interrogations concernant le contexte général. Précisons enfin qu'une présentation sommaire des quatre parties précédera chacune d'elle, ouverture qui sera tout à la fois une annonce de structure et un programme des développements ultérieurs.

### 0.3. Les origines de notre recherche

Alors que nous en avons fini d'exposer dans les grandes lignes quel était l'objet de notre recherche à une connaissance ou à un proche, inéluctablement nous était posée la question suivante : "Comment en es-tu arrivé à vouloir traiter une telle question?" L'interrogation est double. Elle porte d'une part sur la manière dont nous avons eu connaissance de cette entreprise missionnaire, d'autre part sur la justification de consacrer une étude approfondie à un thème en apparence aussi marginal. Pour ce qui est du premier point, nous y voyons la conjonction de deux phénomènes. Notre origine valaisanne, plus précisément de Martigny, ville où réside le Prévôt, son Supérieur, montre que la Congrégation bernardine fait partie de notre univers familial, et que nous y sommes d'une certaine manière attachés. Aussi loin qu'il nous en souvienne, une fois au cours de l'été, nos parents emmenaient toute la famille sur les hauteurs du Mont-Joux. Comment ne pas être frappé par la majesté du Monastère surplombé par des cimes enneigées, témoignage de la présence presque millénaire du christianisme en ces lieux.

L'attraction envers la civilisation tibétaine tire également son origine du monde de l'enfance. Pour saugrenue qu'elle puisse paraître dans le cadre d'un travail à prétention scientifique, nous devons à la vérité de dire que la lecture d'une bande dessinée, il s'agit de Tintin au Tibet de Hergé, nous a révélé et fait aimer ce pays perçu comme mythique de par son double caractère d'éloignement et de mystère. L'aventure du reporter belge au "Pays des Neiges" avait tout pour séduire un enfant et nourrir son imaginaire. Certaines images de cérémonies bouddhiques, de paysages grandioses de pureté, de lamas en méditation ou de "l'abominable Homme des neiges" au grand coeur, resteront à jamais imprimées dans notre mémoire. D'aucuns diront que ces motifs tout personnels donnent les raisons de notre intérêt, mais ne légitiment aucunement que cet épisode soit de nature à être considéré dans un cadre strictement académique. Cette Mission est très restreinte il est vrai, on serait tenté de n'y voir rien de plus qu'un fait tenant de l'anecdote et de la petite histoire. D'ailleurs les Bernardins n'ont-ils pas quitté le Tibet depuis plus de trente ans, et n'avons-nous pas tout lieu de croire qu'il ne reste que peu de traces de leur séjour?

Nous avons quant à nous une vision de l'Histoire qui tient beaucoup aux destinées d'individus ou de collectivités. Si dans le cas qui nous intéresse elles n'ont pas été émaillées d'exploits de tous ordres, elles n'en méritent pas moins de retenir notre attention. Partis dans les années 1930-1940 du Valais, les Chanoines allaient subir les contre-coups des tumultes qu'allaient connaître tout l'Extrême-Orient, dérivant de la guerre civile chinoise et de l'impérialisme nippon. Placés dans un lieu où s'écrivaient quelques-unes des pages marquantes de l'Histoire du XXème siècle, les Pères valaisans ont vu leur environnement bouleversé par des événements sur lesquels ils n'avaient aucune prise.

Dans un contexte similaire, nous pouvons récuser le reproche de régionalisme. Pour ce faire nous adapterons à notre usage la théorie littéraire de Ramuz affirmant que l'universel se retrouve dans le particulier. L'histoire d'une douzaine de Religieux européens perdus aux confins de la Chine ne peut certes pas rendre compte du courant missionnaire de ce temps, et encore moins de ce qu'était le monde asiatique de la première moitié du siècle. Cependant nous retrouvons emblématiquement le combat de l'Eglise pour la propagation de la Sainte Doctrine dans l'expérience particulière

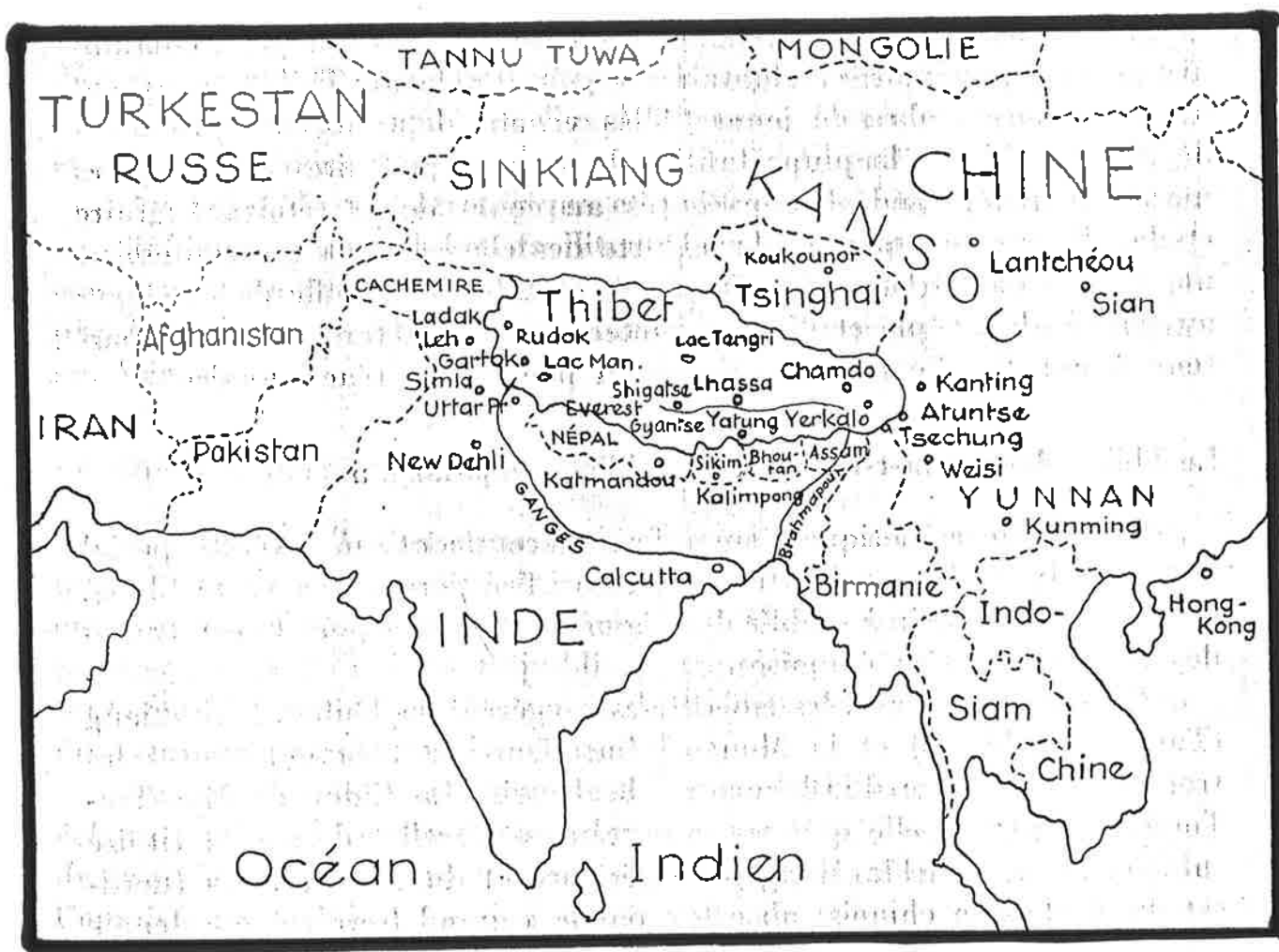
des Bernardins, faite de grandeurs et de misères, de même que nous voyons l'Asie, telle qu'on la percevait alors en Occident, à travers le regard de Religieux , qui portaient en eux les préjugés et les appréciations péjoratives de leur époque.

A cet égard, nous pouvons affirmer que ce témoignage absolument unique des Chanoines, nous en apprend parfois autant sur leur pays d'origine que sur la Chine!

Dans la Préface de Missions perdues au Tibet, André Guibaut, qui avec son compagnon Louis Liotard avait joui de l'hospitalité des missionnaires des M.E.P. et du Saint-Bernard en hiver 1936-1937 et au printemps 1937, expose les motifs pour lesquels il a écrit cet ouvrage :

"On peut approuver, ou ne pas approuver l'idée d'aller évangéliser au bout du monde (...), il ne reste pas moins que l'aventure qu'elle a engendrée constitue une épopée, avec ses grandeurs, ses tares, mais surtout sa masse immense de sacrifices. Aussi n'est-il pas indifférent de savoir quelle était l'existence de quelques-uns de ces héros (...)." 1/

Pour ce qui est de notre étude, nous prenons à notre compte la motivation de l'explorateur français.



"Carte géographique générale (Asie)"

Grand Saint-Bernard - Tibet, Numéro de janvier 1953, p.17

P A R T I E 1 :

GENESE DE LA MISSION ET ETABLISSEMENT DANS LES MARCHES

CHAPITRE I : Personne n'ignore que les Chanoines du Mont-Joux sont une Congrégation religieuse installée principalement dans les Alpes valaisannes. Les retrouver missionnaires au Tibet n'est pas dans l'ordre logique des choses. Comment en est-on arrivé à un tel changement? Dans quelles circonstances cette décision a-t-elle été prise? Que voulait-on faire dans ce pays? Quels sont les acteurs de cet épisode? De quelle manière les a-t-on préparé?

CHAPITRE II : Au moment de prendre pied en pays chinois, tout est matière à surprise, de la contrée elle-même à ses habitants. Après l'exaltation causée par la nouveauté, il faut se mettre à l'ouvrage. Par quels aspects les Bernardins sont-ils étonnés au premier abord? Quels paysages découvrent-ils et par quels hommes ceux-ci sont-ils peuplés? Comment devient-on missionnaire? Par quoi faut-il commencer ce nouveau ministère?



## C.H A P I T R E 1

### DU GRAND SAINT - BERNARD AU TIBET

---

Peut-on concevoir couple plus disparate que les Chanoines du Mont-Joux en Valais et le Tibet? La mise en relation de deux réalités si diverses ne laisse en tout cas pas de soulever des interrogations. Quel peut être le point de jonction entre deux univers si opposés? En d'autres termes, quel singulier concours de circonstances a-t-il amené les Bernardins à exercer un ministère apostolique au "Pays des lamas"?

Monseigneur Budes de Guébriant, Vicaire apostolique du Setchoan méridional, province ecclésiastique du sud-ouest de la Chine, effectue en 1918 une tournée d'inspection. Le prélat français franchit au mois de mars un col de la partie septentrionale de sa Mission :

"La petite ville de Tsingkhi, où nous avons passé la nuit, est construite au pied du Grand-Sianglin. Le passage en est toujours pénible et constitue une des plus fatigantes étapes du voyage. Des portefaix, en files interminables, le traversent, peinant sous des fardeaux écrasants, sur la route enneigée. Métier terrible, vraiment, car, après leurs épuisantes journées, ils n'ont pour leur repos de la nuit que des gîtes croulants, ouverts à la brise glaciale. C'est à eux que je pensais lorsque je fis ma première démarche auprès du Prévôt du Grand-Saint-Bernard pour obtenir, en faveur des pauvres caravanes du Far-West chinois, le bienfait des touchantes charités de ses religieux." 1/

L'idée généreuse de l'évêque de Kientchang est mise en veilleuse jusqu'à l'orée des années 1930, où la conjonction de trois phénomènes concourra à la sortir de l'oubli.

## 1.1. L'idée d'une Mission du Saint-Bernard

### 1.1.1. Fièvre missionnaire au début du XXème siècle

L'esprit missionnaire est un trait dominant du sentiment religieux des premières décennies de notre siècle. Et les deux Papes qui se sont succédé sur le trône de Saint Pierre de 1914 à 1939 ne sont pas étrangers à ce qu'il convient d'appeler un printemps missionnaire. L'impulsion initiale à ce renouveau est conférée par leurs encycliques, véritables programmes pour la "Croisade missionnaire".

- Publiée par Benoît XV en 1919, Maximum Illud, charte de l'expansion missionnaire en pays non-chrétiens pose les principes qui régiront désormais toute l'action des propagateurs de la foi catholique. L'idée maîtresse porte sur la nécessité de former un clergé indigène en l'absence duquel l'Eglise n'a pas d'avenir dans ces contrées .

- Appliquer, amplifier et préciser les enseignements de ce document de base des missions modernes, tel sera le devoir que s'assignera le Pape suivant : Pie XI. Celui-ci engagera en effet son action, du moins pour ce qui regarde l'oeuvre missionnaire, dans le sens des grandes perspectives tracées par son prédécesseur.

- Le constant souci de diffuser le "seule vraie foi" à travers le monde entier anime Rerum Ecclesiae. Datant de 1926, cette encyclique donne aux ouvriers apostoliques des directives et des lignes de conduite, précises (2/), dictées par une science en plein développement, la missiologie.

La teneur de ces lettres pontificales est le reflet du réveil de l'Europe chrétienne : la hiérarchie catholique veut inculquer à chacun des membres de l'Eglise le devoir sacré d'annoncer en "terres païennes" le Christ ressuscité.

### 1.1.2. Recherche d'une orientation nouvelle chez les Bernardins

Le message en provenance de Rome se diffuse dans la chrétienté tout entière, soulève des questions sur les fondements de telle spiritualité, suscite la remise en cause de tel ministère, jusque dans les ordres religieux ne possédant pas une vocation missionnaire spécifique. Ainsi en est-il de la Congrégation des Chanoines réguliers du Grand Saint-Bernard. Observant les trois voeux, ces religieux ont depuis leur fondation, au XIème siècle, concilié leur vie contemplative (couvent) et caritative (hospice), leur raison d'être consistant à secourir les pèlerins, soldats et commerçants en péril sur la redoutable passe du Mont-Joux, en Valais.

Axe de communication ouvrant au sud vers l'Italie, au nord vers la Germanie et les Gaules, au début du XXème siècle cette voie, en même temps qu'elle perd de son importance relative (perçement du tunnel du Simplon en 1906), gagne en praticabilité (modernisation des moyens de locomotion et amélioration de la route). De ces constatations, Daniel-Rops (3/) tire la conséquence suivante :

"(...) depuis les tunnels, l'automobile, les chasse-neige, l'avion, la montagne d'Europe est presque de tout repos." 4/

Vue sous cet angle, la présence des Chanoines est sur le point de devenir superflue au Col du Saint-Bernard, tout au moins selon les termes définis par son Fondateur. Ce qui fait dire à Monseigneur de Guébriant que le Monastère du Mont-Joux a beaucoup perdu comme hospice en tant que tel:

"(...) étant devenu, par la force des choses, plutôt un hôtel chic pour pieux alpinistes..." 5/

Le progrès allait-il sonner le glas de cette tradition hospitalière presque millénaire? Sous l'ancienne forme certainement, d'où l'évidence qui s'imposait à la Maison du Saint-Bernard de chercher une nouvelle direction à son ministère charitable. Le chanoine Quaglia, l'historien de la Congrégation, fait mention de cette sorte de crise d'identité et de conscience qu'éprouve de manière parfois diffuse son Ordre religieux :

"Cette préoccupation perce dans quelques chapitres, entre autres celui de 1929 où la question est agitée sérieusement et remise en commission pour étude." 6/

### 1.1.3. Sollicitation extérieure : l'appel des Missions-Etrangères

C'est la démarche de Monseigneur de Guébriant, devenu depuis Supérieur général de la Société des Missions-Etrangères de Paris (M.E.P.), qui donne aux Bernardins la solution à leur problème, en leur offrant l'opportunité de pouvoir se consacrer à une activité pastorale différente de ce qu'ils avaient accompli jusqu'alors : les missions .

A la fin des années 1920, Monseigneur Giraudeau, évêque de Tatsienlou dans le Setchoan chinois, s'ouvre au Directeur du Séminaire de la Rue du Bac, de passage dans le Vicariat apostolique du Tibet, de son manque de missionnaires.

Ayant accompli en 1929 son mandat de Visiteur apostolique de Chine, ce même prélat est reçu en audience privée, à Rome, par le pape Pie XI. Le Saint-Père, ancien archevêque de Milan, avait à plusieurs reprises pu apprécier l'hospitalité des Religieux valaisans. De cette façon, nous pouvons saisir comment le Souverain pontife a pu glisser à l'oreille de l'évêque français la présente suggestion, après que ce dernier lui eût confié sa préoccupation :

"Monseigneur de Guébriant fit part à Sa Sainteté de la grave pénurie de missionnaires, spécialement dans les vastes régions montagneuses des Marches thibétaines. (...) Que faire? Sa Sainteté (...) lui conseilla sur-le-champ de faire appel aux chanoines du Grand-Saint-Bernard." 7/

A peine rentré à la Rue du Bac, le Supérieur général des M.E.P. adresse une lettre à Monseigneur Théophile Bourgeois, Abbé-Prévôt de la Congrégation des Chanoines du Saint-Bernard. Cette missive contient une offre de collaboration avec la Société missionnaire française. Datée du 21 décembre 1929, elle suggère en outre au destinataire l'organisation d'une expédition de reconnaissance :

"En toute hypothèse, il faudrait inévitablement que deux de vos religieux fussent chargés par vous d'un voyage d'étude dans la région que j'ai indiquée (...)." 8/ (ANNEXE I)

## 1.2. Vers la décision de principe

### 1.2.1. Voyage exploratoire de deux Chanoines

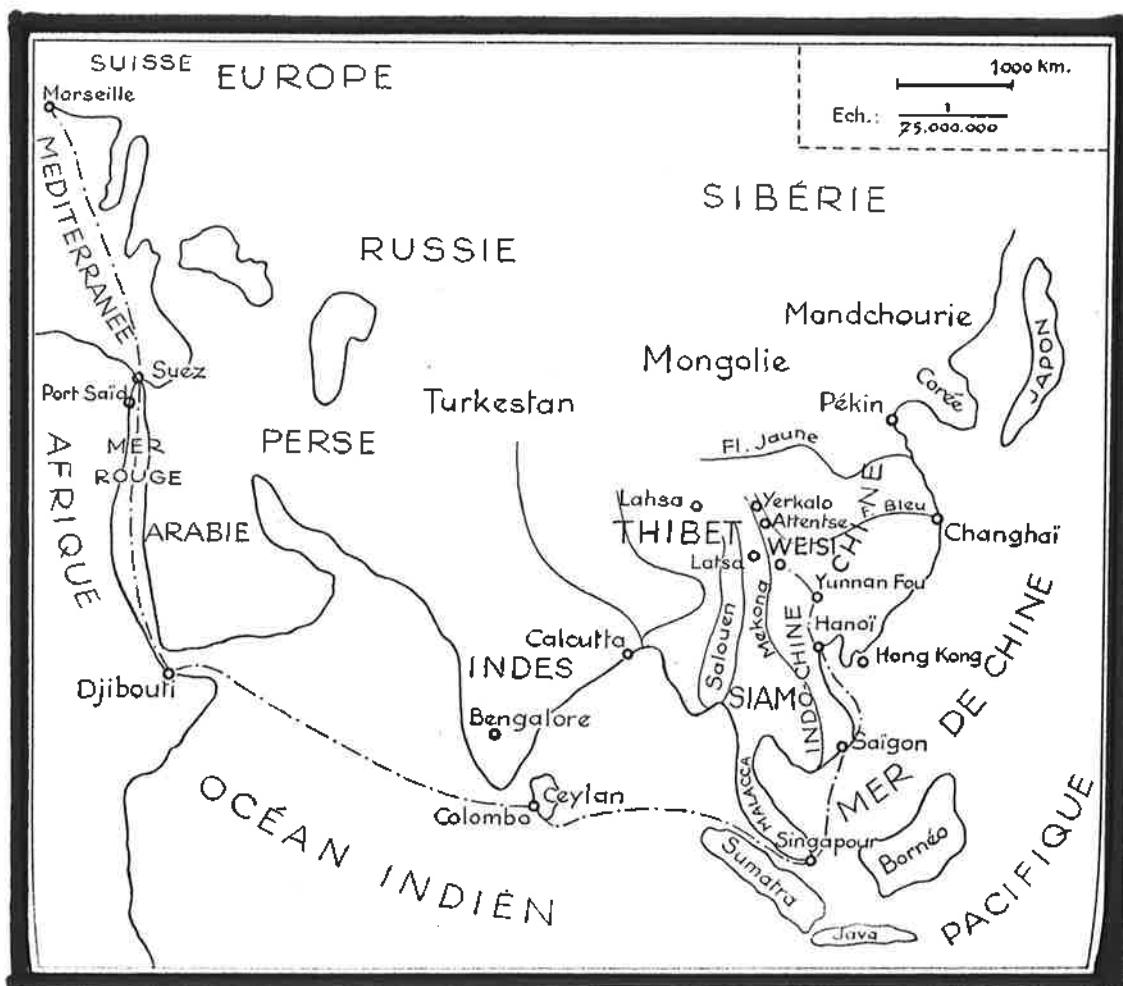
Les prélats conviennent de se revoir. Leur rencontre a lieu à Paris, au début février 1930, plus précisément au siège des M.E.P., à la Rue du Bac (ANNEXE II).

Monseigneur de Guébriant et Monseigneur Bourgeois prennent conjointement la décision de déléguer deux Religieux du Mont-Joux pour repérer les lieux. Ils s'engagent à soumettre l'acceptation définitive de collaborer au rapport que les éclaireurs déposeront à leur retour, laissant les modalités de la coopération à définir par la suite. La judicieuse solution de différer la prise de décision est avalisée par la Congrégation valaisanne lors du Chapitre de juillet 1930.

En conformité avec ce qui avait été fixé, les Pères Pierre-Marie Melly et Paul Coquoz, répondent à l'invitation du Vicaire apostolique de la Mission tibétaine, et partent pour leur tournée de prospection à la fin de la même année.

Le 20 novembre, ils embarquent à Marseille, avec pour destination Saïgon, les escales ayant pour noms : Port-Saïd, Djibouti, Colombo, et enfin Singapore. La traversée s'achève le 16 décembre. Une fois le transbordement effectué, ils gagnent Haïphong, terme de la navigation, en quelques jours. De là, en train, ils rejoignent Hanoï. La ville indochinoise est reliée à Yunnanfou par la ligne de chemin de fer du Tonkin. La capitale provinciale du Yunnan est atteinte le 29 décembre. Pour couvrir les centaines de kilomètres les séparant encore des Marches du Tibet, objectif de leur périple, les deux Pères se joignent à une caravane, car on ne trouve dans l'arrière-pays plus aucun moyen de transport, si ce n'est le mulet.

La ligne pointillée qui va de Marseille aux frontières du Tibet, en passant par la Méditerranée, la Mer Rouge et l'Océan Indien, indique le voyage de nos missionnaires.



"Voyage de Marseille au Tibet"

Grand Saint-Bernard - Tibet, Numéro d'avril 1950, p.50

Début janvier 1931, ils s'engagent sur les pistes qui vont les conduire à Weisi, point de chute de leur voyage depuis l'Europe, et point de départ de leurs excursions dans la région. Ils sont à destination à la mi-février 1931.

Sur place, durant trois mois les deux explorateurs vont visiter les postes des rives du Mékong (Siao-Weisi, Tsechung), de même que les chrétientés de la Salouen (Bahang et Kionatong). Ils se rendent également aux portes du "Pays des lamas" (Atentze) pour s'initier à la vie tibétaine (CARTE).

Ils effectuent nombre de courses sous la conduite de missionnaires des M.E.P., au cours desquelles ils accumulent quantités d'observations. Cependant, leur repérage se fonde aussi bien sur leur expérience personnelle que sur la pratique de leurs confrères français, qui les introduisent à la vie, aux méthodes, ainsi qu'à l'esprit missionnaires.

Le profit de ce voyage particulièrement mouvementé à travers cette région du sud-ouest chinois est remarquable :

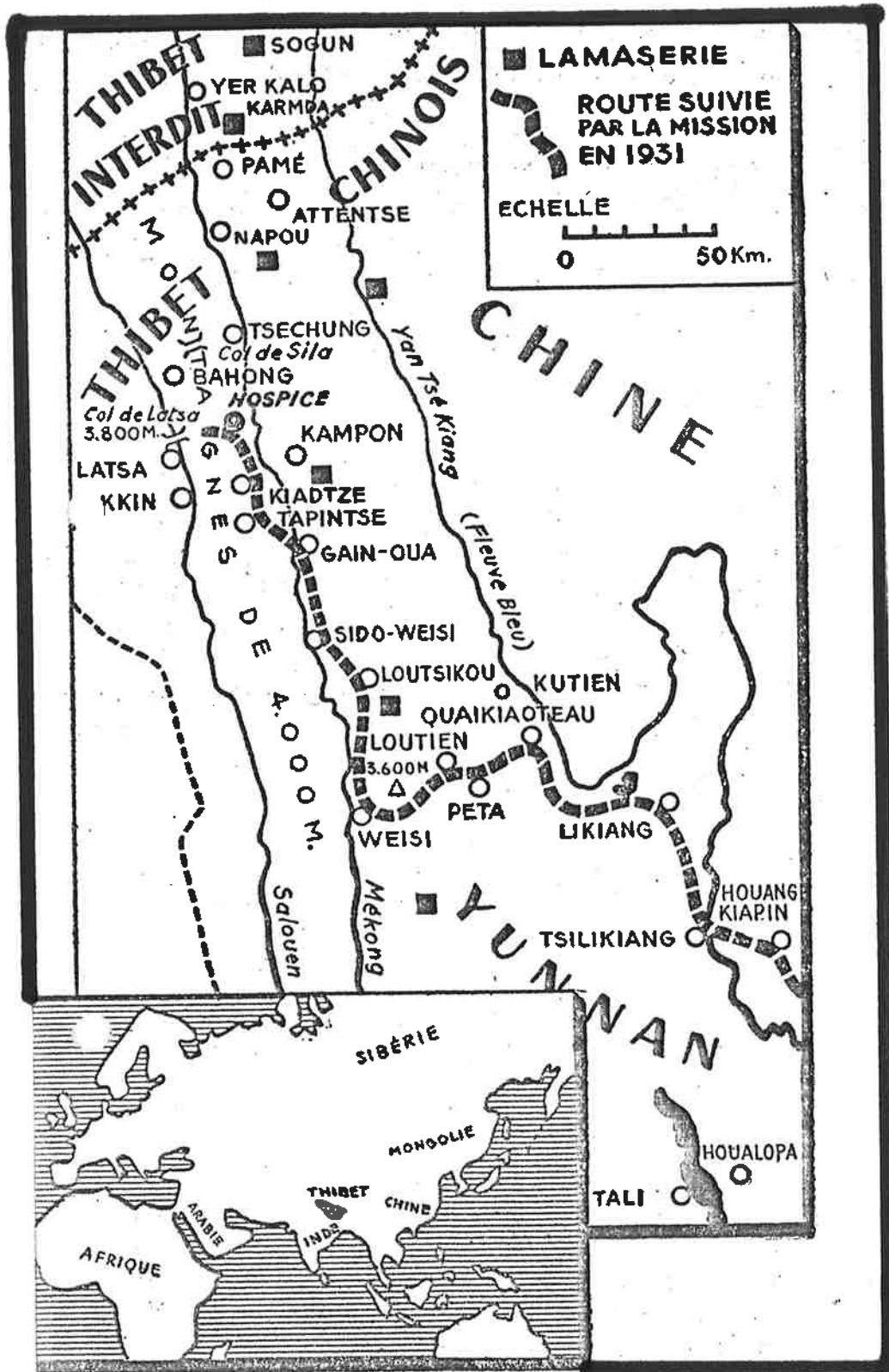
"Quelle somme d'expérience que ce premier voyage! En réalité, ce furent huit mois de noviciat missionnaire, non point théorique uniquement, mais surtout pratique, et cela, sous l'experte direction de vieux broussards (...)." 9/

Alors qu'arrive le moment de repartir pour l'Europe, on se dit au revoir et non pas adieu. Le P.Goré (10/), Supérieur de cette partie du Vicariat apostolique nous en donne la raison :

"Messieurs Melly et Coquoz nous quittaient dans les derniers jours d'avril, nous laissant l'espoir d'un prompt et définitif retour parmi nous." 11/

### 1.2.2. Rapport des éclaireurs et acceptation du projet

Juillet 1931 voit les grands voyageurs fouler à nouveau la terre natale. Le 22 de ce mois, ils rendent compte à leurs Supérieurs de leur tournée exploratoire en Asie orientale. Le P.Melly fait lecture devant le Chapitre du rapport rédigé de concert avec le P.Coquoz. En conclusion à leur exposé, les deux éclaireurs proposent de donner une suite favorable à la requête





de Monseigneur de Guébriant.

Sur la base de ce préavis très favorable, la Communauté des Chanoines accepte l'idée de participer à la Mission universelle, et le principe d'une collaboration avec les M.E.P. dans la Mission du Tibet.

Les Bernardins prennent ainsi rang parmi les Congrégations missionnaires, faisant droit aux désirs du Saint-Siège, qui avait formulé le souhait que toutes les maisons religieuses, quelle que soit leur vocation originelle, prennent une part active à la propagation du Message chrétien.

Par ailleurs, les Religieux établis sur le Mont-Joux paraissent destinés à l'accomplissement d'un travail apostolique dans ces régions inhospitalières. Pie XI n'avait pas manqué de rendre le Supérieur général des M.E.P. attentif à ce point lors de leur entrevue de 1929 :

"Sa Sainteté ajoutait que les chanoines du Grand-Saint-Bernard, tant par leurs origines montagnardes que par leur entraînement, étaient tout désignés pour l'évangélisation des gens des hauts plateaux et des montagnes du Thibet." 12/

Bien plus encore, même si le cadre sans doute un peu étroit de la Congrégation a éclaté, les Bernardins ne renient en rien l'héritage de leur passé. Le titre XII des Constitutions, approuvées et confirmées par Rome en 1438, et qui les régissaient encore à l'époque, apporte plutôt la preuve du contraire :

"Nous voulons, par cette Constitution pourvoir aux besoins des pauvres, des pèlerins et de tous ceux qui passent par cette montagne, afin qu'ils ne manquent point de nourriture, de vêtements et autres choses nécessaires." 13/

En cette année charnière de 1929, les Pères du Saint-Bernard inscrivent un ministère, auquel ils ne prenaient jusque là aucunement part, dans le prolongement de l'oeuvre de charité que leur Maison anime depuis près de neuf siècles dans les Alpes :

"Une nouvelle orientation était née qui, tout à fait dans l'esprit de son fondateur, devait permettre aux chanoines du Grand-Saint-Bernard d'aller au Thibet continuer leur mission d'hospitalité dont la nécessité se faisait de moins en moins sentir en Europe." 14/

Un tel virage sous-entend un don de soi tout aussi total, mais dans

une perspective passablement différente. Cette modification consiste pour les Religieux valaisans à :

"(...) transformer leur esprit monastique, au service des voyageurs, en esprit missionnaire au service des païens." 15/

### 1.3. Options collectives de la Congrégation

#### 1.3.1. Un nouveau Saint-Bernard au Tibet

Alors que Monseigneur de Guébriant fait appel à l'Ordre des Chanoines, il a en tête une idée bien précise, qui a pris naissance quelque onze ans auparavant, au moment où il endurait mille souffrances sur les sentiers tortueux menant au Col du Grand-Sianglin dans le Tibet oriental, épisode mentionné plus haut.

Devant le spectacle d'une file interminable de portefaix vêtus de guenilles et transis de froid, l'Evêque se convainc qu'il s'imposait de combler en ces lieux un manque :

"Ce qu'il faudrait ici (...), ce seraient des hospices conçus dans le même esprit que celui du Grand-Saint-Bernard et de nos cols d'Europe, pour abriter les voyageurs. Quel bien cela ne ferait-il pas? Quelle action bénéfique auraient ces hommes de Dieu, auprès de ceux qu'ils protégeraient, soigneraient, sauveraient!" 16/

C'est donc tout naturellement que le prélat français propose dans sa lettre du 21 décembre 1929 au Prévôt Bourgeois, de fonder un tel établissement dans les montagnes du Tibet :

"Que de fois, en suivant les caravanes qui parcourent ces pistes difficiles, je me suis dit, au passage des cols dangereux, balayés par le vent et la neige :

Quels services rendrait ici un hospice tel celui du Saint-Bernard, et quel rayonnement exercerait sa bienfaisance au profit de la religion!" 17/

Les Bernardins prennent en considération le voeu de Monseigneur de Guébriant,

c'est ainsi que les deux Religieux envoyés en avant-garde en 1930-1931, reçoivent une consigne précise à ce propos :

"Leur mission consistait à se rendre dans les vallées du Mékong et de la Salouen, dans les Marches thibétaines du Yunnan, (...) et de voir s'il y avait nécessité et possibilité d'établir un hospice similaire à celui du Grand-Saint-Bernard." 18/

Lors du Chapitre de 1931 est prise la décision formelle d'aller dans le sens souhaité par l'ancien Evêque de Kientchang. Après délibération l'assemblée des Chanoines :

"(...) décida à l'unanimité de donner suite au projet d'établissement d'un hospice sur l'un des cols qui séparent les vallées du Mékong et de la Salouen." 19/

La communication du chanoine Melly envisagea des problèmes concrets comme les besoins en capitaux, la main-d'oeuvre, le ravitaillement...

Penchons-nous maintenant sur la conception missiologique qui apparaît en filigrane derrière ce projet de fondation, dont l'importance est avérée au point qu'on peut affirmer que :

"(...) le but principal de leur venue dans les Marches thibétaines était l'établissement d'un hospice en montagne." 20/

De manière patente il apparaît, aussi bien chez les Pères des Missions-Etrangères que chez ceux du Saint-Bernard, que l'Hospice du Mont-Joux est pris comme référence. A l'évidence, on veut reproduire un modèle en commettant sans doute l'erreur de ne pas considérer le contexte et l'environnement, forcément différents. On souhaite de la sorte établir des postes de part et d'autre du Col, à l'instar des villages de Saint-Rhémy dans la Vallée d'Aoste, et de Bourg-Saint-Pierre dans le pays des Dranses. Avec résolution, on cherchera à reproduire une réalité préexistante, c'est-à-dire fonder une oeuvre dans l'Himalaya à l'imitation de celle que l'on trouve dans les Alpes.

Le parallélisme entre l'Hospice valaisan et le futur Hospice tibétain est saisissant, pour peu qu'on considère chez l'un et l'autre respectivement, les époques et les conditions à l'heure de l'institution :

- emplacement sur un axe international : la circulation des objets et des personnes entre le Tibet indépendant et la Chine passe en partie

par la route du Mékong

- qualité des usagers : pèlerins lamaïstes, peuplades de la région, les porteurs et commerçants seraient heureux de trouver un abri pour la nuit

- climat d'insécurité : on ose espérer que la présence des Pères saura convaincre les brigands de chercher fortune dans d'autres parages

- paganisme et sectarisme lamaïque : l'Hospice bernardin sera un "avant-poste du catholicisme en pays païen" (21/), l'expression est de Pierre Croidys (22/).

Avec un des missionnaires valaisans, nous pouvons tirer de cette série d'analogies l'enseignement suivant :

"Ne peut-on pas déduire, de ces constatations, que les mêmes motifs poussant autrefois saint Bernard de Menthon à construire un refuge sur le Mont-Joux, existent aujourd'hui (...)" 23/

### 1.3.2. Le ministère paroissial en Mission

Outre la maintenance de l'Oeuvre instituée sur le Mont-Joux, les Religieux du Saint-Bernard peuvent faire valoir un second volet d'activités :

"En dehors du service hospitalier, les Révérends Chanoines assurent aussi le ministère paroissial." 24/

Si, lors de leur rencontre du début avril 1930, l'Abbé-Prévôt du Saint-Bernard et le Supérieur général des M.E.P. se sont avant tout entretenus au sujet de l'hospice à édifier, la possibilité de céder aux futurs missionnaires bernardins des stations a également été étudiée.

L'évocation très bien sentie, que fait le P.Simonnet des M.E.P. (25/) de l'entrevue, traduit en quels termes l'Evêque français a pu s'exprimer:

"Que si ces cols étaient inhabitables et même impraticables plusieurs mois de l'année, et que l'hospice qu'on y construirait ne pourrait donc être occupé en permanence, il ne fallait pas oublier qu'en plus de leur hospice, les chanoines du Saint-Bernard dirigeaient aussi plusieurs paroisses en Suisse ; ils pourraient de même diriger plusieurs postes des Marches thibétaines : il y avait de la place!" 26/

Dès le XIIème siècle, une partie des membres de la Congrégation est affectée à la pastoration des paroisses qui lui furent données, ce que confirme le P.Quaglia, auteur d'une monumentale histoire de la Maison des Chanoines:

"Depuis les origines, les chanoines ont exercé le ministère pastoral dans les différentes paroisses unies à l'hospice." 27/

En raison du climat que l'on trouve à la frontière sino-tibétaine, il n'allait pas être possible de travailler à la construction de l'Hospice plus de trois mois par an, le reste du temps pourrait avantageusement être consacré à oeuvrer dans les diverses chrétientés.

Le rapport lu par le P.Melly au Chapitre de 1931 fait déjà mention de :

"(...) l'apostolat auquel devraient s'adonner les chanoines, en attendant l'achèvement de l'hospice." 28/

Les Chanoines tenaient également à ce que les postes établis par les Pères des M.E.P. dès le troisième tiers du XIXème siècle soient maintenus. Or, leurs desservants n'étaient plus, pour la plupart, de première jeunesse, et ils ne pouvaient compter sur leurs confrères de la Rue du Bac pour leur succéder comme curé d'un des villages tibétains. Le propos de Monseigneur Lacoste, évêque de Tali dans le Yunnan l'atteste :

"Il fallait préparer, à Yerkalo, Tzechung et autres "stations", le remplacement et le relai des Pères des Missions-Etrangères (...)." 29/

Il est bien entendu que ce seront les missionnaires du Saint-Bernard qui auront à assurer la continuité, à mesure que disparaîtront ceux de la Société française.

#### 1.4. Diversité individuelle des Chanoines

##### 1.4.1. Qualité et sélection des candidats

Le Chapitre général de juillet 1932 fixe l'envoi du premier contingent au tout début de l'année 1933. D'ici là, il faut se mettre à la recherche

de Religieux qui se portent volontaires et aient les dispositions nécessaires à l'accomplissement de ce ministère.

Le chanoine Melly, un des deux Pères envoyés en reconnaissance, est nommé par Monseigneur Bourgeois chef de l'expédition. Avec le Prévôt, il convient que l'avant-garde missionnaire devra être forte de quatre éléments. Ce premier groupe présentera un échantillonnage de la diversité qu'on trouve chez les ouvriers apostoliques. En effet, nous y trouverons deux prêtres, un frère convers, et un volontaire laïc.

Si la fonction du prêtre au sein de la future communauté bernardine de Chine paraît aller de soi, il n'en va pas de même pour ses auxiliaires:

- le frère convers remplit, de par son statut particulier dans la Congrégation de religieux non-prêtre, un office bien défini :

"Les Frères, religieux au même titre que le prêtre, déchargent celui-ci du rôle matériel trop absorbant." 30/

Il aura la responsabilité de l'intendance et de toutes les tâches ne nécessitant pas le recours à un prêtre (31/).

- le volontaire laïc offre sa compétence dans une matière définie, en laquelle il a pu acquérir une spécialisation :

"Les auxiliaires laïcs seront médecins, ingénieurs, assistants sociaux, professeurs." 32/

Il partage la vie des Religieux, et sa collaboration présente la particularité d'être soumise à un contrat lui conférant une portée temporelle limitée, ce qui est le cas de M.Chappelet (33/).

- au moment de son départ en mission, Maurice Tornay n'entre dans aucune de ces catégories : en 1936, il n'est encore que séminariste, et le Prévôt Bourgeois ne consent à le laisser partir pour la Chine qu'en raison de l'excellence de ses études théologiques, le profès pouvait dès lors parfaitement achever là-bas sa préparation au sacerdoce.

Les Chanoines du Saint-Bernard étant à l'origine une Congrégation à vocation hospitalière, le choix de consacrer sa vie à l'annonce de la Révélation aux "infidèles" relève, plus que nulle part ailleurs, d'une initiative personnelle. Le recrutement des missionnaires ne repose que sur le volon-

tariat. Ceux qui se sentent appelés soumettent leur candidature au Prévôt, qui a toute latitude quant à la suite à donner à chaque postulation.

Telle a été la procédure pour les pionniers de 1933 :

"Frère Duc sollicita et obtint de Monseigneur Bourgeois la permission de faire partie du premier groupe, qui devait quitter la Suisse pour le Thibet." 34/

- Robert Chappelet, un laïc, se présenta au Prévôt, et lui proposa ses services. Le Supérieur bernardin ne se fit pas faute de joindre à ses religieux ce solide gaillard, une force de la nature, ayant pratiqué tous les métiers, et qui allait sans conteste avoir plus d'une occasion d'exercer ses multiples talents, pour le plus grand bénéfice de la Mission

- le chanoine Coquoz, celui-là même qui avait accompagné le chanoine Melly dans le périple asiatique de 1930-1931, était bien évidemment l'homme providentiel pour compléter le quatuor de base désiré par le Prévôt.

#### 1.4.2. Motivation des candidats à la Mission

Au point où nous en sommes, il est légitime de nous demander ce qui pousse ces hommes au dévouement le plus absolu. A l'origine de tout appel missionnaire se trouve, bien évidemment, l'injonction du Christ : "Allez enseigner toutes les Nations!" On retrouve l'écho de cette prescription dans l'éditorial du premier numéro de la revue Grand Saint-Bernard-Tibet. Il est question :

"(d') établir le règne du Christ sur "toutes les nations"- même au Thibet!" 35/

Nous allons nous arrêter quelque peu sur le cas d'un jeune religieux, à propos duquel on dispose de données relatives à ses motivations profondes, de sorte que l'on peut déceler les causes du don de sa vie aux non-chrétiens. On prête à Maurice Tornay, c'est à lui qu'il est fait allusion, d'adhérer parfaitement à la recommandation du Rédempteur. Le P.Coquoz est formel à ce sujet :

"Ce qui dominait en lui, c'était le désir de convertir les miséreux."  
36/

L'intéressé lui-même se pose comme but suprême :

"(l') évangélisation des païens" 37/

D'autres motifs peuvent contribuer de manière plus ou moins décisive à faire naître l'appel vers les Missions.

Le risque est trop grand, aux yeux du jeune séminariste, pour son salut et sa sanctification, de ne pas s'en aller :

"Il me faut m'arracher à tout, si je veux essayer de devenir meilleur."  
38/

Epris d'absolu, il désigne les périls insidieux auxquels l'accomplissement de son devoir de religieux est exposé s'il ne quitte pas le Valais :

- selon le chanoine Melly :

"Il prévoyait des dangers trop grands pour lui dans les paroisses, vu son caractère et ses capacités." 39/

- selon le chanoine Detry :

"Il a demandé lui-même à pouvoir partir, parce qu'il risquait de s'enliser au Saint-Bernard..." 40/

Au chanoine Lucien Gabioud qui lui demande pourquoi il veut offrir sa vie à l'apostolat missionnaire, le futur prêtre répond :

"(...) qu'au pays il s'embourgeoiserait (...)." 41/

A sa soeur Anne-Marie qui lui pose la même question, il donne pour explication à sa volonté de quitter son univers habituel, que :

"(...) la vie en Europe était trop facile." 42/

L'attrait pour un apostolat lointain peut répondre aussi à des sentiments humains. Voici les mots d'un chanoine âgé, le P.Gabioud, au jeune Tornay en partance pour la Chine :

"Je vous comprends. Vous êtes jeune. Le goût de l'aventure est de votre



âge. Voyages, paysages nouveaux, cités entrevues seulement dans les livres et qu'on voudrait toucher..." 43/

A cet égard, Monseigneur de Guébriant, précisant qu'il n'est aucunement honteux de l'avouer, déclare sans détours :

"Un esprit d'aventure, une soif de grands espaces qui s'ajoutent à une solide vocation sacerdotale dirigent tout naturellement leur sujet vers les missions lointaines." 44/

### 1.5. Conditionnement et formation

#### 1.5.1. Une préparation discutable au plan spirituel et scientifique

Nous l'avons déjà relevé, la Congrégation des Chanoines du Saint-Bernard n'est pas tournée initialement vers l'action missionnaire. Derrière cette constatation se trouve une des raisons de ce que nous appellerions, avec nos critères actuels, l'absence de préparation spécifique des aspirants à ce type de ministère. Cette impréparation est toute relative et correspond à ce qui se faisait à l'époque dans la plupart des Sociétés missionnaires. Il n'en reste pas moins qu'on n'aborde pas et n'instruit pas un habitant des montagnes tibétaines de la même manière qu'un Européen de l'arc alpin. S'étant spontanément offerte à l'évangélisation des "païens" dans les conditions précitées, la Maison du Saint-Bernard n'a pas derrière elle la longue tradition missionnaire d'une Compagnie comme les Missions-Etrangères, qui, dès sa fondation au XVIIème siècle, a oeuvré à travers tout l'Extrême-Orient, et qui a acquis par ce fait même une somme considérable d'expérience. Particulièrement pour ce qui concerne la formation des séminaristes destinés à l'apostolat dans les pays lointains.

Les pratiques et procédures couramment admises autrefois sont parfois en complète contradiction avec la manière de faire et les options actuelles, qui dérivent pour une part des progrès de la missiologie. A cet effet, signalons que dans les années 1930 encore, les Pères des M.E.P. n'étaient

affectés respectivement à la Mission de Corée ou de Mandchourie, de Birmanie ou du Tonkin, de Chine ou de Conchinchine que très tardivement : ils étaient informés de leur destination le soir même de leur ordination, autrement dit, un mois ou deux avant leur envoi!

Ne pouvant s'appuyer sur une quelconque pratique dans le type de ministère auquel la Maison du Mont-Joux tint à s'associer, les futurs missionnaires eurent de plus contre eux le court laps de temps séparant la prise de décision définitive (Chapitre de juillet 1931), du premier départ (janvier 1933) (45/).

Rien n'a radicalement changé depuis les premières heures de la Mission du Tibet, lorsque dans les années 1854-1855, le P. Auguste Desgodins des M.E.P., était en formation :

"Quelques principes indiscutés, tirés de l'Évangile suffisaient aux missionnaires de son temps pour soutenir et justifier leur action." 46/

Toutes ces considérations pour en arriver à un constat un peu abrupt, qu'il nous appartiendra de nuancer : au moment de gagner les Marches tibétaines, les quatre missionnaires bernardins ne parlent pas un traître mot des langues vernaculaires (47/), n'ont reçu aucune instruction en philosophie et en spiritualité orientales, ne connaissent le bouddhisme et le lamaïsme que de nom, ne savent d'aucune manière à quelles populations ils auront affaire. Pour les PP. Melly et Coquoz, ces lacunes sont moins criardes en raison de la tournée de reconnaissance qu'ils avaient accomplie. La mise en condition des Bernardins se résume à une approche qui nous paraît, avec la distance, quelque peu sommaire :

"(...) se familiarisant avec les moeurs tibétaines, grâce au récit, à l'enseignement des premiers explorateurs." 48/

C'est dans cette perspective que les apprentis missionnaires lisent avec avidité les ouvrages de la romancière Alexandra David-Néel (49/), qui par ses écrits a imposé durablement sa vision du "Royaume interdit" dans tout l'Occident.

Sans doute fait-on un faux procès aux pionniers de 1933 lorsqu'on leur reproche de ne pas avoir eu le souci de la langue, de la religion, et de tout ce qui concernait les populations tibétaines. L'heure de l'ethnologie

n'avait pas encore sonné! Il n'est pas moins vrai pourtant que ces déficiences sont tout à fait significatives du climat dans lequel est envisagé l'apostolat missionnaire. Il est également intéressant de souligner qu'au départ de l'ultime contingent, en 1946, la sensibilisation à ces matières n'a connu aucune amélioration notable.

#### 1.5.2. En prévision d'une action humanitaire

Les partants effectuent les quelques préparatifs rendus nécessaires par une telle équipée, mais relevant d'un autre ordre, beaucoup plus pratique.

- En premier lieu, les PP.Coquoz et Melly se rendent à Londres durant quelques semaines, pour acquérir les rudiments de la langue de Shakespeare, présumant son utilité en Extrême-Orient. Ce calcul, qui sait se concevoir si l'on prend en considération les relations avec les autorités consulaires et les administrateurs chinois, n'est pas très pertinent si l'on songe aux paroissiens de la Mission de Tatsienlou, qui ne parlent pas même chinois dans la plupart des cas.

- Ensuite ces deux mêmes chanoines fréquentent, à l'Université catholique de Lille, le cours pratique de médecine pour missionnaires, instauré à l'initiative du pape Pie XI, promoteur d'une action médicale en pays de Mission (49/). La Faculté enseigne aux candidats missionnaires à donner les premiers soins, une initiation à la chirurgie et à la thérapeutique dentaire leur est également dispensée (50/).

Après avoir appris à arracher les dents et à cautériser une plaie, lu l'un ou l'autre journal de voyage, et appris quelques mots d'anglais, les Religieux-missionnaires sont prêts à relever le défi que leur lance l'apostolat en terre non-chrétienne. Pour le P.Goré, leur Supérieur ecclésiastique dans le Mékong, cela paraît tout à fait acceptable :

"Nos collaborateurs arrivent donc bien préparés à leur tâche et plus disposés que jamais à la mener à bonne fin." 51/

Ce que le Vicaire forain juge comme suffisant en 1933 ne l'est pas pour nous en 1986, et l'on serait facilement tenté de montrer du doigt les

manques d'une telle formation. Mais il faut veiller à toujours se replacer dans le contexte de l'époque et ne pas se montrer convaincu à l'avance que ce qui est vrai pour aujourd'hui l'était pour hier.

L'instruction missionnaire ne s'est pas faite avant de partir pour l'Asie, et il semble finalement que les Bernardins ont tout lieu de s'en féliciter. Un exemple un peu plus récent sera pour nous éclairant.

Les Pères de Bétharram étaient les voisins des Chanoines. Ils étaient fixés au sud de la Mission, à Tali. Depuis leur extradition de Chine, ils missionnent en Thaïlande. Un des leurs fait un retour en arrière jusqu'en 1952, et compare ses impressions de ce temps à celle du temps présent :

"Après trente ans de vécus chez les Karians, je porte sur eux un jugement différent de celui que j'avais en arrivant chez eux. Au départ, ne connaissant ni leur langue, ni leurs coutumes, je portais un jugement un peu trop simpliste sur leur façon de penser et d'agir. C'est à leur contact que j'ai évolué." 52/

Où le missionnaire veut en venir, et nous lui rendons la parole pour donner une conclusion à son développement, tient en peu de mots :

"Lors de mon départ en Thaïlande, en décembre 1952, je ne savais pas en quoi consistait le travail missionnaire : on devient missionnaire sur le terrain, jour après jour." 53/

## 1.6. Le départ du premier contingent

### 1.6.1. Le déchirement des adieux

Dans le numéro 1 du bulletin trimestriel Grand Saint-Bernard - Tibet, paru en mai 1946, une photographie représente Monseigneur Bourgeois prenant congé, en date du 10 janvier 1933, des quatre pionniers, à la gare de Martigny.

C'est d'adieux, au sens le plus fort, dont il s'agit. Le Prévôt est âgé de près de huitante ans, et surtout on part en ces temps-là sans grand

espoir de retour, la Patrie est laissée à tout jamais derrière soi.  
Traduisant la pensée de ses camarades, le P.Melly dit du Tibet :

"(qu') il serait probablement jusqu'à la mort notre patrie d'adoption."  
54/

Les chanoines Coquoz et Melly en avaient pleinement conscience, eux qui, sur la route des Marches, à la fin de 1931, avaient connu dans la chrétienté de Houang Kiapin, sur le Fleuve Bleu, non loin de Likiang, un vieux Père des M.E.P., arrivé en Chine trente-cinq ans plus tôt, et n'ayant jamais revu le pays de France (55/)!

Effectivement, les autorisations de rentrer en Europe pour un congé ne sont accordées qu'avec parcimonie, et seulement dans des cas de force majeure. Mais le régime tend à s'assouplir depuis la fin de la Première guerre mondiale, à mesure que s'améliorent les moyens de communication, ce qui autorise en 1940 le Chanoine tenant la chronique de la Mission à parler de l'heure, encore lointaine, où :

"(...) nous rentrerons après 20 ou 30 ans de mission!" 56/

Cependant, en 1933, les premiers missionnaires du Saint-Bernard ont quitté pour toujours leurs parents, confrères, amis et connaissances.

Des accents pathétiques accompagnent également le départ des groupes suivants, alors que les ultimes minutes avant la séparation sont écoulées. Lorsqu'il quitte son frère, Maurice Tornay prononce solennellement les paroles suivantes :

"Mon cher Louis, si tout va bien, de là-bas je ne reviens plus." 57/

Presque quarante après, le Chanoine François Fournier se remémore l'instant où, en 1946, il prenait congé du Prévôt :

"Je me souviens toujours du moment de notre départ, lorsque nous sommes allés dire au revoir à notre Supérieur, Monseigneur Nestor Adam (...). Il nous a déclaré :

Je ne vous dis pas au revoir, on ne se reverra probablement plus..." 58/

### 1.6.2. Un univers mythique : "la Terre des Esprits"

Au retour d'une visite des postes des Marches yunnanaises, le P.Simonnet de Hanoï restitue toute la dimension onirique et la densité émotionnelle que dégagent ces contrées :

"C'est dur, lorsqu'on vient de parcourir, libre comme le grand vent, les pistes d'un pays prodigieux, de longer des fleuves dont les noms avaient fait rêver mon adolescence, de passer des chaînes qui crevaient les nuées, d'avoir vu des hommes, enfin, qui jouissaient vraiment de la liberté des enfants de Dieu." 59/

De même que le légendaire "Pays des lamas", l'oeuvre missionnaire est environnée d'un halo de merveilleux et imprégnée d'un climat mièvre et doux. Le chanoine Alphonse Savioz quitte la Suisse en 1957, et part pour la seconde fois en Mission. Il livre ses pensées du moment, en les opposant au sentiment qui hantait le jeune prêtre appelé par le Tibet dix ans auparavant :

"Départ peut-être moins déchirant que le premier, mais tout aussi méritoire, je l'espère, car plus réfléchi et plus dégagé de certaines illusions." 60/

Une telle affirmation laisse à imaginer combien il avait dû être animé, en 1946, par une certaine exaltation missionnaire. Le postulant avait sans doute répondu présent à l'appel du lointain, n'écoulant que l'impulsivité de son idéal.

Alors qu'ils trépignaient d'impatience avant ce voyage vers "l'ailleurs", les candidats pouvaient nourrir un imaginaire naïf et un peu béat, de l'existence missionnaire, semblable à une image d'Epinal.

Les Pères bernardins se représentent certainement dans leurs rêveries, convertissant la foule des Tibétains, arrachant des âmes aux "puissances infernales". La Chine est un "monde nouveau" (61/), qu'il faudra s'employer à conduire à la foi catholique. Le Tibet ne laisse personne indifférent:

"Pays dur, hautain et mystique ; pays de hauts plateaux désolés et d'énormes vallées, terre vierge et chimérique ; citadelle interdite au Christ." 62/

## C H A P I T R E 2

### INSTALLATION DE LA PREMIERE COMMUNAUTE

---

#### 2.1. Arrivée dans les Marches tibétaines

---

##### 2.1.1. Statut juridique des Religieux bernardins

Les instructions et nominations concernant la Mission du Tibet ne relèvent que de la seule autorité du Vicaire apostolique de Tatsienlou. C'est lui qui assigne aux Pères du Saint-Bernard les Marches yunnanaises pour champ d'apostolat.

L'histoire de la Société des MEP au Tibet remonte à 1846, date à laquelle Grégoire XVI érige le "Royaume démoniaque" en Mission autonome, sous le titre de Vicariat apostolique de Lhassa, et en donne mandat d'évangélisation au Séminaire de la Rue du Bac, à Paris. Depuis lors, cette Mission occupe une place toute particulière dans cette Compagnie :

"Plusieurs congrégations missionnaires possèdent dans leur empire apostolique une Mission plus mystérieuse, plus romantique, plus héroïque, qui semble sise dans un autre monde... Les Missions-Etrangères de Paris (...) ont dans leur immense secteur d'Extrême-Orient la terre mystérieuse et inaccessible par excellence : le Thibet." 1/

Avant toute chose, il est permis de se demander selon quelles règles et arrangements les Religieux du Saint-Bernard vont missionner dans le Mékong, dans un territoire dépendant canoniquement des M.E.P.

L'Evêque titulaire en personne notifie dans les mois qui suivent leur prise de quartiers, les modalités qui régiront la passation aux Chanoines des stations missionnaires de la Corne du Yunnan. Il suffit, pour ce faire, d'élargir à toute la zone dont il est question, le cas particulier auquel Monseigneur Giraudeau prête son attention. On trouve dans la Lettre

du Tibet de février 1934 une résonance du décret épiscopal :

"(...) Weisi ne doit pas être encore considérée comme poste missionnaire sui juris (...)" 2/

Pour ce qui regarde les Religieux valaisans, l'Abbé-Prévôt du Saint-Bernard met ses missionnaires sous la responsabilité du Vicaire apostolique de Tatsienlou (3/), qui devient par ce fait leur Supérieur ecclésiastique: les Chanoines de "l'Empire du Milieu" passent sous la juridiction de la Mission du Tibet. Voilà pour le premier niveau.

Toutefois, la situation géographique de cette partie du Vicariat apostolique appelée "Mission de l'Intérieur" est si excentrique, tant par rapport au Valais que relativement au Sikang, province dans laquelle se trouve le siège de l'Evêché, que les deux Supérieurs sont dans l'obligation de déléguer leurs pouvoirs :

Monseigneur Bourgeois renonce à l'exercice direct de son autorité, pour la remettre au chanoine Melly, délégué ad omnia (3/)

Monseigneur Giraudeau avait déjà nommé, en la personne du P.Goré, un administrateur pour la partie tibétaine de la Mission  
Voilà pour le second niveau.

Weisi et Tsechung, où ils ont respectivement élu domicile, sont en lien avec le Grand Saint-Bernard et Tatsienlou. Pourtant, l'un et l'autre Supérieur seront plus d'une fois livrés à eux-mêmes à cause d'une impossibilité de communication avec le Prévôt ou l'Evêque. (ANNEXE V)

### 2.1.2. Localisation de la première fondation

Le P.Victor Bonnemin des M.E.P. accueille les nouveaux arrivants au nom de Monseigneur Giraudeau, le 1er avril 1933. Il les installe dans la résidence qui leur est destinée, à Weisi, bourgade désignée centre de la Mission du Saint-Bernard, et lieu d'établissement du Supérieur Melly. La fixation d'un point d'ancrage en ce lieu n'est pas l'effet du hasard, elle dénote l'option prise par les missionnaires valaisans. Monseigneur Lacoste, évêque de Tali, donne son point de vue sur la question de l'oeuvre



centrale des Bernardins :

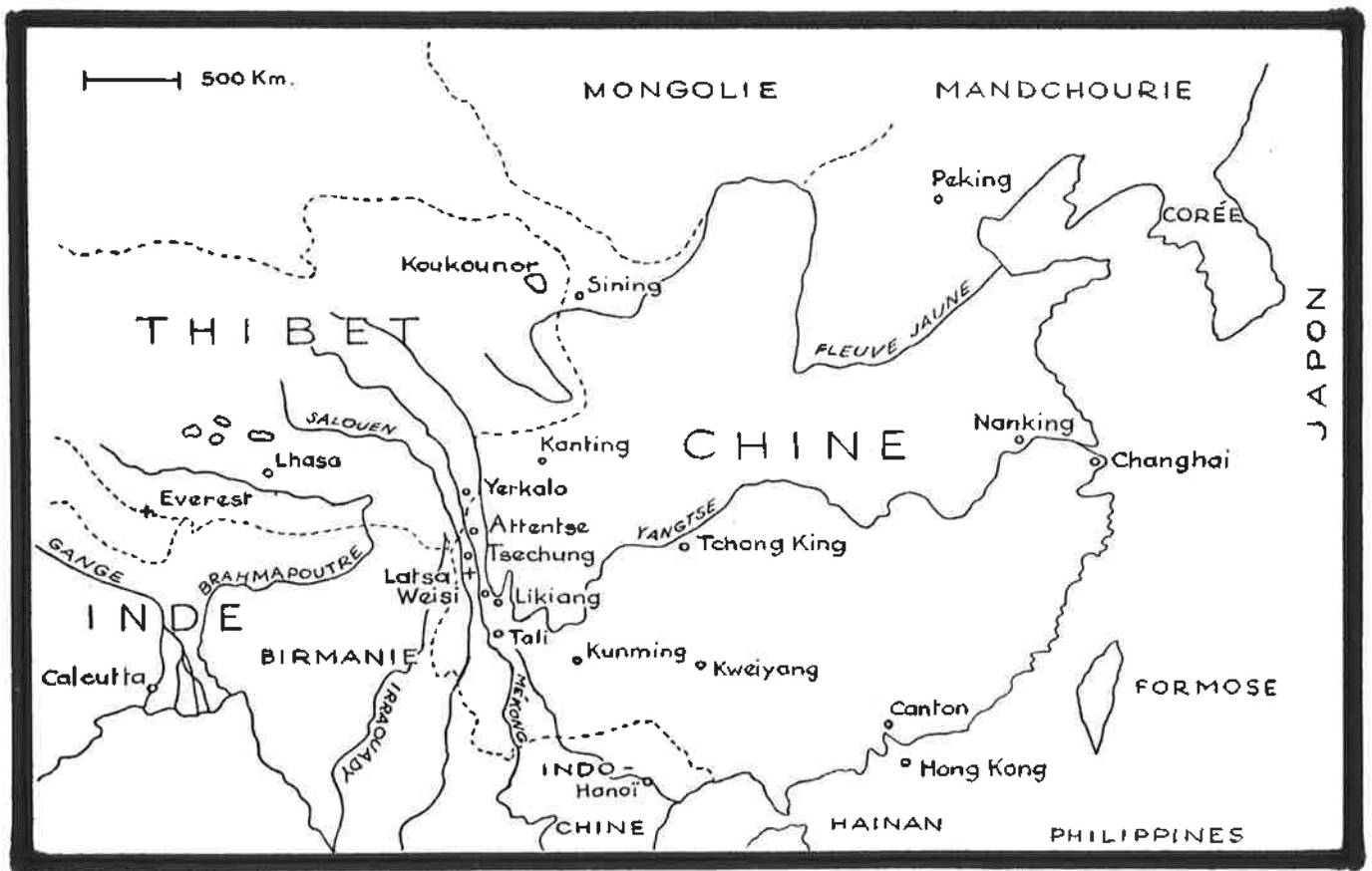
"Le choix de base est décisif pour une mission commençante. Il fallait dès le départ prendre pied et s'affirmer en face des autorités principales." 4/

Cet axiome préside à l'option prise en faveur de Weisi, chef-lieu de l'avant-dernière sous-préfecture septentrionale du Yunnan, par ce fait lieu de résidence d'un mandarin chinois, titulaire des instances administratives civiles de la Corne nord-ouest de la Province (5/), avec le mandarin civil de Téking (Atentze). Cependant, l'autorité du fonctionnaire chinois n'est, à beaucoup d'égards, que nominale, tant les distances sont considérables entre le centre de décision et les lieux d'application. Reste pourtant que tout doit nécessairement transiter par sa personne. Par exemple, pour obtenir l'autorisation d'édifier l'Hospice. La raison principale d'établir en ce bourg la maison-mère de la communauté tibétaine consiste dans la commodité que représente la proximité du "yamen" tout au long des interminables tractations avec les instances centrales et provinciales.

A également motivé ce choix le fait que cette cité présente une singularité relativement à la culture et à la civilisation, elle constitue en effet une sorte de charnière :

"A Weisi se produit le choc des influences chinoises et tibétaines. Au-delà de cette ville, le billet de banque chinois n'est plus accepté (...). Les signes extérieurs des religions ou doctrines chinoises-confucianisme, taoïsme, bouddhisme sinisé- disparaissent. L'influence lamaïque s'affirme de plus en plus sous la forme des lamaseries (...)." (6/)

Cette position privilégiée permettra aux Bernardins de toucher aussi bien l'élément tibétain que l'élément chinois.



"Carte géographique générale"

Grand Saint-Bernard-Tibet, Numéro de juillet 1949, p.84

## 2.2. Impressions et interrogations

### 2.2.1. Perception de la Chine et des Chinois

Une douzaine d'années après l'adieu de 1933 à son pays natal, le Supérieur de la Communauté tibétaine, le P.Melly, tente de retrouver son sentiment dominant au moment d'aborder :

"(...) ce pays lointain et si différent du nôtre." 7/

La réflexion que Robert Loup (8/) prête à Maurice Tornay, alors qu'il franchit la frontière chinoise, renferme sans conteste quelque fantaisie, elle est représentative toutefois de l'opinion souvent dénuée de toute complaisance, que l'Occident peut porter sur l'Orient :

"Il lui semble qu'une barrière se dresse derrière lui et qu'il entre dans un monde inculte où rien ne peut désormais le garantir des excès de la brute humaine. (...) L'inconnu devient plus opaque. Nous sommes aux portes d'un pays primitif et rude." 9/

Bien au contraire, les Bernardins devaient-ils ressentir une inclination de sympathie et de bienveillance envers ces régions et leurs habitants. On peut assurément mettre dans leur bouche la profession d'un des promoteurs de la Mission de Lhassa, le P.Auguste Desgodins, alors que dans les années 1860, il cherchait une voie de pénétration, depuis le nord des Indes, dans la "Terre interdite" :

"De l'autre côté de ces montagnes il y a un pays que j'aime et de pauvres infidèles auxquels j'ai donné mon coeur et ma vie, du jour où je leur fus envoyé comme apôtre." 10/

Un de ses confrères des M.E.P. tente, trois quarts de siècles plus tard, de retrouver, au sortir de la Chine, quelle fut son approche première de ce pays perçu souvent comme tout à fait unique. Sa disposition, probablement proche de celle des Chanoines, consistait en :

"(...) un mélange d'attirance et de répulsion, de curiosité encore

inassouvie et de frayeur..." 11/

Pour ce qui se rapporte aux hommes qui peuplent cette contrée colonisée par la Chine, le fossé leur est apparu béant, et ce à divers niveaux. Voici comment est narrée l'entrée, en l'année 1852, d'un Père des M.E.P. dans un village tibétain proche de la frontière indienne. Chacun à sa manière satisfait sa curiosité :

"Les chanceux le regardent de près, palpent ses mains, fourrent leurs mains dans ses poches, leurs doigts dans sa bouche, dans ses oreilles. (...) Inspection satisfaisante! (...) Les pingouins firent de même aux explorateurs des pôles." 12/

La réalité qu'ont connue les missionnaires du Saint-Bernard ne s'est pas présentée sous un tel jour, les Missions-Etrangères étant présentes dès les années 1860-1870 sur la frontière sino-tibétaine. Il n'empêche que la remarque finale ne laisse pas d'être porteuse de sens, tant il est vrai que les Pères devaient être vus, sinon comme des extra-terrestres, du moins comme des hommes radicalement différents d'eux. Nous voulons bien évidemment en venir à la réciproque, qui s'applique avec tout autant de pertinence : au départ, il est probable que rien ne devait rapprocher les autochtones, semblant provenir d'un autre âge et les ressortissants d'un monde occidental entré de plein pied dans le XXème siècle.

### 2.2.2. Un avenir plein d'énigmes

Le chanoine Melly concède qu' :

"(...) il n'est pas facile d'exposer quelles furent nos premières impressions (...)." 13/

Le Supérieur de la Communauté chinoise ne sait trop au-devant de quels problèmes les missionnaires bernardins se rendent. Cette incertitude se traduit par des interrogations.

Premièrement, la difficulté de la tâche à réaliser :

"Pourrions-nous accomplir cette oeuvre missionnaire?" 14/

L'aboutissement de l'entreprise ne va pas de soi pour les Pères, cela apparaît clairement dans la lettre de Maurice Tornay à ses confrères restés en Europe, et qu'il leur envoie peu après son arrivée :

"Voyez donc notre travail : ramener au Christ ces âmes qui sont peut-être les plus éloignées de son esprit, qui ne comprennent rien, absolument rien à la simplicité de l'Évangile, qui se trouvent satisfaites avec les biens de la terre, qui n'ont pas besoin de Dieu, qui n'estiment les missionnaires et Dieu que pour leur argent." 15/

Deuxièmement, les dangers pour l'intégrité physique des missionnaires:

"Ne serions-nous pas bien vite la proie de quelque maladie ou des brigands?" 16/

L'insécurité perpétuelle menaçant les "diabes étrangers" empire, dans la mesure où il n'est plus question, comme auparavant, de compter sur le Protectorat français pour la juguler. Les PP.Coquoz et Melly savent exactement à quoi s'en tenir depuis leur réception, début 1931, par le représentant français à Yunnanfou :

"Le consul dut avouer qu'à cette époque il ne pourrait pas nous garantir une protection efficace, l'actuel gouvernement chinois étant trop manifestement mal disposé envers les étrangers et ne craignant plus comme autrefois l'intervention d'un gouvernement européen." 17/

Ne pouvant espérer le secours de personne, les Chanoines voient avec angoisse, en août 1933 déjà, une bande de pillards tibétains, au nombre d'un millier, progresser plein sud, jusqu'à cinq jours de marche au nord-est de Weisi (18/).

Quant aux maladies pouvant altérer la santé des ouvriers apostoliques, elles sont multiples. Très répandue sous ces latitudes, la malaria a été contractée, une fois au moins, par tous ; la typhoïde fait également des ravages. On ne prend pas même en compte les malaises dus au climat (troubles respiratoires), ou à la nourriture (inflammation des intestins, troubles hépatiques, néphrite), pour ne mentionner que des affections comme la tuberculose, la variole, le choléra, et autres épidémies, qui déciment les rangs des évangélistes.

Notons que ce n'est qu'à partir de 1940 que l'on trouve à proximité de la Mission un médecin et un dentiste (à Tali). Avant cette date, il fallait

se déplacer jusqu'à la Capitale provinciale, et même partir pour le Tonkin afin de pouvoir consulter la Faculté.

Troisièmement, l'aspect concernant les relations avec les autochtones:

"Prendrions-nous contact avec cette population indigène qui, au premier abord, nous apparut défiante et hostile?" 19/

Au surplus, un durable malentendu s'installe, à mesure que les Pères exercent leur ministère charitable. Les gens du pays se demandent ce que ces Européens leur veulent ou quel but inavouable se cache derrière tant d'attentions :

"Car un Chinois ne peut pas comprendre qu'il y ait des hommes capables de travailler, de faire du bien sans chercher un intérêt personnel immédiat." 20/

La question soulevée le premier jour ne manque pas d'à propos :

"Comprendrait-on notre but?" 21/

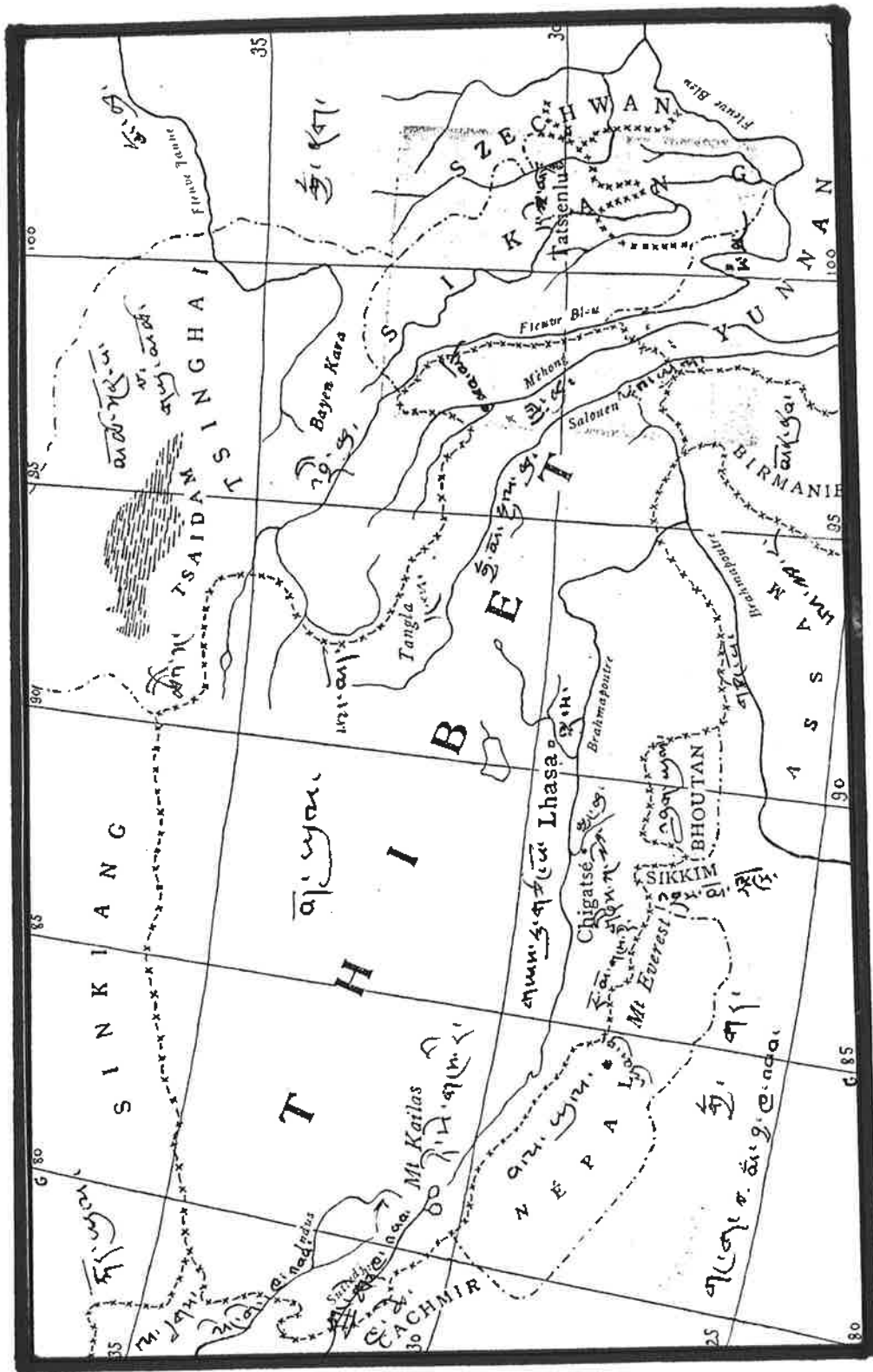
### 2.3. Présentation des Marches du Tibet

#### 2.3.1. Le "Pays des trois fleuves"

Avant de décrire le territoire dévolu aux Chanoines du Saint-Bernard, levons avec le P.Lattion une équivoque très courante

"Vous n'ignorez pas qu'il existe deux Thibets : le Thibet indépendant, le mystérieux, l'inaccessible, d'autant plus désiré qu'il est interdit, et le Thibet des Marches, qui comprend la nouvelle province du Sikang et la corne du Yunnan, du 27ème au 29ème de latitude nord." 22/

Vu sous cet angle, on pourrait presque tenir pour un abus de langage la dénomination de "Mission du Tibet". Mais il importe de nous souvenir qu'à l'origine, le mandat de l'évêque de Tatsienlou était effectivement d'amener à la foi le "Pays des lamas".



"Carte du Thibet et des Marches tibétaines"

in Goré Francis : Trente ans aux Portes du Thibet interdit, p.1

Le chanoine Tornay sort d'embarras l'observateur déconcerté par la contradiction apparente entre l'appellation de la Mission et son appartenance politique à la Chine ; il spécifie également, avec précision, l'espace géographique qu'elle occupe :

"C'est par erreur qu'on nous place au Tibet. Nous sommes aux frontières du Tibet, dans la vallée du Mékong, en territoire chinois, à trente étapes de Lhassa, capitale dudit pays, à peu près à trente étapes de Yunnanfou, capitale du Yunnan, notre province." 23/

Poursuivant notre approche de la terre apostolique des Chanoines, nous touchons au but : "le pays des trois fleuves". Non sans poésie, André Guibaut, grand voyageur s'il en est, dépeint l'affaissement tourné vers l'est et face à la Chine, du plateau tibétain, partie du Tibet oriental sillonnée par de grandes artères, qui ont creusé des entailles profondes et qui, pénétrant au pays des Hans, courent l'une à côté de l'autre, séparées seulement par une triple rangée d'arêtes montagneuses :

"Je ne pense pas qu'il existe une région plus extraordinaire que celle des prolongements de l'Himalaya (...). Là, à la sortie de l'énorme château d'eau tibétain, trois des plus grands fleuves du monde, le Yang-Tse, le Mékong et la Salouen, coulent côte à côte, fonçant à pleine écume vers le sud." 24/

Le tibétologue Jacques Bacot ne modère pas plus son enthousiasme vis-à-vis de cette contrée tout à fait hors du commun :

"Cette région est unique, gorges parallèles, démesurées, absolument pareilles, il n'y a rien de si géométrique au monde." 25/

Une image évocatrice pour ses destinataires, est produite par le chanoine Tornay. A propos de la dépression par laquelle s'évadent les quatre fleuves géants, l'Irrawady birman complétant le trio mentionné plus haut, il écrit les mots suivants :

"Ils (N.d.l.r. les fleuves) forment quatre vallées, d'abord à peu près parallèles ; il faudrait dire quatre Valais comme le nôtre dans la région de Conches, avec, toutefois, des versants plus abrupts et beaucoup plus élevés." 26/

Dans les limites géographiques (27/) des Marches du Tibet (28/) où sont implantées les chrétientés, les postes s'échelonnent, de Weisi à Yerkalo,



sur une ligne d'environ 300 kilomètres (29/), au long de la Salouen, du Mékong et de leurs affluents. Les vallées fluviales s'abaissent sensiblement de l'est vers l'ouest ; à latitude identique, le Mékong (altitude 1800 m.) est trois cents mètres au-dessus de la Salouen (1500 m.). Les chaînes montagneuses se dressant entre les bassins culminent en moyenne vers 4700 mètres, et jusqu'à 6700 mètres à la hauteur d'Atentze ; elles ne sont toutefois pas si élevées dans le sud.

### 2.3.2. Les climats de cette contrée

Les aviateurs américains ont baptisé "tue Hump" (la "Bosse"), l'extension du massif himalayen couchée en oblique sur les chaînes bordières du Mékong et de la Salouen. Ce prolongement (30/) représente une limite climatique très marquée, par le fait qu'il constitue un écran, dans la direction nord-ouest / sud-est :

- au nord du contrefort himalayen : air sec, vents violents, montagnes dénudées

- au sud du contrefort himalayen : humidité, pluies abondantes, végétation puissante

A l'échelle de la vallée du Mékong, à une journée en amont de Tsechung, au 28ème degré de latitude nord, la chaîne du Kha-wa-karpo (6740 m.) entre le Mékong et la Salouen et la chaîne du Ke-nyi-chumpo (6000 m.) entre la Salouen et l'Irrawady forment un verrou qui empêche la mousson de passer :

- au-delà du resserrement, on est en présence du climat sec et aride du Tibet ; peu ou pas de cultures sur les pentes, plaines et terres agricoles se raréfiant

- en-deçà du resserrement, on peut jouir d'un climat tempéré, si ce n'est chaud dans les vallées (31/), rendu pénible pourtant par une humidité excessive due à la mousson (32/) ; rives du fleuve ouvertes à la culture (rizières), de même que les flancs des montagnes (champs de céréales).

Aux alentours de 3500 mètres commence la forêt, à l'orée de laquelle débutent les pâturages.

## 2.4. Les populations de la frontière sino-tibétaine

Au Tibet, on distingue deux zones habitables : les hauts plateaux, à plus de 4000 mètres d'altitude, et les vallées (33/). C'est ce second secteur de peuplement qui nous intéresse principalement :

"La plus grande partie de la population tibétaine n'habite pas ces stériles déserts, mais plutôt les profondes vallées qui prennent naissance à l'est du grand plateau, sur les contreforts de l'Himalaya."  
34/

### 2.4.1. La race tibétaine

Au seuil de cette présentation des Yunnanais de la frontière tibéto-birmane, il convient de dénoncer l'idée communément admise, qui considère le Tibet comme une terre de refuge, dont les résidents auraient toujours vécu repliés sur eux-mêmes.

Autrefois peuple de guerriers, les tibétains ont à maintes reprises empiété sur leurs voisins, de même qu'ils ont, plus souvent qu'à leur tour, connu le goût amer de l'occupation.

Synthèse d'apports très divers, il est illusoire de penser démêler l'écheveau de leurs composantes, ce que l'ethnologue Grenard souligne avec insistance :

"Quel qu'ait été le mélange ethnique, il date d'une époque où notre science ne peut remonter et, depuis longtemps, les éléments se sont fondus pour constituer un peuple d'une surprenante unité." 35/

Cette homogénéité s'observe d'ailleurs non seulement au niveau ethnique (36/), mais dans les domaines de la langue, des moeurs, des coutumes. Ceci tant au nord qu'au sud du 28ème parallèle. Le P. Tornay, après avoir brossé un vaste tableau du "Tibet interdit", avec ses montagnes, ses lamaseries et ses caravanes, relève le paradoxe de ce pays qui est à la fois déjà et pas encore le Tibet :

"Je vous ai dit que nous n'étions pas au Tibet. Vous voudriez donc savoir ce que l'on voit chez nous? On y voit tout ce que je viens de décrire puisque, jadis, la région était tibétaine, en plus des chinoiseries, puisque nous sommes en Chine." 37/

Du point de vue de l'apparence physique, on peut presque parler d'un type, l'"homo tibetanus", tant on trouve des caractères communs à tous les natifs de la "Terre des Esprits". Le chanoine Melly note quelques-uns des qualificatifs de l'archétype :

"(...) grand, robuste, membres bien musclés, poitrine fortement bombée, larges épaules (...)." 38/

Considérant sa haute taille et sa puissante carrure, le premier Supérieur de la Communauté chinoise conclut sur :

"(...) le développement harmonieux du corps qui ne lui laisse rien envier aux fameux athlètes de la Grèce antique." 39/

Dans la Corne du Yunnan, les Tibétains sont établis sur toute la partie septentrionale. C'est "the Hump", au 28ème degré de latitude, qui est tenu pour la limite ethnique du peuplement tibétain. Dans le Mékong, la frontière démographique est fixée conventionnellement dans la région de Yangtza, à une journée de marche au nord de Tsechung.

Les Tibétains qui sont installés au nord de cette ligne ne sont plus des représentants de l'authentique race tibétaine :

"Des populations thibétaines se trouvent disséminées jusqu'à Weisi, et au-delà ; mais ce n'est plus la race pure, et là où elles ne sont plus groupées, elles se laissent assimiler par les Mossos ou par les Chinois et elles oublient même leur langue." 40/

Relativement à la partie "nordique", le chanoine Lattion peut avec raison affirmer, non sans malice, que :

"(...) les Chanoines du Saint-Bernard sont au Thibet, sans y être, tout en y étant." 41/

#### 2.4.2. Les Tibéto-Birmans et les Chinois

La partie méridionale de la Corne est le lieu d'habitat de races faisant partie des groupes ethniques et linguistiques tibéto-birmans, et aussi, dans une moindre mesure, sino-tibétains. Ce qui frappe d'entrée l'attention du voyageur, c'est la diversité des types humains que l'on rencontre dans ce véritable "carrefour des peuples" que sont les Marches tibétaines du Yunnan.

Visiteur des chrétientés du Mékong et de la Salouen, le P.Simonnet des M.E.P. pénètre dans Tali, cité d'à peine plus de 2000 habitants :

"La grande foire annuelle voit se réunir dans la ville les représentants de toutes les races qui peuplent le Far-West chinois : Thibétains, Lolos, Pasos, Lamajen, Loutse, Khioutse, Mossos..." 43/

Cette liste n'est pas exhaustive, on pourrait y ajouter les Lissous, les Minkias, et les...Chinois.

Ces populations sont étroitement mêlées, et la délimitation d'aires d'établissement pour chaque peuplade ou race pose des problèmes quasi insolubles. On peut toutefois se risquer à tenter l'exercice (44/).

De même, en dépit de l'absence de tout recensement sérieux, on ose avancer le chiffre de 80 à 100.000 habitants (45/), attribuer un nombre défini d'individus à chaque ethnie s'avère pour le moins délicat (46/).

Depuis le XVIIIème siècle, qui a vu la zone des Marches être détachée du Tibet et intégrée aux provinces chinoises du Setchouan et du Yunnan, l'élément chinois, étranger à ce territoire, s'est implanté petit à petit, jusqu'à occuper une place prédominante :

"Les Chinois sont simplement les colonisateurs et les envahisseurs de ces pays : ils sont venus s'y établir dans les lieux les plus fertiles, refoulant dans les montagnes les populations primitives, arriérées et très divisées." 47/

Les Chinois s'installent au fond des vallées et repoussent les Lissous, Mossos et Loutses, races qu'ils méprisent, à la limite inférieure des forêts.

Les colons élisent domicile principalement dans les bourgs et hameaux,

où leur teint clair et leur charpente frêle les rend aisément repérables, comme ce fils de Han faisant son entrée à Bahang (Salouen) :

"C'est assurément un Chinois, reconnaissable à sa figure plate et plus ronde, à sa veste -style Sun-Yat-Sen-, qui, incontestablement, hurle dans le décor." 48/

Relevons, pour terminer, que dans ces régions, le commun des gens s'est peu à peu sédentarisé, et s'adonne à l'élevage, ainsi qu'à la culture du riz et des céréales.

## 2.5. L'apprentissage du "métier" de missionnaire

### 2.5.1. L'initiation : nécessité et principes

Dans sa première lettre depuis le Yunnan à la Communauté du Mont-Joux, Maurice Tornay, à Weisi depuis moins d'un mois, présente à ses confrères les gosses hébergés dans la Résidence, donnant cette précision au surplus :

"Pour le moment, nous ne nous en occupons pas, ne sachant rien de rien, ou ne pouvant rien de rien." 49/

Le profond sentiment d'impuissance relativement aux obligations missionnaires éprouvé par le séminariste ne nous surprend d'aucune manière, tant la préparation spécifique des aspirants était, selon des termes que nous avons définis auparavant, lacunaire. Toujours par rapport à l'éveil et à la sensibilisation des candidats au ministère missionnaire, Monseigneur Lovey précise que :

"La vraie initiation missionnaire, l'étude des langues et des moeurs, se faisait sur place, sous la conduite des anciens missionnaires." 51/

Les membres des renforts ultérieurs connaîtront la chance d'être introduits dans leur nouvel apostolat par ceux qui les ont précédés. Ainsi en a-t-il été pour le jeune Tornay :

"(...) le P.Melly lui donna des indications pour le ministère en terre de mission..." 52/

Il faut aussi rendre justice aux Pères des Missions-Etrangères d'avoir guidé les premiers pas hésitants de leurs collaborateurs du Saint-Bernard au mieux qu'ils pouvaient, et suivant les possibilités que leur laissait un emploi du temps démentiel, vu l'étendue du travail à accomplir par une équipe apostolique restreinte.

Sans tarder, les arrivants se mettent à l'oeuvre, en fonction d'un principe en vigueur déjà chez les Pères des premiers temps du Vicariat apostolique de Tatsienlou, dans les années 1860, comme le rapporte le P.Gratuze (53/):

"Ils n'oublièrent jamais que le premier devoir du missionnaire est de connaître le pays, la langue, les moeurs et la religion des peuples qu'ils ont à évangéliser." 54/

Que cette période d'apprentissage soit indispensable n'est contesté par personne, en passage obligé qu'elle est sur la voie conduisant à un ministère pleinement opérationnel. On peut lire dans une lettre envoyée à la communauté des Chanoines ces lignes :

"A partir de l'arrivée d'un Père, il faut compter un an pour acquérir la connaissance élémentaire de la langue et us et coutumes, connaissance indispensable pour l'exercice du ministère." 55/

#### 2.5.2. L'étude du chinois

L'absence de toute possibilité de communication directe avec leurs ouailles, en raison de la méconnaissance de la langue, représente un obstacle insurmontable pour les Pères, d'où l'injonction contenue dans la lettre au Saint-Bernard de la fin de l'année 1933 :

"Priez beaucoup pour que nous en (N.d.l.r. du chinois) sachions bien vite assez pour commencer à faire enfin vraiment oeuvre de missionnaire." 56/

Sitôt en pays chinois, les Bernardins se mettent au mandarin, langue

officielle (57/), et que les contacts à venir avec les instances administratives rendent obligatoire.

Sous la conduite experte d'un ancien séminariste chinois maniant parfaitement le latin, les membres du premier groupe consacrent à l'apprentissage de la langue une part considérable de leur temps, outre les deux heures de cours dispensés quotidiennement par le maître chinois (58/).

On peut s'en douter, cette étude est souvent laborieuse, et les sinologues en herbe sont sur le point de considérer que le parler chinois est une invention destinée à mettre un obstacle à l'évangélisation :

"Nous avons l'impression nette qu'on apprendrait facilement 3 ou 4 langues européennes, tandis qu'on se casse la tête sans fin à force d'emmagasiner des tchin, des fou, des tchou et autres échantillons de ce genre qu'il faut aligner ensuite d'une façon qui est à rebours de notre tournure d'esprit. Nous ne parlons pas des caractères: c'est un morceau de choix!" 59/

Au bout d'une quinzaine de mois d'efforts, les Pères parviennent au seuil de compréhension et, s'ils sont conscients d'être encore mal perçus, ils éprouvent tout de même la satisfaction de prendre, enfin, avec leurs chrétiens :

"(...) un premier contact plus directement apostolique." 60/

### 2.5.3. La reconnaissance de la région

Parallèlement à leur étude de la langue mandarine, les Chanoines du Saint-Bernard effectuent de fréquentes excursions dans le secteur qui leur a été cédé, en particulier dans les environs immédiats du Vallon de Weisi:

"Théoriquement, chaque semaine au moins, deux d'entre nous devraient faire une sortie." 61/

Ce sont les mots que l'on découvre dans la première lettre écrite par la Communauté chinoise de Weisi, au mois de septembre 1933.

Les buts des courses deviennent progressivement plus lointains, et l'on

se met à explorer des passes susceptibles d'accueillir l'hospice projeté. Fin septembre de la même année, MM.Coquoz et Duc se rendent sur le Latsa-Pass, et saisissant l'occasion au vol, visitent durant ce même périple d'un mois les postes situés au-delà du Col, dans le Loutzekiang. MM.Melly et Chappelet partent pour une expédition similaire, avec les mêmes points de chute, au mois de juillet 1934.

Les motifs d'entreprendre ces arpentages dans le territoire de la Mission (62/) sont patents. Il s'agit pour les Pères de s'imprégner de la terre à évangéliser, de se pénétrer des coutumes locales, et de manifester aux indigènes leur présence, soit, dans les mots des Chanoines :

"(d') étendre l'influence de la Mission aux environs de Weisi, faire connaissance avec les populations de la sous-préfecture de Weisi, connaître de nouvelles pistes." 63/

Ces louables efforts pour comprendre l'âme du pays ne satisfont pourtant pas complètement à toutes les exigences préalables à l'évangélisation:

"Le missionnaire doit fournir à son peuple des églises, des dispensaires, des écoles, des orphelinats (...). Quand il sera en possession de tous ces éléments, alors la religion apparaîtra assise sur de solides fondements." 64/

## 2.6. Déploiement des activités

---

### 2.6.1. Ouverture de dispensaires

Après avoir appris les rudiments de la langue mandarine et entrepris de pénétrer l'esprit du pays, il restait aux missionnaires du Saint-Bernard à établir des relations avec les natifs de ces contrées. Rien ne semblait plus indiqué que la fondation de dispensaires pour parvenir à cette fin:

"Le soin des malades leur étant apparu comme le moyen idéal d'entrer en contact avec les populations indigènes, nos confrères ouvrirent des dispensaires dans les deux postes de Weisi et Siao-Weisi (...)." 65/



Ces supputations s'avérèrent exactes, comme se plaît à le remarquer le chanoine Melly, Supérieur du groupe :

"L'ouverture de dispensaires dans nos différents postes fut pour nous la meilleure occasion de nous faire connaître à la ronde des populations locales." 66/

De fait, les souffreteux, paysans des environs, païens ou chrétiens, accourent à la résidence des Pères en flots continus pour que leur soient administrés des soins. En été 1933 déjà, on assiste périodiquement à une occupation pacifique des lieux :

"Tous les matins, sauf le dimanche, nous soignons ou donnons des remèdes à 20 ou 30 malades." 67/

Par la suite, on organisera d'autres unités de ces hôpitaux de campagne, successivement à Tsechung et à Atentze, tous très fréquentés. C'est bientôt par milliers que l'on comptera les patients à qui les Chanoines prodigueront des soins. Le P. Melly se risque à avancer une estimation:

"La moyenne des consultations quotidiennes était élevée et elle approchait la centaine pour l'ensemble des postes de notre région." 68/

Les Pères Melly et Coquoz avaient fréquenté des cours d'infirmier à la Faculté de médecine de Lille, cela leur fut des plus profitables, car :

"Ils savent diagnostiquer les maladies courantes, distribuer des remèdes adéquats. C'est ainsi que, la nature aidant, ils guérissent une foule de malades." 69/

Les bénéficiaires n'en attendaient pas moins de la part des missionnaires, assimilés que sont les Occidentaux à des "faiseurs de miracles" potentiels:

"Dans ce pays, il faut à toute force, être médecin malgré soi. Nos gens ne comprendraient pas qu'un Européen ignore l'art de guérir et ne donne pas sur-le-champ le remède approprié au malaise dont ils souffrent." 70/

Cette oeuvre éminemment charitable, tout à fait dans le sens de la vocation et de la tradition des Chanoines, prélude, cela va sans dire, à une action plus directement apologétique sur :

"(...) les âmes de ces pauvres païens pour les orienter vers Dieu." 71/

Par le biais de cette institution, en effet, beaucoup :

"(...) trouvèrent (...) le salut en sollicitant la guérison des maux dont ils souffraient." 72/

Le chanoine Savioz énonce ainsi un des principes essentiels de leur apostolat missionnaire, qu'illustre parfaitement leur office de salubrité:

"S'il veut pouvoir atteindre plus facilement les âmes, le missionnaire doit d'abord soulager les misères corporelles." 73/

En 1931, le P.Nussbaum des M.E.P. avait clairement exposé aux deux envoyés de Monseigneur Bourgeois la place de la pratique médicale dans le ministère auquel ils se destinaient :

"Si j'ai pu, à Siao-Weisi, faire quelques conversions, procéder à plusieurs baptêmes d'enfants, c'est grâce aux soins que j'ai donnés. Médecins des corps, nous devenons aussi médecins des âmes. Pas d'autres méthodes, pour apprivoiser ces sauvages, ces farouches, qu'autrement nous ne pourrions atteindre." 74/

#### 2.6.2. Institution d'écoles

Outre le dispensaire, qui amène missionnaires étrangers et populations indigènes à se rencontrer, une autre oeuvre, l'école, permet aux Pères d'entrer, de manière indirecte, dans les foyers. Le chanoine Lattion décrit ce mouvement :

"Nos petits élèves rapportent dans leur famille les livres de doctrine qui sont lus par les plus grands. Ils y rapportent aussi les paroles du Père, et petit à petit la famille entière se rapproche et sa conversion n'est peut-être pas loin." 75/

Quelques mois à peine après leur installation à Weisi, les Religieux du Saint-Bernard inaugurent leur activité d'enseignants. En date du 13 novembre 1933, on lit dans la Lettre du Thibet :

"Aujourd'hui s'ouvre l'école de catéchisme : une douzaine de néophytes et catéchumènes seulement en ce début : nous espérons pouvoir atteindre la quinzaine." 76/

L'unique critère d'admission (77/) va de soi, à partir du moment où il est question d'une école confessionnelle :

"Notre école de garçons reçoit tous les étudiants qui se présentent avec la seule promesse d'étudier la doctrine catholique." 78/

A ses débuts, l'école de doctrine est sous la responsabilité de l'interprète de la Mission, un catholique indigène, pour la simple raison que les missionnaires du Saint-Bernard sont dans l'incapacité de s'exprimer dans la langue de leurs élèves. Notons que ces derniers sont tous des jeunes gens, l'instruction des jeunes filles étant confiée à des religieuses indigènes, dont le couvent se trouve à Tsechung (79/).

L'année suivante, de Weisi l'école est transférée à Siao-Weisi. En ce lieu, elle est enregistrée, c'est-à-dire reconnue par les autorités de la République chinoise. Par la suite, les établissements scolaires essaimeront dans pratiquement tous les postes de la frontière ; tous d'ailleurs connaîtront un franc succès (80/).

La tâche des maîtres n'est pas mince, tant leurs disciples forment une "clientèle bigarrée" :

"Une bande de gosses de toute race, tout costume et de toute langue: des petits, des grands, des jeunes, des vieux, de 8 à 18 ans." 81/

Ils se donnent néanmoins ces jeunes indigènes "à instruire et à éduquer" (Tornay), sachant qu'ils auraient à commencer à partir de rien, aussi bien au point de vue de la plus élémentaire hygiène :

"Je leur apprends tout, (...) la façon de se laver, de s'habiller (...)." 82/

qu'au point de vue des connaissances les plus rudimentaires :

"A leur arrivée, ils ne savent ni lire ni écrire et il fallut tout leur apprendre, jusqu'à l'alphabet." 83/

Les cours sont donnés durant l'hiver, plus précisément de novembre à

avril, et les élèves, catéchumènes ou chrétiens, qui suivent le cursus se rendent à l'école trois hivers consécutivement. Outre le catéchisme, on y enseigne des matières très diverses, des langues (latin, chinois, tibétain) - aux éléments de plusieurs sciences (arithmétique, géographie).

Vers la fin de l'année 1933, les rôles sont distribués à l'intérieur du premier groupe. Les quatre missionnaires sont répartis dans les différents secteurs selon leur prédilection, leurs dispositions dans un domaine donné ou les besoins de la Mission.

Le P.Goré écrit dans son Journal l'organisation interne de ses collaborateurs suisses :

"Depuis leur arrivée à Weisi, les membres de la petite communauté ont divisé le travail. Monsieur Melly, Supérieur, s'est chargé de l'économat et des relations extérieures ; Monsieur Coquoz, le membre scientifique de la Mission, a ouvert un petit dispensaire (...); le frère Duc a l'œil sur tout et court de la cuisine au jardin; Monsieur Chappelet, tour à tour électricien, violoniste, maçon ou meunier, ne craint pas le chômage." 84/

P A R T I E 2 :

BIPOLARISATION DU DEVELOPPEMENT : L'HOSPICE ET LES POSTES

CHAPITRE III : La Mission bernardine est désormais établie dans sa Terre apostolique. Le temps est venu de lancer le projet à la base de la venue en Chine des Chanoines du Saint-Bernard : bâtir un hospice dans l'Himalaya. Quelles démarches et préparatifs a-t-on dû accomplir avant de poser la première pierre de l'édifice? Dans quel environnement se trouve le chantier? Quelles sont les étapes conjecturées de la construction? Les travaux ont-ils été menés à terme ou des difficultés ont-elles freiné la progression des entrepreneurs?

CHAPITRE IV : Durant les travaux, et même lorsque le Saint-Bernard tibétain fonctionnera, il n'est pas question d'occuper tous les Religieux pendant l'année entière à l'Hospice : les Bernardins desserviront également des postes missionnaires. Quelle est l'histoire de la fondation des diverses stations dont ils s'occuperont? Comment se présentent les sites où ils séjourneront? Selon quelle procédure les missionnaires sont-ils affectés à telle chrétienté? Quels mouvements de personnel entre les lieux de résidence a-t-on enregistré au cours de la période?

## CHAPITRE 3

### L'HOSPICE DU SAINT - BERNARD DE LATSA

---

#### 3.1. Election du Col et démarches

##### 3.1.1. Les passes de la frontière

L'instauration d'une oeuvre au coeur de l'Himalaya est conforme à la spiritualité des Chanoines du Mont-Joux, puisqu'elle concilie la vie pour Dieu, par l'apostolat de contemplation, et la vie pour le prochain, par l'apostolat de charité. Premier Supérieur des Chanoines dans les Marches du Tibet, le P.Melly expose cette double fonction. Il parle de:

"(...) fonder un Hospice où l'on chanterait incessamment les louanges divines tout en accordant aux voyageurs une accueillante hospitalité."  
1/

La présentation par le Vicaire forain, le P.Goré, de l'Ordre religieux venant partager avec les M.E.P. le fardeau de la propagation de la foi, signale l'activité dominante exercée en Europe, et qu'il se réjouit de voir se déployer sous peu en Asie :

"Le but principal de la Congrégation fondée par Saint-Bernard de Menthon est d'ouvrir des hospices dans le voisinage des passes pour venir en aide aux voyageurs." 2/

Cependant, une fois l'idée de l'Hospice unanimement admise, il fallait s'entendre sur le nom du col qui allait accueillir cette fondation.

En 1930, au moment où le principe de la Mission est débattu, le flou le plus complet entoure la question de l'emplacement de la construction. Seule certitude des Religieux, on bâtira l'Hospice :

"(...) quelque part dans les Marches thibétaines du Yunnan." 3/

Avant la prospection des chanoines Melly et Coquoz, on ne savait pas sur quel col reliant la Chine au Tibet, ou la Chine à la Birmanie, allait s'élever le "nouveau Saint-Bernard". La charge qui leur est donnée relativement à cette interrogation, consiste à :

"(...) aller se rendre compte sur place, des possibilités de créer, en quelque col de la route du thé, un hospice à la mode du Saint-Bernard." 4/

Trois possibilités (5/) s'offrent à la Congrégation des Chanoines pour établir leur projet, vers le 28ème degré de latitude nord (6/).

Trois passes de 4000 mètres et plus joignent la vallée du Mékong (2000 mètres environ) à celle de la Salouen (1700-1800 mètres). Entre les deux bassins se dresse une chaîne montagneuse qui culmine à des hauteurs vertigineuses. Une brève exposition des avantages et inconvénients concernant tel col permet de retenir ou d'exclure l'une ou l'autre option présélectionnée. Les passages susceptibles d'être choisis sont, du nord au sud (CARTE) :

- le DOKERLA

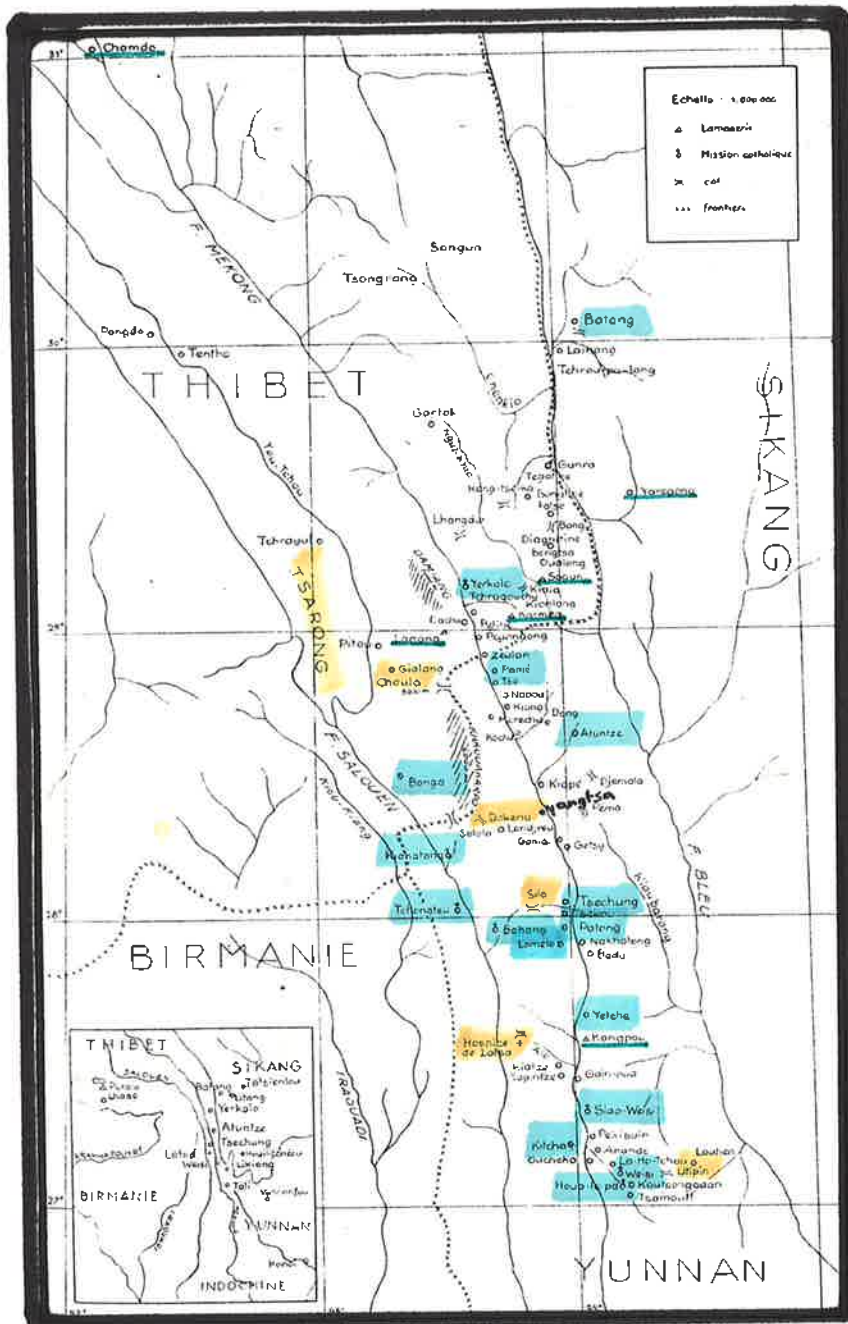
En dépit de sa haute altitude (4500 mètres), il est très utilisé par les pèlerins, et praticable l'année durant ou presque. Pourtant, la proximité du Tibet indépendant, il est à cheval sur la frontière, et la distance importante le séparant du poste le plus rapproché, Tsechung, d'où un problème de ravitaillement, conduisent à l'écarter.

- le SILA et les BAMBOUS JAUNES

Le trajet unissant le Mékong et la Salouen exige, à la hauteur de Bahang-Tsechung, le franchissement de deux cols relativement élevés (4300 et 4000 mètres), ce qui représente un désavantage certain. Le premier est de plus fermé de novembre à juin en raison de l'abondance des chutes de neige, qu'explique son exposition vers l'est. L'absence d'habitation sur le parcours et sa faible fréquentation achèvent de rendre cette passe impropre à l'usage des missionnaires valaisans.

- le LATSA

Les arguments qui militent en sa faveur sont multiples : une forte journée suffit pour passer d'une vallée à l'autre, son altitude basse relativement



"Carte de la Mission (Yunnan - Sikang - Tibet)"

Revue Grand Saint-Bernard - Tibet



aux précédents (3850 mètres), assurance d'un enneigement moins abondant, et finalement le grand nombre de passages, qui en font le col le plus couru de la région, exception faite du Dokerla. Relevons également qu'il réunit des paramètres positifs qu'on ne retrouve pas plus au nord (7/).

### 3.1.2. Option adoptée par l'expédition Coquoz-Melly

La consigne donnée aux deux explorateurs était de chercher un endroit qui se prêterait à l'oeuvre hospitalière des Bernardins. A priori, la Congrégation avait une préférence pour le Sila (8/), elle n'en soumettra pas moins l'arrêt définitif au rapport que déposera la mission de reconnaissance à son retour. Par voie de conséquence, les deux émissaires s'empres- sent, dès que le Sila est à nouveau praticable (9/), de s'y rendre :

"Ils avaient acquis la certitude qu'ils pouvaient atteindre sans retard Bahang, le but de leur voyage. Bahang leur était en effet proposé pour base si le Conseil de la Congrégation acceptait de fonder un Hospice aux abords du Sila." 10/

Mais cette passe ne comble pas leur attente, et les Chanoines se décident en fin de compte pour le Latsa. Une Lettre du Thibet, pourtant bien posté- rieure à la décision, en fait mention :

"Envoyé en 1930 par le Chapitre pour examiner la situation tout d'abord au Sila, nous avons trouvé qu'il ne valait pas le peine de construire un Hospice sur cette montagne. Par contre il a été jugé fort utile d'en élever un sur le col de Latsa." 11/

Comment expliquer ce revirement, et pourquoi s'est-on arrêté sur le plus méridional des trois passages?

Fin février 1931, les Pères Coquoz et Melly séjournent à Siao-Weisi, poste le plus rapproché du Latsa, qu'ils visitent avec le curé du lieu au début du mois suivant. Avec le P.Nussbaum, les deux Chanoines s'entre- tiennent de la question relative au choix du col. Suivant le Père des M.E.P., aucun n'est plus indiqué que le Latsa-Pass.

Les arguments développés par le missionnaire français pour motiver sa

résolution sont convainquants à plus d'un titre, en particulier le fait que quantité de voyageurs y transitent :

"Ce passage est suivi par de nombreuses caravanes : plus de trente mille porteurs l'utilisent chaque année." 12/

Etape de la route du thé qui relie commercialement la Chine et le Tibet, ses usagers pâtissent fréquemment des cruautés de l'hiver et des assauts renouvelés des brigands. La proximité de Siao-Weisi et ses rizières contribue à faire pencher la balance.

La décision définitive n'est pas prise à la légère, mais seulement une fois les autres sites entrant en considération estimés moins appropriés:

"C'est sur la passe de Latsa qu'après de minutieux examens de divers emplacements se fixa le choix des chanoines du Grand-Saint-Bernard pour la construction de leur hospice." 13/

En Suisse, on a esquissé avant que ne s'en aillent les deux éclaireurs, les grandes lignes de l'édifice. Ainsi les deux Pères peuvent procéder, dans les premiers jours de mars 1931, et sur le col même, aux premiers arpentages (14/). Daniel-Rops décrit le travail préparatoire de MM.Coquoz et Melly :

"Les deux prêtres suisses examinèrent donc soigneusement les lieux, notèrent tout ce qui serait utile pour que l'installation pût se faire sans trop de risques, puis ils rentrèrent au Grand-Saint-Bernard rendre compte à leurs supérieurs." 15/

Le rapport des voyageurs, dûment circonstancié, fut des plus convainquants, puisqu'il enleva l'adhésion du Chapitre de la Congrégation :

"Il (N.d.l.r. le P.Melly) donna les raisons pour lesquelles le col de Latsa avait été choisi, en vue d'ériger le futur hospice, traita la question des capitaux nécessaires, le problème de la main d'oeuvre, du ravitaillement (...)." 16/

D'autre part, il est nécessaire de relever que :

"(...) cette région de Latsa (est) choisie comme futur centre principal de notre Mission." 17/

Durant l'intervalle temporel séparant le premier groupe de son départ,

une pièce s'ajoutait au dossier, qui allait conforter les Chanoines dans leur choix. Entre 1930 et 1932, le Père des M.E.P. Georges André, desservant de la station de Bahang dans le Loutzekiang, prend sur lui de tracer, avec l'accord des autorités chinoises, une piste caravanière entre le Mékong et la Salouen, via le Latsa (18/). Le P.Goré commente comme suit cette initiative :

"Ce faisant, il préparera les voies à nos collaborateurs qui ont adopté le projet de construire leur hospice aux abords du col, sur le versant du Mékong." 19/

Pourtant, en dépit de cette allégation, et alors que les premiers missionnaires du Saint-Bernard sont sur le point de fouler la terre chinoise il n'est pas indubitable que la Maison du Mont-Joux ait tranché, quant au lieu d'établissement de son oeuvre principale. C'est du moins ce qui transparaît dans une lettre du Vicaire général, le P.Goré, annonçant dans le Bulletin des Missions-Etrangères l'arrivée de leurs associés:

"Les nouveaux missionnaires s'établissent provisoirement à Weisi, d'où ils se renseigneront pour fixer l'emplacement définitif de leur hospice." 20/

En définitive toutefois, les Religieux valaisans en sont restés au Latsa. Le P.Melly énonce les motifs qui ont fait la décision :

"Ce col a été choisi de préférence aux deux autres, situés respectivement à 100 et 150 kilomètres plus au nord, parce qu'il est la voie naturelle entre la Chine, la vallée de la Salouen et le Kioukiang pays des neuf fleuves en Haute-Birmanie. Avant même que l'on ait entrepris d'édifier les assises de l'Hospice, tout faisait prévoir que le Latsa serait la route de l'avenir. Pour moi cependant, il suffisait de savoir que cette passe était très fréquentée, longue et dangereuse pour les nombreux voyageurs qui l'affrontaient." 21/

### 3.1.3. Pour l'octroi du permis de construire

Quelque six mois après l'installation à Weisi, soit à l'automne 1933, les Chanoines, par l'entremise de leur Supérieur, lancent les premiers

ballons d'essai en direction des autorités administratives de la sous-préfecture et de la province (22/), afin de connaître les conditions et délais pour obtenir l'autorisation de bâtir.

Le chanoine Melly s'essaie à une première approche le 12 septembre 1933. A cet effet, il se rend au prétoire, et présente au mandarin les plans du bâtiment. Les confrères de Suisse peuvent lire à cette date dans la chronique mensuelle :

"Aujourd'hui une première démarche a été faite auprès du mandarin de Weisi au sujet du futur hospice. (..) Il fut convenu que nous lui ferions une demande par écrit adressée à lui-même." 23/

Un mois et demi plus tard, le 24 octobre, le P.Melly soumet à ce même M.Ho un problème dont la résolution ne sera pas forcément favorable à la Mission, à cause de la loi chinoise interdisant formellement à tout étranger d'acquérir des biens fonciers :

"Première démarche en vue d'un achat de terrain sur la passe de Latza. Tout en redisant son peu d'espoir d'aboutir à un résultat satisfaisant, M.le Mandarin promet d'appuyer notre requête d'un billet personnel, qu'il adressera au gouvernement de la province du Yunnan en même temps que notre lettre." 24/

La réponse de Yunnanfou se fait attendre. La Lettre du Thibet tient les confrères de Suisse au courant des attermolements imposés par la correspondance avec la capitale provinciale :

"A propos de cette passe, nous attendons encore une réponse de Yunnanfou à notre demande d'achat de terrains." 25/

Les requêtes ultérieures faites au sous-préfet convaincront peu à peu les Chanoines de la mauvaise foi du magistrat chinois.

Fin janvier 1934, le P.Melly retourne au "yamen" de Weisi, où le mandarin lui communique qu'aucune nouvelle ne lui est parvenue du Gouverneur de la Province :

"Le mandarin nous conseille de faire une nouvelle démarche que nous adresserions directement nous-mêmes et nous promet encore une fois d'appuyer notre requête, mais par une lettre séparée cette fois-ci." 26/

Quelques jours plus tard, une dépêche est envoyée au Ministère des Affaires Etrangères du Yunnan. C'est par retour du courrier que son Bureau informe les requérants qu'il attend le rapport du mandarin de Weisi pour accorder l'autorisation! Ce dernier soutient n'avoir jamais été consulté à ce propos!

Là-dessus, les Bernardins tentent une ouverture par l'intermédiaire du Vicaire apostolique de Yunnanfou :

"Monseigneur de Jonghe nous a écrit de Yunnansen vers la mi-juin qu'il avait fait pour nous auprès des autorités provinciales la démarche sollicitée au sujet de notre installation sur la montagne de Latza."

27/

Prestement, le Délégué des Affaires Etrangères fait part au prélat qu'ordre a été transmis à M.Ho de régler la question sur place. Ce dernier, on s'en doute, assure n'avoir reçu aucun avis à ce sujet!

Excédés par cet enlèvement, les missionnaires du Saint-Bernard n'écartent pas la possibilité de passer outre l'obstruction des autorités. Nous en voulons pour preuve la visite du Supérieur Melly à Tsechung, au début du mois de septembre 1934, qui vise à :

"(...) prendre des informations et sonder les dispositions des roitelets du Mékong sur le territoire de qui se trouve le col de Latza : cela en vue de tenter une action directe sans plus attendre cette fameuse autorisation de Yunnansen ; ce faisant, nous agissons selon le désir manifesté par Tatsienlou dans une récente lettre." 28/

Il ne s'avéra pas nécessaire de mettre les autorités chinoises devant le fait accompli, en débutant les travaux. En effet, après un nouvel essai infructueux en octobre 1934, le Supérieur saisit une seconde fois de leur problème Monseigneur de Jonghe, dans les premiers jours de novembre. L'évêque français conduit une nouvelle médiation auprès du Ministère des Affaires Etrangères, et les négociations s'amorcent sous des auspices très favorables (29/). Sa lettre de mars 1935 à ses obligés en apporte la confirmation :

"J'ai causé de votre affaire à M.Wang, et il m'a assuré qu'il avait déjà écrit au Mandarin de Weisi pour vous autoriser à vous installer à Latsa. Allez donc trouver votre Mandarin et dites-lui que vous savez, par moi, que le Délégué aux Affaires Etrangères lui a écrit,

et que c'est à lui maintenant à vous remettre les documents nécessaires." 30/

La communication officielle finit par arriver à bon port en juin 1935, ce qui autorise le mémorialiste à annoncer à la Communauté la bonne nouvelle différée à tant de reprises :

"Nous avons enfin obtenu l'autorisation de construire notre Hospice sur le col de Latsa." 31/

Le 7 juin parvient à Weisi un édit portant le cachet du Gouvernement provincial du Yunnan :

"Nous avons reçu de Yunnansen un écrit chinois (...) annonçant qu'un ordre venait d'être expédié au mandarin de Weisi, le priant de nous faire part de l'autorisation définitive." 32/

Le sous-préfet n'a plus d'échappatoire, et doit s'exécuter séance tenante. Le 14 de ce mois, le P.Melly va réclamer au prétoire les papiers officiels:

"Ce fut le Mandarin qui le premier parla de "l'affaire" : il avait vraiment reçu l'ordre de nous accorder (...) l'autorisation si longtemps attendue. Le Mandarin montra les directives reçues de Yunnansen." 33/

L'intercession de l'archevêque a autorisé que soit livré l'acte, et met un point final à dix-huit mois de tractations, de palabres et de manoeuvres dilatoires, tant du côté du Directoire provincial, que du côté de la sous-préfecture de Weisi.

### 3.2. Circonstances de la construction

#### 3.2.1. Situation du col de Latsa

Le chanoine Melly expose le contexte géographique de la passe :

"Le col de Latsa (...) est situé dans la province du Yunnan, à la triple frontière de la Chine, de la Birmanie et du Tibet, au 27ème

degré de latitude nord et relie directement la vallée du Mékong à celle de la Salouen, au nord-ouest de Siao-Weisi." 34/

Partant de Siao-Weisi dans le Mékong, ultime poste missionnaire avant le Col, dont il est éloigné d'environ trente kilomètres à vol d'oiseau, après avoir longé le fleuve durant deux heures et demi en direction du nord, on atteint le hameau de Gain-oua. A cet endroit, on traverse le Mékong, sur une pirogue aux eaux basses (hiver), sur un câble de bambou aux eaux hautes. La rive opposée gagnée, on quitte la plaine et l'on se met à gravir les premières rampes conduisant au Latsa-Pass. Chemin faisant, on traverse deux villages, le premier, Tapintze, habité conjointement par Chinois et Lissous, le second, Kiatze, après deux heures d'effort depuis le fleuve et 2500 mètres d'altitude, exclusivement lissou. Des berges du Mékong, on parvient au Col en huit ou neuf heures de montée.

Partant de la vallée de la Salouen, le chemin est plus pénible : en six heures de marche, on passe de 1500 mètres à près de 4000 mètres! Du village de Latsa (35/) au bord du fleuve, on arrive à Métaka, dernier hameau lissou, en trente minutes. De ce point, il faut s'élever jusqu'à 3500 mètres pour être rendu à un abri, la cabane de Sekidomé, dont le Col est distant d'une heure.

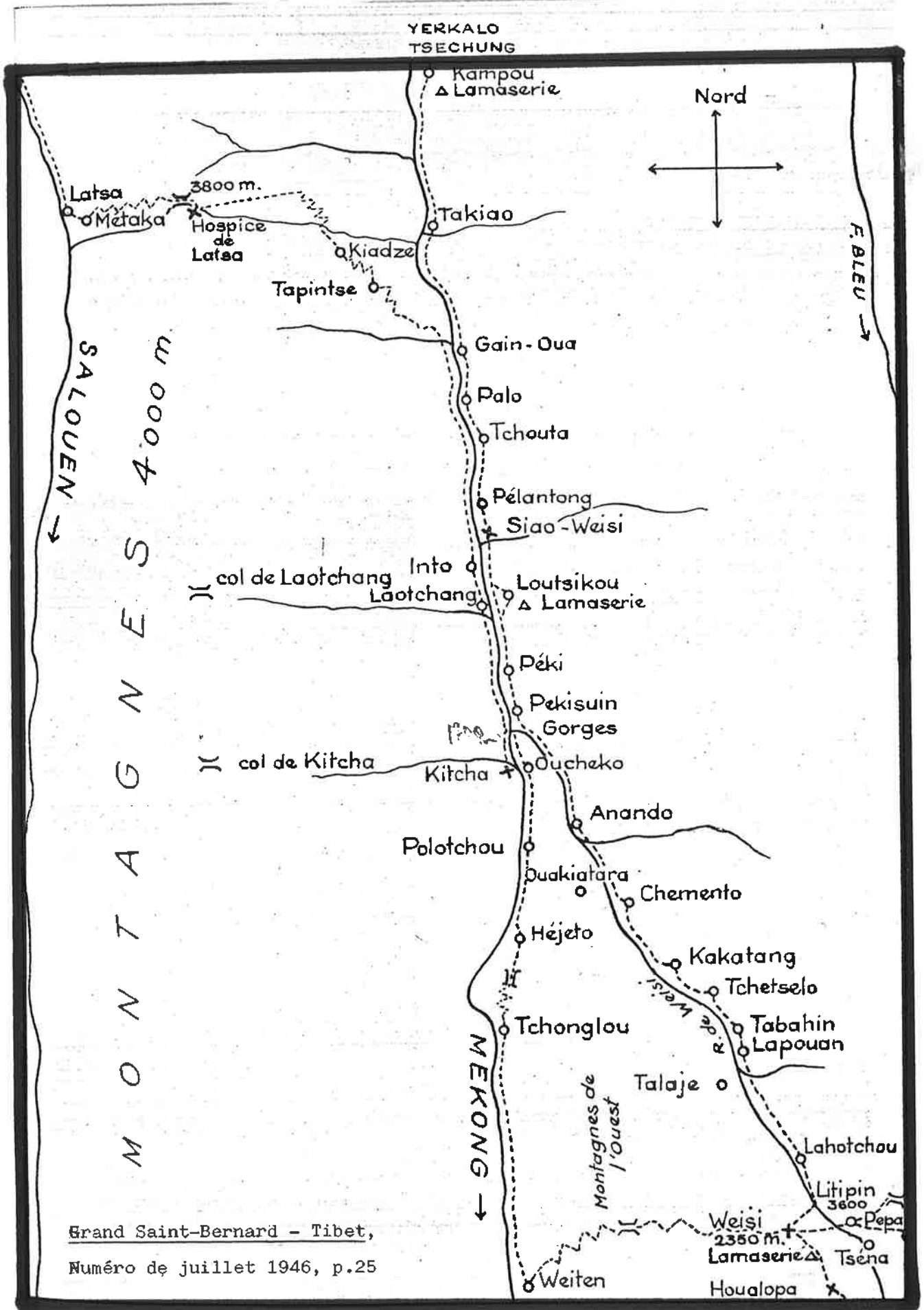
Du point culminant de l'ascension, Maurice Tornay donne cette indication:

"Nous sommes, si l'on compte les heures de montée continuelle, alors à sept heures de la Salouen et à neuf ou dix heures du Mékong." 36/

L'implication d'une telle constatation n'est pas sans importance pour celui qui emprunte cette route :

"Comme on le voit, la traversée de la montagne, d'un village à l'autre, est trop longue pour être faite en un jour par des porteurs de marchandises." 37/

Que l'on s'attaque à la montagne par un versant ou par un autre, l'infortuné commerçant - pèlerin doit dormir sur le chemin, à la belle étoile, faute de refuge (38/). Le brouillard et les bourrasques de neige peuvent de surcroît l'égarer. A l'affût, les bêtes féroces (39/) guettent le pauvre hère rendu plus vulnérable encore par l'épuisement. Souvent, la trop longue étape connaît une issue fatale.



Grand Saint-Bernard - Tibet,  
 Numéro de juillet 1946, p.25

Carte de Weisi-Latsa.



La faim et la fatigue, le froid et la neige se conjugant, il n'est pas rare de trouver au printemps, à faible distance de la passe, les dépouilles mortelles de malheureux s'y étant risqués :

"Au dire des indigènes, chaque année six à sept personnes trouvent la mort, victimes des intempéries ou des brigands, en voulant passer le col." 40/

Il est vrai que les caravaniers sont nombreux à circuler sur ce trajet de haute montagne, avec des mulets chargés, au retour de Lhassa, d'étoffes et de cigarettes "Made in India". Certains articles empruntent le parcours inverse, d'ouest en est :

"Entre les deux vallées, un commerce intense se fait : échanges de marchandises, introduction (depuis le Mékong) de produits chinois (bientôt japonais), vers la Salouen et les frontières de la Birmanie." 41/

Au total, on considère que cinquante à soixante personnes le franchissent quotidiennement (42/). C'est dans le but de rendre le passage d'un bassin à l'autre moins critique que le P.André a voulu améliorer l'accès au Col. Le chemin muletier construit par le curé de Bahang, avec l'aide des Lissous tantôt soumis à la corvée tantôt dûment payés, est large de 0,5 à 1 mètre, soutenu par des pieux, des murets ou de bons talus. Il a fallu jeter des ponts sur des ravins et tailler la pierre pour enjambrer des rochers. Cette route se substitue avantageusement à la piste rudimentaire marquée au gré des passages. Un utilisateur reconnaît de bonne grâce les mérites du bâtisseur :

"Le P.André introduit dans le pays la piste rationnelle, en longs lacets, de pente toujours égale, qui réduit au minimum la fatigue des hommes et des bêtes." 43/

Taillée à la pioche et à la hache, la route du P.André rend bien plus commode le parcours entre les hameaux des deux vallées. De surcroît, on peut aller du Mékong dans la Salouen en treize ou quatorze heures, sans avoir forcément à passer la nuit dehors.

Ce progrès notoire, bien loin de rendre le dessein des Chanoines superflu, rend sa réalisation encore plus nécessaire, entre autres parce que l'étape entre Latsa et Gain-oua serait ainsi scindée en deux.

Le laïc de la Mission, Bob Chappelet, en ce qui le concerne met en avant la clause du besoin pour justifier la construction de l'oeuvre :

"Des gens meurent encore dans la neige et il en mourra jusqu'au jour où, leur hospice terminé, les Chanoines seront là pour arracher les victimes à la montagne." 44/

D'autre part, le nombre de passants sur le Col ne fera qu'augmenter, du fait de l'abandon progressif des passes plus septentrionales, conséquence du surplus de confort qu'offrira le franchissement du Latsa.

Nous étions restés précédemment au point culminant du trajet Mékong-Salouen, sans spécifier autrement l'emplacement exact de la construction.

Sachons en premier lieu que l'Hospice ne trouvera pas place sur le faite du Col. Il est à noter qu'il en est deux qui se succèdent, l'un à 3750 mètres fait communiquer par leurs sommets deux vallons latéraux du Mékong, l'autre est le véritable Latsa-Pass. Pour atteindre ce dernier, il suffit de longer l'arête, à la déclivité peu marquée, durant une quarantaine de minutes. C'est non loin du premier col, qui répond au nom de "l'Encoche", que se dressera l'édifice :

"L'Hospice est admirablement situé dans un repli de terrain qui l'abrite du vent, à 10 minutes du col." 45/

Maurice Tornay énonce d'autres avantages appréciables qu'offre cet emplacement, et auxquels le Supérieur des Chanoines en terre chinoise, le P.Melly, n'est pas resté insensible :

"C'est parce qu'il sera plus facile de l'(N.d.l.r. l'Hospice) entretenir, de l'éclairer à l'électricité, de l'approvisionner." 46/

### 3.2.2. Conditions atmosphériques et recrutement des ouvriers

Avant même l'ouverture du chantier, deux difficultés se présentent aux vaillants Chanoines.

L'une a trait au climat régnant dans ces régions, aggravé encore par

l'altitude de 4000 mètres. Ce que nous appelons "mauvais temps" devient presque la règle générale. Des intempéries sous forme de pluie ou de neige, tombent sur le Latsa plus de deux cents jours par an, principalement en juin et en juillet, lorsque la mousson de l'Océan Indien, traversant l'Inde et la Birmanie, vient se déverser sur les contreforts des montagnes tibétaines. Les missionnaires du Saint-Bernard communiquent :

"Le mauvais temps est presque continu sur la chaîne du Latsa : brouillards, vent glacé, pluie, grêle ne vous y laissent quasi pas de répit (...)." 47/

La vallée de l'Irrawady toute proche favorise encore les précipitations. De si mauvaises conditions météorologiques constitueront un obstacle majeur à l'avancement des travaux. Une fois la mauvaise saison passée, on ne peut guère rouvrir le chantier avant juillet :

"La neige a disparu complètement et c'est le meilleur moment pour construire, car le temps est ordinairement beau (...)." 48/

Et il est illusoire d'espérer les poursuivre au-delà d'octobre.

D'autre part, il n'est pratiquement, au cours du bref intermède entre deux hivers, aucune journée où l'on puisse oeuvrer normalement, à cause d'une bruine tenace, que le froid mordant rend insoutenable :

"Les travaux à 3800 mètres ne peuvent s'exécuter que durant les quelques mois d'été et (...) dans cette région, l'été est principalement la saison des grandes pluies." 49/

Au total, sur les quelque quatre mois de stationnement annuel sur la montagne, seuls deux sont plus ou moins propices aux terrassiers :

"(...) tandis qu'en août et septembre, c'est la pluie sans discontinuer." 50/

Le temps qui se gâte rapidement dès l'arrière-saison surprend désagréablement les entrepreneurs. Le Supérieur Melly s'en désole :

"Pourtant l'automne, ce doit être le meilleur moment pour le travail ici (...)." 51/

Ce rude climat est si intenable pour les Chanoines, qui se sont pourtant

aguerris dans les Alpes valaisannes, qu'un Religieux, dépité, lâche :

"Si nous avions connu le pays, jamais nous ne nous serions engagés!"  
52/

Pour ce qui est de l'hiver, il fait véritablement son apparition en novembre, et encore le Col n'est-il fermé en définitive qu'à partir de la mi-décembre, pour être à nouveau praticable dès la fin avril. On ne peut tenir la mauvaise saison pour très rigoureuse si l'on prend comme point de comparaison le col du Grand-Saint-Bernard : les chutes de neige n'excèdent guère les dix à douze mètres l'an, et le mercure des thermomètres ne descend pas jusque dans les profondeurs polaires.

Relativement aux rigueurs de l'hiver, le Latsa soutient la comparaison avec le Sila et le Dokerla :

"Il est à remarquer qu'à altitude égale, les passes du sud sont plus tôt et plus longtemps obstruées par les neiges que celles du nord. Cette anomalie est due à ce que les pluies, aux abords du Yunnan, sont plus abondantes et plus fréquentes qu'au nord." 53/

La seconde difficulté contre laquelle buttent les missionnaires du Saint-Bernard a trait à l'enrôlement de travailleurs pour le chantier d'altitude. C'est là une répercussion du détestable climat de cette contrée. A Weisi, chacun l'a saisi :

"(...) on comprend dès lors que nos indigènes, si montagnards soient-ils, éprouvent une grande répugnance à travailler sur la haute montagne: ils sont si mal habillés : une culotte et une robe de chanvre grossier: ce n'est vraiment pas suffisant pour un séjour prolongé sur l'alpe." 54/

Dès l'été 1935, celui-là même où l'autorisation est accordée, les Pères valaisans se lancent dans une intense campagne d'embauche. A la mi-juillet sont entamés les pourparlers avec le "besset" de Kiatze. En premier lieu, on se fait fort de dissiper l'équivoque qui s'est insinuée dans son esprit:

"Le chef Djamba craignant que notre construction ne soit imposée à ses sujets à titre de corvée... nous demande si nous agissons de concert avec les Chinois : nous répondons que nous sommes autorisés par Yunnansen à construire, mais que c'est à notre seule initiative que nous entreprenons cette oeuvre, ce qui rassure notre interlocuteur."  
55/

Pourtant, nonobstant ces mises au clair, les autochtones ne se laissent

guère tenter (56/). Un des Chanoines, que les circonstances ont mué pour un temps en "sergent recruteur", constate avec amertume la vanité de ses tentatives :

"Ces deux raisons et, de plus, le trop grand éloignement de leurs foyers, m'ont totalement fait échouer lorsque j'ai voulu ces jours-ci engager quelques Lissous des environs de Siao-Weisi." 57/

Heureusement pour les promoteurs de l'oeuvre charitable, le vent allait tourner à la faveur d'une circonstance peu banale. Le déclic se produit à l'instigation de Robert Chappelet, avec à son origine le lien d'amitié qui l'unit au chef de Sékine, groupe de hameaux lissous situés au pied du col, côté Salouen. "L'association" de Noupa, c'est le nom du chef, et de Bob ouvre des perspectives réjouissantes, comme se plaît à le relever l'auxiliaire des Bernardins :

"Bien des fois, son aide me fut précieuse lorsqu'il s'agissait de recruter des ouvriers (...) au col de Latsa." 58/

Dès lors, quelques-unes des transactions engagées tous azimuts (59/) en juillet aboutissent. Peu avant la mi-août, le chef du village de Kiatze promet d'envoyer trente-cinq de ses administrés, deux "bessets" du Loutze-kiang s'engagent à fournir cinquante à soixante Lissous, et quelques jours plus tard arrive le "pei-tchang" (chef de village) de Kiadi avec vingt-trois hommes. Les effectifs qui besognent au chantier fluctuent, car les travailleurs n'offrent leurs services que pour une durée de trois à six jours, reste qu'à la fin août, une centaine d'ouvriers sont certains jours à la tâche au Col!

### 3.2.3. Ouverture des travaux : apparition d'écueils

Les papiers officiels de la Capitale provinciale n'étaient pas encore en leur possession que déjà les Chanoines inspectaient, et ce à plusieurs reprises, le site de la construction. Après les reconnaissances de 1931, ce col semblait convenir tout à fait, et les renseignements collectés depuis n'allaient en rien contredire cette impression favorable :

"(...) ce qui nous fut confirmé par les différentes visites d'été et d'hiver que nous fîmes après notre arrivée à Weisi en 1933."  
60/

Profitant des rares beaux jours, les nouveaux missionnaires organisent nombre d'excursions en direction du Latsa (61/). C'est lors de son séjour de juillet 1933 que le P.Melly détermina de manière précise et définitive le lieu où s'élèvera l'Hospice. Par la suite, aux alentours de la mi-février 1934 et 1935, les Pères passent par groupes de trois quelques jours sur place :

"Durant les deux premiers hivers, ils multiplièrent les expéditions vers le col du Latsa pour se rendre compte des conditions d'enneigement, du danger d'avalanche, d'exposition aux vents, des possibilités de ravitaillement en eau potable du futur Hospice." 62/

Toutes ces incursions visaient à mettre en branle l'entreprise aussitôt l'aval des autorités accordé.

Le 14 juin 1935 arrive enfin le jour où le Supérieur des Chanoines reçoit le document du Gouvernement de Nankin, via la capitale provinciale et la sous-préfecture. La suite ne se fait pas attendre : le 24 juin, le P.Coquoz quitte Siao-Weisi et se rend à la Maison-mère de la Communauté chinoise, répondant à la convocation du P.Melly :

"Il est très utile que nous nous trouvions quelques jours ensemble pour nous entendre sur un "plan d'attaque" de la montagne de Latsa (...)." 63/

Avant qu'ils ne se soient concertés à Weisi, tous les Religieux avaient déjà été affectés à une fonction définie, dans le cadre de la réalisation de leur projet, la Lettre du Thibet du mois d'août en fait foi :

"Depuis longtemps chacun de nous quatre a eu son rôle bien déterminé: MM.Melly et Chappelet iront sur la montagne lancer et diriger les constructions ; frère Duc devra rester à Weisi où il cumulera les fonctions de gardien de la Résidence, d'infirmier et de "Procureur ès commissions". Quant au quatrième (N.d.l.r. le P.Coquoz) tout en ayant soin de la chrétienté de Siao-Weisi (presque au pied de la montagne de Latsa), il devra assurer le ravitaillement des bâtisseurs." 64/

A Weisi, on convient au jour de la rencontre, d'envoyer les PP.Coquoz et Melly, ainsi que M.Chappelet, à la passe pour y effectuer une ultime

course préparatoire. Sur place, ceux-ci dessinent un croquis de la topographie environnante. On ajoute à cette pièce le plan de l'Hospice, et on expédie les deux documents, exigés par les instances provinciales, à Yunnanfou. Parallèlement, le P.Melly fait parvenir au Prévôt Bourgeois le plan et le devis de la construction, qui sont entérinés par le Chapitre général de juillet 1935.

Depuis deux ans seulement dans "Empire du Milieu", demeurant à Weisi, au fond d'une vallée latérale du Mékong, les pionniers de la Mission du Saint-Bernard, en dépit des reconnaissances nombreuses, ne sont pas prêts à affronter les dures conditions imposées par l'altitude élevée et l'éloignement de la base logistique (Siao-Weisi). Nous allons distinguer trois types de problèmes, auxquels vont s'achopper les bâtisseurs :

- matériaux de construction

La carrière sise près du premier col fournit de la bonne pierre, même si elle n'est pas des plus faciles à tailler, et en quantité. On ne trouve par contre pas de pierre à chaux sur la montagne, ainsi est-on obligé de brûler cette composante du mortier au bord du Mékong, et de la faire transporter sur place par des mulets, d'où une explosion des coûts. Le bois est abondant, et de qualité supérieure ; on s'en procure dans la forêt voisine du Col, côté Mékong, l'acheminement étant rendu difficile par l'obligation de transporter celui-ci à dos d'hommes ! On dispose ainsi de la majeure partie des matériaux de base pour une telle construction. Il fallait seulement songer à convoier par caravane du Yunnan (plâtre, ciment), et même du Tonkin (vitres, fer, peinture) par le rail, plusieurs fournitures introuvables dans la "Mission de l'Intérieur".

- ravitaillement

Le P.Coquoz assure, depuis Siao-Weisi, l'approvisionnement du chantier, du moins pour ce qui regarde ses confrères et les ouvriers spécialisés :

"Quant à ravitailler nous-mêmes toute la troupe des manoeuvres, c'est une chose absolument impossible cette année." 65/

Les céréales, principalement le riz, proviennent de Kitchra, succursale de Siao-Weisi, où la Mission possède une grande propriété affectée aux cultures. Cependant, cela ne suffit pas à pourvoir totalement aux besoins du Latsa. Et il est délicat pour les Chanoines de se nantir en denrées

alimentaires, tant à cause de leur rareté que de leur prix prohibitif. Plus d'une fois, le chef lissou Noupa sortit son ami Bob d'embarras :

"(...) lorsqu'il s'agissait (...) d'acheter des vivres pour mon chantier, au col de Latsa." 66/

- rendement des ouvriers

Les porteurs de pierres, maçons et terrassiers au service des missionnaires du Saint-Bernard ne sont pas des bourreaux de travail. Ils ne parviennent pas à se montrer disciplinés et leur tempérament ne les porte pas à l'assiduité à la tâche. Pour illustrer cette attitude, Robert Chappelet expose combien il doit se montrer vigilant à la surveillance de la carrière:

"Il ne faut pas perdre de vue la file des porteurs, car un bon nombre de ces Lissous ne cherche qu'à fournir le minimum de travail possible: fatigués ou non, dès qu'ils ne se sentent pas observés, ils ne manquent pas de s'asseoir sur les bords du chemin et de fumer une ou deux bonnes pipées... même trois si un coup de sifflet ne vient pas les tirer de leur béatitude." 67/

Il n'est évidemment guère profitable pour les Pères de salarier des travailleurs ayant la propension à prendre par trop souvent des pauses! En définitive pourtant, c'est un moindre mal eu égard à ceux qui abandonnent la partie après quelques jours :

"Les ouvriers de M.Cha, quand ils en avaient assez du Latsa, des pierres et du refuge, plantaient là leurs outils et s'en allaient en sourdine, pour ne plus jamais revenir (...)." 68/

### 3.3. Le chantier d'altitude

#### 3.3.1. Edification du Refuge (1935)

Au cours de leur réunion du 24 juin 1935, où les Religieux ont arrêté leur plan d'attaque, ils prennent le parti suivant :



"Nous espérons (...) pouvoir construire cet été un premier solide refuge qui servira de domicile à nous et à nos ouvriers durant la construction de l'Hospice proprement dit." 69/

Nantis de cet ordre de mission déterminé collégialement, MM.Melly et Chappelet (70/), peu avant la mi-août, sont sur le chemin du Latsa. Les complications évoquées précédemment se manifestent incontinent, ainsi que le rapporte ce billet du curé de Siao-Weisi :

"Mercredi le 14 VIII. Encore ici, à Kiatze... Pluies. Pas de pont sur le torrent, porteurs en retard... difficultés pour engager les ouvriers..." 71/

Le 15 août, les deux Pères sont rendus à destination, ils sont accompagnés par quatre maçons et leurs deux "boys", ainsi que par huit porteurs lissous chargés du matériel. A peine sur les lieux, les éléments se déchaînent contre la petite colonie. Le 17 de ce mois, un message est dépêché au P.Coquoz, "l'architecte de l'ensemble" (Croidys) :

"Arrivés sur place avec le plus mauvais temps possible... Les manoeuvres Lissous au complet ont tourné les talons ainsi que les deux porteurs des maçons. Je crains fort que les Maçons eux-mêmes ne veuillent rester bien longtemps par ici." 72/

Les intempéries dissuadent dans un premier temps les manoeuvres annoncés, provenant de Kiatze, de gagner le Latsa, et le P.Melly se laisse presque décourager. En tout cas, il s'interroge :

"Avec tous ces palabres, ces fuites d'ouvriers, ce froid, etc...on a de la peine à garder bon moral, non seulement de la "troupe", mais le sien propre. Qu'allons-nous faire si les ouvriers engagés ne viennent pas ou repartent après une demi-journée de travail? 73/

En dépit de ces contre-temps, autour du 20 août est posée la première pierre de l'abri. Composé de trois compartiments séparés, il comportera un rez-de-chaussée et un galetas-mansarde. Trois salles occupent le plein-pied où, comme dans toute maison tibétaine, trouvera place l'étable. L'étage, qui fait office de dortoir et de dépôt, est divisé en trois pièces, dont une est réservée aux Religieux. Jusqu'à cent personnes pourront être hébergées sous ce toit.

Non loin de "l'Encoche", une centaine de mètres à l'écart du sentier:

"C'est là, à quelques pas du chemin que nous construirons cette année un premier refuge (...)." 74/

On se détermine à monter tout d'abord un compartiment au complet, sous les ordres de Bob Chappelet, conducteur des travaux. Erigé en pierres sèches, chaux et ciment faisant défaut, on en dénombrera trois au total, d'une superficie de vingt-cinq mètres carrés chacun. Les cloisons de séparation aussi bien que les murs extérieurs auront une épaisseur de trois pieds environ.

Les travaux se déroulent à un rythme peu soutenu, ces quelques points suffisent à nous en faire saisir la raison :

"(...) le manque de main d'oeuvre spécialisée, la nécessité de transporter à dos d'homme les lourds matériaux de construction, tels que bois et chaux, le manque presque total d'outils et de technique (...)." 75/

Et puis, si l'on en croit Maurice Tornay, qui passe de temps à autre des séries sur le Latsa :

"Nos ouvriers ne savent pas grand'chose." 76/

Néanmoins, le Supérieur Melly est en mesure de consigner le 3 septembre dans le "carnet de bord" du chantier :

"Les murs du Refuge sont à mi-hauteur." 77/

Peu avant la mi-septembre, ils sont en haut! Pour terminer le gros oeuvre, il reste avant l'hiver à couvrir l'édifice, tâche à laquelle s'attellent les charpentiers, et à poser le plancher, ce dont se chargent les menuisiers. Le chantier se trouvant à la limite supérieure de la forêt, onze bûcherons y descendent, abattent des arbres, équarissent et apprêtent le bois.

Dans le même temps se produisent des troubles dans la Salouen ; une insurrection éclate, qui atteint bientôt les villages de Latsa et de Métaka, et oppose les maîtres chinois aux sujets lissous. Les terrassiers, issus pour la plupart de cette peuplade, quittent la montagne pour aller prêter main-forte à leurs frères.

Les maçons, de race chinoise, poursuivent leur besogne (78/) avec la dizaine de journaliers restants, originaires pour la plupart du Mékong.

En fin de compte, on doit fermer le chantier, durant quelques jours pensait-on, en attendant que soit rétabli le calme dans le Loutzekiang. Peu après le 20 septembre, on tente bien d'achever le premier compartiment, sans y parvenir, car en l'absence des Lissous, il était irréaliste de penser pouvoir porter les lourdes poutres du toit.

Le séjour sur le Col n'aura duré en 1935 qu'un seul petit mois!

Sans la révolte des Lissous, l'étape prévue aurait été accomplie. L'inachèvement de cette première cellule ne peut que navrer les Religieux :

"Elle aurait déjà rendu de précieux services aux voyageurs, tout particulièrement à nous ces jours-ci... (...) Surtout, nous aurions pu au printemps prochain nous rendre compte de la solidité de ce premier compartiment et adopter pour les constructions futures une ligne de conduite basée sur l'expérience." 79/

Outre l'opportunité d'éprouver sa résistance aux assauts de l'hiver tibétain, ce dont on aurait tiré quelques enseignements, terminer cette partie du Refuge aurait présenté un grand avantage l'été suivant, d'où la détermination des Chanoines à l'ouverture du chantier :

"Il nous faut à tout prix parvenir à couvrir la construction afin de pouvoir y loger l'entrepreneur, ses ouvriers et nous-mêmes l'an prochain lors des travaux de l'Hospice lui-même." 80/

### 3.3.2. Contrat avec un entrepreneur pour l'Hospice (1936-1937)

A la suite des déconvenues provoquées aussi bien par le climat que par les ouvriers, on pourrait se demander (81/) pourquoi le chanoine Melly n'a pas, dès le départ, remis la direction des travaux à un constructeur de la région, qui aurait été mieux à même de composer avec les conditions climatiques et de traiter avec la main-d'oeuvre.

A la mi-septembre 1935, MM.Chappelet et Coquoz font visiter les lieux de travail à leur futur associé Lieou-se-hiong. Ce dernier constate ce qui a été fait et évalue ce qui reste à faire.

Les négociations s'engagent peu après à Siao-Weisi entre le Supérieur de Weisi et l'entrepreneur. Natif de Kientchouan, au nord de Tali, celui-

ci peut se prévaloir de solides références, et a déjà à son actif plusieurs réalisations pour le compte des M.E.P. (82/).

Après trois journées de palabres, on tombe d'accord, le 18 septembre, sur une plate-forme de contrat. Le protocole est signé, avec pour témoin Ly Yong Tchen, syndic de Siao-Weisi. Il énumère toutes les mensurations portées sur les plans, approuvées d'emblée par les deux parties, et donne le gros oeuvre pour un forfait (environ 17.000 francs de l'époque). D'après Maurice Tornay, le prix fixé est tout à fait acceptable :

"Pour ce qui regarde l'Hospice, il faut franchement féliciter M.Melly. Pour une résidence beaucoup plus petite, avec le même ingénieur, un Père des Missions-Etrangères a payé beaucoup plus cher." 83/

Le cahier des charges stipule d'autres clauses, distinctes de la construction de l'édifice principal (84/). Au moment où il est conclu, une disposition prévoit son annulation en cas de désapprobation du Conseil de la Communauté. Cette éventualité ne se produit pas, car le 15 novembre à Weisi, on réceptionne un télégramme de Monseigneur Bourgeois, à la formulation des plus lapidaires : "Accepté, lettre suit" (Mgr Bourgeois).

L'Hospice aura d'imposantes proportions, avec des bases solides (longueur 30 mètres ; largeur 15 mètres) et des murs imposants (1,3 mètre d'épaisseur). Le sous-sol renfermera les provisions de fourrage et de bois de chauffage, abritera les caravanes de mulets ; le rez-de-chaussée accueillera la chapelle, le dispensaire, la cuisine, les chambres des domestiques et des voyageurs ; à l'étage sera installée la clôture, avec les chambres des Religieux.

Le 15 juillet 1936 reprennent les travaux, sous la direction du Lieou. MM.Melly et Chappelet restent toutefois sur la montagne, les Bernardins se faisant un devoir d'être en permanence représentés au Latsa :

"Que faisons-nous ici? Nous surveillons les travaux. (...) Il faut être là pour contrôler la rectitude des lignes, la solidité des murs et bien des choses que vous savez." 87/

Les problèmes de l'année précédente font leur réapparition au tout début août, pas même quinze jours après le nouveau départ :

"Quelques maçons embauchés par le Lieou (entrepreneur) auraient déjà quitté la passe à cause du froid et du mauvais temps continuels.

"D'autre part, les ouvriers n'ont pas l'heur de plaire à l'entrepreneur." 88/

Tout ceci n'empêche pas les missionnaires de faire des projections pour le moins optimistes ; on lit en date du 10 août dans la Lettre du Thibet:

"Le P.Melly croit fermement que l'hospice sera construit au bout de trois ans." 89/

L'avance de la construction ne contredit pas le chroniqueur de la Mission, tout au moins au commencement :

"Les ouvriers ont commencé à creuser les fondements du bâtiment principal, tandis que les refuges s'élèvent (...) doucement." 90/

Au début septembre, les deux derniers compartiments du Refuge sont édifiés (91/) et les tranchées qui vont accueillir les fondations sont profondes. A la mi-septembre, le constat est plutôt satisfaisant :

"Un temps meilleur que celui des mois précédents permet aux ouvriers d'activer les travaux. Un refuge est terminé. Les fondements de l'hospice se creusent et bientôt les soubassements s'élèveront solides." 92/

Simultanément, les Pères valaisans peuvent commencer à pratiquer leur office caritatif. Du Latsa, Maurice Tornay écrit à ses confrères d'Europe:

"On exerce l'hospitalité! Souvent, les passants viennent demander des remèdes et boire du thé. L'hospice fonctionne avant d'être construit." 93/

Divers accroc viendront perturber cette belle ordonnance. A plusieurs reprises, il faudra suspendre les travaux, les premiers signes de la mauvaise saison apparaissant. Et les journées de travail, censées durer sept heures et demi environ (94/), sont perpétuellement interrompues par de violentes averses. Si bien que l'édification aurait tendance à s'immobiliser.

A la mi-octobre, on attaque les murs du bâtiment (95/), la saison est bien avancée déjà! Rapidement, d'abondantes chutes de neige contraignent le Lieou à fermer le chantier pour cette année. Les Lissous étant rentrés dans leurs foyers, après avoir réclamé leur dû (96/), il ne restait plus comme ouvrier sur le Col qu'une trentaine de Chinois.

Juillet 1937 est à peine commencé (97/) lorsque M.Chappelet et le chanoine Melly se retrouvent sur la Passe. Le 9 juillet, l'entrepreneur et douze maçons les y rejoignent : on peut recommencer à bâtir. Quelques jours plus tard, on reçoit un renfort d'une dizaine d'ouvriers.

Malencontreusement, il pleut tous les jours de septembre, et les murs ne s'élèvent qu'avec lenteur. A la mi-octobre, ils n'atteignent que neuf pieds (trois mètres environ) :

"Les murs sont à la hauteur du premier étage, où les menuisiers placent actuellement les premières charpentes." 99/

Contre-coup des intempéries, l'exode massif des travailleurs : au début du mois d'octobre, ne sont actifs sur le chantier que trois maçons, quatre menuisiers et une douzaine d'hommes de peine!

A la fin du mois, le froid s'abat sur la région, et les vents se font plus violents : les constructions stagnent. Les 25 et 28 octobre, le chanoine Melly et le frère Duc se retirent les derniers du col de Latsa.

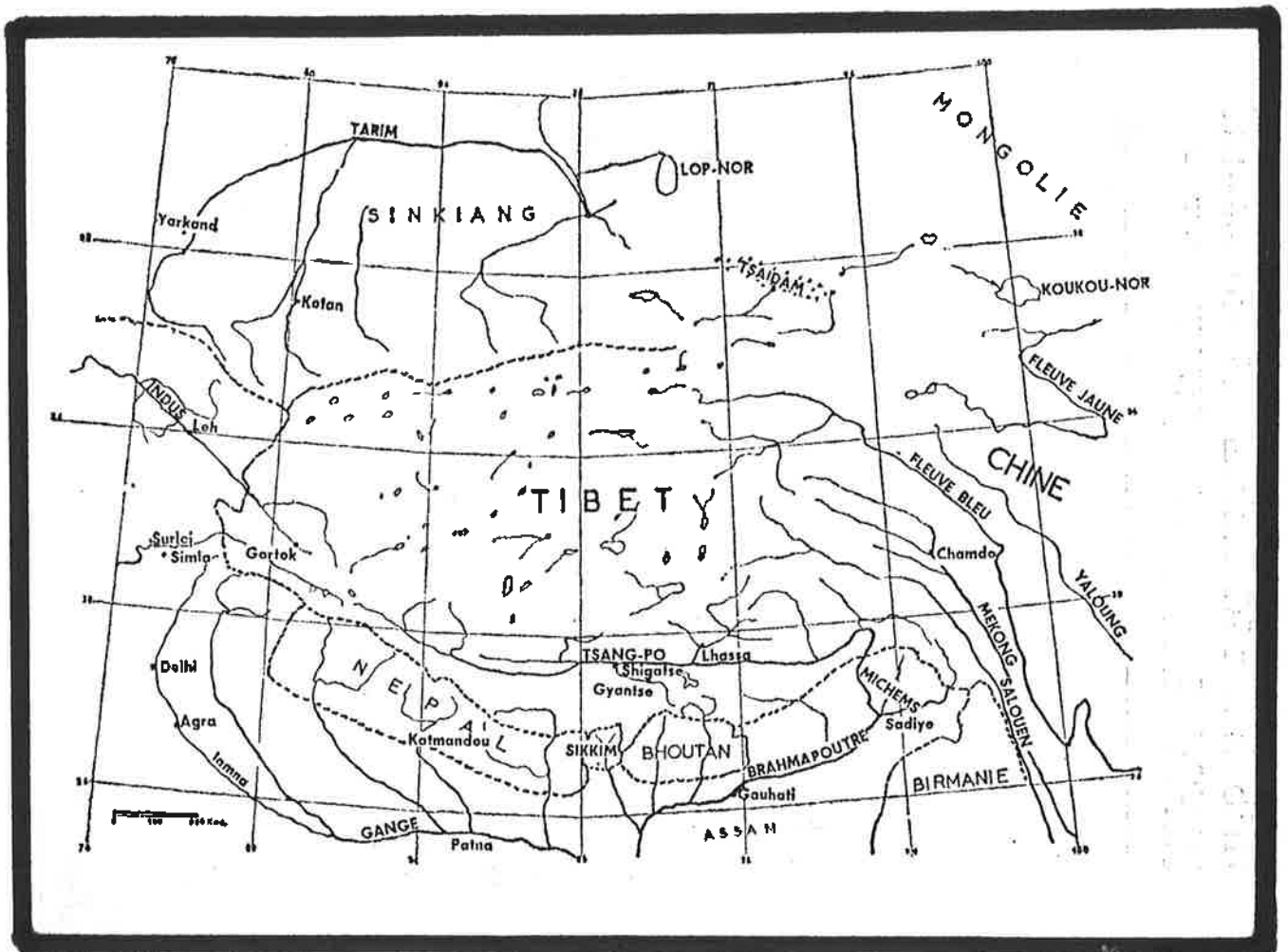
### 3.3.3. Une grève à 4000 mètres d'altitude (1938)

Dès les premiers instants de leur association, les Religieux du Saint-Bernard connaissent des ennuis avec le Lieu.

Le 30 août 1936, on lit dans la circulaire à l'intention des Confrères:

"Alors que M.Lattion se préparait à partir pour le Latsa, arrivait un courrier express de M.Chappelet réclamant la présence indispensable de M.Melly sur le col. L'entrepreneur oublieux du contrat n'en veut faire qu'à sa tête et comme le contrat a été fait entre lui et M.Melly, il n'admet pas les indications d'un tiers. Voilà bien les Chinois." 100/

Par la suite, d'autres incidents émaillent les relations tumultueuses entre les contractants (101/), ce qui concourt à les dégrader toujours davantage. Au moment où ils s'appêtent à passer leur quatrième saison au Latsa, les Chanoines s'attendent au pire, l'ingénieur n'a-t-il pas menacé fin 1937 de casser unilatéralement l'engagement qui le lie, pour une année encore, à ses employeurs? Le P.Melly ne cède pas au chantage.



"Carte générale du Tibet"

Un pionnier de la Mission tibétaine, p. 26

de Gaston Gratuze

Le 6 juillet 1938, le frère Duc et le chanoine Lattion montent sur la montagne de Latsa. Une trentaine de tailleurs de pierre et de menuisiers y oeuvrent. Tirant bénéfice du beau temps de la première quinzaine, l'avance est appréciable : les murs croissent rapidement, et avoisinent le milieu du premier étage.

Puis, le Lieou se fait porter malade, plus personne n'est là pour diriger les travaux. De plus, seuls quelques-uns des manoeuvres ont retrouvé la route du Latsa (102/).

Les chanoines Melly et Coquoz gagnent le théâtre du conflit latent, la situation tendant à devenir préoccupante. Ils sont sur place le 8 août. A partir du surlendemain, les événements se précipitent :

(...) palabres avec l'entrepreneur, grève des ouvriers et re-palabres, arrêt des travaux ; descente "in corpore" de la montagne ; règlement des comptes à Siao-Weisi avec le Lieou et finalement son exeat, à notre grande joie." 103/

Passons en revue les éléments de cette crise à rebondissements :

- le Lieou formule des revendications financières inacceptables pour les Bernardins (9 août) (104/)

- l'entrepreneur convainc les ouvriers de cesser le travail ; ces derniers se préparent à quitter le chantier (10 août)

- un accommodement est contracté entre les deux parties (105/) ; le Lieou s'engage à fournir les manoeuvres

- l'ingénieur ourdit une conspiration contre les Religieux : les ouvriers travaillent ostensiblement au ralenti

- le P.Melly prend la décision de suspendre les travaux (19 août), et convoque le chef de chantier

- devant le témoin de la ratification, M.Ly, et l'entrepreneur, M.Lieou-se-hiong, le Supérieur rompt, un an avant son terme, le contrat (23 août)

En 1939, l'élan des Religieux est brisé par le départ vers l'Europe, fin mai, de leur Supérieur, M.Melly, qui rentre pour cause de maladie.

Puis survient la Seconde guerre mondiale, qui paralyse totalement l'activité de construction : l'argent qui venait de Suisse ne peut plus franchir les frontières de la Chine, et il n'est plus possible à aucun renfort de rejoindre désormais la Communauté chinoise. Durant de longues années, il ne sera plus entendu parler de la réouverture du chantier.



## C H A P I T R E 4

### LES POSTES MISSIONNAIRES

---

#### 4.1. Les Missions-Etrangères au Tibet

---

##### 4.1.1. Le Vicariat apostolique de Lhassa

A la fin du XVIIIème siècle, la Congrégation de la Propagande charge de l'évangélisation du Tibet les Capucins italiens. Un groupe de Religieux, avec à leur tête le P. Horace Della Penna, prend la route du "Pays des Neiges", et parvient à s'installer à Lhassa, la capitale lamaïque, dès 1707. Gênés dans leur apostolat par les tenants du bouddhisme, ils sont contraints de se replier sur le Népal vers 1745.

A partir de cette date, durant plus de cent ans, on n'entend plus parler du "Royaume interdit".

Avec la résurrection de l'esprit missionnaire, perceptible dès le milieu du XIXème siècle, le cas tibétain attire à nouveau l'attention sur lui:

"Le Tibet était connu (...) comme le centre le plus actif du bouddhisme mahayaniste, répandu en Mongolie, en Chine et même au Japon. Beaucoup voulaient voir en Lhassa la Rome du bouddhisme." 1/

Au départ des Capucins, le Tibet passe sous la juridiction nominale du Vicariat apostolique de l'Assam, qui englobe la majeure partie du nord des Indes. Pouvant difficilement envisager une infiltration au-delà de l'Himalaya, l'évêque résidant d'Agra prie le Souverain Pontife de le décharger de cette fraction de son domaine apostolique.

Attendant la réponse du Saint-Siège, ce même prélat se déplace en l'année 1844 à Paris. Il soutient à leur Supérieur général que les Missions-Etran-

gères sont les mieux à même de reprendre le travail missionnaire au Tibet (2/), car ce pays est jugé plus abordable depuis la frontière chinoise. Or les M.E.P. évangélisent depuis longtemps les provinces limitrophes (3/) de l'occident chinois.

Grégoire XVI érige le Tibet en Mission autonome en 1846, sous le titre de Vicariat apostolique de Lhassa. Il en confie le mandat aux Pères des M.E.P., installés dans le Setchoan chinois depuis la fin du XVIIème siècle (1683) (4/).

A Cheng-tu , le siège de cette dernière Mission, le Vicaire apostolique désigne par procuration le titulaire du nouveau siège : Monseigneur Pérocheau portera son choix sur le P.Thomine-Desmazures (5/), consacré en 1857, et qui résidera à Tali.

#### 4.1.2. Essais d'implantation dans le Tibet indépendant

Sitôt le mandat remis par Rome, il s'agit pour l'Institut de la Rue du Bac d'occuper le territoire qui lui a été confié.

Les voies de pénétration au Tibet sont diverses. On peut les classer selon deux axes : à partir de la Chine, à partir des Indes.

A ses risques et périls (6/), le P.Charles Renou forme dès 1847 le projet d'atteindre Lhassa, la "Cité des Esprits". Avec l'assentiment de ses supérieurs, il met le cap sur le Tibet depuis le Setchoan, suivant la route impériale Tatsienlou-Lhassa. Il se fait intercepter près de Chamdo, cité du Haut-Mékong, en territoire tibétain, et reconduire à Cheng-tu, d'où il est reconduit à Canton.

A cette nouvelle, le Séminaire de Paris dirige sur les Indes des expéditions ayant un objectif similaire avec pour base l'Assam. L'option indienne sera écartée par suite des assassinats, en 1854, des PP.Krick et Bourry, qui venaient de franchir la frontière du Tibet (7/).

Cependant le P.Renou n'a pas abandonné la partie. Depuis Tali, au nord-ouest du Yunnan, il ambitionne de s'introduire dans la province tibétaine du Kham, ce à quoi il parvient. Bien plus encore, il y passe l'année 1853 presque dans son intégralité, pour se faire finalement expulser,

comme précédemment. Le second essai du P. Renou depuis les Marches portera plus de fruits. Empruntant un itinéraire semblable, il remonte le cours du Yang-tsé-kiang, puis du Mékong (8/), et franchissant une passe (9/), se retrouve dans le Loutzekiang.

Débouché naturel du Dokerla, le hameau de Bonga, au fond d'un vallon latéral de la Salouen, en plein district tibétain du Tsarong, est le lieu de fondation du premier poste catholique dans la "Terre interdite". Au mois de septembre 1854, le pionnier de la Mission du Tibet achète (10/) un domaine dans ce coin reculé et alors inhabité, et construit une résidence. Il faut souligner l'importance de cette acquisition, véritable acte de naissance de la Mission, car son existence légale est démontrée par la reconnaissance de Bonga comme propriété du Père.

L'entreprise missionnaire se développe, et prend peu à peu de l'ampleur.

Des confrères rejoignent le promoteur et établissent des annexes dans les alentours. On inaugure un dispensaire et un orphelinat, les rangs des catéchumènes ne font que grossir.

A l'orée des années 1860 apparaissent les premières tracasseries de la part des instances civiles et religieuses de la contrée. Au bout du compte, les opposants à la présence des missionnaires, lamas et roitelets en tête, parviennent à leurs fins : les PP. Auguste Desgodins et Félix Biet (11/) sont contraints de se replier en pays chinois. L'incendie des établissements de Bonga, en octobre 1865, signifie la ruine de berceau de la Mission tibétaine.

Du Vicariat apostolique de Lhassa, il reste quelques réfugiés, une trentaine de chrétiens ayant préféré s'exiler, et une demi-douzaine de missionnaires en errance, à la recherche d'une nouvelle "Terre promise".

#### 4.1.3. Nouvelle stratégie : la pénétration indirecte

L'avenir de la Mission du Tibet ne se présente pas sous les meilleurs auspices, d'autant que les M.E.P. ne peuvent, en l'espèce, en référer aux relations privilégiées de la France avec la Chine. Le chargé d'affaires de la Légation française transmet à la Société missionnaire qu'il ne

se croit pas en droit d'exiger l'application des traités (Tien-Tsing) (12/) aux pays tibétains faisant partie des provinces chinoises du Yunnan et du Setchoan.

Les propagateurs de la "Bonne Parole" estiment lucidement l'instabilité de leur situation, et saisissent la nécessité impérative de modifier leur stratégie missionnaire :

"Persuadés de l'impossibilité d'une pénétration directe au Thibet -persuasion fondée sur des échecs répétés-, les Missions-Etrangères de Paris jugèrent qu'il serait expédient d'user d'une méthode de pénétration indirecte." 13/

Deux considérants justifièrent ce revirement de tactique. L'un provient de la spécificité des Tibétains, pèlerins et commerçants, que leurs voyages amèneront inévitablement à entrer en contact avec les missionnaires postés à la périphérie du "Snowland". L'autre ne joue pas sur l'immédiat, mais vise à planter des jalons sur les bords du grand plateau tibétain, qui permettraient de s'engouffrer dans la "Terre interdite" sitôt sa porte entrouverte.

Après leur refoulement, les Pères et leurs fidèles sont dans l'attente des instructions de Monseigneur Chauveau, nommé à la succession de Monseigneur Thomine-Desmazures. Brûlant de donner une assise territoriale à sa Mission, le nouvel Evêque, résidant désormais à Tatsienlou (14/), écarte les vaines chimères, telle l'établissement du siège épiscopal à Lhassa, ou l'implantation de l'Eglise au coeur du Tibet, sans pour autant renoncer à l'évangélisation des Tibétains. Le Vicaire apostolique nouvellement élu propose sa solution pour tenir cette gageure :

"Devant l'impossibilité de s'établir au-delà du tracé défendu aux étrangers par les tout-puissants lamas, l'évêque du Thibet prit le parti, en 1848, de commencer l'évangélisation par les Marches thibétaines (province du Sikang), d'aspect et de civilisation surtout thibétains, mais politiquement rattachés à la Chine 15/

Les directives que transmet le prélat dans une lettre circulaire ont directement trait à ces régions limitrophes :

"Je vous ordonne de ne pas chercher à vous établir sur le territoire tibétain proprement dit, mais de vous fixer aussi solidement que possible dans les pays où s'exerce l'autorité chinoise." 16/

#### 4.1.4. Fondation et destinée des postes de la frontière

Les circonstances ont ainsi fait que la Mission catholique du Tibet n'est établie qu'à l'extrémité orientale du "Royaume interdit".

Les premières implantations y sont d'une décennie environ postérieures à Bonga, dans la province du Kham.

En 1855, le P.Fage des M.E.P. achète une propriété à Kionatong, dans la Salouen, qui initialement fait office de relai entre le poste avancé de Bonga et la Chine. En effet, ce village est placé sur le côté yunnanais du Dokerla, et cette voie de communication pouvait s'avérer très utile. Les PP.Alexandre Biet et Durand y établissent leurs quartiers peu après l'année 1860.

A peu près à la même époque, un de leurs confrères, le P.Dubernard, s'installe dans le proche hameau de Kiangkha.

Tous les missionnaires sont emportés en 1865 (17/) par la lame de fond qui a causé dans le Tsarong tibétain la débâcle de Bonga, le premier établissement de la Mission. Ce reflux du Kham fixe toutes les chrétientés dans le Yunnan, conformément aux recommandations de Monseigneur Chauveau:

"Le nouveau Vicaire apostolique prescrit à ses missionnaires, chassés du Thibet, de s'établir en territoire chinois, à proximité de la frontière : ils fondent les stations de Batang, Bongmhé, Yerkalo, et de Tsekou." 18/

Le P.Alexandre Biet se réfugie en 1865 à Tsekou, dans le Mékong, et, secondé par le P.Dubernard, acquiert suffisamment de champs pour installer les seize familles qui l'ont suivi de Kionatong.

Yerkalo, dans le Haut-Mékong, offre dès 1867 aux PP.Félix Biet et Auguste Desgodins un asile (19/). Avec l'aide de fidèles qui les ont accompagnés de Bonga, ils jettent les fondements d'une chrétienté. La population locale loue en 1870 quelques lopins de terre aux missionnaires, qui sont par ce fait en mesure de procurer des emblavures aux trente à quarante membres de la communauté. L'implantation est régularisée par la délivrance d'un acte officiel, la transaction s'étant effectuée avec le consentement des préfets indigènes de Batang.

La frontière chinoise traversée, les missionnaires n'ont pas pour autant gagné la sécurité. Les postes fraîchement ouverts auront même à souffrir des manoeuvres des Anglais et des Chinois au Tibet :

"Pendant quarante ans, toute tentative de pénétration était inévitablement suivie d'un ordre d'avoir à se débarrasser des missionnaires et de leurs chrétiens." 20/

Lors de chaque expulsion, le Gouvernement chinois écouta les récriminations de l'évêque de Tatsienlou, communiquées par la Légation française, d'une oreille attentive. Les Pères sont ainsi réinstallés, dans des délais variables. En 1897, Monseigneur Biet obtient le retour de ses missionnaires dans leurs stations :

"Enfin, le Ministre de France à Pékin, de guerre lasse, prie Monsieur Haas, consul à Chungking, de reconduire les missionnaires à Batang. Les autorités chinoises, pour ménager la "face", autorisent les exilés à rejoindre leurs postes." 21/

La série de violences, débutée en 1865 (22/), se poursuit en 1887, année où les Tibétains sont refoulés du Sikkim. Par réaction face aux menées anglaises, Lhassa ordonne aux lamaseries de la bordure chinoise de déloger les Pères. Les missions sont mises à mal, à l'image de celle de Yerkalo, incendiée et rasée. La seconde ligne de postes est détruite.

Les ouvriers apostoliques ne se laissent pourtant pas abattre, et remettent sans délai l'ouvrage sur le métier. Ils donnent naissance à deux nouvelles chrétientés dans le Mékong, à l'instigation de Monseigneur Chauveau et de son successeur sur le trône épiscopal en 1878, Monseigneur Félix Biet.

En 1874, le P.Goutelle reçoit la charge d'ouvrir la station d'Atentze. Ce même Père est prié en 1884 d'acheter un domaine à Siao-Weisi ; mais c'est au P.Léard qu'il reviendra, la même année, de fonder en ce lieu une station missionnaire.

Un peu plus tard, le P.Emile Monbeig donne une annexe à Siao-Weisi, à Kitchra ; il y construit des bâtiments et des dépendances qui ne seront pas habitées en permanence.

Le siècle arrive à son terme lorsque la Mission du Tibet retourne dans le Loutzekiang, vallée qui accueillit sa première fondation. Le village de Bahang représente le site approprié en raison de sa position centrale.

Le P.Genestier y élit domicile en 1899. Entre-temps, à l'initiative du Vicaire apostolique du Tibet, tous les postes du Mékong ont été réoccupés, et ce dès 1897.

Le répit est de courte durée. En 1905, les stations sises sur la frontière sont emportées. En août 1904, l'expédition conduite par le colonel anglais Younghusband est à Lhassa. En réponse à l'humiliation infligée par l'Empire britannique, le pouvoir lamaïque fait renvoyer les Pères étrangers, sauf dans la Salouen. Pire encore, à Yerkalo, nombre de chrétiens indigènes sont massacrés, et cinq prêtres de la Mission du Tibet sont assassinés.

Le rétablissement des missionnaires dans leurs droits se fait sans attendre, et ceux-ci peuvent rapidement rejoindre leurs points d'attache respectifs. Incontestablement, la nationalité des Pères a facilité leur nouvelle venue:

"Grâce à l'énergique intervention du Ministre de France en Chine(...) les missionnaires purent rentrer chez eux dès l'année suivante." 23/

Détruites au cours de ces troubles, la résidence et les dépendances de Tsekou sont reconstruites à Tsechung, quatre kilomètres plus au nord, par le P.Théodore Monbeig. Le transfert du poste sur la plaine voisine a pour cause le risque d'éboulements sur l'ancien emplacement.

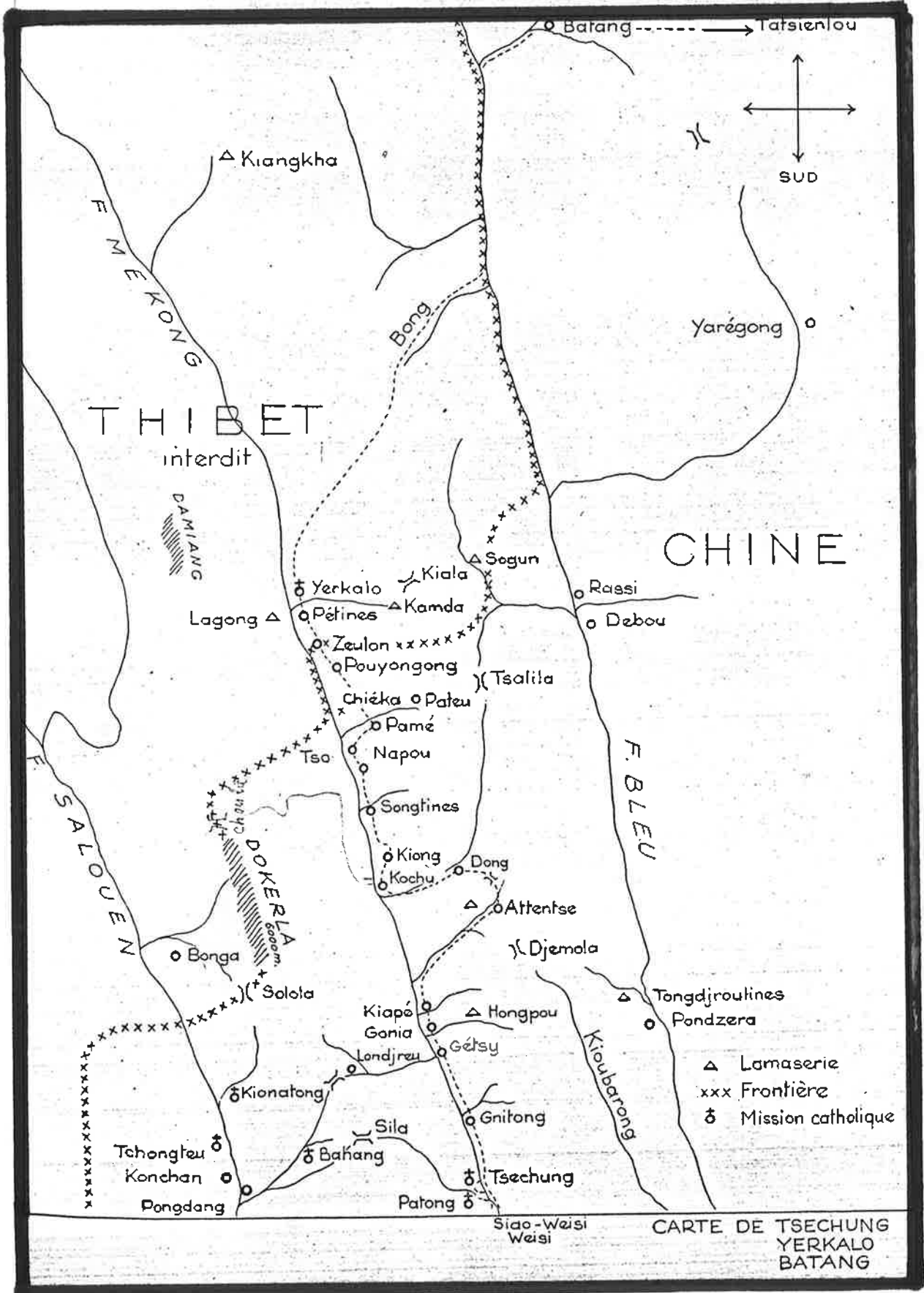
Monseigneur Giraudeau, élevé à l'épiscopat en 1901 (24/) poursuit l'oeuvre de son prédécesseur. Promoteur de la renaissance de Kionatong, c'est sous son impulsion que le P.Genestier récupère les terres de l'annexe de Bonga, que la lamaserie voisine s'était appropriées. En 1909, celui-ci quitte Bahang pour relever la chrétienté anéantie en 1865.

Une ultime éruption de brutalités frappera les missions de la Salouen et du Mékong avant que n'arrivent les renforts valaisans.

Episode de la révolution anti-dynastique de 1912, elle touchera principalement le poste de Yerkalo, dont les bâtiments sont saccagés, et les habitations de ses chrétiens incendiées.

Quelques années plus tard, vers 1918, le P.Van Eslande, curé de Siao-Weisi, achète une parcelle de terrain en pleine ville de Weisi. A cet endroit il édifie en 1920 la résidence qu'occuperont les Religieux de la Mission du Grand-Saint-Bernard.

# Carte géographique de la région de Tsechung à Yerkalo





## 4.2. Présentation des lieux de résidence

### 4.2.1. Postes de la Vallée du Mékong

Centre de la Mission des Chanoines du Saint-Bernard, WEISI (altitude 2350 mètres) est sis dans un vallon s'inclinant vers le nord, et creusé par un affluent du Mékong. A une quarantaine de kilomètres du fleuve, cette bourgade que l'on peut considérer comme chinoise, joue un rôle très important dans la région même si elle ne compte guère plus de quatre cents familles. Mais plutôt que de donner un ordre de grandeur, on peut toutefois avancer le chiffre de 2500 habitants, Maurice Tornay compare Weisi à tel village ou hameau valaisan, ce qui est très parlant pour ses confrères du Mont-Joux :

"A Weisi, c'est-à-dire dans un bourg à peine plus gros que Reppaz et un peu plus petit que Liddes (...)." 25/

La localité s'étage sur le flan d'un coteau. Perdue dans le feuillage des chênes et des noyers, avec ses maisons basses aux murs de terre séchée, avec ses toits légèrement inclinés, ses rues étroites et tortueuses, on en oublie presque qu'elle renferme dans ses murs le prétoire (26/)! Une centaine de réguliers chinois y tenant garnison, et les remparts l'encerclant nous le rappellent. Les notables de la petite ville sont des Chinois, pour le reste, elle est peuplée principalement de Mossos et de Lissous (27/).

Le marché de Weisi est prospère, et on y vient de loin pour s'approvisionner en toutes sortes de produits.

Lors de son passage, au printemps 1931, le P.Melly note qu'il se trouve dans la sous-préfecture un noyau d'une septentaine de chrétiens, pour la plupart des Chinois.

Relevons finalement que cette station est la plus méridionale et la plus excentrique de la "Mission de l'Intérieur" (28/).

En un jour de marche forcée, on relie la Capitale de la Mission bernardine à SIAO-WEISI (55 kilomètres environ). Il suffit pour cela de descendre

huit ou neuf heures durant le cours de la rivière de Weisi, puis de remonter le Mékong pendant trois heures.

Les maisons de ce village s'étalent sur une plate-forme peu élevée (altitude 1750 mètres), en bordure du fleuve. Centre géographique de la région à évangéliser, il est d'ancienne tradition chrétienne, on y rencontre en effet une descendance des premiers convertis de Bonga. Une autre raison appelait en ce lieu la première fondation : il est dans sa quasi totalité chrétien (29/). Nous avons vu qu'on lui préféra néanmoins Weisi.

Les cultures de sa succursale de Kitchra alimentent en céréales le Probatoire de Houalopa et la station de Weisi. En outre, les revenus que rapportent les fermages contribuent partiellement à l'entretien des autres oeuvres de la Mission.

Relevant de la sous-préfecture d'Atentze, dont il est la limite méridionale (90 kilomètres au nord de Siao-Weisi), TSECHUNG est un hameau blotti dans le vallon débouchant du Sila, sur la rive droite de Mékong. Bâti sur une terrasse dominant le fleuve (2100 mètres d'atitute), étendu sur une étroite bande de terre de trois kilomètres de long, le voyageur l'embrasse d'un seul regard :

"A peine un village : en fait, quelques masures éparpillées sur un beau plateau, dont le fond est occupé par la rizière et les flancs par des champs de céréales diverses." 30/

Une mosaïque de races et de langues (31/) habite l'agglomération et ses alentours (32/), qui constituent la chrétienté la plus florissante de la "Mission de l'Intérieur" (33/). Cela explique que le Supérieur de la partie yunnanaise du Vicariat apostolique ait élu domicile dans cette manière de "centre spirituel et moral" de la Mission. Chaque année, les Pères des postes frontières se réunissent à la résidence du P.Goré, pour suivre une retraite. La raison de ces synodes, comme les appelle André Guibaut tient dans le fait qu' :

"(...) ils ne pouvaient songer, en raison de la distance et des dangers de la route, à se rendre à Tatsienlou." 34/

Pour rallier le siège de l'évêché, il fallait compter pas moins d'une trentaine d'étapes, en empruntant le route du Nord (Yerkalo-Batang-Litang).

Cinq journées de caravane\* (35/) sont nécessaires pour atteindre Weisi. C'est également à Tsechung que sera construit, au début des années 1930, le couvent des "vierges institutrices", religieuses indigènes, à la fois catéchistes, infirmières et enseignantes (36/).

Deux jours et demi de marche, et l'on parvient à l'ultime station avant de pénétrer dans le Tibet indépendant : ATENTZE, au fond d'une vallée latérale de la rive gauche du Mékong (2450 mètres d'altitude).

Son emplacement, au carrefour des routes raccordant le Yunnan avec le Tibet central, fait de ce bourg le plus grand centre de commerce de Likiang à Batang : la plupart des caravanes y font un arrêt pour échanger leurs marchandises (37/). Le chanoine Tornay en apporte confirmation :

"Le bourg où je suis est un lieu de commerce très fréquenté. Depuis deux mois environ, tous les deux jours : foire. On amène des vaches, de la laine, des tissus, que l'on change contre du thé, contre des fusils contre du sucre." 38/

Les chefs indigènes et les lamaserias, encore tout-puissants à la fin de XIXème siècle, ont laissé insensiblement leur pouvoir s'amenuiser (39/), et le secteur dépend désormais, du point de vue administratif, d'un sous-préfet chinois (40/). Dès 1932, la mainmise du suzerain s'accroît encore, sous la pression des envoyés du Kuo-ming-tang (Parti nationaliste chinois) qui étend son influence à la région. En dépit de cela, ce sont les instances locales qui ont encore la haute main sur les affaires du district. Tel est du moins l'opinion de Vicaire général, en 1946 :

"Dans le district de Tékhing, l'autorité effective est entre les mains des chefs indigènes, sous le contrôle d'un "ché tché khutchang" (pacificateur des frontières) et d'une faible garnison, contrôle plus nominal que réel." 41/

Le village est presque entièrement tibétain, des Mossos constituant l'appoint des 300 à 400 familles qui y vivent en 1949.

Au point de vue religieux, tout reste à faire, depuis les désordres de 1905. A partir de cette date, il n'y a plus de prêtre résident (42/), ce qui fait que seules deux familles sont restées fidèles au christianisme (43/). Rien moins qu'une paroisse à reconstituer, tel se présente le défi que les missionnaires doivent relever en ce lieu!

#### 4.2.2. Postes de la Vallée de la Salouen

Au cours de leur visite dans le Loutzekiang (44/) en avril 1931, les chanoines Coquoz et Melly ont été accueillis par les deux seuls missionnaires vivant dans cette vallée (45/). Leur position géographique les isole de leurs confrères du Mékong au long des hivers, comme le note le P. Melly:

"Durant les cinq ou six mois durant lesquels le Sila est fermé par les neiges, ces deux Pères ne peuvent recevoir aucun courrier ni communiquer avec le reste du monde." 46/

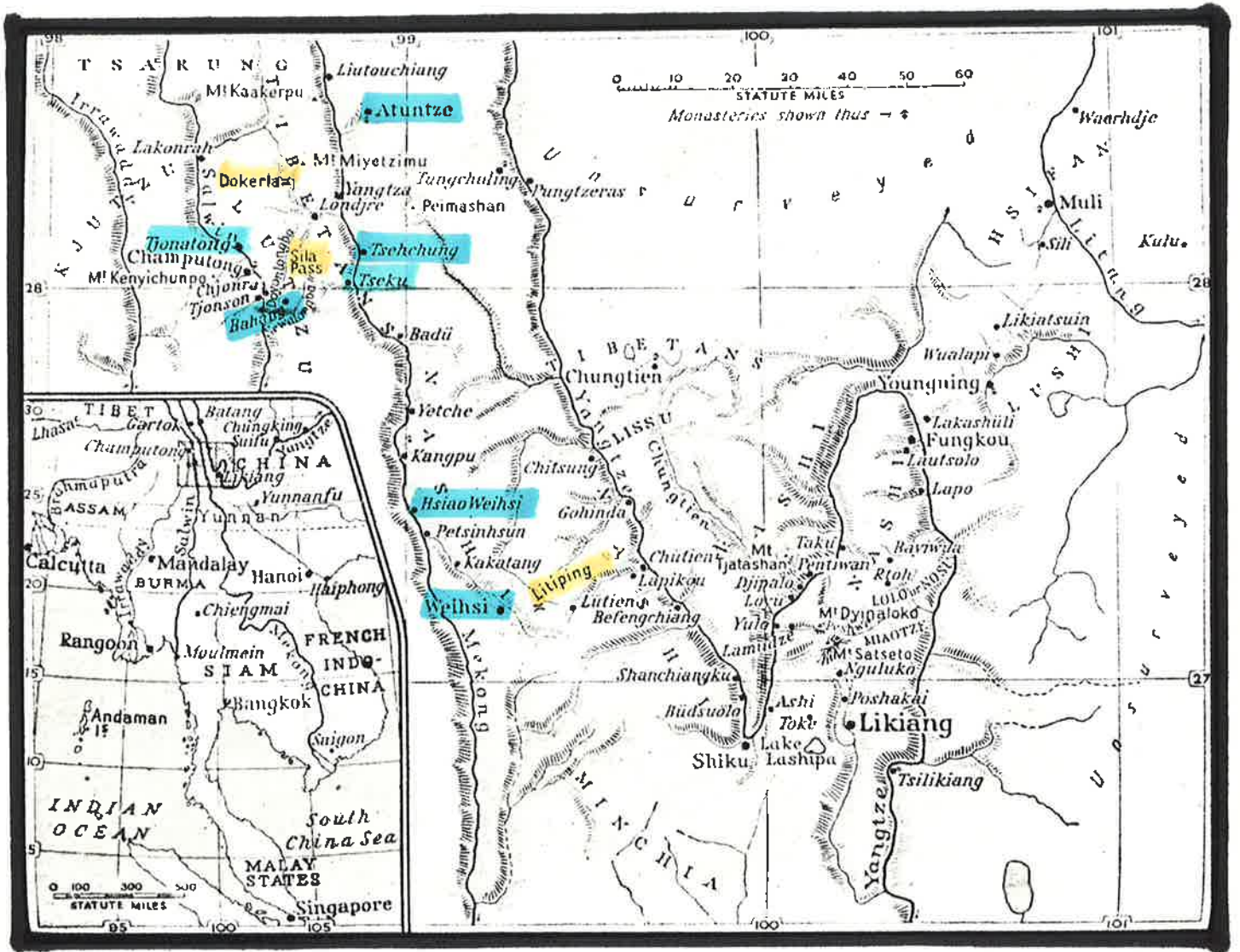
Le changement de climat lorsque l'on passe d'une vallée à l'autre est d'importance. Le "Pays des Loutzes", placé au sud de la barrière qu'est "the Hump" reçoit les pluies de la mousson : des précipitations tombent cent jours par année sur Bahang. La température élevée favorise également le développement d'une végétation luxuriante.

Cette enclave que la Chine enfonce en coin à la jointure des frontières de la Birmanie et du Tibet indépendant est sous le contrôle du chef Mosso de Khampou dans le Mékong. Le Mandarin de Weisi possède toujours un droit de regard sur son administration.

Alors que jusque là, les Chinois se désintéressaient de ce qu'ils considéraient comme les races inférieures de la frontière tibéto-birmane, ils se persuadèrent au début du XXème siècle qu'ils devraient exercer un pouvoir plus direct (47/) : ils y installent un mandarin à demeure. Le Loutzekiang est détaché de la préfecture de Weisi pour former le district de Kongchan.

Au début des années 1930, deux peuplades, les Lissous et les Loutzes, se disputent l'hégémonie de ce territoire. A cette latitude (48/), environ deux mille familles habitent la vallée. Sur cette population, on compte vers 1920 près de huit cents baptisés remplissant leur devoir religieux. Nous allons nous attacher à dépeindre trois hameaux : Bahang, Kionatong et Tchrongteu. Mais avant de passer en survol ces chrétientés de la Salouen, deux remarques liminaires s'imposent.

Notons d'abord notre embarras pour trouver les termes pouvant désigner les "pâtés de maisons" que sont ces minuscules agglomérations :



"Situation de la Mission du Tibet"

Grand Saint-Bernard - Tibet, Numéro de mai 1946, p.4

"Ici, rien qui ressemble à un village, à un hameau, à une rue. Les maisons sont éparpillées, chacune dans ses champs." 49/

Mentionnons ensuite combien la Haute-Salouen provoque un élan de sympathie chez les Bernardins, tant elle évoque les paysages qu'ils ont connus par le passé :

"A cause de ses chalets style raccard valaisan, de ses belles montagnes, de ses profondes vallées, le Loutzekiang ou pays des Loutzes est des pays que nous avons traversés celui qui ressemble le plus au nôtre." 50/

De Tsechung, lieu de résidence du Supérieur régional, en enjambant le Sila, on parvient en une étape ou deux (distance de 40 kilomètres) à la station de BAHANG (51/). La place qu'elle occupe, à l'écart de tout, lui a valu le nom de "The last outpost of the christianity" (52/) par le découvreur de terres américain Rock. Sa situation sur le terrain est très singulière :

"Village situé au pied de la chaîne du Sila sur un important affluent de la Salouen, perché sur un éperon dominant cet affluent à 2700 mètres d'altitude." 53/

En réalité plus hameau que village, Bahang ne totalise qu'une vingtaine de foyers au moment où les chanoines Melly et Coquoz s'y trouvent, en 1931. Le vallon du Doyong dans son intégralité arrive à comptabiliser une centaine de familles. Il est peuplé essentiellement de Loutzes, qui sont une peuplade tibéto-birmane ; ils tendent à se "tibétaniser" toujours davantage, leur perte d'identité se traduisant pas l'adoption progressive de la langue tibétaine.

Disséminée sur les rives de l'affluent de la Salouen dans un rayon de dix kilomètres autour de Bahang, la communauté paroissiale comprend plus de quatre cents fidèles (54/). Dans les années 1930, le P. André organise des succursales dans les hameaux environnants (55/)

Au pied de la montagne séparant le Chine du "Tibet interdit", KIONATONG est l'utime poste chrétien sur la Salouen, à quelque trois heures de marche du Tsarong. Etabli dans le vallon creusé par un cours d'eau se jetant dans le fleuve, sur la rive gauche, il est le hameau le plus septen-

trional peuplé par d'authentiques Loutzes :

"Dans ce coin retiré, les Loutzes ont conservé la simplicité de leur race, partout ailleurs profondément altérée par le mélange de Thibétains, Lyssous et Chinois." 56/

Dès le rétablissement de la station en 1909, le P.Genestier convertit nombre d'autochtones (57/), tant et si bien qu'en 1914, au dire du Vicaire forain, le curé du lieu :

"(...) avait amené à la foi les derniers payens de la vallée." 58/

En 1921, la paroisse est forte de plus de quatre cents fidèles, si l'on y inclut les villages jadis chrétiens de Bonga, de Songta et de Longpou, sur le versant tsaronnais.

Le curé de Kionatong accomplit un voyage jusqu'à Hong-Kong en 1928. A son retour, il fonde TCHRONGTEU, à mi-chemin entre Bahang et Kionatong, qui sera un nouveau centre de chrétienté.

A deux pas de la lamaserie de Tchamoutong et trente minutes du fleuve, sur la rive droite, le "Patriarche du Loutzekiang" alias le P.Genestier, bâtit une résidence (1750 mètre d'altitude) entre 1931 et 1932 (59/). Le poste est inauguré en 1933, date à laquelle le "socius" du P.André quitte définitivement Bahang.

Depuis le décès, à près de huitante ans, du P.Genestier (60/), la mission n'est plus desservie (61/). Le P.Simonnet reste toutefois convaincu en 1945, au cours de sa visite, que :

"(...) le renfort promis par le Saint-Bernard va bientôt permettre de donner un successeur à ce grand missionnaire." 62/

#### 4.2.3. Dans le Tibet indépendant : Yerkalo

Titulaire de cette station, le chanoine Tornay décrit son emplacement pour le moins particulier :

"Quant à moi, je suis le curé le plus original du monde : ma paroisse est plus grande que la France, mais elle ne comprend que deux millions de paroissiens ; et parmi ces deux millions, deux cents environ font leurs Pâques." 63/

Le contexte très particulier dans lequel évolue cette chrétienté lui confère un grand pouvoir d'attraction. Bob Chappelet le confirme :

"Les missionnaires en (N.d.l.r. de Yerkalo) parlaient souvent : c'était le poste intéressant de la mission." 64/

La lettre au Prévôt Nestor Adam, successeur de Monseigneur Bourgeois en 1939, adressée par le P.Lattion au lendemain de la nomination du chanoine Tornay, donne la cause de ce prestige :

"A nous donc la tâche de travailler au pays des brigands, dans l'espoir que Yerkalo deviendra la porte d'entrée au pays des lamas." 65/

Le caractère absolument unique de cette mission tient à son appartenance politique, elle ne se trouve pas en pays chinois :

"Yerkalo était le seul poste étranger existant sur le territoire du Thibet indépendant. Petite enclave chrétienne en pays païen(...)." 66/

A l'heure de sa fondation, vers 1865, la domination chinoise s'étendait plus en avant dans la province tibétaine du Tsarong. Mais le district de Batang auquel était rattaché Yerkalo, coïncé entre les provinces de Yunnan et du Sikang, était l'enjeu d'éternelles rivalités entre l'Empire du Milieu et le "Pays des lamas".

Avant 1905, la région est administrée par les deux chefs indigènes de Batang, le chef-lieu du district, mais relève en fait de l'autorité chinoise. Péripétie de la campagne anglaise de 1904 sur la capitale lamaïque, la révolte de Batang de 1905 amène le suzerain à exercer un contrôle plus direct. Yerkalo est promu au rang de sous-préfecture, alors qu'un mandarin chinois y habitera en permanence.

En 1932 se produit la cassure. Un dénommé Kongkar, bouddha-vivant de la lamaserie de Sogun, désarme la garnison chinoise et renvoie le sous-préfet. Sur ces entrefaites, un concurrent conteste sa prise de pouvoir. Devant cette menace, le putchiste cède son fief au Tibet voisin. En contre-



partie, le lama obtient de conserver la tête du district, avec les pouvoirs religieux, civils et militaires.

La même année est ratifié l'accord sino-tibétain de Kantho, fixant la frontière au cours supérieur du Yang-tsé-kiang. Ce traité entérine la situation de fait : Yerkalo reste acquis au Tibet indépendant. Le bourg et le territoire l'entourant appartiennent donc au Tsarong, province dont la capitale est Chamdo (67/).

Dans la circonscription de Yerkalo se trouvent des salines (68/), d'où les dénominations chinoise et tibétaine (69/). C'est à elles que les Yerkalobas doivent leur prospérité. Les ressortissants du district vivent du commerce du sel, parcourant les vallées avec leurs cargaisons, qu'ils écoulent principalement au marché d'Atentze.

Localisé sur un plateau (2640 mètres) dominant le fleuve de trois cents mètres, sur la rive gauche du Mékong, Yerkalo a un climat aéré et sec, tranchant avec la chaleur moite régnant dans la vallée.

Le hameau comprend, disséminées, trente à quarante maisons de chrétiens. Au début des années 1930, la chrétienté végète en ce lieu (70/), on peut quasiment la tenir pour mourante : on ne trouve guère que trois cents chrétiens, sur un total de mille cinq cents familles. Ce constat préoccupant s'explique par les perturbations qui mettent ces contrées en ébullition, et les problèmes économiques. Au surplus, la question religieuse se pose avec toujours plus d'acuité.

Cette station, loin de tout, impose à ses desservants une solitude presque totale. La frontière yunnanaise peut bien n'être qu'à une dizaine de kilomètres, les confrères les plus rapprochés n'en sont pas moins à huit jours, en direction du sud (Tsechung), et à dix-sept jours, en direction de l'est (Tatsienlou). Dans une lettre du P. Lovey à sa soeur Marie-Louise, on peut lire ces lignes :

"Au début décembre 1944, j'y (N.d.l.r. à Yerkalo) fis une visite au cher P. Burdin qui n'avait jamais en le plaisir de recevoir de confrère à Yerkalo, durant les cinq ans qu'il y séjourna, et qui lui-même n'était pas redescendu dans nos régions depuis un an et demi. C'est vous dire l'isolement du curé de Yerkalo." 72/

### 4.3. La desservance des stations par les Chanoines

#### 4.3.1. Etablissement du principe et modalités d'application

Les Pères du Saint-Bernard sont appelés dans le "Far-West" chinois, à la grande porte de l'Asie. Outre l'institution d'un hospice pour les voyageurs, la Société des M.E.P. a requis l'aide des Chanoines pour qu'ils remplissent un autre office dans les deux vallées qu'unit le col de Latsa: la pastoration des postes missionnaires.

Cette façade de leur activité en terre apostolique comprend trois cas d'école, que les missionnaires réalisent à des degrés divers :

- le maintien de stations créées par les Missions-Etrangères
- l'extension et la dynamisation des communautés existantes
- l'ouverture de nouveaux postes dans les régions encore "en friche"

Vu l'hostilité de l'environnement, les Religieux valaisans veilleront pour l'essentiel à la survivance des chrétientés bâties à la ronde par les Pères français.

Nous avons vu précédemment qu'on estimait à deux ans le temps nécessaire à la formation d'un missionnaire, une fois le néophyte rendu au Yunnan. Le Supérieur de la Communauté chinoise répond de cette préparation. A lui de juger quand le candidat a terminé cette phase d'apprentissage et est prêt à être envoyé dans l'un ou l'autre poste.

Plus tard, en 1939, le cas se présentera au nouveau Supérieur (73/) au sujet des PP. Nanchen et Lovey, sur le point d'achever leur cycle d'instruction. A son passage à Weisi au début décembre de la même année, le P. Goré précise bien qu'il :

"(...) laisse au P. Lattion le soin de leur remettre les pouvoirs de juridiction en temps opportun." 74/

Concernant les Bernardins qui ont abordé la Chine en février 1947, il est communiqué en avril 1948 aux confrères de Suisse :

de leurs propres ailes ont été placés." 75/

Pour ce qui regarde les nominations dans les divers postes, le pouvoir de décision appartient conjointement aux supérieurs religieux et ecclésiastique, soit dans la "Mission de l'Intérieur", aux représentants du Prévôt du Saint-Bernard et de l'Evêque de Tatsienlou.

A l'occasion, Monseigneur Valentin n'hésite pas à donner des instructions concernant l'attribution des postes. Au terme de l'année 1947, il adresse une lettre au Supérieur bernardin, le P.Lattion, au sujet du P.Tornay, après que ce dernier ait été expulsé de Yerkalo, poste dont il est titulaire:

"Il serait bon qu'il s'installe à Atuntze (...). Il tâchera de garder contact avec les gens de Yerkalo. Il tendra l'oreille et communiquera, s'il le juge opportun, avec Chamdo." 76/

La distribution des Pères dans leurs lieux de résidence suit la voie hiérarchique. Le choix d'établir tel missionnaire à tel poste, suggéré ou non par l'Evêque, passe du Vicaire général au Supérieur de Weisi. Ce dernier est habilité à donner son avis sur la question.

Dans l'autre sens, le Supérieur du Saint-Bernard en Chine peut avancer un nom pour repourvoir une station en missionnaire. Sa seule autorité ne suffit cependant pas, l'accord du Vicaire forain restant indispensable. Finalement, quelle que soit la provenance de la proposition, c'est le Vicaire apostolique qui rend effective l'affectation.

Différents facteurs peuvent influencer sur les décisions de l'Evêque. Ainsi le fait de pouvoir s'exprimer dans la langue vernaculaire de la région; fin octobre 1940, le P.Coquoz hérite des Lissous du hameau de Lomélo:

"(...) étant le seul qui puisse prêcher en leur langue." 77/

De même l'avis éclairé d'un confrère ; le P.Lovey expose dans une lettre d'août 1946 le rôle prépondérant qu'il a joué dans la nomination du chanoine Tornay à Yerkalo, l'été précédent :

"Le sort tomba sur M.Tornay, un peu par ma faute, je l'avoue, car j'ai dit à M.Lattion et au P.Goré qu'il fallait quelqu'un de la poigne de M.Tornay, pour dompter ces satanés lamas (...). Ces Messieurs entrèrent dans mes vues, ce qui montre que je n'avais pas totalement

tort, conseillèrent à Monseigneur de porter son choix sur M.Tornay, ce qui fut fait." 78/

#### 4.3.2. Préoccupation constante : le renouvellement des effectifs

Le voyage de reconnaissance dans la Salouen des chanoines Melly et Coquoz, au début de 1931, leur a donné de rencontrer les PP.André et Genestier des M.E.P. ; le P.Melly fait état de la situation des Pères français:

"Tous deux ont la joie de voir se développer d'une façon réjouissante leurs chrétientés et construisent de nouveaux postes en divers endroits du pays loutze... mais hélas, il n'y a pas de missionnaire pour les occuper." 79/

Tout juste installé dans les bâtiments de Weisi, le Supérieur Melly affronte la même difficulté : dès le départ, les besoins se présentent en quantité, réclamant de nombreux ouvriers apostoliques. La demande suivante peut bien se présenter sous un mode humoristique, elle n'en reflète pas moins combien l'effectif des missionnaires est insuffisant ; l'annonce paraît dans la Lettre du Thibet de juin 1934 :

"Moines Saint-Bernard Tibet demandent renforts.  
Conditions à régler après coup.  
Bons traitements, pas de salaire.  
Toutes facilités pour apprendre le chinois et oublier l'allemand.  
Entrée le plus tôt possible." 80/

Les équations soumises au P.Melly, puis par la suite à son remplaçant le P.Lattion, dont les deux termes sont les postes à pourvoir et les Religieux à disposition, seront toujours plus difficiles à résoudre. En premier lieu, à cause des nécessités qui n'en finissent pas de croître. Nous en voulons pour preuve l'assertion du P.Tornay :

"Voyez plutôt : Latsa ouvert dans deux ans (...) ; une grande école préparatoire au Petit-Séminaire (...) ; Kitchra, importants revenus résidence inoccupée, et pour cette raison délabrée. Prendre pied dans les villages presse encore davantage (...)." 81/

En second lieu, vu que les religieux en place sont soumis à rude épreuve. Sur les douze frères et prêtres (82/) qui ont été partie prenante de la Mission du Saint-Bernard (M.Chappelet non compris), deux sont décédés en Chine (MM.Nanchen et Tornay), deux ont dû quitter les Marches yunnanaises pour sauver leur santé (MM.Melly et Rouiller), un est rentré en Europe pour se faire soigner (M.Duc)! Sans compter qu'il fallait, parfois au pied levé, remplacer tel Père des M.E.P., ainsi le P.Burdin mort de la typhoïde à Yerkalo.

La Société missionnaire française ne dispose plus de suffisamment d'hommes pour injecter des forces neuves dans cette portion du Vicariat apostolique. Dans les rangs des Bernardins on l'a bien pressenti, comme l'écrit Maurice Tornay à un confrère du Valais :

"Pour cette partie (...), il ne faut plus guère compter sur les Missions-Etrangères de Paris." 83/

#### 4.3.3. Mouvements de religieux entre les stations (1934-1945)

Revenons au point de départ, à Weisi en 1934, et parcourons la période qui sépare le moment où les pionniers s'apprêtent à entrer en fonction dans les postes, des coups de semonce annonciateurs du raz-de-marée qui déferlera sur la Mission au début des années 1950.

En automne 1934, les Religieux du Saint-Bernard sont depuis plus d'un an et demi dans la Corne du Yunnan, et sont prêts à assumer de nouvelles responsabilités.

Le P.Coquoz est réclamé en novembre à Siao-Weisi, en remplacement du P.Bonnemin, qui assure à Bahang l'intérim du P.André, parti en congé. Robert Chappelet descend avec lui sur les bords du Mékong, où il fonctionnera comme "vicaire", jusqu'en avril 1935. A ce moment, le frère Duc est nommé "socius" du curé local, et Bob retourne auprès du P.Melly, à Weisi.

Le 8 mai 1936, le premier renfort fait son entrée dans la "capitale" de la Mission du Saint-Bernard, il est composé du chanoine Cyrille Lattion, de Maurice Tornay, encore séminariste, et du frère Nestor Rouiller. Comme

ceux qui les ont précédés, ils passent par une période d'acclimatation et d'introduction à l'apostolat dans ces contrées.

Tout en acquérant "l'outil missionnaire", M.Tornay achève le cycle de ses études théologiques. Au printemps 1938, conduit par M.Chappelet, il prend la route du Tonkin, où il est ordonné (84/). A son retour dans les Marches, il dit sa première messe le 3 juillet 1938 à Siao-Weisi. C'est là une date charnière dans l'histoire de la Mission du Grand Saint-Bernard au Tibet :

"Ce "festival" comme l'appelle un certain curé tibétain, marquera la dispersion du "groupe Chine": Qui à Siao-Weisi, qui à Weisi ; qui à Latsa ; qui à Tsechung ou ailleurs pour étude du tibétain..." 85/

Le Supérieur Melly transmet les destinations à ses subordonnés. Le chanoine Tornay obtient la direction du Probatoire, école de Doctrine fondée en 1935, et qu'on lui réserve depuis plus d'un an (86/). D'abord à Siao-Weisi, puis à Weisi, l'école est transférée, en juin 1939, dans les nouveaux bâtiments du domaine de Houalopa.

Le compagnon et guide du jeune séminariste durant son voyage à Hanoï, Robert Chappelet, au terme de l'engagement contracté avec Monseigneur Bourgeois en 1933, décide de se mettre à son compte dans la Salouen, s'étant découvert la bosse du commerce. Il devient le propriétaire d'une caravane et entreprend des tournées de négoce en Haute-Birmanie.

Le frère Rouiller reste à la Maison-mère de la Mission bernardine, il y assiste le chanoine Melly, le Supérieur.

Quant au P.Lattion, il est désigné, à la mi-mars 1939, curé de Kitchra, où les Pères possèdent quelques propriétés, jusque là seulement considéré comme un pied-à-terre sur la route de Siao-Weisi.

Ce dernier quitte Weisi peu après que les membres du deuxième renfort, les chanoines Angelin Lovey et Henri Nanchen, y aient fait leur entrée, le 10 mars 1939.

Le chanoine Lattion est à peine dans ses meubles, que des nouvelles tout à fait alarmantes sur l'état de santé du P.Melly lui parviennent. La fréquence des crises de coeur dont il est affligé le contraint à prendre une décision lourde de conséquences: il lui faut renoncer à poursuivre son existence au Yunnan. A la fin mai, le Supérieur repart pour l'Europe.

Le frère Rouiller, souffrant des conditions climatiques de la Chine méridionale, l'accompagne, un médecin de Hanoï lui ayant enjoint d'aller refaire ses forces en Suisse. Ces départs obligent le P.Lattion à abandonner Kitchra pour réintégrer Weisi.

Le Prévôt consacré quelque temps plus tôt, Monseigneur Nestor Adam, promeut ce dernier à la dignité de Supérieur des Religieux du Saint-Bernard dans les Marches du Tibet, par une dépêche parvenue à destination le 29 juillet.

Pendant que ces changements s'opèrent, le frère Duc quitte Siao-Weisi pour Houalopa, à la fin avril 1939, pour soutenir le P.Tornay au Probatoire. Le Directeur de l'école de Doctrine se voit encore offrir les services d'un des "bleus", le chanoine Nanchen (87/).

Le chanoine Lovey, l'autre membre du contingent parti de Suisse en 1938, va épauler le Vicaire général, à Tsechung. Le "socius" du P.Goré entre en fonction fin mai 1940 (88/).

Avec la guerre qui embrase le monde entier, et interrompt toute circulation entre le "Vieux Continent" et cette partie retirée de l'Extrême-Orient, on n'escompte plus recevoir du Saint-Bernard un nouvel effectif.

Ce temps, rendu pénible déjà par le manque de ressources, leur impose une très douloureuse épreuve : le chanoine Henri Nanchen se noie, en 1941, dans le Mékong, un peu en aval de Kitchra.

#### 4.3.4. Fin de l'isolement : espoir de reprise (1945-1950)

A la fin du conflit, le fonctionnement du Petit-Séminaire connaît de sérieuses complications, entre autres par rapport au ravitaillement. La désignation, au printemps 1945, du P.Tornay pour Yerkalo (89/), où il remplace le P.Burdin des M.E.P., mort des suites d'une maladie infectieuse, lui donne le coup de grâce.

Le chanoine Lovey avait entrepris de se rendre dans le Haut-Mékong en décembre 1944. Depuis, après avoir assisté le titulaire du seul poste en pays tibétain dans ses derniers instants, il avait assuré la transition et accueilli son confrère, nouveau curé du lieu. Le vicaire de Tsechung

revint auprès du Vicaire général à la fin août 1945.

A la suite de la fermeture de Houalopa, le frère Duc rentre à Weisi au début avril 1945, alors que le chanoine Tornay prend possession de sa chrétienté tibétaine la première semaine de juin.

Avec le désenclavement du Yunnan, les missionnaires espèrent connaître prochainement le bonheur d'aller au-devant de confrères venant les rejoindre. La Lettre du Grand Saint-Bernard (90/) de septembre 1945 les informe de la venue prochaine de trois ou quatre confrères (91/), ce qui suscite paradoxalement une réaction mitigée de leur part :

"Notre joie n'est cependant pas parfaite, car le nombre n'est pas suffisant : ... postes à desservir, Probatoire à rouvrir, Latsa à continuer et tant d'autres oeuvres à entreprendre..." 92/

Sous la houlette du chanoine Jules Detry, les missionnaires constituant le troisième groupe d'appoint arrivent à Weisi le 16 février 1947, après avoir emprunté la voie des airs (93/). Les nouveaux ont pour nom : Louis Emery, François Fournier, et Alphonse Savioz.

Trois mois plus tard, en mai 1947, Robert Chappelet fait sa réapparition à la Mission bernardine. Dans l'intervalle, il avait combattu sous l'uniforme américain avec le grade de capitaine dans les services secrets (94/). Le P.Detry avait reçu pour ordre de mission du Prévôt, de visiter les postes desservis par les Chanoines du Mont-Joux dans le Mékong. Le Vicaire général relate la tournée du chef de groupe dans le Bulletin de la Société des Missions-Etrangères de Paris :

"Quant à M.Detry (...), il passera parmi nous le temps suffisant pour se documenter. Durant l'été et l'automne de 1947, il a parcouru à pied une partie du champ d'apostolat de ses confrères, visité nos résidences et annexes, filmé et photographié les sites et scènes de quelque intérêt, etc. A son retour en Europe, il sera chargé de la propagande avec M.Melly (...)." 95/

Après avoir parcouru plus de deux mille kilomètres dans les vallées du Fleuve Bleu et de la Salouen, de l'Irrawady et du Mékong, l'explorateur rentre en Suisse. Il est appelé à donner des conférences sur la Mission du Saint-Bernard en Suisse et en France, et même en Angleterre. Au printemps 1948, le frère Duc, affaibli par une maladie rénale (lithiase) quitte



le Yunnan avec le chanoine Melly, bien décidé à regagner la Mission dès que son rétablissement sera complet.

En avril 1948, au moment où la Mission perd deux de ses chevilles ouvrières, elle en gagne trois pour l'exercice du ministère pastoral. Les derniers arrivants sont disposés à entrer en fonction.

C'est dans le cadre de leur formation que les PP.Savioz et Fournier arpentent la Salouen et le Mékong en été 1948, pour faire connaissance du pays où ils vont oeuvrer (96/).

A l'heure où MM.Duc et Detry quittent la Chine, le chanoine Fournier gagne Siao-Weisi pour prêter assistance au P.Coquoz, qui le charge du poste secondaire de Kitchra.

Dans le but d'apprendre le tibétain, le P.Emery se rend à Tsechung auprès du P.Goré, puis rejoint le P.Tornay à Atentze. Ses supérieurs l'avaient destiné au poste de Tchrongteu. Dès novembre 1948, il attend l'occasion de rallier le Loutzekiang, car il ne lui est pour l'instant pas possible d'y aller, la Vallée étant en pleine ébullition du fait de l'apparition des premières cohortes communistes. Profitant d'une accalmie, le P.Emery se joint en été 1949 aux PP.André et Ly au "Pays des Loutzes".

Pour ce qui regarde le chanoine Savioz, il est affecté à Houalopa, en ce même mois d'avril 1948 (97/), pour y diriger l'école de latin, qui devrait rouvrir ses portes en été 1949. Pour se mettre en condition, il fait plusieurs séjours linguistiques à Atentze, où se trouve le P.Tornay. Puis il reste à Weisi pendant près d'un an, dans l'espoir de trouver les fonds et la subsistance nécessaires à la mise en marche et à l'entretien du Probatoire. Ses efforts restant vains, il retourne en été 1950 à Atentze.

En automne 1950, six Bernardins missionnent dans les Marches du Tibet. Cinq dans le Mékong : MM.Coquoz et Fournier (Siao-Weisi), Lattion (Weisi), Lovey (Tsechung), Savioz (Atentze) ; un dans la Salouen, M.Emery (Tchrongteu), avec lequel se trouve M.Chappelet.

Désormais le temps n'est plus très loin où la Mission bernardine sera prise dans la tourmente qui a pris naissance avec la grande offensive des troupes de Mao Tse-Tung sur la Chine du Sud dès 1949, et s'achèvera par l'entrée de l'Armée Rouge dans Lhassa en 1951.

P A R T I E 3 :

OEUVRE ET EXISTENCE MISSIONNAIRES

CHAPITRE V : Les Pères du Saint-Bernard sont venus dans le Tibet chinois pour transmettre la Révélation aux indigènes de ces contrées.

Quelle perception les missionnaires ont-ils des autochtones et de leur religion? Comment les prosélytes s'y sont-ils pris pour faire des conversions? L'accueil réservé à la foi nouvelle fut-il enthousiaste? Si non, quelles raisons voyait-on à cette résistance? Comment les Chanoines ont-ils contribué à la création d'un clergé indigène? Selon quelles modalités les Bernardins ont-ils organisé leur école de Doctrine?

CHAPITRE VI : Une seconde vie a débuté en Chine pour les Pères valaisans. Ils avaient à s'intégrer dans ce coin de terre et à s'adapter à un nouveau mode d'existence.

Quel est l'enjeu réel des domaines cultivables dans ce système socio-économique? D'où proviennent les ressources financières permettant de faire tourner l'entreprise apostolique? Comment se déroule l'existence d'un missionnaire? Le pays natal est-il oublié ou son souvenir est-il douloureux? Quels liens les Pères entretiennent-ils avec le monde extérieur?

## C H A P I T R E 5

### L'OEUVRE MISSIONNAIRE : LA VISEE APOSTOLIQUE

---

#### 5.1. Etat d'esprit des évangélistes

---

##### 5.1.1. Portrait de l'autochtone par des Occidentaux

La description que fait le P.Goré, Supérieur régional, du Tibétain soutient l'épreuve de l'examen critique :

"Au moral, le Thibétain est vif, enjoué et taquin, il aime les longues causeries, la danse et les chants. Il est menteur, têtu et chicanier; s'il se croit offensé, il devient vindicatif et violent. Envers les riches et les puissants, sa politesse confine à l'obséquiosité; envers les faibles, il est orgueilleux et arrogant. Enfin, il boit volontiers le vin fermenté ou distillé, mais n'est adonné ni au jeu ni à l'opium."  
1/

Au contraire, le P.Simonnet, voyageant dans le Yunnan juste après la fin de la guerre de 1939-1945, ne parvient pas à se départir de son sentiment de supériorité d'Européen. S'agissant du Vicaire forain, il se demande si la place d'un érudit et d'un lettré tel que lui est :

"(...) dans ce trou, au milieu de ces muletiers et de ces glaiseux mosso-tibétains (...)." 2/

Les chrétiens de la Mission du Tibet apparaissent à cet hôte de Tsechung sous un jour peu reluisant. La condescendance manifestée par le prêtre de Hanoï est mâtinée de mépris :

"Une poignée de primitifs, sangs-mêlés mosso-thibétains sans culture, sans conversation : rien chez eux qui puisse en soi séduire un cerveau cultivé..." 3/

Que les Tibétains de la frontière soient tenus pour des êtres frustes passerait encore, on pourrait toujours les récupérer au compte du mythe du "bon sauvage" cher à Rousseau. Seulement, on leur prête des défauts qui, outre leur généralisation et leur exagération, ne sauraient être pris en compte, étant donné la mauvaise disposition dont font parfois preuve les auteurs de jugements aussi tendancieux. C'est à leur qualité morale même que l'on porte atteinte.

L'indigène ne tient pas parole. En maître commerçant qu'il est, le marché n'est pas conclu au moment où on pourrait le croire :

"Au reste, ici une promesse n'oblige à rien. "Oui" veut dire que "non" est possible ; "non" signifie que "oui" n'est pas improbable." 4/

L'indigène n'est pas digne de foi (5/), c'est du moins ainsi qu'à son arrivée à Weisi, le jeune Tornay envisage l'habitant de cette localité:

"Jamais un Chinois ne dit la vérité. Entre eux, ils ne peuvent pas mentir, parce qu'ils ne se croient pas. Ils mentent par intérêt ; ils mentent sans intérêt, par habitude!" 6/

L'indigène fait preuve de fainéantise, le chanoine Tornay en fait la triste expérience de par sa fonction de Directeur du Probatoire :

"J'ai un diable à combattre : la paresse de mes élèves. (...) Les gens d'ici : ne rien manger, ce n'est pas trop ennuyeux, ça arrive si souvent! Souffrir : il le faut ; mais travailler, faire quelque chose, ça, c'est une peine qu'Adam aurait pu payer tout seul!" 7/

L'indigène voit porté contre lui le soupçon d'être vénal (8/) ; il prévélerait une attitude des plus intéressées envers le sacré :

"Beaucoup de chrétiens (...) se découragent, parce que le Seigneur ne les enrichit pas... Ah! Si la religion était synonyme de richesse, tous les Chinois seraient catholiques du jour au lendemain." 9/

Que signifie cette avalanche de traits négatifs sinon que ces sanctions sont le fait d'Européens, qui ont vu avec des yeux d'Européens et pensé avec des esprits d'Européens.

Nuançons tout de même notre propos. D'abord en stipulant que ces citations sont extraites de la Lettre du Thibet, qui se proposait comme objectif

de présenter aux Pères, restés en Valais une réalité radicalement différente de la leur. Les divers auteurs de cette chronique, pour donner à leurs lecteurs une matière vivante et intéressante auront facilement exagéré les traits dominants des indigènes, parfois jusqu'à la caricature. De plus, et c'est Monseigneur Lovey qui le fait remarquer :

"Il ne faut pas oublier les habitudes, les conventions sociales si différentes des nôtres. Il faut du temps pour les comprendre et... les accepter." 10/

Souvent les Pères reconnaissent leur incapacité de pénétrer dans la conscience de leurs ouailles potentielles. Assistant à des funérailles qui se déroulent selon les usages en vigueur en ce lieu, le P.Lattion concède:

"La scène est lugubre... Elle me rend perplexe... (...) Mentalité étrange surtout, que nous n'arrivons pas facilement à analyser..." 11/

Dans un genre identique, on voit le P.Savioz, traversant Atentze, arrêté par une femme venant de perdre son époux. La veuve pleure, crie, implore; le Chanoine quant à lui s'interroge :

"Sincérité? Comédie? Probablement l'un et l'autre : allez comprendre l'âme orientale!" 12/

Pour ce qui est de la faculté de ces peuplades de la Salouen et de Mékong, de lever les yeux de la terre vers le ciel, le P.Renou, fondateur de Bonga, ne leur accorde aucun crédit. Son opinion sous forme de sentence ne souffre aucune contradiction :

"Le peuple, entendu, rien à espérer ; il faudra le sauver malgré lui, car sa vie naturelle n'est qu'une explosion d'instincts. Sa raison : un instinct perfectionné. (...) Sa vie morale selon que l'homme, révolté contre sa déchéance, s'efforce d'en remonter le courant, implore le secours et le pardon, je ne l'ai rencontrée nulle part." 13/

Il en est cependant qui ne se sont pas arrêtés à un verdict rendu si hâtivement, et se sont essayés à fréquenter la réalité de ces Tibéto-birmans, des "barbares" du P.Renou. Le chanoine Tornay reconsidère l'opinion du pionnier de la Mission tibétaine :

"Ici le missionnaire se trompe (...) s'il avait pu comprendre le langage de ces terribles guerriers, peut-être aurait-il découvert en eux un coeur droit, prêt à recevoir la divine semence (...)." 14/

Sans aucun doute le P.Tornay a-t-il, au-delà des problèmes de communication, perçu confusément une parentée entre les hommes peuplant les Himalayas et les Alpes, d'où son parallèle tout empreint de cordialité, et non dépourvu de considération :

"C'est un Valaisan du VIIème siècle. Par nostalgie de liberté ou de solitude (...), il a fait de la montagne sa nourricière." 15/

#### 5.1.2. Vision du bouddhisme lamaïque

L'application à l'intelligence de "l'autre" absente ou, ce qui revient au même, l'incapacité de le comprendre, contribuent à donner de la religion professée dans le pays une image erronée autant que peu flatteuse. L'attitude adoptée envers la croyance de l'indigène en sera grandement influencée. Le Vicaire général de Monseigneur Valentin énonce une définition toute subjective du lamaïsme :

"Au Tibet chinois comme au Tibet indépendant, la religion est ce mélange de fétichisme, d'animisme et de bouddhisme dégénéré que nous appelons lamaïsme ou religion des lamas." 16/

Le P.Goré ne va pas jusqu'à ignorer la place prépondérante de la prière en pays lamaïque (17/) ; elle est un devoir sacré et l'oeuvre méritoire par excellence. André Guibaut porte témoignage de cette disposition que l'on prête à tous les adeptes du Dalaï-lama, que l'on imagine volontiers tournés en permanence vers le monde invisible :

"L'on voyait partout, gravées profondément ou tracées à la peinture rouge, des inscriptions religieuses en alphabet sanscrit aux belles lettres galbées ; (...) il était peu de lieux où la foi des hommes n'eût laissé quelque marque : sur les pistes, les mani, ces accumulations de pierres gravées ; sur les cols, des pyramides surmontées de bannières de prières claquant au vent ; et dans maints endroits, des statues de Bouddha, ou des chortains (...)." 18/

Bien entendu, les missionnaires du Saint-Bernard font des constatations similaires, le Chanoine tenant la plume de la lettre collective, après avoir entretenu ses confrères de Suisse des manifestations de religiosité tibétaine termine par ces mots :

"Là-bas, tout prie, depuis les hommes, jusqu'aux pierres du chemin." 19/

On ne peut accuser le P.Goré de mauvaise foi, mais il nous faut bien avouer que l'on ne sait de quelle manière prendre sa mise en garde contre la manière dont les Tibétains envisagent le culte aux divinités :

"De tout ce qui précède, il ne faut pas se hâter de conclure que le Thibétain est pieux ; la récitation des prières est mécanique." 20/

Par rapport à la formule sacrée du lamaïsme (21/), partout et toujours prononcée, l'opinion est tout aussi désobligeante. Pour le chanoine Savioz, elle n'est qu'un "vain bruit de paroles" (22/).

Selon Robert Loup, le sens du religieux développé par le lamaïsme ne renferme pas toute garantie de pureté, et dans son élan vers la transcendance subsiste une pénible équivoque :

"Quant au peuple, imbu de fétichisme, on a pu dire de lui qu'il était le plus pieux du monde. Mais cette piété formaliste n'a qu'un but: obtenir la bienveillance des dieux et des démons, apaiser l'au-delà surnaturel et complexe dont il a peur, et lui demander la réussite et le bien-être." 23/

Dans la conclusion de son livre intitulé : Le Tibet, Grenard se montre non moins féroce envers cette religion et ses fidèles :

"Le bouddhisme a ajouté aux superstitions des Thibétains sans rien retrancher ; il ne leur a pas inculqué une conception plus saine de la divinité, et n'a rien fait pour lui inspirer un sentiment plus profond de la vertu et de l'honnêteté." 24/

D'autre part, à la vision de la religiosité vécue par le peuple qu'ils côtoient, les missionnaires en viennent rapidement à confondre lamaïsme et paganisme, ce dernier terme pris dans son acception la plus dépréciative. Si l'on suit le P.Fournier, les bouddhas ne sont au mieux que des "dieux grotesques et sans vie" (25/).

Du paganisme, le glissement s'opère graduellement, qui conduit au satanisme.

Et Robert Loup franchit allègrement le pas. Au terme de son tour d'horizon du Tibet, il s'arrête à sa religion :

"C'est aussi la terre des dieux, la terre des esprits, la terre du paganisme. Le triomphe de Satan éclate dans les banderoles qui flottent aux fûts des arbres et sur les maisons, dans les brûleurs d'encens que chaque famille possède, dans les rites et les moeurs d'une étrange religion, dans les lamaseries." 26/

Les grands prêtres des cultes lamaïques sont logés à la même enseigne: devins, sorciers, nécromants, occultistes et magiciens, tels sont les noms dont les affublent les Pères. Qualifiés d'idolâtres et de fanatiques, les rencontres entre les ministres des deux religions ne donnent pas lieu à des effusions ; à preuve cette confrontation sur une piste muletière:

"Sur sa physionomie se reflétait (...) la suffisance, l'orgueil, le sentiment d'être au-dessus de l'humanité par sa soi-disant réincarnation, sa science, sa piété." 27/

A nouveau, relativement à ses servants cette fois, on dérive du bouddhisme au diabolisme . Les lamas sont des "suppôts de Satan" (28/) et la lamaserie prend des allures de camp retranché, mais d'un genre très spécial ; à propos de celle de Karmda, près de Yerkalo, il est dit :

"C'en était bien un ; le diable y tenait ses troupes d'assaut." 29/

Le tête-à-tête, même fugace, du P.Nussbaum des M.E.P., et d'un pontife du bouddhisme, au détour d'une route, donne à l'imagination fertile de Pierre Croidys une occurrence de se signaler :

"Le lama (...) décocha à celui-ci un regard furieux et tous les traits du visage lamaïque se crispèrent en un rictus de haine. Le représentant du Christ et celui de Satan venaient de s'affronter." 30/

Partant d'une telle perspective sur la religion des lamas, la conversion au christianisme devra nécessairement passer par un rejet de ce qui fait l'essence de la civilisation tibétaine, le lamaïsme. D'où le songe récurrent des missionnaires de voir cette croyance effacée du "Snowland" :

"Dominer les poussahs, les bouddhas, les dieux vermoulus, joindre



la prière à la charité pour les faire disparaître à jamais dans un tourbillon de fumée, quel rêve pour un missionnaire!" 31/

### 5.1.3. Le dessein apostolique au Tibet

Les Chanoines du Saint-Bernard, en propagateurs de la foi catholique, souffrent de voir les indigènes de ces contrées sacrifier à des divinités païennes, comme ils disent.

Les PP.Lattion et Melly observent des bonzes dans un sanctuaire :

"(...) en face des figures grimaçantes des bouddhas, nous demandons au Christ de bien vouloir prendre possession de ce pays." 32/

Le nouvel élan missionnaire, nous l'avons vu, émane de Rome, et plus précisément des directives pontificales. C'est le Saint-Père, peut-on lire dans l'article : "Allez, enseignez toutes les nations" du chanoine Tornay, c'est lui :

"(...) le Pape Pie XI, qui demande, qui exige la conversion réelle de tous les infidèles." 33/

Pour exposer les résultats qu'on se propose d'atteindre dans cette marche en avant de la chrétienté, on recourt à une terminologie très révélatrice de l'état d'esprit qui y préside. Dans les instructions transmises par le Vatican, il est question de :

"gagner les âmes des pauvres païens" 34/

"établir (...) le Règne du Christ" 35/

"faire passer sous le joug du Christ" 36/

"poursuivre le conquête" 37/

Nulle autre tournure cependant ne traduit mieux l'atmosphère ambiante que celle de "croisade missionnaire" (38/). Ne parle-t-on pas, comme au temps de Godefroy de Bouillon de "convertir les infidèles", les disciples du Dalaï-lama s'étant substitués aux Musulmans? Les missionnaires, ces Croisés des temps modernes, ne veulent-ils pas prendre Lhassa, ville sainte au même titre que la Jérusalem investie au XIème s. par les Turcs?

On assiste à une résurgence de la mystique de la croisade, que les Chanoines reprennent à leur compte. Les mêmes expressions se retrouvent dans leur bouche ou leurs écrits, et l'ardeur avec laquelle ils abordent leur apostolat ne doit rien à la bravoure des chevaliers de Richard Coeur de Lion, il ne fait aucun doute.

L'appel de l'Orient, à près d'un millénaire d'intervalle, se fait insistant. Seulement, au lieu des rivages méditerranéens, il faudra gagner le lointain sud-est chinois, la cause restant identique :

"Là-bas, sur les hauts-plateaux d'Asie, des âmes (sont) encore plongées dans les abîmes de l'erreur (...)." 40/

Les Bernardins font leur la doctrine missionnaire largement diffusée dans la première moitié de ce siècle, les fins dernières de leur action portant sur la "Terre Sainte" objet de toute leur sollicitude. Un seul but : "implanter le règne du Christ au Thibet"(41/).

Pour aboutir à ce résultat, pour implanter le règne de Dieu au Thibet" (42/), il faudra compter avec le Prince des Ténèbres :

"Sans doute, le "malin" ne se laissera pas facilement "débouter" de cette région païenne où il régnait en maître depuis des siècles, et il fallait s'attendre, de sa part, à de rudes assauts." 43/

L'ennemi numéro 1, l'obstacle principal du christianisme au Tibet est désigné, ce sont les sectes lamaïques.

## 5.2. Confrontation de deux religions

### 5.2.1. Le christianisme face au bouddhisme

L'appréciation systématiquement négative de "l'autre religion", à savoir le bouddhisme, pour significative qu'elle soit de la manière d'être adoptée envers un objet échappant à l'examen, n'est pas le fait de tous les évangélistes.

Monseigneur Chauveau, Vicaire apostolique de Tatsienlou (1864-1877) sait

reconnaître les valeurs contenues dans les religions non-chrétiennes, il voit en elles "des pierres d'attente du christianisme"(Chauveau). A cet égard en avance sur son temps, il met en garde, en 1869 déjà, contre le principe que tout ce qui ne trouve pas son origine dans le Christ est démoniaque. Du lamaïsme, il dit que :

"S'il a apporté d'immenses erreurs au Tibet, il y a apporté aussi les germes d'une civilisation qui pourrait devenir féconde et bienfaisante." 44/

Recherchant les points de convergence entre les morales bouddhique et chrétienne, le prélat fera en sorte de bien connaître la doctrine de Bouddha, pour ensuite mieux pouvoir la dominer :

"Nous comptons bien nous appuyer quelque jour sur ces principes, et c'est déjà une force considérable que nous puisions dans la puissance de l'ennemi que nous allons combattre." 45/

A la même époque, le P.Desgodins est en contact avec la secte des lamas Bonpo (46/), très répandue dans le sud-est du Tibet. Le missionnaire français considère cette église comme proche du christianisme (47/), entre autres choses parce qu'elle reconnaît l'existence d'un dieu suprême et bon. Il n'est pas d'avis que la conversion à la foi du Christ passe par le rejet de ce que la civilisation du Tibet a de particulier. Dans l'orbite de ce courant de pensée qui serait porté à mettre l'accent sur ce qui unit plutôt que sur ce qui divise, nous trouvons le chanoine Tornay. N'affirme-t-il pas, à propos du lamaïsme :

"Il faut remarquer que cette religion très vivace, (est) souvent très analogue à la nôtre (...)." 48/

Héritier de la pensée de Monseigneur Chauveau en ce domaine, le P.Tornay reprend son argument (49/), suite à une célébration lamaïque à laquelle il avait assisté :

"Il y a là une certaine grandeur. Et si le souffle de l'esprit passait sur le pays, transformant d'un coup les âmes et le sens des choses, ces cérémonies, quelques fêtes et bien des coutumes pourraient être conservées et servir de liturgie pour le culte au vrai Dieu." 50/

Du coup, on passe d'une position doctrinale très rigide à un certain esprit de tolérance. La réaction du P.Simonnet face à une expression de la piété populaire illustre cette modification du comportement. Non loin de Weisi, le Père entre dans un petit temple, délabré et pitoyable, où il découvre une humble statue de terre cuite :

"Et je me prends à la regarder avec sympathie : ce n'est qu'un idole, évidemment, mais elle rend témoignage à sa façon du désir d'infini qui se trouve aussi dans les coeurs frustes, dans les esprits à peine éveillés des hommes de ce pays ; et je me dis qu'il vaut encore mieux pour eux adorer ce pauvre petit bon dieu d'argile que de ne rien adorer du tout..." 51/

Les Chanoines éprouvent de la sorte beaucoup de bienveillance pour ces hommes à qui ils font reproche d'idolâtrie. Visitant le temple d'une lamaserie, les PP.Lattion et Melly s'apitoient à la vision des moines accomplissant leur rituel :

"Nous songeons mélancoliquement à l'empire que le démon exerce sur ces gens (...)." 52/

On ne jette plus l'anathème, on se désole plutôt de ce que ces populations n'aient pas connaissance de la Révélation.

Affecté par les cris, pleurs et autres manifestations de douleur consécutifs à une attaque de brigands, le chanoine Savioz est bouleversé pour un autre motif encore :

"Ces lamentations lugubres provoquent un serrement de coeur plutôt qu'elles n'émeuvent, car il est profondément triste de voir pleurer ces païens qui n'ont pas d'espérance 53/

#### 5.2.2. "De l'art d'enseigner les païens" : la stratégie pastorale

Le ministère charitable est conçu par les missionnaires du Saint-Bernard, ce n'en est là qu'un aspect, comme un moyen de contact en vue de l'évangélisation des peuplades indigènes. Nous avons vu plus haut ce qu'il

en était relativement à des institutions comme le dispensaire, l'hospice et l'école.

Les Chanoines ne développent que de façon marginale des actions purement prosélytiques. Le succès, ils ne l'ont pas connu en proclamant la Bonne Parole sur la place publique, et les conversions, ils ne les ont pas obtenues par la prédication, ou si peu. Ce type d'apostolat n'aurait pas convenu aux populations des Marches tibétaines.

Tout d'abord, il fallait pouvoir s'entretenir avec les gens de la région, ce que les oeuvres rendaient dans une certaine mesure possible. Sinon, les missionnaires, ce sont leurs mots, "partent en campagne", font "une tournée de propagande"(54/). Un Père s'arrête dans un hameau :

"Aussitôt, les curieux s'approchent : enfants, femmes, hommes. Ce sont ensuite les malades et les demandes de médecine. Le missionnaire a toujours sa pharmacie avec lui, et on le sait." 55/

Futés, certains missionnaires recourent à des stratagèmes pour rassembler les villageois. Le chanoine Coquoz pour sa part a mis au point un procédé se signalant par son efficacité :

"Il va dans un village. Lance le phono, qui attire tout le monde: puis parle de ceci et de cela, ensuite une longue tirade bien appropriée qu'on écoute d'abord avec respect, ensuite par conviction." 56/

Ce schéma se reproduit avec le chanoine Melly, survenant sans crier gare chez un particulier. Les visiteurs affluent auprès du Père, et des heures durant, on cause de tout et de rien :

"Et puis arrive presque infailliblement, et très heureusement, la question de religion. Ce sera bien souvent le début d'une bonne leçon de catéchisme qui se prolongera durant le souper, et même jusque tard dans la nuit." 57/

Après s'être mis en rapport avec les autochtones et leur avoir tenu un brin de discours apostolique, aucune anicroche ne semble pouvoir s'introduire dans les plans missionnaires. C'est précisément lors de cette phase délicate qu'apparaissent de sérieux périls.

Le chanoine Tornay, rendu au-devant des Lissous et des Lolos, parvient dans un premier temps à ce qu'ils s'ouvrent davantage :

"Quand ils ont un peu confiance, nous parlons des choses de Dieu. Ils écoutent en ayant l'air de répondre : ce que tu dis est peut-être vrai. Mais si tu savais combien tu nous ennues, et combien tu nous tourmentes!" 58/

Les Chinois savent écouter avec patience et bienséance. Non sans raison, Robert Loup tient leur indifférence onctueuse comme une des épreuves les plus pénibles qui attende le prêtre. Et puis, l'auditeur peut bien convenir du caractère élevé des valeurs chrétiennes, sans pour autant manifester le moindre désir de se convertir, à la grande stupéfaction du chanoine Lattion :

"Nos notables admettent assez facilement que la religion catholique est la seule vraie (...), mais cette reconnaissance n'implique pas pour eux l'adoption de cette religion." 59/

Le néophyte virtuel peut même laisser miroiter au Père de réjouissantes perspectives. Cependant, la pratique convainc très vite ce dernier de la nécessité de se tenir sur ses gardes. En d'autres occasions, ce sont les expériences malheureuses de confrères qui lui servent de leçon. Ce qui est le cas de Maurice Tornay, qui tient ce propos tout au début de sa présence en Asie :

"Quand un Chinois vient se présenter pour étudier la doctrine, ou bien quand un mauvais chrétien devient meilleur, que faut-il faire? Rendre grâce à Dieu? Non. Prier? Non. Se réjouir? Non, pas du tout. Accepter de l'instruire ou bien avoir une meilleure idée à son sujet? Encore moins. La première chose qu'il faut faire, c'est se méfier et dire : il vient, donc il a fait une gaffe ; ou bien, il a besoin d'argent ou de remèdes. Ces cas se réalisent au moins nonante-huit fois sur cent." 60/

Les anecdotes pouvant illustrer cette règle générale énoncée par le jeune séminariste foisonnent. Les Bernardins en rapportent les plus truculentes à leurs correspondants européens (61/). C'est ainsi qu'est consignée cette scène dans une Lettre du Thibet :

"A Weisi. Quelqu'un, devant la maison, appelle :  
- Père! Père!  
- Que veux-tu?  
- Sors, j'ai quelque chose à te dire.  
- Le P.Lattion sort et demande :

- Alors, que veux-tu?

- Père, si tu me donnes une paire de pantalons, je me convertis.

Les nouveaux missionnaires qui viendront sont priés de ne plus apporter leurs bouquins de théologie, mais une bonne cargaison de pantalons!... La Chine ne s'en convertira que plus tôt!..." 62/

C'est à la suite de tels scénarios que les Religieux-missionnaires en arrivent à penser, un peu désabusés, que :

"A la base de la conversion de tout Chinois, il y a un motif naturel."  
63/

Le P.Gratuze préfère parler de "certains motifs, auxiliaires humains de la grâce"(65/). A ce propos, les Bernardins se demandent si le fait de tolérer ou de proscrire la consommation de tabac et d'alcool aux Lissous ne suffira pas à les rapprocher ou à les éloigner de la Mission!

Il existe néanmoins d'autres manières, certes moins classiques, mais mieux adaptées à la mentalité du pays, de diffuser l'Évangile.

A cet égard, le chanoine Tornay s'est plus d'une fois signalé par son originalité. En janvier 1941, il monte une pièce de théâtre, sorte de mystère chrétien, qu'interprètent les élèves de l'école de Doctrine, et ceci dans un but apostolique. Le metteur en scène s'en explique :

"Il y aura quelques bonnes leçons de religion dont les païens et même les chrétiens pourront profiter s'ils veulent ouvrir bien largement leurs oreilles." 66/

Le mémorialiste de la Communauté du Saint-Bernard en Chine indique de quelle manière un tel support pour le message évangélique correspond aux dispositions naturelles du Tibétain :

"Ne trouvez-vous pas que la scène est devenue une chaire de vérité? Et si, chez nous, le public n'accepterait peut-être pas qu'on lui tienne un tel langage sur les tréteaux, ici, catholiques et païens s'en accommodent mieux que d'un sermon." 67/

N'était ce genre de procédé allusif, le propagateur de la foi semblerait bien démuné. Le P.Simonnet ne désespère pas pour autant de pouvoir mener à bien sa tâche, convaincu :

"(...) de la valeur du témoignage que constituerait déjà sa seule

présence opiniâtre et infatigable dans ce pays impossible et démesuré."  
68/

Pour ce qui regarde l'initiative propre au missionnaire, nous avons fait à peu près le tour de la question. Venons-en maintenant à ce qui demeure l'idéal de l'action missionnaire : l'apostolat d'un milieu déterminé par un membre de ce milieu.

Le P. André avait ouvert la voie, lui qui s'entourait de catéchistes indigènes et qui, une fois qu'il les avait formés, les envoyait "prospector" dans les parages de sa station. Le Père français devait faire des émules chez les Bernardins.

Le tableau suivant relate, de manière probablement schématisée, la conversion d'un père par son propre fils. Un catéchumène de Weisi est exhorté par les Chanoines à se rendre au chevet de son papa à l'article de la mort, et à lui parler de religion :

"- Tu sais, papa, là-haut, le Père a dit que si tu ne recevais pas le baptême, tu ne pourrais pas aller au paradis après ta mort ; au contraire, tu irais en enfer.

Là-dessus le catéchiste commence. Au bout d'un instant :

- Crois-tu ce que je dis?

- Oui, lui répond le père.

- Veux-tu être baptisé?

- Oui, fut encore la réponse du père.

Là-dessus, on détrône les poussahs et on fait un feu de joie." 69/

### 5.2.3. La résistance au christianisme selon les Pères

Le chroniqueur de la Mission bernardine rapporte ce propos qui d'une certaine façon prête à sourire, mais renferme une vérité essentielle sur la réalité à laquelle sont confrontés les missionnaires :

"Un Père américain faisait cette confession : (prenez un accent fortement américain) Jé croâyais que ce .était très fâcile de faire des chrétiens! C'est pâs fâcile! En quatre ans, j'en ai fait un, et il a âpostâsié!" 70/

Les Bernardins ont fait l'expérience des nombreux traquenards que le



pays tibétain tend aux convertisseurs. Si bien que parfois le dépit les guette et le découragement les gagne. La réflexion que fait le frère Rouiller à ses compagnons pas même trois mois après ses débuts dans le Yunnan, en est le reflet :

"Ce soir, frère Nestor avoue très sérieusement : "Après dix ans de mission, je retourne en Europe pour faire du bien. Ici, pas moyen." Il n'a pas tout à fait tort, car l'apostolat est très difficile en Chine." 71/

Les Pères ont toujours une idée sur les raisons qui maintiennent les habitants des Marches à l'écart de la religion chrétienne. Au début, les motifs découlent essentiellement des tares que les missionnaires leur imputent :

"La polygamie, le jeu, l'opium, l'alcool, vices hélas trop communs, opposent un obstacle sérieux à leur conversion." 72/

Dans le même registre, Robert Loup met la cause du désintérêt qu'éprouvent les natifs de ces régions pour la foi des Pères, sur des défauts relevant de l'ordre moral :

"Quant aux pauvres, ils mettent trop souvent leur intérêt personnel au-dessus de toute considération. A cet égoïsme foncier, il faut ajouter un manque de franchise qui rend tout commerce obscur ou incertain." 73/

Pour faire comprendre cette indifférence, on invoque également l'absence totale de tout souci métaphysique, et le peu de place tenu par les préoccupations spirituelles. La ville de Houilitcheou, traversée par les chanoines Coquoz et Melly et siège du sous-préfet du district de Kientchang, renferme peu de chrétiens en 1930 :

"Les chanoines du Saint-Bernard (...) constataient que ce pauvre peuple était si invinciblement orienté vers les intérêts matériels, si inaccessible à toute conception supérieure, qu'il était impossible de l'intéresser aux questions surnaturelles." 74/

Le chanoine Lattion avance une autre interprétation à ce scepticisme à l'égard du christianisme, découlant de son origine extra-asiatique, et qui prête aux Chinois une xénophobie exacerbée :

"A quoi cela tient-il? A l'orgueil et à une fierté nationale mal comprise. A l'orgueil qui ne veut pas admettre avoir fait fausse route. La fierté nationale leur fait croire que la conversion au catholicisme équivaut à reconnaître la supériorité d'une religion étrangère." 75/

Plus d'une fois aussi, les Pères prêchent à un auditoire qu'ils estiment accueillant et réceptif, et se heurtent par la suite à ce qu'ils appellent légèreté et qui n'est en réalité que simplicité. A témoin le P.Tornay, qui, instruisant un Chinois, lui révèle que nous avons tous des péchés, et que pour voir Dieu, il ne faut point en avoir :

"Je lui ai appris qu'il existait un remède capable de laver tous les péchés. Il a beaucoup estimé ce remède et m'a prié de lui en apporter! Cette indifférence devant les problèmes les plus angoissants est peut-être notre plus pénible épreuve." 76/

A la suite d'une pareille déconvenue relative à l'instruction sacramentelle, on sera facilement tenté de voir dans cet individu un être dépourvu de tout souci spirituel. Si bien qu'au cas où ce dernier viendrait à éprouver un sentiment de cet ordre, le missionnaire en serait tout stupéfait :

"Une dame déclare qu'elle est à la recherche de la vérité pour sauver son âme. C'est bien la première fois que nous entendons un Chinois parler de sauver son âme!" 77/

L'étonnement fait parfois vite place à la suspicion. Le Père se demandera facilement quelles sont les motivations profondes d'une telle démarche (78/). Une famille demande qu'on enseigne la Sainte doctrine et baptise ses filles ; les Pères se s'interroger à la suite de cette requête :

"Est-ce en vue d'un gain possible, ou bien la grâce a-t-elle pénétré ces coeurs?" 79/

A l'opposé, on peut se figurer d'une manière bien moins négative le Tibéto-birman. Avec un regard de sympathie sur les natifs des Marches du Yunnan, on mettra les réticences à embrasser le catholicisme sur le compte de la fidélité au bouddhisme. Ainsi les PP.Melly et Coquoz lors de leur voyage de 1930-1931 :

"Ils se rendaient compte déjà (...) combien les Thibétains se montraient

réfractaires à l'Évangile, profondément attachés à leurs pratiques et à leurs croyances lamaïques." 80/

Au cours de ce périple, les deux Chanoines se sont longuement entretenus avec le P. Nussbaum, établi depuis 1908 dans la Mission du Tibet. A propos des habitants de ces contrées, le Père des M.E.P., bien loin de donner d'eux une mauvaise image, se répand en regrets :

"Ces Thibétains sont des gens pieux (...). Quel dommage d'appliquer cette disposition d'esprit aux pratiques païennes." 81/

#### 5.2.4. Obstruction des instances politiques et religieuses

A ce point de notre analyse, on chercherait plutôt dans les conditions extérieures, les causes rendant le Tibétain réfractaire à la religion des missionnaires, par exemple du côté des pressions de toutes sortes du milieu social.

Les chefs locaux ne voient pas d'un bon oeil leurs administrés se tourner vers les "diables étrangers", craignant de perdre leur ascendant sur eux, et tentent par tous les moyens de les en dissuader. Ces deux cas pour illustrer les contraintes infligées aux chrétiens :

"Un homme d'affaires, soudoyé par le chef indigène de Badu, a dépouillé de leurs biens les familles Lissous inscrites au catéchuménat." 82/

Le "besset" de Yétche frappe les quarante-six familles lissotes du village de Lomélo ayant demandé à se faire chrétiennes d'une amende d'une piastre. Sur quoi le chroniqueur de la Lettre du Thibet conclut :

"Vous voyez que ça ne va pas tout seul la conversion dans ce pays." 83/

Les pressions exercées sur les candidats au baptême proviennent également des autorités religieuses, désignées facilement comme la cause principale des échecs apostoliques. Les missionnaires disent des lamas qu'ils :

"(...) sont parvenus jusqu'à présent, à empêcher toute évangélisation au Thibet." 84/

Le cas particulier de Yerkalo est représentatif du climat religieux régnant aux confins du "Royaume interdit". En 1930, cette oeuvre ne progresse plus guère et le P.Goré donne le motif de cet état de fait :

"La liberté religieuse admise en principe subit bien des éclipses du fait des lamaseries nombreuses et puissantes dont toute la population dépend." 85/

Toutes les personnes habitant la contrée craignent les lamas, ils savent pertinemment que s'ils adoptent la foi catholique, ils auraient à payer le prix fort. Et les missionnaires reconnaissent volontiers le courage des Tibétains convertis accomplissant leur devoir religieux, car :

"Ce (...) n'est pas un petit mérite pour les indigènes en pareil milieu païen et hostile aux étrangers." 86/

Tout n'est cependant pas perdu dans la zone frontière, où la population est de race tibéto-birmane. L'obstacle du lamaïsme est moins insurmontable qu'au "Pays des lamas" proprement dit :

"La population (...), beaucoup plus mélangée que dans les autres parties du Tibet, donnait des possibilités plus grandes d'évangélisation. Les tribus loutsés et lissous, nombreuses vers l'ouest et le sud-ouest, n'étaient en effet bouddhistes que de nom et n'acceptaient qu'à demi le joug tibétain." 87/

En butte à des difficultés de tous ordres, les Bernardins ont pourtant dû se restreindre bien souvent à la pratique d'un apostolat de maintien, renonçant bien malgré eux à un apostolat de conquête. Ils assurent la continuité dans les stations créées par les M.E.P., et doivent même à une certaine époque, au tournant des années 1950, se résoudre à pratiquer un apostolat de présence uniquement, alors qu'il ne leur était plus permis de proclamer ouvertement l'Evangile.

Complications il y a eu, on s'en doute depuis longtemps, et les Bernardins ne cherchent pas à le dissimuler. Le chanoine Tornay conte dans un de ses articles l'histoire d'un jeune aborigène ayant vécu des années durant dans l'intimité de la Mission, et manifesté la volonté de se vouer au

sacerdoce. Ayant suivi toute la filière devant l'y conduire, il se dérobe au dernier moment. Le Directeur du Probatoire termine de la sorte le récit de cette histoire :

"Beaucoup trouveront ces lignes mal placées ici. (...) Je n'ai voulu décourager personne (...), mais simplement vous mettre devant les yeux le travail du missionnaire, que des exaltés déforment trop souvent." 88/

### 5.3. Formation d'un clergé indigène : le Probatoire

#### 5.3.1. Origine et fonctionnement du pro-Petit-Séminaire

Dans l'encyclique Maximum Illud (1919), le pape Benoît XV fait part de son désir de voir les terres de mission devenir des Eglises majeures. Partisan de la formation d'un clergé autochtone, il charge dès 1919 Monseigneur de Guébriant de préparer un épiscopat chinois, déplorant que les prêtres étrangers conservent les postes les plus élevés de la hiérarchie. Resté dans les mémoires comme le "Pape des Missions", son successeur Pie XI a donné une formidable impulsion au développement du clergé indigène. Le Saint-Père énonce dans l'encyclique Rerum Ecclesiae les arguments l'ayant convaincu de la :

"(...) nécessité d'enraciner ainsi l'Eglise en ce pays : insuffisance du nombre de missionnaires, meilleure compréhension des peuples par les prêtres issus de leur race, prévoyance en cas (...) de xénophobie." 90/

Autre élément encourageant à promouvoir la constitution de Séminaires chinois, la prévention des attaques contre l'Eglise. Pour Monseigneur Delacroix, il faut regarder loin en avant :

"Qu'arriverait-il en cas de persécutions si le clergé local n'est pas assez nombreux et solidement organisé?" 91/

Pour ce qui est du Vicariat apostolique de Tatsienlou, Monseigneur Biet,

sur le siège épiscopal de 1878 à 1901, sensibilisé à ce problème, avait institué à Tatsienlou un pensionnat où étaient formés des prêtres. Au moment où le premier contingent de Chanoines du Saint-Bernard foule la terre chinoise, les séminaristes de la "Mission de l'Intérieur" sont encore conduits au chef-lieu de la Mission pour suivre le cursus théologique. La solution n'est pas satisfaisante pour la partie tibétaine du Vicariat. Son Vicaire général se penche en 1920 sur la fréquentation de l'école des catéchistes et du Séminaire de Tatsienlou par des jeunes gens ressortissant des vallées supérieures de la Salouen et du Mékong. Le constat est des plus abrupts :

"Par suite de la distance, de l'insécurité des routes et de la différence des langues, les postes de la frontière ne fournissent aucun sujet à ces deux oeuvres qui se recrutent dans la seule région chinoise (...)." 92/

Tout cela décide les autorités du diocèse à envisager la mise sur pied d'une fondation pour les districts de la frontière (93/). Le Vicaire forain signale cette prochaine ouverture dans la "Chronique des Missions et des établissements communs" du Bulletin de la Société des Missions-Etrangères de Paris. Le P.Goré écrit le 1er octobre 1935 :

"Un probatorium va ouvrir ses portes à Siao-Weisi, avec les concours des PP. du Saint-Bernard. En effet, vu la distance et l'insécurité des routes, il est devenu impossible d'envoyer des élèves tibétains à Tatsienlou." 94/

A en croire le même P.Goré, c'est à l'Evêque en personne que l'on doit cette idée, et il ne laisse à personne le soin d'en faire la suggestion aux Religieux valaisans. Le prélat ne leur ménage d'ailleurs pas ses plus vifs encouragements :

"Monseigneur Giraudeau, Vicaire apostolique, songeait depuis longtemps à ouvrir un Probatorium préparatoire au petit-séminaire pour les enfants que les missionnaires pourraient recruter dans leurs postes de la frontière." 95/

Organisée par les Bernardins, cette institution vise au départ à former les prêtres dans le secteur du Mékong. Par la suite, viendront s'ajouter des probanistes de la Salouen, et même du Tsarong tibétain (96/). A noter

que les latinistes sont presque exclusivement de race tibétaine ou tibéto-birmane, les Chinois étant fort rares (97/).

L'historien Daniel-Rops décrit à la fois l'objectif de la fondation et le moyen utilisé pour y parvenir :

"Une sorte de petit-séminaire, fondé par eux, recevait des enfants auxquels ils inculquaient les rudiments de la civilisation européenne et même un peu de latin, dans l'espoir de mener quelques-uns au sacerdoce." 98/

Les critères d'admission se trouvent implicitement dans ce passage : une solide vocation sacerdotale et des capacités intellectuelles suffisantes pour mener à terme de longues études. Les candidats ne remplissant pas ces conditions sont renvoyés. Nous extrayons ces quelques lignes d'une lettre commune de l'année 1939 :

"Le muletier (...) emmène aujourd'hui vers les villages du haut (Tse-chung, Bahang et Yerkalo) une dizaine d'enfants du probatorium qui n'ont pas la volonté ou les qualités nécessaires pour poursuivre les études." 99/

Si l'on peut présumer de la persévérance des collégiens-probanistes ou estimer leurs facultés intellectuelles (100/), pour le reste on ne peut que formuler des vœux pies. Le chanoine Tornay parle de ses élèves dans une lettre à sa soeur Joséphine :

"Peut-être, parmi eux, y aura-t-il un prêtre?" 101/

Quoiqu'il en soit, les probanistes qui feront défection n'auront pas été instruits en vain. On expose aux confrères du Valais à quelle fonction seront destinés les anciens de l'école de Doctrine :

"Ils sont seize, sans doute que tous n'arriveront pas au bout de leurs études, mais il restera la ressource de les employer comme catéchistes." 102/

Les professeurs sont, pour une part, des religieux (MM. Tornay, Lattion, Duc), d'autre part, des auxiliaires chinois.

Les premiers nommés introduisent des méthodes rationnelles, à la manière européenne (103/). Les objectifs pédagogiques sont par ailleurs élevés,

le directeur de l'établissement le reconnaît :

"Il faut que je tiennne une école moderne, dont les meilleurs élèves seraient aptes à entrer en Rudiments." 103/

Une fois le cycle donné au Probatoire accompli, soit après trois hivers successifs, les latinistes étant soumis à un examen à la clôture des cours, les candidats à la prêtrise sont acheminés sur Yunnanfou. Dans la Capitale provinciale, ils continuent leur théologie et achèvent leur formation sacerdotale au Petit-Séminaire (104/). Il est à noter qu'en quittant l'école des Bernardins, ce n'est pas là l'unique débouché des lycéens (105/).

### 5.3.2. Avant la théologie : l'éducation et l'instruction des élèves

Le chanoine Tornay est pendant sept ans à la tête du Probatoire, dont la vocation originelle, faut-il le rappeler, est : "la formation de nouveaux prêtres"(106/). Pourtant, avant de passer à l'étude de la doctrine chrétienne, les Pères ont l'obligation de passer par d'autres disciplines, sans rapport direct avec l'objectif recherché. Le Directeur annonce le programme qu'il s'est fixé :

"J'ai une quarantaine de petits sauvages à instruire et à éduquer." 107/

Comme on peut le constater, deux activités, au bout du compte complémentaires, se trouvent réunies en une. Ainsi, les missionnaires bernardins ont d'abord dû faire oeuvre d'éducateurs. Ce qui se conçoit bien vu qu'ils ont affaire, le mot est d'eux, à des "sauvageons"(108/).

Cette facette de leur ministère ressort dans la correspondance échangée avec l'Europe. Dans une missive qui parvient aux confrères en automne 1938, on parle du niveau à partir duquel les Pères prennent en charge ces jeunes :

"Plusieurs ne savent ni se moucher, ni s'habiller, et pourtant ce n'est pas si difficile n'ayant pas de mouchoir et presque pas d'habits!" 109/



Une autre, que le chanoine Tornay envoie à son frère Louis à la même époque, tire l'enseignement des constatations précédentes, autrement dit déduit l'ampleur de la tâche à réaliser :

"Je leur apprends tout, depuis la façon de se laver, de s'habiller (...)." 110/

Une fois cette première éducation acquise, on peut passer aux langues (latin, tibétain, chinois), aux sciences (arithmétique, géographie) et à d'autres branches annexes (français, histoire).

Cet apport d'instruction ne va pas de soi lorsqu'on est en face de tels élèves, car outre le fait qu'il faut vraiment partir de zéro, de tous les écoliers que le P.Tornay a en classe, confie-t-il à une de ses soeurs :

"Il n'y en a pas un qui aime l'étude." 111/

L'explication fournie par Robert Loup à ce phénomène, si elle contient une part de vérité, ne nous donne que partiellement satisfaction, faisant la part trop belle au schéma traditionnel de "l'homme primitif" pour qui la nourriture intellectuelle, par définition, ne présente qu'un intérêt tout à fait mineur :

"(...) la mentalité de ce peuple terrien qui travaille et peine pour manger sans autre idéal que le plaisir des sens. (...) L'enfant apprend de bonne heure à paître les chèvres, à couper le bois, à piocher la terre, à semer le grain. (...) Ainsi donc, il n'y a pas de place, dans ces usages, pour l'étude et les livres." 112/

A partir de telles prédispositions vis-à-vis de l'école, on comprend aisément que les religieux-professeurs doivent périodiquement de "pêcheurs d'âmes" se muer en "chasseurs d'hommes" :

"Deux probanistes prennent la fuite (...), il n'y a rien de grave. Il serait difficile de trouver dans ces pays un élève qui n'ait jamais cherché à fuir son école." 113/

Le chanoine Tornay, le Directeur, interprète à sa manière ces fugues, et révèle une fois encore une pénétration aiguë de la mentalité tibétaine. Il perçoit le hiatus existant entre ce à quoi aspire un de ces jeunes montagnards, et ce qui lui est demandé. Le Père comprend à l'évidence

qu'il ne suffit pas d'offrir des avantages matériels pour compenser une certaine aliénation de liberté, surtout lorsque souffle le "vent du grand large" ; à sa soeur religieuse, il expose la chose suivante :

"Penses-tu qu'un petit chamois serait heureux dans une étable? l'hiver, avec du bon foin dans la bouche, alors que sa mère, dans la neige, chercherait quelques feuilles sèches? Le petit chamois voudrait partir; il donnerait sa vie, pour la liberté. Mes petiots, de même. A la maison, rien à faire, souvent rien à manger, souvent nus. Mais à la maison, on est libre. On joue près des grands fleuves, on déniche, on rapine, on se chauffe près du feu, on mange quand on a.. Tandis que chez moi, on est couvert, on n'a pas trop froid, ni trop faim, mais il faut travailler et obéir." 114/

Assis sur les bancs d'école, dans la salle de classe, l'élève n'est pas pour autant acquis à l'enseignement de ses maîtres, car la qualité de son écoute laisse fortement à désirer : les distractions de tous ordres et la dissipation en général se mettent en travers du chemin des transmetteurs de la connaissance.

Les latinistes ne révèlent de surcroît aucun zèle particulier pour une activité qui leur est aussi étrangère que l'étude. Le responsable du Probatoire le déplore :

"J'ai un diable à combattre, leur paresse(...)." 114/

De cette façon, le chanoine Tornay doit se multiplier, et trouver des moyens détournés pour sortir ses élèves de leur apathie. A écouter son confrère "chinois" le P.Lattion, ni la passion, ni l'imagination, ne lui faisaient défaut :

"En tant que directeur du Probatoire, il avait à faire les premières années à une bande de petits sauvages. Il essayait de les intéresser par tous les moyens : jeux, théâtre, fanfare, camping. Il les tenait ferme pour les études." 115/

Si on en vient au programme sur lequel se sont arrêtés les Chanoines, relativement à leur école de latin, on trouve mention du second axe de leur enseignement, en fait la raison d'être de l'institution.

A un Chanoine du Valais, le Directeur expose à l'heure de sa nomination l'objectif que, de par sa fonction, il s'efforcera de remplir (116/):

"J'aurai une trentaine d'enfants héritiers du paganisme, à instruire et surtout à sanctifier." 117/

Le chanoine Lattion indique la conception que ce même Tornay s'attache à réaliser en tant que responsable de l'école des Pères :

"Il vise à inculquer à ses élèves non seulement un peu de science, mais la possibilité de réfléchir et de vivre une vie de foi." 118/

Car si les Religieux ont pu constater que les petits indigènes ne sont pas des enragés du travail intellectuel, il n'empêche que, à l'instar de ce que souhaite l'homme-orchestre du Probatoire, le chanoine Tornay :

"Pourtant quelques-uns doivent devenir prêtres." 119/

Ce n'est pas, convenons-le, une mince affaire, surtout si l'on prend en considération l'environnement pour le moins défavorable dans lequel sont plongés les probanistes. A Weisi, personne ne l'ignore :

"Naturellement, avant tout, il faudra prendre soin de leur âme et les soustraire aux innombrables influences mauvaises si difficiles à empêcher ; car nous sommes dans un pays païen." 120/

Il nous est dès lors possible de comprendre la portée du voeu contenu dans une Lettre du Thibet, qui va bien au-delà d'une simple formule à l'endroit d'un confrère à qui les désagréments ne feront pas défaut :

"Souhaitons bon courage à M.Tornay pour transformer ces sauvageons en futurs "curés"." 121/

Tous les missionnaires chargés de s'occuper d'eux s'appliquent à remplir au mieux leur devoir envers leurs jeunes chrétiens, ce qui pèse parfois lourdement sur leurs épaules. Le P.Tornay consacre l'essentiel de son temps à ses pupilles, avec à la fois détermination et patience :

"J'ai trente-neuf élèves mi-chinois, mi-tibétains. (...) Je suis tout le jour pris par eux car, il faut leur inoculer la religion, comme on inocule un poison : petit à petit, à chaque moment un peu." 122/

### 5.3.3. Les débuts à Siao-Weisi et à Weisi (1935-1938)

La chronique de juin 1935 expédiée en Valais se fait l'écho du dessein conçu dans les Marches, révèle son lieu d'implantation et la date projetée de son ouverture :

"Mr Chappelet s'efforce d'aménager la vieille résidence de Siao-Weisi pour qu'elle puisse recevoir cet automne prochain les quelques élèves qu'on y réunira en vue d'un Probatorium." 123/

Au début novembre de la même année, les dix-huit garçons retenus arrivent à destination. Les premiers temps, le maître d'école chinois surtout prend soin d'eux ; c'est toutefois le curé du lieu, le chanoine Coquoz, qui a la responsabilité de l'oeuvre nouvellement née.

Un jour de décembre 1935, un inspecteur général des écoles du Yunnan se rend à Siao-Weisi. Cette visite équivaut à une reconnaissance implicite de l'établissement scolaire des Bernardins.

Rapidement, le Probatoire connaît un grand succès, et les locaux mis à disposition par le missionnaire valaisan dans son étroite maison s'avèrent rapidement trop exigus. Et les Chanoines de se demander s'il ne vaudrait pas mieux installer leur école dans des constructions plus appropriées. Alors même que l'on se tâte, à la fin de l'automne 1935, sont réceptionnées les instructions du Vicaire apostolique, qui concernent précisément leur école de Doctrine :

"Une lettre de Tatsienlou arrivée malheureusement trop tard nous convie à transférer l'oeuvre à Weisi, où le climat est meilleur: Mr Melly est donc occupé ces temps-ci à préparer dans sa résidence les locaux qui serviront de nid à nos vingt oiseaux du nord." 124/

Les promoteurs du pro-Petit-séminaire envisagent de prendre possession de leurs nouveaux quartiers à Pâques 1936. La traversée impromptue de la Chine méridionale par l'Armée rouge, épisode de la "Longue marche", retarde quelque peu la montée des latinistes à Weisi.

En définitive, c'est le 20 août que le Supérieur de la Communauté chinoise peut les accueillir dans le Centre de la Mission. Le P.Melly justement hérite du P.Coquoz le soin de veiller aux destinées de l'oeuvre ; avec

le concours de subordonnés de Weisi, il en assure le fonctionnement. Un an ou deux plus tard se repose le problème qu'avaient eu à résoudre les Chanoines à Siao-Weisi : le manque de place disponible pour accueillir de nouveaux élèves. A la rentrée d'octobre 1938, ça en devient dramatique, avec le nombre toujours croissant de demandes d'admission :

"On se demande comment il sera possible de loger ce total de trente-huit ou trente-neuf élèves dans les locaux exigus de la Résidence de Weisi (...)." 125/

En été 1937, MM.Melly et Tornay organisent une colonie de vacances pour mettre au vert leurs latinistes, après un long hiver de "captivité". C'est ainsi qu'ils passent une série à Houalopa, à deux heures au sud de Weisi, au pied de la montagne séparant le vallon de la rivière de Weisi, de la vallée de Mékong.

Ce séjour convainc le Supérieur Melly qu'on pourrait aménager à la "Chartreuse"(126/) une nouvelle école de latin, avec des bâtiments plus spacieux construits à cet effet. C'est là que le Probatorium connaîtra son essor maximal.

#### 5.4. Les développements de l'oeuvre : vers un Petit-Séminaire

##### 5.4.1. Le plein épanouissement (1939-1945)

Le choix des religieux bernardins s'est porté sur ce vaste domaine parce qu'il réunissait plusieurs avantages : le climat y est plus salubre, et on pourra y pratiquer diverses cultures :

"L'altitude de 2500m. est favorable, les pâturages alternent avec les champs de maïs et de céréales : sur place, l'école trouverait donc sa nourriture." 127/

En août 1937, les Pères valaisans étudient la construction à Houalopa d'un immeuble où le Probatoire trouverait accueil. Les confrères de Suisse sont tenus au courant au fur et à mesure des développements à ce propos :

"D'entente avec le P.Goré, nous avons l'intention de transporter là-bas nos latinistes. Mais pour ce faire il faut tracer des plans et un devis, et obtenir l'approbation de Monseigneur de Tatsienlou." 128/

Le P.Melly fait des relevés sur le terrain et dessine l'édifice sur la planche à dessin. Puis il se met en rapport avec un entrepreneur de la région, avec lequel il discute le coût de la construction :

"Le prix est coupé à 17000 piastres (N.d.l.r. environ 10000 francs). Il ne manque plus que l'approbation de Tatsienlou." 129/

A chaque fois qu'une telle requête est présentée, Monseigneur Valentin donne sa caution avec un enthousiasme jamais démenti. Ainsi, le contrat pour les travaux peut être signé le 18 septembre 1937, à Siao-Weisi. Le chantier est ouvert dans les jours qui suivent.

Cet automne-là, on jette les fondations des bâtiments. Ceux-ci vont s'élever avec une belle régularité, entre autres parce qu'on trouve les matériaux sur place. Si bien qu'à la fin mai 1938, on espère, à condition que l'allure se maintienne, pouvoir inaugurer la nouvelle école l'automne suivant. Un an après avoir donné les premiers coups de pioche, en septembre 1938, les dépendances (cuisine et écuries) sont terminées, contrairement au Probatoire proprement dit. Fin octobre, le P.Tornay en fait la description à son frère Louis :

"Mon école n'est pas encore finie. C'est une magnifique maison. Charpente de bois et murs de terre, deux étages (plutôt, un) et galetas. Galetas : dortoir ; étage : ma chambre, chapelle ; rez-de-chaussée: salle de classe. Plus tard, seulement, j'aurai cure et église." 130/

Par la suite, il en va tout autrement, les travaux ne progressent que très lentement au printemps 1939, et le chanoine Tornay (131/) en arrive à penser que l'entrepreneur de Houalopa ne vaut pas mieux que son collègue de l'Hospice du Latsa.

En dépit des retards, on espère pouvoir transférer dès le début mai 1939 le Probatoire. Le pari est presque tenu puisqu'on passe de Weisi à Houalopa à la fin mai. L'inauguration du nouveau site a lieu le 7 juin, huit jours après le départ pour l'Europe du Supérieur Melly, le père du projet. Il faut toutefois préciser qu'au moment du transport de l'école de latin,

les constructions sont encore inachevées. On ne dresse les charpentes de l'église (132/) qu'en janvier 1940.

Au terme des travaux, en 1940 encore, le domaine de la "Chartreuse" comprendra deux maisons jumelles (dépendances et résidence), chacune avec un rez, un étage et des combles ; la chapelle comble l'espace les séparant.

Pour faire marcher cette fondation, école préparatoire au Petit-séminaire, Maurice Tornay est pressenti dès son arrivée en Chine, en 1936. La lettre de son Supérieur en Mission, le P.Melly, au Prévôt Bourgeois, du 6 avril 1937, le certifie :

"Je vous disais, l'année dernière, que je pensais à lui pour le Probatorium." 133/

A sa rentrée du Tonkin où lui ont été conférés les Saints ordres, en juillet 1938, le chanoine Tornay prend son poste de Directeur de l'école. Homme à tout faire, il fonctionnera tout à la fois comme procureur, clavierier, chef de domaine, curé et professeur. Pas même deux ans après son entrée en fonction, le P.Tornay écrit à son frère Louis :

"Si tu n'as rien reçu de moi, depuis longtemps, c'est que je ne m'appartiens plus." 134/

Rendons-lui justice de l'immensité et de la difficulté du devoir auquel il s'est attelé. A un confrère du Valais, il écrit fin juin 1938 :

"M.Melly m'a mis une grosse hotte sur les épaules : le pro-petit-séminaire." 135/

#### 5.4.2. Mise en péril par les problèmes d'intendance

Une des préoccupations les plus angoissantes pour les religieux du Saint-Bernard à qui il revient de faire fonctionner l'institution de Houalopa concerne l'entretien, le vivre et le couvert des élèves, qui est à leur entière charge. En effet :

"Si certains parents consentent à abandonner leurs enfants au missionnaire, c'est bien entendu que ce sacrifice ne va rien leur coûter: les "diabes étrangers" sont assez riches pour loger, nourrir, instruire les enfants qu'ils reçoivent dans leurs classes." 136/

En temps normal, ces régions de la Chine du Sud connaissent à des intervalles réguliers la famine. Les récoltes de céréales (maïs, riz, sarrasin, froment, orge) sont mises en péril tantôt par la sécheresse, tantôt par des pluies diluviennes! Les terrains étant de faible rapport, le grenier est souvent vide bien avant la récolte.

Le P.Burdin, en poste à Bahang, et de passage à Weisi au mois de juin 1939, donne quelques nouvelles concernant le Loutzekiang (137/) à ses confrères suisses du Mékong :

"Il nous confirme les nouvelles selon lesquelles la disette est grande dans la Salouen. Plusieurs personnes sont mortes de faim." 138/

Les accapareurs portent une part de responsabilité dans ces famines consécutives à la raréfaction des céréales : stocké dans des greniers, le riz est revendu lorsque les prix flambent, ces affameurs se livrant à de sordides spéculations (139/). En automne 1939, l'approvisionnement cause déjà maints problèmes au Directeur de Houalopa :

"Il est vrai que je suis maigre, parce qu'il y a ici une grande disette. Je suis fatigué parce que j'ai la tête pleine de soucis. Pensez donc! vingt-cinq enfants à nourrir et pas de riz." 140/

Les PP.Lattion et Tornay se voient contraints de parcourir le pays en quête de nourriture pour leurs enfants. En janvier 1940, ils mettent la main sur un stock de céréales à Yétche et Kampu, ce qui les sort provisoirement (141/) d'embarras.

Par bonheur, les Chanoines peuvent disposer des productions de la ferme administrée par le frère Duc à Kitchra. La colonie va même jusqu'à se déplacer sur le domaine des bords du Mékong pour consommer sur place les céréales. Ainsi en a-t-il été en 1941.

Aggravant encore la situation, apparaît dès l'automne le soucis pécuniaire:

"La vie est chère et il est très difficile de se procurer l'argent nécessaire à la marche de l'oeuvre." 142/



Ce cri d'alarme lancé par le P.Lovey se traduit dans les faits de manière très tangible : on n'aura plus guère les moyens d'acheter des provisions, et lorsqu'on le fera, on y regardera à deux fois :

"Les fermages ont été assez bien payés ; mais ils sont loin d'être suffisants. (...) Il nous faut vivre maintenant. Or, notre caisse sonne déjà creux." 143/

Les communications avec le "Vieux Continent" se dégradent toujours plus, et l'aide financière du Saint-Bernard peine à parvenir à ses destinataires. L'avancée fulgurante des troupes nippones dans le Pacifique, dès l'automne 1940, va compromettre davantage encore l'équilibre financier de la Mission. N'ayant aucune prise sur la réalité de cette guerre, le pire est envisageable. Fin octobre 1939 est brandi le spectre de la fermeture de l'école de latin. Les confrères européens apprennent la gravité de la situation dans la lettre mensuelle qui leur est écrite :

"Le P.Tornay craint de devoir licencier ses élèves dans quelques mois." 144/

Une demi-année plus tard, en mai 1940, le front de la faim a encore progressé, et le Mékong à son tour est frappé de plein fouet par le fléau:

"La famine est indicible (...) nous ne comptons plus que sur la Providence." 145/

Ainsi que l'automne précédent, la Mission est à court de céréales, comme auparavant, les chanoines Lattion et Tornay se mettent à courir les vallées pour en trouver. Le même ultimatum se présente aux missionnaires:

"Si nous ne trouvons pas rapidement à en acheter, nous sommes obligés de licencier le Probatorium." 146/

Ultérieurement, cela ne s'arrange pas, bien au contraire, et ce pour des motifs très divers ; une conjugaison d'événements est sur le point de précipiter la Communauté bernardine de Chine vers sa perte (147/). Dans les "Dates et statistiques sur la Mission du Thibet", écrits du P.Melly, on peut lire à propos de l'année 1941 :

"Début d'une très grave famine, dans toutes les Marches tibétaines

du Yunnan. Causes : mauvaises récoltes, grand nombre de soldats dans le pays, grand nombre de réfugiés fuyant les champs de bataille plus à l'est, réquisitions gouvernementales..." 148/

#### 5.4.3. Du Probatoire au Petit-Séminaire ; la fermeture de l'oeuvre

Les problèmes inhérents à l'entretien des élèves n'auront pas raison de l'institution fondée pour la formation du clergé indigène, du moins à ce moment-là.

Mais le défaut de ravitaillement, avec son cortège de privations et de disette, touchera d'une autre manière, l'organisation et la fonction mêmes du Probatoire.

Nous avons vu qu'une fois leurs classes à Houalopa terminées, les latinistes pouvaient poursuivre leurs études dans d'autres établissements, à Yunnanfou et à Tali. Or, à la fin de l'année 1939 et au début de l'année 1940, les portes du Séminaire et du Lycée vont se fermer au nez des élèves instruits par les Pères. Comme pour chaque fait d'importance, on le signale aux amis de la Mission en Europe. On trouve dans la Lettre du Thibet de décembre 1939 :

"De Yunnanfou, le directeur du Petit-Séminaire nous annonce qu'il ne peut accepter cette année nos six postulants à cause de la cherté et du manque de céréales. Les Pères de là-bas craignent d'avoir à renvoyer une partie de leurs propres élèves." 149/

Quelques mois plus tard, le dirigeant de l'école de la "Chartreuse" fait savoir que le débouché qu'offrait le Collège de Tali s'est également obstrué, ce qui n'est pas sans incidences :

"Mes élèves ne sont plus que vingt-et-un. Quatre d'entre eux rentrent ces jours-ci au collège. Ce qui est bizarre, c'est qu'on les refuse partout et qu'ainsi, je suis obligé de leur faire, moi, le professeur de collège." 150/

Le refus opposé d'un côté comme de l'autre aux élèves envoyés par le P. Tornay est cause de tourments pour les Chanoines. Sans compter que

ces derniers ne savent comment permettre aux Probanistes refusés dans la Capitale provinciale de persévérer en direction du sacerdoce :

"Nous ne pouvons pas renvoyer dans leur famille ces enfants qui, pendant quatre ans, ont étudié près de nous, ni, probablement, à Tatsienlou, à 42 jours d'ici. La réponse de Y.N.F. connue, le P.Lattion pose immédiatement le cas à Monseigneur Valentin et au P.Goré." 151/

Le Vicaire apostolique encouragera les Religieux bernardins à conférer une dimension supplémentaire à leur école de latin.

Un an et demi après s'être établi en Chine, alors que Maurice Tornay n'était encore qu'un des professeurs de la fondation, celui-ci envisageait le développement que connaîtrait peut-être le Probatoire dans un futur hypothétique :

"Une grande école préparatoire au Petit-Séminaire, qui à mon idée, si les renforts ne sont pas trop rares, pourra devenir un Petit-Séminaire, ensuite un Grand, ensuite un couvent de chanoines réguliers(...)." 152/

Effectivement, fin 1939, les Chanoines sentent la pression de Monseigneur Valentin, qui les invite à donner un tour particulier à leur établissement de Houalopa. Parlant de l'évêque de Tatsienlou, on peut lire dans la lettre de décembre :

"Ce dernier voudrait que nous ébauchions un petit-séminaire(...)." 153/

Au printemps 1940, l'idée a mûri, de même que les solutions de rechange ont été écartées (154/). On se dirige de plus en plus vers le dessein projeté à la fin de l'année précédente. Le Procureur de la Mission à Fribourg, le P.Melly, est mis au fait de ce changement d'optique non encore officialisé :

"Hoa Lo Pa sera bien employé, puisque nous sommes obligés de tenir ici le Petit-Séminaire. Yunnanfou n'en veut pas, de nos Tibétains, -ce que j'ai pu lire entre les lignes de la lettre où ils refusaient- et Tatsienlou nous dit de garder nos ouailles ici." 155/

Le Vicaire apostolique communique aux Bernardins de manière plus explicite ses souhaits. Les principaux concernés en prennent bonne note et se montrent disposés à agir en conséquence :

"Monseigneur Valentin nous demande de faire continuer les études à ces élèves, c'est-à-dire d'ouvrir un Petit-Séminaire." 156/

Au début avril 1940, le Directeur de la "Chartreuse" et le Supérieur du groupe chinois se concertent pour prendre les dispositions nécessaires à la nouvelle affectation de Houalopa :

"Le Père Tornay vient à Weisi pour s'entendre avec le P.Lattion sur l'organisation du Petit-Séminaire que Monseigneur Valentin nous demande d'ouvrir immédiatement, vu que ni Yunnanfou, ni Tali ne peuvent se charger de nos élèves." 157/

Le fonctionnement de cette maison de formation pour les prêtres est effectif à partir de ce même mois d'avril (158/).

Vu les mauvaises conditions, son organisation n'a pas été une sinécure, les Chanoines le confirment eux-mêmes :

"C'est une grosse affaire que la mise sur pied d'un Petit-Séminaire, en ce pays surtout et avec un personnel si réduit." 159/

La montée en flèche des besoins de Houalopa, opposée à la courbe inverse suivie par l'apport de ressources, rendent les problèmes financiers quasi insolubles (160/).

La Mission en est réduite à vendre divers objets pour équilibrer Doit et Avoir. L'école vivote, pratiquement au jour le jour, son sauvetage à long terme devenant aléatoire.

Ce n'est pourtant pas le manque d'argent, mais, par ricochet, une décision de Tatsienlou, qui va entraîner sa clôture. Celle-ci certes paraissait tous les jours plus inéluctable! Son responsable, M. Tornay, est nommé au poste de Yerkalo, au début avril 1945, en remplacement du P. Burdin décédé:

"Là-dessus, le petit-séminaire dont M. Tornay était le directeur, faute de prêtres, fut licencié." 161/

Une lettre parvenue en mai à L'Hospice du Saint-Bernard prévient le Prévôt Adam de cette fermeture (162/).

Après le départ du chanoine Tornay pour le Haut-Mékong, sur les six séminaristes que comptait Houalopa, deux partent au début juillet pour le Petit-Séminaire de Yunnanfou, un troisième (163/) les y rejoint un peu

plus tard ; quant aux trois derniers, ils regagnent leurs foyers (164/). Des trois rescapés du Petit-Séminaire organisé par les Religieux bernardins accueillis à Pélongtan près de Yunnanfou, un seul a terminé sa formation: le dénommé Che Kouang Yong, entré au Probatoire de Siao-Weisi en 1935. Mais il n'a pu être ordonné, tous les évêques étant en prison à l'époque où il était prêt à recevoir ce sacrement.

De l'aveu même du P.Lattion, tirant le bilan des années passées par son confrère à la tête de la fondation de Houalopa :

"(...) le succès n'a pas répondu à ses efforts (...)." 165/

Mais le Supérieur ne se laisse pourtant pas décourager, et tire au contraire leçon des erreurs passées. Il veut ainsi se donner toutes les chances de réussite lorsque viendront les jours meilleurs qui rendront possible la réouverture de la "Chartreuse" :

"L'expérience et plus de soin dans le choix des sujets nous laissent entrevoir le succès de cette entreprise nécessaire." 166/

## C H A P I T R E 6

### L'EXISTENCE MISSIONNAIRE : ASPECTS DE LA VIE D'UNE CHRETIENNE

---

#### 6.1. La question des terres cultivables

##### 6.1.1. Propriété foncière au Tibet indépendant et en Chine

Les montagnes, les forêts, les fleuves et les pâturages appartiennent au Dalaï-lama, et plus que les hommes qui la peuplent, c'est la terre cultivable qui constitue l'élément essentiel du Royaume tibétain.

Si nominalement le Gouvernement de Lhassa possède toutes les terres, il en accorde pour la plus grande partie l'usufruit à ses grands commis, autorités civiles ou dignitaires religieux. Le chanoine Lovey donne des éclaircissements à sa soeur Marie-Louise :

"(...) la propriété n'est pas le partage de qui veut, comme chez nous ; elle appartient exclusivement aux lamaserias, à des seigneurs plus ou moins importants (...)." 1/

Les personnes qui en ont la jouissance ne peuvent disposer à leur guise de ces terrains, n'étant pas en possession de tous les droits qui leur sont attachés. Le même "socius" du P.Goré ajoute la précision que les chefs indigènes et les lamas :

"(...) ne peuvent aliéner leurs domaines par vente proprement dite; ils peuvent tout au plus les hypothéquer ou les louer." 2/

A ce point, il est indispensable de distinguer le régime tibétain du chinois, similaires dans leurs principes, régissant le droit de la propriété. La partie des Marches yunnanaïses dont nous nous occupons dépend

de la Chine, le Tibet oriental ayant été rattaché à "l'Empire du Milieu" en 1727. Seul le "district des Salines"(Yerkalo) est sous administration tibétaine.

Le P.Tornay fournit des explications sur les égards dont bénéficie la terre dans la province tibétaine du Kham, et en vient au système de location qui en découle :

"Inaliénable, grevée d'impôts et de corvées, la terre paie ses obligations au gouverneur, par l'intermédiaire des laboureurs qui la "mangent". A ceux-ci appartient la jouissance, seule, de leurs champs: c'est cette jouissance qu'ils trafiquent." 3/

Ainsi, pour le Tibétain, vendre n'est pas vendre, mais louer pour un certain nombre d'années. Le fait que les Pères ne soient pas du pays n'arrange rien, il s'en faut d'ailleurs de beaucoup :

"Les lois tibétaines ne permettent pas aux sujets du Dalaï-lama de vendre des terrains aux étrangers." 4/

C'est en vertu de cette règle imprescriptible que le P.Desgodins loue en 1870 des terres pour une durée de cinquante ans. Ce type de contrat (5/) n'est pas dénué de tout risque pour le preneur. On aura pu le constater à propos de Yerkalo :

"Chaque particulier ne serait qu'un tributaire et tiendrait ses biens uniquement de son chef politique et religieux, qui peut les reprendre comme bon lui semble (...)." 6/

Dans les territoires régis pas la Chine, c'est sous cette législation que vit pour l'essentiel la Mission, le cas se présente au départ de manière différente. La Convention sino-française signée dans le cadre du Traité de Pékin (25 octobre 1860) ne prohibe pas a priori la vente des biens fonciers. Cette clause est ajoutée en toutes lettres dans le texte chinois :

"Les missionnaires français auront le droit de louer et d'acheter des terrains dans toutes les provinces et d'y bâtir des églises et des maisons (...)." 7/

C'est en vertu de cette dérogation, accordée par le droit chinois à l'Eglise

de France, sous le feu des canonniers battant pavillon tricolore, que la Mission procède à ses achats de terres, qui lui sont donc vendues en bonne et due forme.

Aussitôt l'emprise des puissances occidentales, dont la France, moins forte, la Chine tente de desserrer l'étreinte, et de revenir sur les privilèges concédés par la force.

Après la campagne anglaise sur Lhassa, le Gouvernement impérial prend à son compte dans les Marches du Setchoan et du Yunnan le statut de l'ancien possesseur tibétain, se prévalant du titre de propriétaire de la même manière que le Gouvernement lamaïque auparavant (après 1904).

Avec le renversement, en 1912, de la dynastie mandchoue, ce pays devenu la République de Chine éprouve plus encore le besoin de se démarquer de ses dominateurs occidentaux. Les décrets de Nankin (1928), ayant force de loi, interdisent l'acquisition de propriétés par des étrangers. Bien plus, les efforts des autorités tendront désormais vers l'annulation des contrats et donations accordés par le passé.

Les religieux du Grand Saint-Bernard ne ressentent le contre-coup de cette nouvelle législation qu'en octobre 1936 (8/) :

"Nous apprenons que la loi de 1928, ordonnant le rachat des biens vendus aux étrangers est arrivée à Weisi huit ans après sa promulgation. Ils paraît donc que ces messieurs de Weisi pensent reprendre les terrains de la mission. 9/

Les envoyés du Gouvernement central engagent des démarches pour négocier la restitution des titres. Un commissaire rend visite au Vicaire général un mois plus tard, l'administrateur détenant les écrits d'achat de sa circonscription :

"Le P.Goré nous écrit de Tsejong qu'un délégué gouvernemental s'est présenté chez lui et lui a demandé les renseignements suivants : payez-vous l'impôt pour vos terrains? A quoi servent les revenus?" 10/

Les missionnaires ne savent trop à quoi s'en tenir, ils sentent néanmoins qu'on veut les gruger :

"(...) comprendra qui pourra. Nous avons tout à fait l'impression que la Chine prépare quelque mauvais coup contre les "diabes étrangers"." 11/



Fin novembre 1936, à Weisi, on est au clair relativement aux intentions des Chinois, désormais déclarées, en effet les autorités de la Province et du District montrent leur jeu ; un écrit est adressé à la Mission:

"Le document officiel exigerait que le contrat de vente soit changé en contrat de location à perpétuité." 13/

Personne n'est dupe chez les Bernardins, car ceux-ci n'ignorent pas qu'une loi de 1929 abolit les locations à perpétuité! En mai 1938 (14/), puis en janvier 1941, gouverneur et préfet reviennent à la charge. Bien entendu, les Religieux déclinent le marché qui leur est proposé :

"Ce serait du vol pur et simple et n'irait pas sans procès." 15/

Le Supérieur Lattion est bien décidé, en cas d'irrégularité, à faire valoir ses droits et, le cas échéant, à en référer auprès du consul et de l'ambassadeur. La Mission ne sera pas dépouillée sans qu'il réagisse.

Dans le "Royaume interdit", la politique des subalternes du Dalaï-lama va dans la même direction. Les supérieurs des lamaseries et les chefs locaux invoquent les motifs les plus fallacieux (16/) pour récupérer les terres cédées aux étrangers.

Les premiers exercent des pressions sur les anciens propriétaires pour qu'ils réclament les domaines autrefois en leur possession. Dans son journal "V", pour Victoire, tenu à Yerkalo, le P.Tornay écrit en 1945:

"La chanson des terrains recommence de plus belle : les ex-propriétaires ne désirent pas du tout que leurs anciens biens tombent entre les mains des lamas, et me supplient à grands cris de leur remettre les papiers ou de leur permettre de devenir mes fermiers." 17/

Les seconds complotent avec les instances politiques, à l'image d'un roitelet des alentours de Yerkalo annonçant au P.Nussbaum la dépossession imminente des terres de la Mission, avec l'accord tacite du gouverneur tibétain de Kiangkha.

Au total, que ce soit par rapport à l'Etat chinois ou à l'Etat tibétain, la situation des paroisses est précaire, à cause d'un statut juridique mal défini, que les seuls principes de droit et de justice ne suffisent pas à défendre.

Périodiquement remonte à la surface la querelle au sujet des biens fonciers, qui remet à chaque fois en cause l'existence légale, et plus grave encore, le maintien de la Mission.

#### 6.1.2. Subordination du destin de la Mission à la question des terres arables

Au tout début de 1941 s'est poursuivi le feuilleton à épisodes multiples ayant pour fil conducteur le problème des biens fonciers vendus aux Pères:

"L'histoire des terrains entre les mains des étrangers rebondit de nouveau. Elle revient chaque année sur le tapis." 18/

Si les instances civiles et religieuses insistent pareillement, si le Vicaire forain et le Supérieur des Bernardins restent intransigeants à ce propos, c'est que l'enjeu de cette lutte est plus élevé que ces quelques arpents qu'on se dispute.

Le P.Lovey décrit le cas particulier de Yerkalo en 1945, où l'ancien propriétaire revendique la rétrocession de son ex-domaine :

"(...) il ne faut pas se faire d'illusion, sous l'apparence inoffensive de ce procès, au sujet de deux petits champs, c'est la question générale des terrains de la Mission et, par conséquence, son existence même, qui est mise aujourd'hui en jeu!" 19/

Pour comprendre le lien direct existant entre le droit de propriété et l'expansion du christianisme, il faut connaître un principe général, que rappelle un indigène familier de la Mission :

"(...) il est bien difficile, pour le fermier, de pratiquer une autre religion que celle du propriétaire." 20/

Nous avons vu d'autre part que les terres étaient pour une grande partie la possession des lamaserias, ce qui n'est pas sans influencer de qu'on pourrait appeler la "liberté de croyance" des locataires :

"La majorité de la population vit comme fermiers sur les terres des sus-nommés (N.d.l.r. les lamas) dont elle dépend pratiquement, même au point de vue religieux." 21/

On le constate, la liberté religieuse, admise en principe, est toute relative dans les faits, en raison principalement de l'organisation socio-politique de ces régions, qui lui fait subir des entorses.

Les suites de spoliations toujours possibles seraient catastrophiques, elles reviendraient à éloigner des missionnaires nombre de leurs chrétiens :

"Déposséder la mission équivaldrait en effet à chasser les chrétiens, excessivement pauvres pour la plupart, vivant sur la mission, ou alors à les forcer à apostasier." 22/

Les données du problème apparaissent tout à fait clairement aux Pères du Saint-Bernard, ils ne prennent d'ailleurs pas la peine de se cacher cette hypothèque pesant sur l'avenir de la Mission. La remarque du P. Lovey l'atteste formellement :

"Sachez qu'il serait impossible à quelqu'un qui serait le fermier d'une lamaserie ou d'un chef païen de se faire ou de demeurer chrétien." 23/

Une affirmation si péremptoire se fonde sur ce genre d'injonctions impératives adressées aux chrétiens indigènes par les lamas, et qui ne souffrent aucune objection :

"On signifie aux fermiers que, s'ils veulent manger la terre du Thibet, ils aient à renoncer à la religion étrangère! Voilà le fond de l'histoire des terrains!" 24/

Les dignitaires des lamaseries dirigent l'opposition à la Mission sur le plan économique : toucher telle communauté chrétienne en s'appropriant ses terrains aurait pour résultat de mettre les convertis à nouveau dans la sujétion des lamas.

C'est la raison pour laquelle des procès sont intentés contre les Pères, on voudrait qu'ils rendent leurs fonds aux lamaseries :

"Le but du jeu était celui de détruire complètement la Mission. D'après la conviction des Thibétains, les terrains enlevés à la Mission, les fermiers chrétiens auraient suivi la religion des nouveaux maîtres." 25/

Plusieurs moyens de mettre à mal la chrétienté tibétaine sont à disposition des dominateurs temporels et spirituels de ces contrées, partant de la remarque d'un observateur averti parlant du lamaïsme comme d'une :

"(...) puissante organisation féodale, chaque lamaserie étant, en fait, suzeraine d'un territoire." 26/

Parmi ces mesures de rétorsion, faire quitter aux fermiers les terres de la Mission, ou contraindre les catholiques à vivre sur les domaines des lamaseries, tout cela pour les faire retourner au lamaïsme. Le chanoine Tornay signale le chantage auquel sont soumis les convertis :

"Les chrétiens devront faire les "chineba"(fermiers) de Kanda, ou bien foutre le camp." 27/

On sait quelle est la signification du premier terme de l'alternative pour les locataires! La survivance dans ces confins du Tibet du principe "cujus religio, ejus regio", sous la forme d'un avatar, "un Tibétain est de la religion de celui qui le nourrit", oblige les missionnaires à opposer une parade qui puisse soustraire leurs ouailles à l'influence lamaïque et offrir aux indigènes les conditions autorisant à devenir chrétiens.

A cet égard, la propriété foncière prend pour les Bernardins une valeur tout autre que pécuniaire :

"Les terrains de la mission n'avaient pas pour but de procurer des revenus à la mission, mais d'établir des familles dans une certaine indépendance des lamas qui leur permît d'être chrétiennes." 28/

L'objectif des Chanoines est dès lors d'acquérir des lopins pour installer des fermiers (29/). L'extension des chrétientés est, par ce fait, directement tributaire de la quantité de surfaces cultivables qu'elles peuvent donner à travailler.

A propos du seul poste établi en pays tibétain, le P.Lovey relève en l'année 1945 :

"Yerkalo compte actuellement 320 chrétiens. Il en compterait plus de mille, si les terrains suffisaient à les nourrir." 30/

Si la croissance de la Mission est tant attachée à ce facteur, c'est qu'elle doit pouvoir offrir des terres à ceux qui se rapprochent de la religion enseignée par le Christ, d'une part parce qu'ils ont souvent été contraints à renoncer aux champs loués par les lamas et chefs locaux, d'autre part parce qu'il valait mieux, pour des raisons évidentes, fixer

les familles chrétiennes dans le voisinage des résidences.

Sans nouvelles terres pour placer ses néophytes, telle communauté serait condamnée peu à peu à l'asphyxie, n'ayant plus les moyens matériels d'accepter de nouveaux membres en son sein. A Tsekou par exemple, les parcelles à distribuer se font rares, et le domaine de la Mission est déjà par trop morcelé, d'où une impossibilité totale d'installer d'autres familles.

Considérons maintenant à quelles conditions les Pères confient en fermage des terres cultivables. Tout d'abord, les locataires paient un bail servant à l'entretien des oeuvres. Mais ce n'est pas là la clause principale du contrat tacite liant les deux parties.

La manière dont le chanoine Tornay annonce au Procureur de la Mission en Suisse, le P.Melly, un établissement dans leurs propriétés est caractéristique de ce que les Pères attendent de leurs fermiers :

"La famille de Themis viendra s'installer sur les terrains de la Mission, au mois de juin-juillet. Ce sera des chrétiens pour l'année prochaine." 31/

Le gérant du domaine de Houalopa, frère Duc, est plus explicite quant à la perspective selon laquelle est envisagée l'organisation instaurée par les Pères des Missions-Etrangères, et reprise par les Bernardins :

"Les nouveaux fermiers promettent, en général, de se convertir, mais tous ne tiennent pas toujours parole." 32/

Si l'on peut faire une règle générale de ce point particulier, le locataire peut, à la rigueur, ne pas s'acquitter de sa redevance, sans qu'il ne lui en cuise. Par contre, il a tout intérêt semble-t-il à ne pas transgresser la seconde règle de la convention, sous peine de rupture unilatérale de l'arrangement :

"Le Père à bout de patience reprend les terrains de Tong-men-ouai à un nommé Lin Tin Kao, qui depuis dix ans, promet de se convertir et non seulement oublie sa promesse, mais n'envoie pas même sa femme, chrétienne, et ses enfants aux offices, et "oublie" régulièrement de payer ses revenus." 33/

La location de la ferme retirée au contrevenant, les missionnaires la confient à un autre paysan.

## 6.2. Le ménage financier de la Mission : vers une économie autarcique

---

### 6.2.1. Apports pécuniaires de l'extérieur

L'archevêque de Yunnanfou, Monseigneur Derouineau, remplit la fonction de métropolitain de la province ecclésiastique à laquelle se rattache au diocèse de Tatsienlou. Le prélat détient un dossier se rapportant à la Mission du Grand Saint-Bernard.

C'est cependant le Vicaire apostolique de Tatsienlou qui tient les cordons de la bourse, et c'est à lui que les Chanoines ont à rendre des comptes concernant leur gestion. Ou plutôt, à son substitut dans le cours supérieur de la Salouen et du Mékong, à cause de l'éloignement de la cité épiscopale (34/) par rapport à la pointe extrême du Yunnan.

Chaque année, le P.Goré quitte sa résidence de Tsechung pour faire le tour des postes. Il est de passage à Weisi à la fin décembre 1940 :

"Notre Supérieur fait sa visite générale de fin d'année. Aujourd'hui, il se rend à Houalopa et demain il descendra à Siao-Weisi. Gare au petit curé (N.d.l.r. le P.Coquoz) si ses comptes ne sont pas en règle, les procureurs sont "de mauvaise" lorsque le Doit et l'Avoir ne cadrent pas au centime près." 35/

Le Vicaire forain transmet les comptabilités des stations à Tatsienlou. L'année financière se termine au 1er juillet, mais c'est à la fin août seulement qu'il peut distribuer les subsides à ses administrés, le Vicariat apostolique alloue en effet un viatique annuel à chaque missionnaire du Tibet-Sud. Outre ce fixe, des aides exceptionnelles sont accordées cas par cas, ainsi pour les travaux de construction.

L'Evêque prend les décisions et le Vicaire général fait office de courroie de transmission. Une lettre du Supérieur Lattion au Procureur de la Mission, le P.Melly, rapporte un arrêt, pris en la circonstance à l'encontre du curé de Yerkalo en exil :

"M.Tornay vient de remettre à neuf la résidence d'Attentze, avec son argent, car, à peu près à la fin des travaux, Monseigneur Valentin défendait à M.Tornay de toucher à la résidence d'Attentze." 36/

Comme toujours lorsqu'on est dans la position du requérant, les subventions accordées ne sont jamais à la hauteur des crédits réclamés. Et l'entretien des oeuvres coûte cher :

"Pour nous, nous trouvions que Tatsienlou, qui passe pour une Mission riche, n'a pas précisément le coeur sur la main. Toutes les autres dépenses sont également réduites et passées au crible d'une censure impitoyable." 37/

La seconde rentrée de liquidités provient de Suisse, plus précisément des parents et des confrères, des connaissances des Religieux.

Selon toute vraisemblance, la Congrégation attribuait une somme déterminée à la Mission, que le représentant du Prévôt à Weisi avait charge de distribuer en fonction des besoins de chacun.

Tous les missionnaires tiennent leur propre comptabilité, qu'ils doivent scrupuleusement tenir à jour, en s'efforçant de maintenir leurs finances en équilibre. Pour ce qui est des vastes projets comme l'édification de l'Hospice du Latsa, c'est le Chapitre annuel de la Congrégation qui est seul habilité à délivrer les sommes réclamées.

La Maison du Saint-Bernard ne dispose pas d'immenses revenus, et les activités nombreuses qu'elle déploie en Valais et ailleurs sont au bout du compte très onéreuses.

Les proches et les amis des missionnaires vont, à la mesure de leurs moyens, réunir des sommes souvent minimes, mais indispensables à la santé financière de la petite Communauté.

Maurice Tornay, ayant sollicité le secours de sa soeur Anna, religieuse en France, lui donne quelques directives pour que puisse lui parvenir la somme réunie à son intention :

"Pour l'argent, voici : adresser le montant par mandat postal, en argent français à cette adresse :

R.P.Savin,  
Procure de la Mission catholique,  
Yunnanfou, Yunnan,  
Chine." 38/

Plus tard, devenu prêtre, le même Maurice Tornay lance un appel en direction de son frère Louis, pour qu'il comble un découvert portant sur un total qui porterait, près de quarante années plus tard, à sourire. Mais sans

doute, ces modestes dons ont-ils constitué autant de ballons d'oxygène pour le missionnaire constamment au bord de l'asphyxie économique :

"Mon cher, il faut que tu m'aides à sortir d'une dèche. J'ai 50.- frs. de déficit dans mes comptes. Vu notre pénurie, c'est à regretter beaucoup. Trouve-les-moi, s.t.p., tout de suite." 39/

Les Chanoines possèdent, nous l'avons dit, un compte dans la Capitale provinciale, où la Congrégation bernardine et les donateurs effectuent leurs versements. Seulement, pour faire un prélèvement, il faut accomplir un long voyage (Tali-Yunnanfou : 450 Km.), ce qui est malcommode. De la sorte, on ouvre un second dépôt à Tali, ainsi la distance à parcourir pour retirer de l'argent est raccourcie (40/). Les risques de perte, vol et autres inconvénients pour acheminer ces fonds sur place subsistent néanmoins, mais dans une moindre mesure.

Une fois l'an à peu près, un Religieux, ou un de leurs domestiques, prend la route de Tali (41/), ainsi la Mission peut disposer à tout moment de liquidités. A la fin de l'été 1946, le Supérieur en personne descend à Tali, il procède au marché à la conversion des espèces sonnantes et trébuchantes en marchandises, avant de remonter avec sa cargaison à Weisi.

#### 6.2.2. Les sources de revenus propres de la Mission

Au cours de leur périple de 1936-1937 dans le Loutzekiang et le Haut-Mékong, les explorateurs Guibaut et Liotard ont fait la constatation suivante. C'est le premier qui s'exprime :

"On n'était pas riche dans les Missions de l'Ouest, et les postes du diocèse du Tibet étaient parmi les plus pauvres de Chine." 42/

Il est vrai que des Sociétés comme les M.E.P. avaient d'innombrables missionnaires à soutenir matériellement, leur empire apostolique était immense, et il ne leur était pas possible d'entretenir tous ceux qu'elle envoyait propager la foi du Christ. Pour ce qui est de la Congrégation des Chanoines du Saint-Bernard, nous avons dit précédemment de quoi il



en retournait.

Logiquement, il incombait donc au personnel missionnaire de participer pour une part, qui ira grandissant, à l'entretien de l'Oeuvre.

Les Bernardins tirent leurs principales ressources des droits de fermage qu'ils perçoivent auprès des locataires de leurs propriétés, une fois les récoltes de maïs et de riz engrangées, à la fin octobre. La ferme de Houalopa rapporte également quelques dividendes.

Bon an mal an, on arrive à boucler les comptes de la Mission en restant dans les chiffres noirs, et le mérite en revient pour une part importante au Supérieur de la Mission. Maurice Tornay se fait un devoir de relever sa bonne administration auprès du Procureur de la Maison du Saint-Bernard:

"M.Melly gère bien ses affaires. Nous l'avons entendu loué par tous les missionnaires qui ont eu affaire à lui, vous pouvez me croire." 43/

La stabilité déjà bien précaire du budget de la Mission va être sérieusement mise en péril par les événements qui ont pour théâtre l'Europe dès 1939, et dont les effets vont se propager rapidement dans le monde entier. Le P.Goré écrit en 1946 à propos du lustre précédant, dans le manuscrit intitulé : "Mission du Tibet 1846-1946. Un siècle d'évangélisation" :

"1940-1945. La guerre mondiale, les impôts, contributions, réquisitions et procès de terrains réduisent considérablement les ressources de la Mission..." 44/

Les fonds dispensés par le Prévôt du Saint-Bernard et l'évêque de Tatsienlou cessent de parvenir à Weisi, ce qui grippe le fonctionnement de la "machine missionnaire" : on n'a plus, dès mai 1940, les moyens d'acheter des vivres pour nourrir le personnel et les gens entretenus par les Pères ; la travaux de la "Chartreuse" tournent au ralenti et sont interrompus à la mi-août 1940 (45/).

Il fallait suppléer la source qui s'était tarie. Le P.Melly, Procureur de la Mission dès son retour en Suisse, rapporte la résolution prise par ses anciens compagnons des Marches tibétaines :

"Ne recevant plus rien d'Europe, nos missionnaires durent s'ingénier, non seulement à se créer des moyens d'existence, mais encore à sauver l'oeuvre naissante qui leur tenait à coeur." 46/

Voué de par son statut de religieux non-prêtre aux tâches obscures, mais oh combien nécessaires pour la bonne marche de la Mission, les Frères allaient donner leur pleine mesure au cours de ces sombres années. Si tant est qu'on ait pu contester leur utilité en mission, frère Duc et frère Rouiller allaient prouver combien leur présence aux côtés des Chanoines était primordiale.

Rentré en Europe une fois sa mission exploratoire accomplie, le chanoine Detry met en évidence le labeur dont s'est acquitté frère Louis :

"Dans notre mission du Thibet, le frère Duc a fait encore davantage: c'est lui qui, par son travail, a permis à quatre de ses confrères prêtres de vivre pendant les années de cette guerre." 47/

### 6.2.3. Vers une économie de subsistance

Pendant la guerre, les Religieux ne connaissent plus l'usage de l'argent liquide, tant il se fait rare. Ce n'est pas un mal en soi, en raison de la dévaluation sans précédent que connaît le papier-monnaie. Pour le commerce des marchandises, on en revient au troc : on échange de cette façon du thé contre des toiles.

Afin de posséder en suffisance des biens de consommation, les Bernardins portent l'accent sur des activités qu'ils ont exercées dès 1933, mais qui jusqu'aux années 1939-1940 ne conditionnaient pas la survie de la communauté chrétienne. Nous faisons essentiellement allusion à l'agriculture et à l'élevage.

Lors de leur premier départ, les quatre pionniers emportent dans leurs cantines de fer, garnies de mousse humide, une cinquantaine de sarments de vigne (48/). A peine arrivés, le P.Coquoz, à Siao-Weisi, et le frère Duc, à Weisi, mettent en terre les plants. Par la suite, le P.Lovey, à Tsechung, et le frère Duc encore, mais à Houalopa, cultiveront la vigne. Le résultat des vendanges est satisfaisant (49/), la production suffira en tout cas à combler les besoins en vin de messe, d'où de substantielles économies (50/) : on le faisait venir auparavant de Marseille (51/).

Dès leur installation, les nouveaux missionnaires se sont mis également à l'élevage. Ils possèdent déjà, à la fin de l'année 1933, deux petites vaches, outre les trois montures nécessaires à leurs déplacements. Le bétail est très utile pour le labourage et la fumure des champs (52/). Malheureusement, la ferme-modèle de Houalopa, dont le frère Duc est le gérant, donne de médiocres rendements (53/). Dans une lettre à ses parents, Maurice Tornay parle de leur troupeau de bovins :

"Nos vaches ont des poux gros comme des hannetons. Ces poux couvent leurs petits sous la peau ; (...) ainsi nos vaches sont bientôt trop fatiguées pour avoir du lait, n'ayant presque pas de sang." 54/

Sans compter qu'il faudrait nourrir le bétail avec du bon fourrage pendant la mauvaise saison, et non à la paille de riz et de maïs.

La productivité des terres arables, en dépit des deux récoltes annuelles (printemps-automne) est faible. Pour illustration, prenons l'année 1938:

"Hélas! les champs dans lesquels nous travaillons ne prospèrent guère. Mission de Weisi : résultats insignifiants. Mission de Siao-Weisi: résultats un peu plus tangibles. Missions voisines, même cahin-caha." 55/

En dépit de ces mauvais rapports, cela suffit à faire vivre la maisonnée et à envoyer du secours à Weisi, voire à l'une ou l'autre station. Avec la guerre, on pousse l'exploitation des bords du Mékong. Le P.Melly indique combien la Communauté chinoise est redevable au frère Louis :

"A Houalopa, le frère Duc (...) fait l'élevage du bétail pour procurer de quoi vivre, au moins au jour le jour, à nos religieux." 56/

Le cheptel prend des proportions imposantes (57/), et la ferme s'apparente de plus en plus à un véritable "arche de Noé", avec la variété d'animaux qu'on y trouve (58/).

Les cultures aussi prennent de l'ampleur, tant et si bien que le frère Duc doit engager trois ou quatre "boys" indigènes pour l'aider aux champs. La diversification est érigée en vertu cardinale : que n'a-t-on pas produit comme légume, fruit ou céréale (59/)?

La variété dans les cultures comme dans l'élevage s'explique par l'obligation faite à la chrétienté bernardine du "District de l'Intérieur",

en quelque sorte coupée du reste du monde dès 1940 et constituée en une manière de petite société, de vivre en circuit fermé, dans une quasi auto-suffisance économique.

### 6.3. La vie au quotidien dans un poste

#### 6.3.1. Le missionnaire en tant qu'administrateur et gestionnaire

L'historien de l'Eglise Daniel-Rops conte dans un de ses ouvrages la destinée du P. Victor Nussbaum des M.E.P., Alsacien ayant missionné durant plus de trente ans dans les Marches yunnanaises, de son arrivée à la Mission du Tibet en 1908, à sa mort en 1940.

Nous allons tenter de répondre à la question-clé que, avec l'auteur, nous pouvons légitimement nous poser à propos de ce Père ayant vécu tout ce temps dans le Haut-Mékong :

"Se représente-t-on ce que pouvait être la vie d'un missionnaire en cette vallée perdue du Thibet?" 60/

En réponse à cette interrogation, nous allons tout d'abord opérer un rapprochement avec le mode d'organisation institué par les Jésuites au Paraguay, du début de XVIIème siècle à la moitié de XVIIIème siècle, ce qu'on a appelé les réductions chrétiennes (61/).

Dans un registre identique de communauté théocratique, mais avec une plus grande proximité spatiale et temporelle relativement à notre sujet, nous pouvons observer le type de village chrétien instauré vers la fin du XIXème siècle par les missionnaires établis en Mongolie intérieure. Monseigneur Delacroix, auteur d'une remarquable histoire des Missions catholiques, en décrit le fonctionnement :

"On acquérait un terrain et des maisons y étaient construites pour recevoir des familles chrétiennes. Les missionnaires y installaient des immigrants pour défricher les terres et creuser des canaux d'irrigation. Ils s'employaient à améliorer la condition économique et sociale des habitants, administraient le village, créaient des oeuvres

de bienfaisance pour subvenir aux besoins courants ou occasionnels, et organisaient ainsi une vie régulière, calme, laborieuse, qui se déroulait sous le signe de la foi chrétienne." 62/

A première vue, on pourrait adresser aux Chanoines le même "reproche" qu'à leurs collègues missionnaires de Chine septentrionale (63/), soit de n'être que de "vertueux curés de campagne", faisant preuve à la fois de patience et de prudence, dévoués à leurs ouailles et attentifs à leurs problèmes, s'occupant à leur besogne effacée et discrète.

Au vrai, leur sollicitude, vue de l'extérieur, semble se diriger souvent davantage vers des aspects matériels, par opposition à des questions plus spirituelles. André Guibaut, qui a passé l'hiver 1936-1937 à Bahang, perçoit fortement les Pères en tant que propriétaires terriens, ne parle-t-il pas à leur propos de "hobereaux de jadis, dans leur gentilhommière de province"(64/)?

Si nous nous arrêtons aux fonctions auxquelles ils se livrent, nous n'avons aucune peine à le suivre, même s'il tend à exagérer son propos :

"Il leur revient, il est vrai, d'administrer et de faire fructifier les biens de l'Eglise, et ils n'y manquent pas. Détachés de tout, pour la plupart, ces hommes sont possédés de la hantise du lopin. Arrondir le domaine de la mission leur devient vite compensation des déceptions de l'apostolat." 65/

Le grand voyageur français est également en mesure de présenter les multiples facettes développées par ses hôtes du Loutzekiang et leurs confrères de la vallée du Mékong :

"Un peu fermiers, négociants si possible, banquiers à l'occasion, souvent médecins, soldats en cas de nécessité." 66/

Les termes dont use le P.Goré, substitut du Supérieur ecclésiastique des Bernardins, dans le "Journal d'un vicaire forain. Tsechung 1931-1937.", lors de la présentation de ses collaborateurs du Saint-Bernard, renvoient à ceux d'André Guibaut. Une fois terminé le développement consacré aux oeuvres purement ministérielles, il énonce les tâches accessoires de l'ouvrier apostolique :

"A ces fonctions de curé, aumônier, catéchiste, médecin, le missionnaire

joint celles de propriétaire, de procureur et parfois de juge de paix." 67/

Les Religieux bernardins eux-mêmes ne font pas mystère du fardeau que représente la gestion de cette société en miniature qu'est la Mission. Au terme de la Lettre du Thibet de janvier 1940, où il est abondamment parlé du ravitaillement en céréales, de la dévaluation du papier-monnaie, de l'inflation et autres rubriques de même nature, le mémorialiste convient:

"Vous trouverez que cette chronique est plutôt un Bulletin économique qu'une relation missionnaire! Les "futurs" verront qu'un missionnaire doit être bon père de famille et pourvoir aussi bien à la nourriture du corps qu'à celle de l'âme de ses enfants." 68/

### 6.3.2. Activités journalières du missionnaire

Les Religieux résidant en Chine s'efforçaient de concilier l'observance des règles conventuelles avec les devoirs et servitudes spécifiques à leur condition de missionnaire. Ainsi, la réglementation des moines-secouristes, inspirée des Constitutions du Saint-Bernard, et à l'application de laquelle veille le Supérieur résident, conditionne pour une part l'emploi du temps des frères et prêtres. Il est bien entendu tenu compte des circonstances imposées par un contexte particulier (69/).

Au total, mis en regard, l'horaire journalier des claustraux en Valais (70/) et des missionnaires dans les Marches tibétaines, présentent des similitudes frappantes.

Voici le déroulement d'une journée type (71/), en été 1934, au chef-lieu de la Communauté bernardine de Chine :

"Lever à 5 heures (...); à 7h.½ déjeuner suivi d'une leçon de chinois prolongée jusqu'à neuf heures; puis MM. Duc et Chappelet s'en vont à leurs travaux manuels tandis que les deux Pères se rendent à leur bureau. A 10 heures l'infirmier (...) prend le chemin du dispensaire, de plus en plus fréquenté, semble-t-il. A 12 heures dîner et récréation jusqu'à 2 heures. Ensuite: étude des caractères et classe jusqu'à 4 heures; puis office et étude. A 6h.½ souper et récréation jusqu'à 8 heures; prière et temps libre. A 9 heures coucher pour ceux qui sont encore debout." 72/

Deux précisions s'imposent : d'une part, de la diane au premier repas de la journée, les Religieux accomplissent leurs exercices de piété, adoration, office et méditation, disent leur messe; en outre, les leçons de chinois (73/) alternent avec des cours de théologie, avant l'heure de midi et après la relâche du milieu du jour. Il faut noter d'autre part que le régime varie suivant que l'on est Religieux prêtre ou non-prêtre, pour la simple raison que les uns et les autres sont appelés à remplir des fonctions différentes.

Cette grille-horaire a été sujette à de multiples modifications et remaniements. Les visites sans nombre que les voisins de la Mission rendront aux Pères assoupliront par la force des choses cet horaire.

Considérables sont les motifs conduisant païens et chrétiens à venir trouver les missionnaires à leur Résidence. Toujours les hôtes y étaient reçus cependant avec diligence.

Un groupe d'autochtones se présente à la porte d'un des Chanoines :

"Mais eux, les quatre, restèrent là, pendant que d'autres, des malades, des désemparés, affluaient. Il avait une consolation pour tous, lui, le missionnaire. Et quand le boy le pria de se mettre à table, il ne craignit pas de laisser refroidir le "si-fan"(soupe de riz), ne voulant éconduire personne de ceux à qui il avait consacré sa vie." 74/

On déduit de ces lignes qu'il est une qualité que les Pères se devaient de posséder : la patience. Le temps ne compte pas au Tibet, et jamais ses ressortissants ne se hâtaient d'en arriver à la raison de leur venue. De là découle quelquefois une pointe d'agacement :

"Si au moins ces braves indigènes arrivaient de suite au fait qu'ils viennent conter, mais pas de danger!... Avant qu'on ait fumé quelques pipes et parlé de tout autre chose, ils ne vident pas leur sac." 75/

Encore faudrait-il ressentir la nécessité d'avoir ne serait-ce qu'un prétexte de faire une visite aux missionnaires, ce qui semble parfois ne pas être le cas :

"Les païens viennent encore à la Mission pour contracter des emprunts, exposer leurs théories, leurs idées, leurs croyances, voire même leurs... superstitions qu'il est sage de ne point heurter." 76/

Nous avons déjà relevé que les souffreteux venaient se faire soigner

dans les dispensaires fonctionnant dans les stations. Donner des soins prend également beaucoup de temps, et ce n'est pas le P.Tornay, à cet instant en poste à Atentze, qui dirait le contraire. Dans une lettre au P.Melly, ancien Supérieur de Weisi, il écrit :

"Hier, 14 consultations ; aujourd'hui, toute la journée, visites." 77/

Le Père est aussi amené de temps à autre à régler un différend entre villageois. Il est fait appel à son bon sens pour donner une solution équitable aux litiges. Dans un de ses articles, le chanoine Tornay fait le récit d'un arbitrage :

"Ils étaient quatre, assis sur les planches, à palabrer. Le Père comprit qu'il lui fallait trancher un procès. Il répondit à leurs salutations, prit sa conseillère : la pipe, qui l'empêchait de parler trop vite, et s'assit, écouta les uns, écouta les autres, écouta encore, n'ayant rien à dire, tant que les plaideurs n'avaient complètement embrouillé leurs arguments. Alors d'un fouilli de mots et de raisons, une réponse, une solution en sortit, toute seule. Le Père contenta ses gens." 78/

Les missionnaires cumulent donc, le plus souvent avec bonheur, les fonctions les plus hétéroclites. C'est dans la bouche d'André Guibaut que nous trouvons cette réflexion, qui résume bien ce que l'on peut penser d'une vie intégrant des états si divers :

"Une existence bien différente de celle qu'on imagine dans les milieux bien pensants ; très dissemblable de l'image que s'en étaient faite les jeunes séminaristes qu'ils furent." 79/

### 6.3.3. Les agréments des Pères ; les visites à la Mission

Chaque missionnaire n'est pas affecté à une seule tâche, il est souvent amené à conduire de front plusieurs charges, complémentaires ou non. Pour exemple, considérons le cas du chanoine Tornay, à la fois Directeur, instituteur, surveillant et procureur du Probatorium. Il montre à son frère Louis ses diverses fonctions :



"Si tu veux savoir mon turbin, rappelle-toi quand tu étais régent; ajoute aux heures, des heures de surveillance, les heures qu'il faut pour leur procurer de quoi manger et de quoi se vêtir. Tu comprends ce que je fais." 80/

Pris dans le filet de ses multiples occupations, le missionnaire ne parvient que rarement à s'en échapper, d'autant que les distractions sont rares dans ce pays reculé, du moins aux yeux d'un observateur de cette fin de XXème siècle, où l'on parle de "civilisation des loisirs". Sans éprouver cette soif frénétique de divertissement, le délassement est un besoin qui se fait sentir chez ces hommes constamment sur la brèche.

Dès 1933, les Religieux du Saint-Bernard ont droit à un après-midi de congé par semaine. Au début, il mettent à profit ce temps libre pour faire une excursion, ce qui les délivre un instant de leurs soucis.

La pratique de divers sports (81/), en même temps qu'elle leur change les idées, les maintient en bonne forme. Lors de leur voyage exploratoire de 1930-1931, les PP.Coquoz et Melly ont emporté trois paires de skis, introduisant un moyen de locomotion, jusque là parfaitement inconnu, dans ces régions. On a entendu parler des "barques à neige", tel est le nom que leur ont donné les indigènes, dans le Yunnan tout entier, et jusque dans le "Tibet interdit". Tous les hivers, au cours de la visite sur l'emplacement du chantier, les Chanoines vont glisser sur les pentes du Latsa. Les Bernardins ont également apporté le football dans les Marches yunnanaises. A Weisi, on y joue chaque dimanche après-midi (82/). Plus tard, les élèves de l'école de Doctrine organisent des parties tous les jeudis à Houalopa. Notons que pour rencontrer une autre équipe, il leur aurait fallu parcourir rien moins que 800 kilomètres!

Cependant, ni les randonnées par monts et par vaux, ni les exercices physiques ne constituent le plat de résistance de la partie récréative.

Rien ne vaut pour les missionnaires la rencontre de confrères. Un Père représente l'ambiance présidant aux joyeuses retrouvailles :

"Le soir, pendant la veillée qui se prolonge tard (...), histoires, chansons et discussions sérieuses alternent, tandis que nous nous sentons le coeur en joie d'être ainsi réunis et de nous aimer les uns les autres à l'extrémité du monde." 83/

Les sujets de conversation ne font jamais défaut, ils portent tant sur la politique internationale que sur les "chiens écrasés"(84/) des environs. Toutes les raisons sont bonnes pour lancer des invitations ou procéder à des visites. Pourtant, bien malgré eux, les Chanoines n'ont que peu souvent l'occasion de se rencontrer, surtout d'une vallée à l'autre (85/), à l'image des Pères des M.E.P. André, à Bahang, et Goré, à Tsechung, distants de deux jours de marche seulement :

"Mais, malgré ce voisinage relatif, il est bien probable que les deux missionnaires ne se rencontreront plus souvent avant que Dieu les rappelle à Lui. La piste, qui, de la Vallée de la Salwen, traverse deux cols de plus de 4000 mètres, bloqués par les neiges, est impraticable pendant cinq mois de l'année." 86/

Cette constatation se révèle d'autant plus vraie dans les postes les plus à l'écart. Nous avons évoqué précédemment la situation du P.Burdin, à qui aucun confrère n'avait rendu visite de sa nomination à Yerkalo en octobre 1940, jusqu'à ce que le P.Lovey vînt le voir à la fin novembre 1944. Même la route de Weisi, où réside le Supérieur de la Communauté, semble longue aux missionnaires du Mékong. Ainsi pour le chanoine Coquoz, qui se trouve à la Maison-mère vers la mi-décembre 1940, alors que son dernier passage remontait au mois d'août :

"Il se fait rare à Weisi. Une petite visite de deux ou trois jours pour trois ou quatre mois de solitude!" 87/

De Tsechung, la distance est encore plus grande pour aller trouver le Supérieur, et la cadence des voyages abaissée d'autant (88/). Fin décembre 1940, le vicaire du P.Goré est annoncé à Weisi :

"M.Lovey nous promet une visite. Ce n'est pas trop tôt! Voilà sept mois qu'il nous a quittés et nous n'avons plus revu sa vénérable figure d'archevêque." 89/

La fréquence des rencontres, tributaire de l'éloignement des lieux de résidence (90/), est au total faible.

Par bonheur, la venue dans les missions de globe-trotters de tout poil met de l'animation, et apporte un peu de ce monde occidental quitté à jamais. Ces visiteurs étrangers ne sont pas légion au grand dam des Pères.

En 1949, un homme est sur le point de se présenter à la station de Bahang.  
Pour son desservant, le P.André :

"(...) il devait s'agir encore d'un quelconque Américain, moitié explorateur, moitié pasteur, comme on en voyait ici une fois tous les dix ans à peu près." 91/

Pendant la demi-douzaine d'années qui a suivi la première installation bernardine, et où il est possible de se déplacer sans entraves dans cette partie de l'Asie, on relèvera les passages de deux journalistes européens (92/), du Consul américain à Yunnanfou (93/), d'un délégué des écoles de Londres (94/), et d'un jeune milliardaire américain (95/).

Mais on mettra surtout en évidence le séjour à la Mission de deux grands voyageurs, Louis Liotard et André Guibaut, envoyés par le journal L'intransigeant en reportage, et qui ont passé 78 jours en compagnie des missionnaires (96/). Le second a fait un récit plein de poésie et très bien senti de l'expérience absolument unique de vivre au milieu des Pères dans Missions perdues au Tibet.

Les Pères auront une autre visite notoire, peu après la guerre, en été 1946. Le P.Christian Simonnet, en poste au Tonkin, est reçu à la Mission catholique, et lui aussi laissera un témoignage de son voyage, plein d'enseignements pour qui veut comprendre l'esprit qui habitait les acteurs de cette épopée collective. Son livre porte le titre significatif de: Thibet. Voyage au bout de la chrétienté.

L'occurrence de rencontrer des Occidentaux est exceptionnelle. Lorsque le P.Simonnet arrive à Tsechung, il est le premier Père étranger à la Mission du Tibet, à venir rendre visite au P.Goré chez lui, depuis son installation trente ans plus tôt! A Bahang, cela faisait vingt-cinq ans que le P.André n'avait pas eu de visiteur! Naturellement une telle perspective emplit emplit de joie :

"Chez le pionnier chrétien isolé, c'est toujours la même allégresse de la visite de l'hôte rare et inespéré (...)." 97/

#### 6.4. Le Tibet des missionnaires : Terre d'exil ou nouvelle Patrie?

##### 6.4.1. Les épreuves de la vie en Mission

Dans son article : "Vers la Terre des Esprits", le P.Tornay fait une longue énumération :

"Péril des fleuves, péril des brigands, péril des peuplades, péril de la solitude... dans le travail, dans les cauchemards... les veilles dans la crainte, la faim... la soif... le froid... la nudité." 98/

A plusieurs reprises, il nous a été donné d'évoquer la formidable abnégation de ces ouvriers apostoliques. Les conditions sont rudes tant du point de vue matériel, que du point de vue psychique.

Le P.Melly souligne la dureté de la vie en Mission :

"Notre situation est difficile, climat, dangers de toutes sortes, nourriture, nous mangeons pour vivre (...)." 99/

André Guibaut s'attache au fait que ces missionnaires se sont dépouillés de tout pour annoncer le Christ, et qui pour cela :

"(...) luttent à l'autre bout du monde, contre la solitude, le doute, la tentation, contre eux-mêmes." 100/

Dans la foulée, ce même explorateur, un parpaillot au dire des Bernardins, et à qui on ne pourra faire le reproche de complaisance envers la religion catholique, reconnaît de bonne grâce chez ses hôtes un total renoncement à leur personne :

"Leur sacrifice n'était pas dans le sang versé, mais dans l'acceptation de leur vie, sans espérances temporelles, tous liens rompus, au milieu d'une indifférence vaguement hostile, avec les déceptions de leur ministère suprêmement ingrat : une parodie d'existence terrestre, tout en grisaille, avec des moissons dérisoires." 101/

La souffrance de l'apparent insuccès de leur mission évangélisatrice n'a d'égale que l'oubli immanquable et réciproque de ceux qui ont compté

pour eux, et le relâchement progressif des liens tissés naguère au pays. On peut voir dans la chambre d'un Père, à Bahang, des portraits :

"(...) les photos de parents, perdus pour toujours pour celui qui les avait apportées là, comme il était perdu pour eux, s'ils existaient encore (...)." 102/

L'abandon réciproque et l'incertitude sur le sort des êtres chers, autant d'échardes dans la sensibilité de ces expatriés!

Cependant, s'il en a coûté au missionnaire de quitter amis et proches, il aspire tout de même à s'acclimater et à s'intégrer. Il n'est certes plus perçu comme un prodige, ainsi que le P.de Andrada, Jésuite portugais surgissant au XVIIIème siècle dans un petit royaume himalayen :

"Un homme blanc, aux yeux blancs (ainsi nous appellent les Tibétains), c'était un phénomène dont ni leur mythologie, ni leurs lamas n'avaient jamais parlé ; c'était pour leur imagination une source inépuisable de doutes terribles et d'hypothèses émouvantes, une cause, peut-être, d'apocalyptiques révolutions." 103/

De toléré, l'évangéliste parvient rapidement par ses oeuvres caritatives, à gagner l'estime des indigènes. Mais toujours, il sera pour eux un Européen. Pour André Guibaut, la position des Pères n'est pas des plus confortables, car il leur faut vivre :

"(...) auprès de gens pour lesquels quoi qu'on fasse, on reste "l'étranger"(...)." 104/

A la fin du XIXème siècle, le P.Desgodins ressentait la pénible impression éprouvée depuis deux millénaires par les envoyés du Fils de Dieu :

"Au milieu des païens qui nous entourent, nous sommes toujours aussi seuls que Saint Paul ou Saint Antoine dans leur Thésbaïde." 105/

Le dépit qui transparait dans les mots suivants, lâchés par le P.Tornay, confirme, si besoin était, la douloureuse expérience que vivent les Pères, celle d'être seuls au milieu d'une foule. Après dix ans passés dans le Yunnan, il affirme dans un moment d'abattement :

"Je suis un étranger, sur une terre étrangère, une image du Christ (pas toujours très volontaire), venant parmi les siens qui ne le

veulent point recevoir, venant sauver bien malgré eux, les élus qui doivent être sauvés." 106/

La solitude du missionnaire n'est pas tant le fait de se trouver isolé, car, dans la plupart des cas, un confrère se trouve pas très loin, mais plutôt de se sentir privé de tout ce qu'on a aimé, de tout ce qui a formé son intelligence et sa sensibilité, de tout ce qui a fait de soi d'être qu'on est. Cette solitude-là touche aussi bien l'esprit que le coeur, que l'âme. La définition que donne le chanoine Tornay du "désert" relève de cet ordre de pensée :

"Ce n'est pas tant l'absence de monde, que l'absence d'un monde qui vous comprenne et qui vous flatte." 107/

Le chanoine Detry rejoint son jeune confrère dans sa manière d'appréhender le sacrifice du missionnaire. Il développe sa conception à ce propos dans le numéro 1 de la revue Grand Saint-Bernard - Thibet :

"Immolation du "moi", renoncement à la présence d'êtres chers, au réconfort moral d'êtres qui "pensent" identiquement." 108/

Dans ce même Editorial, M. Jules Detry met également à l'honneur le détachement dont le missionnaire doit faire preuve, et qui ne va pas de soi, comme on aurait peut-être tendance à le croire :

"Sacrifices aussi d'ordre matériel, de toute espèce. Oubli, momentanément peut-être, des "exigences" de l'hygiène, du confort moderne et d'autres facilités d'ordre temporel." 109/

Prenons une réalité aussi prosaïque que la nourriture. Le nouvel arrivant éprouve un peu de peine à s'y faire, et lorsqu'il y parvient, ce n'est pas sans mérite de sa part. Ce passage extrait de Daniel-Rops suffit à nous en persuader :

"(...) la cuisine de ce pays n'a rien qui puisse flatter nos gourmandises d'Europe... Le mets principal, un ragoût d'orge et de pois chiches, dans lequel essaie de cuire en vain une viande de conserve, tantôt dure comme du bois, tantôt avariée, ne s'arrose-t-il pas d'un bol de thé âcre, salé, où l'on fait fondre une bonne portion de beurre aussi rance que possible!" 110/

Les premiers jours, les Religieux sont pour le moins surpris par la cuisine indigène (111/), si bien qu'ils préféreront consommer parfois des denrées qu'ils connaissent, car :

"(...) les autres produits chinois ne nous descendaient pas, nous faisaient mal au cou." 112/

Directeur du Probatoire, le chanoine Tornay tient à se nourrir comme ses petits pensionnaires, à la désapprobation du P.Coquoz, pour qui cela n'était pas raisonnable :

"Je le lui ai reproché plusieurs fois, parce que, même à un Européen bien constitué, on ne conseille pas ce régime." 113/

Au-delà du désagrément causé par un art de se nourrir inhabituel, c'est la santé même du missionnaire qui est mise en péril!

Dans un tout autre domaine, il ne faut pas passer sous silence la pauvreté des conditions sanitaires.

Pour juguler la malaria, la typhoïde et autres maladies, les Bernardins n'ont en guise de docteur (114/) que le Guide médical du missionnaire, et pour tous médicaments les échantillons envoyés par des laboratoires. Exposés à toutes sortes d'affections, leur vie est plus particulièrement mise en danger durant les premières années du séjour en Asie :

"Ce n'est pas trop de dix ans pour acquérir, au prix de maladies dont ils ne savent pas le nom, faute de médecins pour les baptiser, cette sorte d'immunité qu'on constate souvent chez ceux qui n'ont pas succombé entre-temps et qui font alors des vétérans." 115/

#### 6.4.2. Tibétanisation des Chanoines

Une même réalité présente souvent deux visages, et, ce qui la veille paraît négatif (116/), peut se révéler positif le lendemain :

"L'étude des langues et l'adaptation aux coutumes locales, au climat, à la nourriture, au tempérament des gens, constituent l'ordinaire

de tout missionnaire." 117/

Plusieurs de ces facteurs, qui une fois dans les faits consacreront l'achèvement de l'accommodation, peuvent être envisagés d'une autre manière; de même pour d'autres aspects comme le desserrement des attaches.

Dans la Préface de l'ouvrage consacré au P.Desgodins, le Supérieur général des M.E.P., Monseigneur Quéguignier, affirme :

"Cependant, si une vie nouvelle prend naissance dans une rupture, elle n'est pas que renoncement négatif ; au contraire. A force de patience et de travail assidu, le jeune prêtre naît à un monde très différent mais enrichissant par sa langue, son style de vie, sa culture."  
118/

Veillons néanmoins à ne pas amenuiser les problèmes d'acclimatation aux nouvelles conditions, surtout au cours des premiers temps en pays yunnanais. Il n'est pas rare, dans la correspondance des Pères, de rencontrer, suite au récit de tel épisode stupéfiant (119/), une considération du genre :

"Allez donc comprendre la Chine!" 120/

Expression de désappointement face à un univers insaisissable, elle trouve une résonance dans cette réflexion du frère Rouiller (121/), au désespoir de jamais pouvoir y vivre harmonieusement :

"Ah, la Chine, quel pays! Quand je serai vieux, aveugle et estropié, je retournerai en Europe." 122/

Suivant l'injonction de Saint Paul, conseillant aux prosélytes de se faire grec avec les Grecs, les Bernardins se font chinois avec les Chinois. Ils se "nationalisent". Ils en sont conscients, bien plus, ce mouvement naît d'une volonté délibérée. Dans la Lettre du Thibet d'avril 1937, on peut lire :

"Il me semble que de plus en plus nous nous chinoisons (...)." 123/

L'heure n'est plus loin où plus rien de ce qu'ils voient ne les étonnera. Ainsi, le mémorialiste de la Mission éprouvera toujours plus de peine, à mesure que les années passeront, à relever les petits faits caractéristiques pouvant intéresser ses destinataires :



"Peut-être est-ce que lui aussi commence à se chinoiser et trouve très ordinaire ce qui les frappait les premiers temps de son séjour au milieu des "Célestes"." 124/

La sensation d'arrachement du Valais natal devient moins vive à tant passer d'années dans cet arrière-pays chinois. A celle-ci se substitue imperceptiblement un sentiment d'abord indistinct, et qui tend à se clarifier. Frappé par la fièvre typhoïde à la fin de l'année 1938, le P.Lattion tient les propos suivants :

"Eh bien! au commencement, il m'aurait coûté un peu de mourir ici; maintenant, non, il ne m'en coûte plus. Oui, sans doute, car le champ où l'on travaille devient une autre patrie." 125/

Demeurer trois semaines dans le chef-lieu de la Mission suffit à convaincre Maurice Tornay de la justesse de son option, il s'en dit en tout cas persuadé :

"Si, par impossible, je pouvais encore choisir, je choiserais ce que j'ai choisi. On est bien, on est heureux en mission. On broie du noir plus qu'ailleurs, mais aussi, les jours de soleil sont plus brillants." 126/

Une quinzaine de mois après avoir tourné le dos à la Suisse et abordé la Chine, le séminariste se révèle tout à fait envoûté par son pays d'adoption ; il évoque la fin de l'été sous ces latitudes à son frère Louis:

"L'automne en Orient, c'est plus beau que tout ce que tu as vu. Le ciel est si pur, que, tout de suite, on se sent apaisé en le regardant. La terre, où les fougères jaunissent, où quelques arbres s'effeuillent, à l'air si tranquille, qu'on la croirait inhabitée." 127/

Sur un mode très lyrique, le futur Directeur du Probatoire et curé de Yerkalo exprime l'attachement profond l'unissant à cette terre, à laquelle il se sent de plus en plus appartenir :

"En vous quittant, je croyais avoir tout quitté, même la littérature, la musique, tout ; or, tout m'a été rendu. Je ne sais pas de poésie plus émouvante que celle de cette terre en perpétuelle contemplation, ni de musique plus profonde, que celle des torrents dans la solitude." 128/

### 6.4.3. Le souvenir du Pays natal

Dans une lettre à son frère Louis, on trouve sous la plume de Maurice Tornay des mots très chaleureux à l'endroit des Marches du Tibet. Il termine sur ces paroles :

"Ainsi donc, mon frère, tu me vois aimer ma nouvelle patrie, ne pense pas que ce soit au détriment de l'autre." 129/

La phrase aurait pu se clore sur une tournure comme "mais bien au contraire", ce qui aurait tout à fait été dans le sens des propos qu'il adresse un an plus tard, en 1938, à la même personne :

"Il restera toujours un peu de terre valaisanne dans mon sang, va! Je suis un arbre transplanté après la croissance." 130/

Le Canton qui les a vu naître, les Religieux du Saint-Bernard ne l'ont pas oublié, ni d'ailleurs la parenté et les amitiés qu'ils y ont quittées. Nulle occasion n'est plus propice de reparler de ces êtres aimés, que la venue d'un contingent de missionnaires, arrivant en droite ligne de l'Hospice du Mont-Joux, comme cela fut le cas en mai 1936, en mars 1939, et en février 1947. Les "bleus" de 1936 sont de la sorte harcelés de questions :

"Après les premières salutations, ce sont les interrogations à n'en plus finir sur la Communauté, sur les confrères, sur tant de personnes chères que nous avons laissées en Europe." 131/

Il est fréquemment parlé du pays, également, lors des veillées tibétaines, passées autour d'un brasero, en fumant une bonne pipe et en conversant à bâtons rompus. André Guibaut recrée l'ambiance de ces soirées uniques faites d'instantanés partagés :

"Joie de bavarder avec des gens nés sous le même ciel, sur la même terre, qui ont vu les mêmes paysages, foulé les mêmes pavés, qui parlent votre langue (...). On appelle cela la nostalgie du pays. Mais qu'est-ce que c'est le pays? (...) tout ce dont on peut parler quand on se trouve entre Français au Loutzekiang (...)." 132/

Les Religieux du Saint-Bernard sont heureux aussi, à l'occasion, de se retrouver entre Valaisans, pour se remémorer le "Vieux Pays". Ce n'est ainsi pas une rareté du tout que de voir les pensées des Chanoines s'envoler vers des horizons connus.

Avant tout en direction de l'Hospice-monastère, lors des grandes fêtes religieuses comme la Toussaint, aux jours où l'on célèbre les deux Patrons de l'Ordre, Saint Augustin et Saint Nicolas, à l'heure des solennités de la Saint-Bernard de Menthon, le Fondateur de la Maison, ou enfin, à l'occasion d'événements aussi exceptionnels que la bénédiction abbatiale d'un nouvel Abbé-prévôt (133/).

Il faut souligner que le pays d'accueil ne sort pas toujours à son avantage du rapprochement avec le pays d'origine. L'éloignement et la séparation n'y sont d'ailleurs pas pour rien! Dans le cadre de l'Exposition missionnaire organisée en 1939, la Congrégation du Saint-Bernard a procédé à une présentation sommaire de ses activités. Pour ce faire, il a été réuni de la documentation, dont une partie franchira les océans pour aboutir dans les mains des confrères de Chine. Ces derniers de s'exclamer :

"Ah! ces belles cartes qui nous apportent, tout radieux, un paysage de notre Valais bien-aimé! Comme la Chine est morne, comme elle est morte à côté de notre incomparable Patrie!" 134/

Songer aux instants passés, et revivre des heures révolues, peut aussi engendrer un sentiment d'une nature un peu autre, et qui atteint les profondeurs de l'être, parce que lié à des souvenirs fugaces, à des réalités impalpables : la mélancolie. L'averti André Guibaut en démonte un des mécanismes :

"Ce qui vrille le coeur, débonde l'âme, c'est le détail familial, prosaïque, celui qui touche davantage la mémoire des sens que celle de l'esprit. Revanche de la banalité (...) dès lors que le triple obstacle du temps, de l'espace et de l'isolement les magnifie." 135/

Un autre processus fonctionne avec le levier de la "mémoire involontaire", tel qu'on le trouve dans A la Recherche du Temps perdu, de Marcel Proust. La réminiscence provoquée par une sensation olfactive, à la réception d'un colis, ne peut que nous faire penser au célèbre épisode de la "madeleine". A propos des gâteries contenues dans un paquet venant de La Rosière,

Maurice Tornay s'exclame :

"Tout ça sent bon, tout ça sent le pays, la jeunesse, ceux qu'on aime, c'est le parfum qui vient de très loin, nous rappeler de si touchants souvenirs." 136/

D'autres évocations ressuscitent les bonheurs connus autrefois dans ce petit coin de Suisse qui les a vu grandir. Dans une lettre à ses proches (137/), ce même Maurice Tornay se remémore et décrit des paysages de son enfance, attentif à la petite note restituant la vérité du lieu, à la touche significative traduisible par ses seuls familiers :

"Il y a des images qui me reviennent toujours : les Crettes, avec cette partie que l'on voit si bien, en montant d'Orsières ; les Crettes d'en-bas, avec la grosse pierre un peu plus loin que la cabane ; la Rosière, avec le frêne qui est en-bas de notre maison ; je regardais à travers les branches l'ombre qui descendait depuis le Catogne, et j'étais si heureux!" 138/

L'attachement à sa parcelle de terre conduit le séminariste à vouer une sorte de culte panthéiste à Dame Nature, à la différence près qu'il renvoie au Tout-Puissant, tout comme dans Le Cantique des Créatures, de François D'Assise. Certains accents de la prose missionnaire nous y font inévitablement songer. A preuve ces mots destinés par le P.Tornay à sa soeur religieuse :

"Si tu reviens au village, prends l'amour de ceux qui m'ont aimé, le parfum des fleurs que j'ai senties, la pureté des horizons qui me faisaient pleurer, et offre-les au Bon Dieu comme un hosanna de ma part, à l'heure du sacrifice du soir." 139/

L'esprit du missionnaire peut se diriger vers une période disparue et une contrée abandonnée, il peut aussi voyager dans l'espace uniquement, pour offrir un soutien au temps présent :

"Il fait si bon penser aux parents lointains! Non, je ne sais pas quelle meilleure consolation après la prière, que de revivre avec ceux d'autrefois." 140/

Le pendant de cette affirmation contenue dans une lettre à Joséphine, une de ses soeurs, se trouve dans celle qu'il a écrite à son frère Louis, où l'on sent combien il importe pour lui d'exister pour ses nièces et

nièces, auxquels il est très attaché, alors même qu'il ne les a pas tous connus avant son départ :

"Parle un peu de moi à tes petits chéris. Je voudrais qu'ils sachent qu'ici, très loin, vit quelqu'un qui les aime et qui ne les a quittés que pour mieux les aimer." 141/

Disons finalement que, rédiger une missive à l'intention des proches, c'est en quelque sorte passer un moment en leur compagnie, se retrouver au milieu d'eux, les voyant sans être vu lire la lettre de leur frère, de leur fils, de leur oncle :

"J'allais finir, mais je pense que le facteur arrivera, au soleil couchant, alors que vous serez à la cuisine, assis à prendre votre goûter. Tout en mâchonnant votre pain, vous m'écoutez. Et rien ne presse de finir. Bavardons un peu." 142/

#### 6.5. La circulation de l'information et ses effets

Retirés comme le sont les Religieux du Saint-Bernard, on vit un peu de façon marginale. On pourrait parler de deux dimensions : d'une part les vallées du Mékong et de la Salouen, avec leurs postes et leurs hameaux, et puis Tali, Yunnanfou, Tatsienlou et quelques autres villes avec lesquelles les Chanoines ont des contacts ; d'autre part, rien moins que le reste du monde ! Entre deux, une barrière, infranchissable ou presque, que les moyens de communication s'efforcent de transpercer.

Nous allons nous intéresser aux ponts jetés entre ces deux univers : les lettres et imprimés joignant les deux rives opposées.

##### 6.5.1. A propos des Bernardins d'Europe et de Chine

Faisons toutefois auparavant le constat de la précarité des liaisons entre les missionnaires eux-mêmes. Principalement lorsqu'ils n'habitent

pas la même vallée et que les cols sont fermés par la neige (143/). A ce point là :

"(...) le Loutzekiang est verrouillé comme une prison (...). Alors, plus de communications, on ne sait plus rien de ce qui se passe dans le monde. Cela peut durer des semaines, des mois." 144/

Si de Bahang ou Siao-Weisi on ignore tout des événements qui se produisent à Pékin ou Rangoon, on n'en saura pas plus sur ceux qui ont pour théâtre Rome ou Berlin. Seulement, même lorsqu'il s'agit d'entrer en contact avec la Cité épiscopale, tout ne va pas pour le mieux, et les nouvelles ne sont ni de première main, ni de première fraîcheur :

"Ils (N.d.l.r. les Pères) reçoivent aussi une feuille de chou : la Vérité, imprimée par leur évêché à Tatsienlou. Cette petite ville ne se trouve qu'à quatre cents kilomètres de Bahang à vol d'oiseau, mais les difficultés de communications sont telles qu'il faut entre vingt-cinq et trente jours pour que leur parvienne la double page où sont condensées les nouvelles des journaux chinois." 145/

Pour ce qui est des relations épistolaires entre les Pères de la "Mission de l'Intérieur", elles posent moins de problèmes : on correspond à intervalles plus ou moins rapprochés.

Fin 1934, le P.Coquoz s'en va pour Siao-Weisi, faisant éclater la cellule initiale. Le nouveau curé du "Petit-Weisi" s'efforce d'envoyer chaque semaine un petit mot à ses confrères.

Les nouvelles pouvant toucher une plus large audience sont consignées dans des éphémérides (146/), instituées par les missionnaires pour diffuser les informations sur des faits marquants. Les reclus du Loutzekiang leur font toujours bon accueil :

"Bien plus intéressants pour les hôtes de Bahang, les bulletins mensuels dactylographiés par les missionnaires, ou copiés à la main s'ils n'ont pas de machine, qu'échangent les postes de la région pour se tenir au courant des nouvelles locales, et qu'ils s'adressent à l'occasion du passage d'un voyageur ou d'une caravane." 147/

Ces chroniques content, avec une espièglerie significative d'un certain esprit missionnaire, quelques anecdotes marquantes. L'explorateur Guibaut découvre le Canard de Yerkalo, du P.Victor Nussbaum, il nous livre ce qu'il a pu en penser :

"Le Canard -enchaîné au trône du Dalai-lama, se plaît à rappeler Totor-, porte l'empreinte de cette sorte de gouaille des missionnaires, de leur goût des plaisanteries de potaches." 148/

Quelquefois, on envoie quelques exemplaires de ces bulletins en Europe. Ce que fait le chanoine Tornay, qui en adresse à sa soeur Anna, assortis d'un "avertissement au lecteur" :

"Voici, ci-joint, quelques feuilles pleines de vérité et de rigolo. Là-dedans, mieux que par les lettres, tu peux te rendre compte de ce que nous sommes." 149/

Qu'en est-il de la correspondance entre la Chine et l'Europe? De délicat à l'arrivée des Bernardins, son passage deviendra franchement chaotique dès les prémisses du Conflit mondial, pour s'interrompre en janvier 1941. Des lettres du "Vieux Continent", les Chanoines en reçoivent de diverses origines. Tout d'abord, de l'Hospice du Grand Saint-Bernard, trop peu prodigue à leur goût en matière de courrier. En août 1936, dans la Lettre du Thibet, on peut lire :

"Plus reçu de nouvelles du Grand depuis la fin juin. Ecrivez-nous donc (...)." 150/

Les Bernardins de Chine déplorent également la brièveté de ces missives, et ils le font savoir à leurs correspondants :

"Elle est courte, trop courte pour notre désir d'apprendre des nouvelles et de vivre avec vous." 151/

Ce rappel à l'ordre de la Communauté de Weisi relativement à la chronique mensuelle montre comme on tient aux lettres du Valais. La joie de la lecture fait cependant oublier toutes les remontrances :

"Il faut être loin pour comprendre combien font plaisir les lettres des confrères." 152/

On fait grand cas en Mission des relations épistolaires, d'où les préparatifs consécutifs à la réception d'un envoi des Chanoines d'Europe; l'arrivée d'un message donne lieu à une véritable cérémonie :

"Dès son apparition (N.d.l.r. de la volumineuse enveloppe), chacun s'installe, allume sa bouffarde, et, généralement le non-fumeur de la bande, commence la lecture." 153/

Le plus souvent, ce rituel se déroule juste après le souper. Au cours de la soirée, chacun y va ensuite de son petit commentaire...

Malheureusement, la lettre mensuelle du Monastère valaisan, qui leur apporte un peu d'air du pays, aura toujours plus de peine à parvenir à ses destinataires, tout comme les notes privées du Prévôt et du Prieur, et les messages des parents et amis.

Pourtant, depuis les années 1920 (154/), le service postal s'est considérablement développé, multipliant les bureaux et agences, créant de nouvelles liaisons, étendant son réseau. Toutes les stations sont desservies plus ou moins régulièrement par des estafettes, le courrier met un peu moins de deux mois pour atteindre Weisi.

La circulation dans le sens inverse, à savoir de la Chine vers l'Europe, est également soumise aux aléas de la conjoncture politique, ou plus exactement dit, des opérations militaires se déroulant sur le territoire chinois, dès l'agression nipponne.

Il y a d'abord la correspondance personnelle échangée par les Religieux avec des destinataires européens. Certains Chanoines déploient une activité d'épistolier très importante (155/). Puis il y a la Lettre du Thibet, que les partants de 1933, sur l'injonction du Saint-Bernard, se font un devoir d'adresser à leur Congrégation au terme de chaque mois. Cette chronique tiendra au courant les confrères des faits et gestes, des bons et mauvais moments de la Communauté chinoise. Au moment où se pose la question de savoir s'il faut mentionner, au risque d'effrayer les candidats missionnaires, la fuite dans la Salouen devant les troupes maoïstes de la "Longue Marche, en été 1936, la solution préconisée par le frère Rouiller est claire:

"N'ayez pas peur de l'envoyer. Il faut qu'ils voient ce qui se passe par ici. Ce n'est pas tout rose." 156/

La dernière expédition parvenue à destination porte la date du 30 janvier 1941 (157/).



### 6.5.2. A propos des "potins mondiaux"

Après avoir traité de la circulation des informations concernant ce qui se passe dans la "Mission de l'Intérieur", ou à L'Hospice du Mont-Joux, intéressons-nous aux annonces d'intérêt plus général, nous pensons aux faits divers et à la vie politique considérés à l'échelle planétaire, ce que les P.Simonnet appelle les "potins mondiaux"(158/). Elles parviennent jusqu'aux oreilles des missionnaires par des canaux fort divers.

La première filière consiste dans les renseignements fournis par des ecclésiastiques, installés à l'est (Tatsienlou)(159/) et au sud (Tali)(160/) de la Mission. Parallèlement, on disposera de ceux que feront parvenir à Weisi ou à Tsechung, les membres de la Communauté en déplacement, comme le P.Coquoz, depuis le Tonkin en 1939 (161/), ou MM.Chappelet et Tornay, en route pour Hanoï en 1938 (162/). Les missives du Saint-Bernard font aussi parfois allusion à la situation mondiale, ainsi une lettre envoyée par l'Abbé-prévôt (163/).

Les nouvelles rapportées par des visiteurs extérieurs à la sphère dans laquelle sont confinés les Pères du Saint-Bernard et des Missions-Etrangères, relèvent de ce que nous appellerions la deuxième filière. Dans cette catégorie, nous rangerons l'ancien vice-mandarin de Weisi qui, sa fonction abandonnée, retourne une fois sur le territoire qu'il administrait (164/), amenant son lot d'exclusivités. L'exemple le plus frappant de l'avidité des Religieux relativement aux informations en général, nous est fourni à l'occasion de la visite du P.Simonnet. Celui-ci soutient :

"Je suis largement mis à contribution par tous pour raconter en long et en large ce qui se passe dans le monde." 165/

Bombardé de questions, le missionnaire de Hanoï donne force détails aussi bien sur les événements d'Indochine française (166/), que sur l'état de santé de l'Eglise apostolique, ou que sur des futilités comme les petites nouveautés de Paris.

Cependant, au cours des premières années en pays yunnanais, ce sont les Pasteurs de Weisi qui permettent aux Bernardins de rester informés des

circonstances, heureuses ou malheureuses, qui secouent la planète. C'est la troisième filière. Les voisins protestants ont un poste de T.S.F. dernier cri, suffisamment puissant pour capter Hanoï et Saïgon, et par bonnes conditions, certains émetteurs européens. On ne compte plus les nouvelles (167/) parvenues à la Mission catholique par l'intermédiaire de la radio de M. Bolton. Celles-ci portent souvent sur l'Europe, en état de guerre larvée dès le milieu des années 1930. Parfois le pasteur américain mande un billet chez les Bernardins, tandis qu'à d'autres occasions les Chanoines, alertés par une rumeur, se rendent en toute hâte à la Mission protestante.

A l'exception de ce qui leur est communiqué par le biais de l'appareil de T.S.F., les nouvelles arrivent invariablement avec retard à la connaissance des Religieux suisses, tant et si bien que ces derniers sont très contrariés d'apprendre en mai 1940 qu'ils ne pourront prochainement plus disposer de cette "agence d'information" :

"Mr. Bolton nous dit qu'il va bientôt quitter Weisi et qu'il ne reviendra plus. Après son départ, nous n'aurons plus de nouvelles un peu récentes."

Le pasteur met à exécution son projet, et à partir de la fin de l'année 1940, les Pères bernardins n'ont plus à disposition d'autres nouvelles que celles communiquées par les Chinois. Seulement, on leur accorde moins de crédit qu'aux "news" exclusives de l'Américain Bolton. Tiré de la lettre collective de décembre 1940 :

"Les Chinois nous disent que l'Amérique et la Russie ont déclaré la guerre au Japon. Tokio serait anéantie par l'aviation américaine et les Chinois auraient repris plusieurs villes. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela?..." 170/

Des informations, on n'ose pas en ce cas parler de nouveautés, peuvent également avoir pour origine des magazines ou des quotidiens européens. Il s'agit là de la quatrième filière. Pour ce qui concerne les gazettes, il est dit que :

"Les journaux les plus frais datent d'un bon mois à leur arrivée à Weisi." 171/

Quant aux illustrés (172/), ils remontent encore bien plus dans le temps

au moment où ils sont lus, surtout dans des lieux inaccessibles comme le Loutzekiang :

"Quand le facteur d'occasion vidait sa hotte, le destinataire (...) classait religieusement journaux et revues dont il commençait la lecture par les numéros les plus récents, remettant à plus tard ceux qui dataient de six mois parfois." 173/

Nonobstant ces retards parfois importants, les missionnaires sont très friands de ces nouvelles "à retardement", en particulier après un long hiver coupé du monde extérieur, comme MM. Liotard et Guibaut à Bahang. Ceux-ci représentent le type de réflexion qui surgit à l'esprit au moment où l'on dépouille le premier courrier :

"Le condensé d'une demi-année d'histoire de l'humanité : machine infernale prête à éparpiller son chargement de catastrophes, de guerres, de révolutions, de morts brutales. Pourtant, quelle morbide curiosité s'éveillait déjà en nous." 174/

### 6.5.3. La transformation de l'"Homo missionarius"

Une légende dorée de contes pittoresques a été édiflée autour des propagateurs de la Bonne Nouvelle. Le chanoine Fournier nous fait dans les grandes lignes la description d'un Père :

"Pour bien des gens, le missionnaire est un vieil homme à longue barbe, au visage tanné, qui vit dans des pays lointains, parmi les peuples noirs ou jaunes, et qui revient parfois dans sa patrie, ayant perdu ses dents, oublié sa langue maternelle, et les bonnes manières des peuples civilisés..." 175/

Transitant par Hanoï, au printemps 1936, pour rejoindre le Yunnan, c'est sous un aspect similaire que le prêtre du Tonkin apparaît au jeune séminariste Tornay. Il confie ses impressions à ses parents :

"Les missionnaires sont très amusants. Sans compliment, ils entrent chez vous et s'assoient n'importe où, sans vous demander la permission. Ils fument, sans se douter que la fumée puisse vous déplaire. Pour se connaître, il suffit de se voir, à peine besoin de se toucher

la main ; chez eux, on est chez soi ; chez soi, c'est aussi chez eux ; ils nous présentent à fumer, mais ils préfèrent qu'on refuse, parce qu'ils n'ont pas trop de tabac. Voilà comme je vais devenir." 175/

Si l'on en croit Maurice Tornay, on change donc en Mission, et peut-être pas seulement au niveau comportemental, comme suggéré plus haut, mais bien plus en profondeur. Ceci n'est guère étonnant, à force de séjourner dans des contrées où l'on est soumis à un tel retranchement de l'extérieur, et à une telle solitude. Le moins qu'on puisse dire est qu'il faut une force de caractère peu commune pour conserver son équilibre moral dans ce genre d'environnement :

"Seul un tempérament exceptionnellement trempé peut arriver à rester lui-même, et à se maintenir dans de telles conditions pendant toute une vie, pour les mêmes raisons qui l'ont fait quitter sa famille et sa patrie (...)." 176/

Les dangers menaçant la santé mentale du missionnaire sont de différents ordres. Le P.Simonnet, se basant sur l'expérience acquise au Tonkin, parle de la neurasthénie, de l'obscurcissement de l'esprit, de l'alcoolisme et de déchéances pires encore. Personne n'est à l'abri de la défaillance, et il arrive parfois qu'un Père succombe (177/).

Il semble néanmoins que les Religieux du Saint-Bernard soient bien armés pour venir à bout de ces épreuves, à l'exemple des Pères français. A propos du P.André, en poste à Bahang, il est dit :

"Ce tempérament du paysan français (...) est de ceux qui peut le mieux supporter l'existence de missionnaire au Thibet." 178/

Convenons que le sentiment du missionnaire est exposé à de rudes coups. L'isolement d'une station perdue pèse sur ses épaules comme une chape de plomb. Aussi, la visite d'un confrère ou le passage d'un voyageur sont-ils la source d'une joie indicible. Mais la solitude suivant le départ du compagnon d'un moment n'en est que plus difficile à soutenir. Les Français Guibaut et Liotard s'apprêtent à quitter Bahang et son curé:

"A la veille de nous séparer, il n'y a pas de place dans nos conversations pour "la prochaine fois..., quand vous reviendrez..., lorsqu'on se reverra." Burdin sait, et nous savons aussi bien que lui, qu'il

n'y a point d'avenir qui puisse nous réunir. Il est rare qu'on se quitte avec une aussi absolue certitude de ne plus se revoir jamais. Pourtant nous n'avons pas trente-cinq ans!" 179/

De telles déchirures laissent des traces, de même que la constatation de voir les rangs de ceux que l'on a connus s'éclaircir. Ayant pris connaissance de la chronique mensuelle de la Communauté de l'Hospice, le mémorialiste fait la remarque suivante dans la lettre envoyée en retour :

"L'énoncé des signatures, pour la plupart inconnues de nos anciens, provoque de leur part quelques réflexions : Rien que des nouveaux! on ne connaît bientôt plus personne là-haut!" 180/

Le temps poursuit inexorablement son travail de sape. Il augmente d'une part la douleur de l'expatriation, entretenue par des effets personnels amenés d'Europe, témoins d'une tranche de vie laissée derrière soi :

"Pauvres objets venus d'au-delà des mers, échoués là après des voyages aventureux, paraissant tout dépaysés d'avoir été arrachés à leur province pour alimenter la nostalgie d'un missionnaire(...)." 181/

Le temps lamine d'autre part la souvenance de cette existence antérieure glissant au second plan, à l'écart des préoccupations immédiates. Un an après son établissement dans la Mission, Maurice Tornay écrit :

"Pour finir en beauté et en vérité : beaucoup de choses quittées d'Europe ont déjà passé dans le flou." 182/

Ce détachement n'est peut-être pas si paradoxal qu'il n'y paraît. Il n'est qu'à se pencher sur le cas du P.Genestier, mort à plus de huitante ans, et sans relations depuis longtemps avec sa famille : cloîtré dans le Loutzekiang, pendant plus de cinquante ans, il n'y avait pas vu le moindre représentant. Savoir dès lors que les quelques lettres de France retrouvées dans ses papiers après son décès, datent de plusieurs décennies ne stupéfiera personne. Pas André Guibaut en tout cas, pour qui le relâchement progressif des liens épistolaires peut aisément s'expliquer :

"Effort d'accorder nos pensées à celles de nos correspondants ; nous n'appartenons plus au même monde. Rien d'étonnant qu'au bout de quelques années, les missionnaires renoncent peu à peu à écrire aux gens qui leur sont chers : à quoi bon les entretenir de choses qu'ils ne

connaîtront jamais et qui ne peuvent guère les passionner, étrangères qu'elles sont à leur soucis." 183/

Installés durant un hiver à Bahang, MM.Liotard et Guibaut ont tout loisir d'observer sur leurs compagnons "de captivité", les effets de cette claustration : on se désintéresse des informations venant d'Europe :

"Burdin nous a appris le naufrage du "Pourquoi pas?" et la mort de Charcot, incidemment, sans s'y arrêter, avec des nouvelles sur la guerre d'Espagne qui lui sont parvenues avant notre arrivée. Déjà le monde qu'il a quitté commence à lui être indifférent." 184/

Très vite, les nouvelles locales, que s'échangent les stations et véhiculées par les bulletins missionnaires, prennent une plus grande importance que les communiqués des Etats-majors républicain et nationaliste, rapportés par la presse et les radios européennes, à propos de cette Guerre, où rien moins que la destinée des démocraties occidentales est en train de se jouer :

"Qui s'en étonnerait? Nous-mêmes, déjà, nous sentons que s'émousse notre intérêt pour ce qui est au-delà de notre horizon." 185/

L'observation finale d'André Guibaut signifie déjà que la réclusion accomplit son oeuvre sur la conscience du baroudeur. Comment pourrait-il en être autrement? Il est forcément amené à relativiser les événements, même ceux qui pourraient changer la face du monde, à partir du moment où il concède que, enfermé dans les montagnes du Tibet, l'univers entier pourrait basculer dans le vide sans qu'il n'en puisse rien savoir.

Cet extrait de son livre, plus que tout autre raisonnement, indique le changement de perspective qui s'est opéré en lui :

"Placé depuis moins d'une semaine sur l'orbite de ce microcosme, je me sens plus lié déjà à mes nouveaux compagnons (...) qu'à tout le reste : le sort du P.Nussbaum, que pourtant je n'ai jamais vu, me préoccupe davantage que l'issue de la bataille de Madrid." 186/

P A R T I E 4 :

FORMES PRISES PAR L'ADVERSITE : DU DECLIN A L'INTERRUPTION

CHAPITRE VII : On ne peut dissocier la Mission du Tibet de ce qui, dans son environnement proche ou lointain, conditionne son existence.

Au niveau local et régional : en quels termes les Pères sont-ils avec les détenteurs du pouvoir, religieux ou civil? A l'échelle du "continent" chinois : comment les Bernardins sont-ils touchés par les troubles intérieurs (guerre civile) et le péril extérieur (agression nipponne).

Le cas particulier de Yerkalo. Comment les assises de cette chrétienté ont-elles peu à peu été minées par les chefs religieux?

CHAPITRE VIII : On en arrive à l'épisode ultime de l'entreprise bernardine dans les Marches : le bannissement. Quels ont été les signes avant-coureurs de cet effondrement? Après l'occupation du Tibet oriental, on assiste à la mort lente de la Mission. De quelles façon les autorités chinoises ont-elles amoindri la marge de manoeuvre des Bernardins?

L'esprit de résistance des Chanoines ne les a pas préservé du pire. Les Pères se sont-ils attendus à être chassés d'un instant à l'autre, ou ont-ils espéré jusqu'à la fin un retournement de situation?

## C H A P I T R E 7

### CONFRONTATION AUX DEFIS DU TEMPS

---

#### 7.1. Relations des Chanoines avec les autorités locales

##### 7.1.1. La double suzeraineté des Marches tibétaines

En cette première moitié du XXème siècle, on assiste dans la partie du Tibet oriental que nous observons, à une formidable lutte d'influence entre la République chinoise d'une part, et les monastères lamaïques d'autre part, l'enjeu de ce conflit étant la domination des habitants de la région, qui versaient l'impôt impérial ou un droit de fermage.

Les populations des Marches sont donc mises en présence de plusieurs maîtres, établis parfois de part et d'autre de la frontière sino-tibétaine, ceux-ci ou ceux-là étant prédominants dans un secteur donné suivant l'époque concernée ou la position géopolitique.

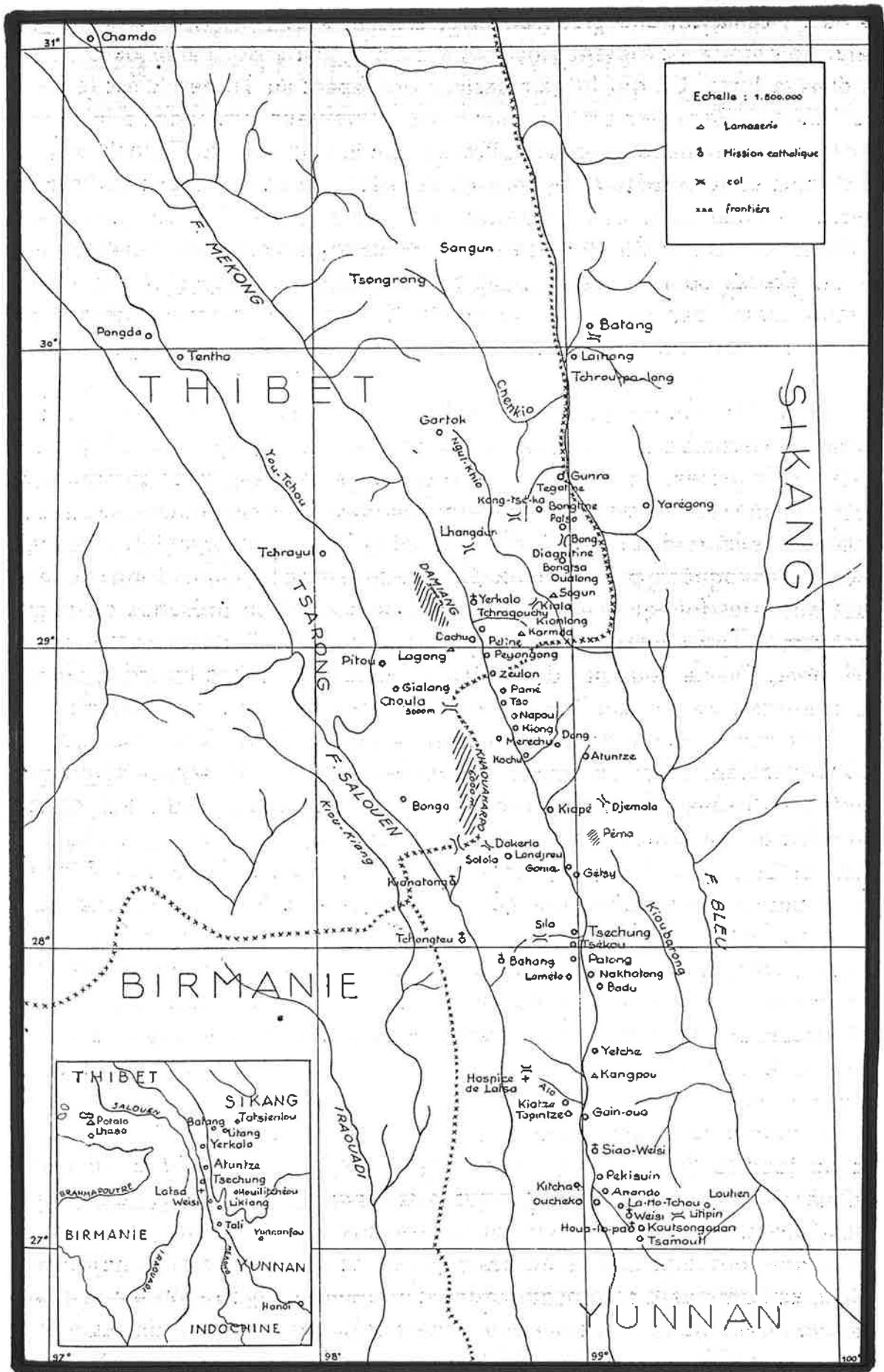
Relevons au passage qu'il arrive aux lamaseries tibétaines d'exercer leur mainmise au-delà des limites du "Royaume interdit", à l'intérieur duquel elles imposent leur loi.

Placées au milieu de ces rivalités, les missions catholiques en font évidemment les frais, Chinois et Tibétains ne souffrant simplement pas qu'un élément tiers, de surcroît étranger au pays, vienne poser ses pions dans un jeu déjà suffisamment complexe.

Il s'impose d'effectuer un retour en arrière pour saisir les circonstances prévalant au milieu des années 1930, dans cette sorte de no man's land placé à cheval entre les Etats chinois et tibétain.

Au tournant de notre siècle, le Tibet est l'enjeu des rivalités sino-britanniques. Les Anglais prennent l'initiative d'un coup de force à





Grand Saint-Bernard - Tibet, p.3

"Carte de la Mission Yunnan - Sikang - Tibet"

l'automne 1904, en marchant sur Lhassa. Cette campagne convainc les Chinois, une fois les troupes de Younghusband retirées, de renforcer leurs positions dans la zone limitrophe des Marches du Tibet. Le contrôle des "Célestes" devient plus effectif sur cette partie de leur Empire. Abandonnée jusque là aux lamas, l'administration est confiée à des sous-préfets chinois, les chefs indigènes sont écartés. Pékin envisage même d'y créer une nouvelle province, le Sikang, avec pour capitale Batang.

La révolution anti-dynastique de 1912 vient contrecarrer ce projet. Pis encore, profitant du marasme régnant dans l'Empire du Milieu lors des premières années de la République, les sujets du Dalaï-lama envahissent en 1918 les territoires disputés par les voisins chinois et tibétain. Dernier épisode, avant l'arrivée des Chanoines, les "fils de Han" repoussent les soldats du "Royaume interdit" à l'ouest du Fleuve Bleu en été 1932. Ainsi, durant le séjour des Religieux valaisans, c'est le Yang-Tsé-Kiang qui, du 33ème au 29ème de latitude nord, constituera la limite entre les deux pays.

Dans la réalité, les conflits de souveraineté ne manqueront pas durant toutes ces années, et bien souvent il ne sera tenu aucun compte des frontières politiques entre les deux Etats (1/).

#### 7.1.2. La position de la Mission catholique

Dans la Corne du Yunnan sont imbriqués inextricablement le nouveau droit imposé par la Chine, représenté par un mandarin (à Weisi et Atentze), et le droit coutumier, manifesté par la présence d'un roitelet (à Kampou et Yétche), outre le droit "ecclésiastique" dicté par les lamaseries (Karmda, Lagong, etc.). Rappelons également que la "Mission de l'Intérieur", pour l'essentiel dans le Yunnan, est en partie (Yerkalo) dans le Kham tibétain, ce qui ne rend son statut juridique et administratif que plus difficilement cernable.

De plus, il n'est pas inutile de mentionner que les Gouvernements de Nankin et de Lhassa voient leurs instructions parfois guère suivies à la lettre par les personnes censées les exécuter, les mandarins et les

lamas-chefs se comportant dans le secteur en véritables souverains. D'autre part, la transmission des ordres par le vice-roi de la Province à Yunnanfou et le gouverneur tibétain de Chamdo, ne s'effectue pas avec empressement, ces deux personnages étant plutôt portés à gouverner sur leurs états, sans en référer autrement à leurs autorités centrales respectives.

Cependant, même en faisant abstraction de ces problèmes internes, il est patent que l'emprise du gouvernement de Nankin sur les Marches du Yunnan et du Setchouan n'est pas aussi totale qu'il le souhaiterait. Les roitelets indigènes et les chefs des lamaseries ne renoncent pas aisément à leurs anciens droits et privilèges.

Le point de vue du P.Nussbaum, qui accueille les chanoines Coquoz et Melly en voyage de reconnaissance sur la "Terre des Esprits" au printemps 1931, résume parfaitement le chemin parcouru depuis la conquête des Marches par les Mandchous, en 1726 :

"Voici que nous atteignons les Marches du Thibet, la partie de ce pays qu'au cours des siècles Chinois et Thibétains se sont disputée sans cesse. Pour l'instant, sur la carte le pays est chinois ; mais les Républicains de Nankin, pas plus que les anciens Célestes de Pékin, n'ont jamais pu rendre leur autorité effective." 2/

Pour les Pères du Saint-Bernard, ce n'est pas une mince affaire que de se frayer un chemin à travers le dédale des législations et des coutumes en vigueur dans ces régions. Pourtant, il s'agit de se créer les meilleures conditions pour y oeuvrer, et le cas échéant, de trouver un "modus vivendi" avec les lamas-chefs, les roitelets et les mandarins.

Il est grand temps de se pencher sur le commerce entretenu par les Religieux du Mont-Joux avec les pouvoirs locaux.

### 7.1.3. Les Bernardins au contact des instances civiles

Les Pères du Saint-Bernard échangent avec les roitelets de la contrée des relations de bon voisinage. Dans le Mékong, entre les bourgades de Siao-Weisi et Tsechung, règnent à Yétche et Kampou, deux de ces "souverains déchus", qu'on peut qualifier de la sorte tant leur vassalité

est manifeste. La remarque faite par le chroniqueur à propos de Yétche arrive pour le moins à nous en convaincre :

"Seulement cette royauté n'est plus très effective : elle est actuellement bien engagée sous la vigilante tutelle de la République chinoise..." 3/

De passage dans cette même "capitale" juste après la guerre de 1939-1945, le P. Simonnet ne fait pas montre de plus d'obligeance envers une telle "monarchie"(4/). La Mission a toujours vécu en bonne intelligence avec le roitelet du lieu, les Pères rendent de la sorte une visite de courtoisie au "roi des Mossos", à Yétche, en août 1934.

Dans le même ordre, les Chanoines ont d'excellents rapports avec les chefs de village, des alentours. Pour exemple, signalons l'amitié qui unit Robert Chappelet, le collaborateur laïc, à Noupa, le chef lissou de Sékine, hameau situé au pied du Latsa, sur le versant Salouen. Les Bernardins sont particulièrement heureux de ce sentiment partagé au moment où il faut recruter des ouvriers pour les constructions.

Pour ce qui regarde les autorités chinoises, le protectorat français sur les Missions catholiques de Chine les rend des plus acceptables (5/). Lorsqu'un problème se pose relativement à la gestion ou à la protection de la Mission, les clercs s'en remettent au Consulat français de Yunnanfou. Pour les questions mineures, les Pères s'adressent aux administrateurs de leur région. L'avant-dernière sous-préfecture chinoise sur la route du Tsarong tibétain est Weisi. Le mandarin résident a juridiction dans le Mékong jusque peu avant Tsechung, et dans la partie correspondante du Loutzekiang. Les chefs locaux sont placés sous son autorité, et sont périodiquement convoqués au "yamen" pour consultation. Une milice locale, garde prétorienne forte de quelques dizaines de soldats, assure la protection du sous-préfet.

L'unique préoccupation des édiles semble avoir été de s'enrichir aux dépens de leurs administrés, si bien que les sous-préfets accomplissant leur fonction en toute honnêteté sont regardés comme autant d'exceptions. Ainsi celui qui termine son mandat au printemps 1940 :

"La population de Weisi regrette son départ parce qu'il n'a pas pressuré le peuple. Un tel mandarin est aussi rare qu'un corbeau blanc! 6/

Les Bernardins ont tout intérêt à être en bons termes avec le représentant de la République chinoise, vu que tout doit transiter par lui. Aussi s'emploient-ils à s'attirer ses bonnes grâces. Les résultats obtenus ne sont parfois pas conformes aux attentes, on a vu cela lors des interminables tractations engagées pour que soit délivré le permis de construire l'Hospice du Latsa.

#### 7.1.4. L'hostilité des pontifes du lamaïsme

Nous avons vu auparavant le peu de considération que les Chanoines vouaient aux lamaïstes, et c'est encore peu dire si l'on pense qu'ils n'ont pas hésité à les qualifier, à plusieurs reprises, dans leur correspondance de "nazis". Connaissant toute la charge émotionnelle que contient ce terme à la fin de la guerre, le propos se révèle d'une violence inouïe. Extrait d'une lettre du chanoine Tornay, datant de février 1947 :

"Akio et Cie se révèlent des nazis très avertis dans l'art de faire souffrir le pauvre peuple... chrétien." 7/

Les grands prêtres de la "religion des lamas" ne sont pas en reste pour ce qui est de l'estime dont jouissent les Pères.

Essayons d'en découvrir les raisons.

Il faut savoir en premier lieu que le lamaïsme représente une puissante organisation féodale, chaque monastère possédant des propriétés qu'il loue à des paysans, et qu'il exerce une domination sans partage sur une population que le système met dans un état de soumission.

Dans ce type d'organisation, les pouvoirs civils et religieux sont entremêlés. De même qu'au temps des Princes-évêques de Sion, dominateurs des siècles durant du Valais, le distinguo entre temporel et spirituel n'a pas cours au "Pays des lamas". Si bien que toucher à l'un des deux piliers, l'aspect religieux en l'espèce, ébranlerait tout l'édifice.

La leçon à tirer d'une telle considération vient tout naturellement. Le P. Simonnet la formule pour nous :

"Il est donc logique que les lamas fassent obstruction à l'entrée, dans un pays où ils sont les maîtres, d'hommes qui risqueraient de ruiner leur influence s'ils venaient en nombre et s'organisaient." 8/

L'aversion du lamaïsme pour le christianisme ne réside donc pas dans le contenu du message, soit au niveau dogmatique, le bouddhisme affectant plutôt, à certaines conditions et de façon parfois relative, une manière de tolérance. C'est du moins ce que sous-entend un familier des Pères, le caravanier tibétain de Tsechung, Casimir Sondjrou :

"Les lamas, à ma connaissance, n'ont pas d'opposition de principe à toute autre religion, la preuve en est qu'ils laissent tranquilles les adeptes d'autres religions, par exemple chinois confucianistes ou mahométants, parce qu'ils ne font pas de prosélytisme." 9/

C'est bien plutôt dans l'ombrage qu'elle pourrait faire à son hégémonie, que les bouddhistes tiennent la nouvelle foi pour haïssable. La religion étrangère ne représente pas simplement pour les lamaïstes une doctrine, mais bien plus une force organisée menaçant de remettre en cause le fonctionnement de leur Etat ecclésiastique pluriséculaire.

La subordination au pouvoir civil du Dalaï-lama allant de pair avec l'obédience au pouvoir religieux, il n'était pas tolérable que des Européens viennent semer aux portes du "Pays des Lamas", les germes d'une autre croyance. En conséquence, il fallait tout essayer pour gêner l'entreprise apostolique des missionnaires.

Voyons maintenant les formes qu'a pris cette malveillance diffuse, cette animosité latente perçue par les Chanoines comme "odium fidei". Les motifs de dissension avec le catholicisme, il est vrai, ne font pas défaut :

- économique : les chrétiens s'acquittent de l'impôt et se soumettent à la corvée, on prête toutefois aux lamas de convoiter les modestes biens de la Mission ; cet argument n'est que partiellement valable, les autorités spirituelles et temporelles du pays y détenant l'essentiel des richesses

- nationaliste : les lamas, en s'opposant aux missionnaires, prétendent défendre les traditions du Tibet, et font reproche aux convertis tibétains d'obéir aux directives d'étrangers ; ce genre d'assertion n'est guère crédible pour le chanoine Emery :

"La xénophobie est faible, car les Thibétains n'ont guère de sentiment

national..." 10/

- social : l'autorité civile des lamas est reconnue par les Bernardins, en dépit de cela, on les soupçonne de vouloir instaurer un nouvel ordre social, accusation en partie fondée du fait que l'Eglise apporterait des transformations (lutte contre le servage et pour l'indépendance des personnes) ; d'un autre côté, il est exagéré de soutenir que ces petites communautés chrétiennes vont ébranler l'ordre établi

- politique : la non-assistance aux offices ayant pour cadre les lamaseries est considérée comme un acte de désobéissance civile, premier palier sur la voie d'un amoindrissement graduel du monopole lamaïque, ce que ne sauraient accepter les détenteurs de l'autorité suprême

Le risque d'une perte de prestige auprès des populations asservies, signe précurseur d'une possible émancipation, ne peut être couru par les tenants du lamaïsme, et nous semble être la cause principale de la lutte acharnée contre les missionnaires. Le Procureur de la Maison du Saint-Bernard soutient l'avis que cette inimitié a pour origine des :

"(...) raisons politiques, sociales, économiques, les lamas voulant maintenir leur autorité absolue sur le Thibet, et s'opposant au christianisme plutôt en tant qu'élément perturbateur qu'en tant que doctrine religieuse." 11/

## 7.2. Guerre civile et agressions de l'extérieur (1936-1945)

La Mission du Saint-Bernard s'est frayée une voie à travers les dédales que lui ont imposés les administrations civiles ou mixtes (civiles et religieuses). Pour ce qui regarde ce contexte rapproché, les Pères avaient quelques moyens d'infléchir la tournure des événements. Mais si l'on considère un contexte plus large, la Chine méridional dans son ensemble, il est indéniable que la prise que peuvent avoir les missionnaires sur les faits, s'amenuise comme une peau de chagrin.

Du début des années 1930 à la fin des années 1950, la Chine sera en pleine ébullition. Les embrasements successifs que connaîtra l'Empire du Milieu



"A la frontière de la Chine, de la Birmanie, de l'Inde et du Tibet"  
 Grand Saint-Bernard - Tibet, Numéro 2 d'avril-juin 1986, p.11



n'iront pas sans frapper de leurs effets l'existence de la Communauté du Saint-Bernard en Chine.

#### 7.2.1. Première apparition des communistes : la Longue Marche (1936)

L'accord de collaboration conclu entre le Kuo-Min-Tang et le Parti communiste chinois n'est pas vieux de trois ans lorsque Tchang Kaï-chek en décide unilatéralement la rupture en 1927.

Au printemps 1931, les avant-coureurs bernardins, MM.Coquoz et Melly, arrivent dans le Tibet chinois, alors que la bagarre opposant les deux anciens alliés fait rage. Chacun s'efforce d'étendre les territoires sous son contrôle. Le P.Nussbaum vient à leur rencontre dans une ville située à l'entrée des Marches, Ningyenfou, qui vient de tomber aux mains des "Rouges". La Mission bernardine n'a pas encore débuté que déjà le péril communiste est devant la porte!

Au mois d'avril 1936, le frère Duc se rend à Tali pour accueillir les trois membres du premier renfort, et les conduire au chef-lieu de la Mission. Depuis plus d'un an, des nouvelles inquiétantes circulent dans le secteur, et parviennent jusqu'aux oreilles du chroniqueur de Weisi, affirmant que Yunnanfou est sur le point de tomber : le 17 mai 1935, les armées de Mao-Tsé-Toung sont à 18 Km. à l'est de la ville :

"Si les communistes s'emparaient de la capitale, toute la province leur serait soumise sans coup férir." 12/

Menant campagne pour exterminer la "vermine communiste", les troupes nationalistes pourchassent l'Armée rouge. Pour échapper à leurs poursuivants, les miliciens de Mao-Tsé-Toung accomplissent la "Longue Marche". Cette folle équipée les approche tant de la "Mission de l'Intérieur" au printemps 1936, que les Pères en conçoivent quelque crainte.

A la mi-avril, Yunnanfou est prise, le 26 de ce mois, la rumeur se propage à Weisi que les communistes remontent la vallée du Fleuve Bleu. Les PP.Melly et Coquoz se réfugient dans le Loutzekiang, ainsi que M.Chappelet. Quelle ne fut pas la surprise du contingent de jeunes missionnaires, arrivant

en droite ligne d'Europe, de trouver la résidence de Weisi vidée de ses occupants :

"Personne n'était là pour nous recevoir. (...) C'est que les missionnaires Melly et Coquoz avaient dû fuir devant les communistes. Ils étaient, en effet, à deux jours d'ici (...)." 13/

A Tsechung, on apprend le 28 avril que Likiang est occupé. Sur le quivive, les PP.Goré et Bonnemin sont prêts, le cas échéant, à rallier Bahang. Les tout derniers jours de ce mois, les "Rouges" sont à Kutien, village du Yang-Tsé-Kiang au pied du Litipin, qu'il leur suffirait de franchir pour atteindre Weisi! Mais ils poursuivent leur route vers le nord, en direction de Batang. Seules quelques estafettes ont pénétré dans la vallée du Mékong. Le danger d'un déferlement des communistes est écarté, les Pères peuvent regagner leurs pénates.

L'ennemi n'a fait que frôler la Mission, les Chanoines ont toutefois pu se rendre compte de la sauvagerie à laquelle donne lieu la guerre civile. En fait de barbarie, nationalistes et communistes ne sont pas en reste. Maurice Tornay l'atteste pour ce qui est des "Rouges" :

"Ainsi, dans un village où nous sommes passés, il y a quatre jours, ils avaient si bien pillé, que nous ne trouvions rien, ni pour nous, ni pour les bêtes ; et puis deux demoiselles protestantes y tenaient une mission ; n'ayant pu saisir que leur domestique, ils l'ont brûlé à petit feu : il n'était pas encore mort à notre arrivée." 14/

Simultanément, la propagande s'efforce de faire passer le message suivant : les communistes respectent le petit peuple, et n'en veulent qu'aux riches, aux mandarins, aux lamas et aux étrangers!

A la fin de l'année 1936, l'Armée rouge a quitté le Yunnan.

#### 7.2.2. Le conflit sino-japonais (1937-1945)

Alors que les Religieux du Saint-Bernard sont occupés à s'installer dans leur terre d'apostolat, au milieu des années 1935, les premières banderilles lancées par la soldatesque nipponne frappent l'Empire du Milieu. En état de guerre larvée contre le Japon dès 1931 (incident de Moukden), le géant

chinois, affaibli par la discorde issue de la lutte entre le Kuo-Min-Tang et le P.C. chinois, n'est pas à même de faire front à l'agresseur.

Se sentant au départ peu concernés par ces événements, les Chanoines sont gagnés, à l'automne 1936, par l'inquiétude, car la zone des combats n'est plus si éloignée du Yunnan. Les confrères d'Europe sont informés de cette nouvelle menace :

"Nous apprenons que les Japonais ont occupé la ville de Tchongkin, dans le Setchouan. S'ils continuent, ils auront bientôt pris toute la Chine, ce qui est pour eux d'autant plus facile que six provinces ont refusé obéissance à Chan Kai Che. Seulement, les Japonais pourraient bien chasser les communistes du Setchouan, et alors nous pourrions nous préparer à une nouvelle fugue." 15/

La guerre est déclarée officiellement le 7 juillet 1937, et jusque dans les contrées les plus reculées, les Chinois ne parleront bientôt plus que de la conduite des opérations militaires. C'est ainsi que le frère Duc apprend le 12 septembre 1937, au retour d'une course faite à Tali, la prise de Pékin.

Au début du conflit, c'est avec peine qu'on se persuade de l'état de guerre dans lequel se trouve pourtant le pays, les indigènes vaquant à leurs occupations, sans se tourmenter autrement à propos de l'invasion du territoire national.

Le premier contrecoup perçu par les missionnaires est la désorganisation de la poste, le courrier ne parvenant à destination qu'avec toujours davantage de peine (16/). Une des raisons de ce dérèglement tient dans la perturbation des communications entre Tali et la capitale provinciale, consécutive à la mise à disposition de l'armée, dès octobre 1938, des voitures automobiles, et à la réquisition, par les soldats réguliers, des mulets et autres animaux de bât (17/).

Une atteinte plus grave de l'état de belligérance consiste dans le déclin rapide de la sécurité, ce qui ne va pas sans causer de l'affolement chez les Chanoines du Saint-Bernard :

"Dans ces régions, nous ne remarquons guère que la Chine est en guerre et pourtant, l'absence des soldats dirigés sur Nankin favorise les mauvais coups." 18/

A la mi-janvier 1938, les affaires de la Chine tournent mal, et l'inconvé-

nient le plus sensible du conflit, pour les Pères s'entend, fait son apparition : la hausse du coût de la vie :

"Nous commençons à ressentir les premiers effets "économiques" de la lutte. Les marchandises venant de Changhaï haussent à bon train et par contre-coup les produits du pays." 19/

Les problèmes de port évoqués plus haut ont pour résultat le doublement du coût du factage. Un autre phénomène explique l'inflation galopante, le prix des produits doublant en 1939, c'est la crise monétaire. Le papier-monnaie chute vertigineusement en 1939 : changé au pair en janvier (la piastre est convertible en argent métal), le billet ne vaut plus en août, sur le marché réel, que le sixième de sa valeur nominale!

Les augmentations ne vont que s'accélégrant, les prix explosent, et les nouvelles de fin 1938 relatives à la guerre, des plus alarmistes, annoncent des lendemains difficiles :

"Nous apprenons de source certaine la prise de Han Keou et de Kouangtong par les Japonais. Les Chinois d'ici paraissent consternés, et avouent (...) que cette fois-ci, c'est bien fini." 20/

La confiance, facteur capital en matière économique, s'effrite à mesure que sont divulgués les revers successifs des troupes de Tchang Kaï-chek. La guerre paralyse les activités, entrave les communications, et ses effets se font sentir plus directement chez les Pères du Saint-Bernard. Au moment du passage d'un des leurs, en août 1939, le chef-lieu provincial est menacé par l'aviation nippone :

"Y.N.F. a failli être bombardée, durant le séjour du P.Coquoz ; heureusement, l'orage a refoulé l'ennemi alors qu'il était à deux pas de la capitale." 21/

Qu'advierait-il des missions catholiques sous occupation japonaise? De plus, les Bernardins sont en proie à des difficultés financières croissantes, que la charge des impôts, proportionnels à l'effort de guerre à fournir par le Chine, ne rend que plus insolubles :

"C'est un désagrément d'apprendre, même en temps de guerre, que le fisc se souvient des contribuables. (...) Voilà pour nous aider à équilibrer notre budget." 22/

### 7.2.3: La Seconde guerre mondiale (1939-1945)

La signature, en 1940, du Pacte antikomintern (Japon-Italie-Allemagne) donne aux Nippons les mains libres dans le Pacifique, ce dont ils profitent pour s'emparer de l'Indochine française.

Au même moment, ils ont les coudées plus franches en Chine. Une complète désorganisation s'est installée à la frontière occidentale. L'historien Daniel-Rops représenté :

"(...) l'anarchie totale où se trouvait le pays dont nul ne pouvait dire s'il était encore sous contrôle chinois, ou sous domination japonaise, à moins que ce fût les communistes qui y fissent la loi." 23/

Les provinces méridionales sont sur le point de tomber dans l'orbite japonaise. Les armées du Mikado progressent au sud et à l'est du Yunnan, ce qui ne fait qu'ajouter à la confusion. Ainsi, les remous de la Deuxième guerre mondiale sont si puissants qu'ils atteignent les contrées les plus lointaines.

L'incidence de ce conflit sur le cours de la Mission bernardine est très grande. Le même Daniel-Rops en perçoit toute l'ampleur :

"Bientôt l'avance japonaise dans le Yunnan allait isoler les chrétiens du Haut-Mékong, les livrant, de fait, à la mauvaise volonté des lamas. Les communications quasi coupées avec l'Europe, les missionnaires vécurent des années dans une situation critique, vendant des objets, des vêtements, essayant de maintenir coûte que coûte leurs groupes de jeunes chrétiens. Il avait fallu arrêter, faute d'argent, les travaux de construction de l'hospice (...)." 24/

Ce saisissant raccourci montre combien ce temps fut rude pour la Communauté chinoise. Développons l'une ou l'autre épreuve que les Pères ont dû endurer. La coupure des liens avec la Suisse allait être la cause de bien des désagréments.

Tout d'abord, l'absence de toute nouvelle ne fait qu'inquiéter davantage les exilés valaisans. Alors que le courrier passait encore, on se souciait beaucoup à Weisi, du sort de la Patrie mise en danger par l'ogre nazi. En mars 1939, avant même le début des hostilités, on peut lire dans la Lettre du Thibet :

"Que va devenir la Suisse, notre Patrie bien-aimée? Que Dieu la préserve du rapace teuton! (...) Notre esprit est dans la plus grande inquiétude, notre coeur se serre, à la pensée du danger que nous courons." 25/

Après l'entrée de la Wehrmacht en Pologne, en septembre 1939, les mêmes angoisses naissent chez les Pères suisses à chaque fois qu'un péril menace leur pays. Un bruit alarmant parvient jusqu'à eux en octobre 1939 :

"Nous apprenons (...) que l'Allemagne masse des troupes au nord de Bâle. Nous croyons la nouvelle inexacte ; cependant, nous sommes inquiets." 26/

Des questions identiques reviennent avec insistance dans la correspondance, ainsi lorsque l'Italie s'apprête à s'aligner sur l'Allemagne, en mai 1940, ce qui aurait pour effet d'encercler presque totalement la Suisse:

"A Rome, la population a brûlé des drapeaux français et anglais sous l'oeil bienveillant de Mussolini. Les Italiens veulent la guerre? Que va devenir la Suisse dans cette épouvantable mêlée?" 27/

Evidemment, lorsque s'interrompent les relations épistolaires au début de l'année 1941, l'anxiété des Chanoines augmente d'autant plus que l'incertitude née du silence est insoutenable. Les imaginations travaillant, on envisage le pire.

Il faut convenir aussi, que s'il est pesant de ne rien savoir qui puisse rassurer à propos de tel petit coin de terre ou d'êtres aimés, il n'est pas plus facile d'être confronté aux soucis pécuniers.

Pendant toutes ces années, les Chanoines devront s'escrimer à se trouver des moyens d'existence, afin de repousser au loin le spectre de la gêne. Plus aucun subside ne pouvant arriver de Suisse, ce sont des initiatives comme l'élevage du frère Duc à Houalopa, qui permettront à la Mission de survivre.

Il ne sera cependant pas possible de sauver le Probatoire ; la mort dans l'âme, les Bernardins doivent se résoudre à licencier leurs élèves. Les ressources financières font également défaut pour achever l'édification de l'Hospice du Latsa.

L'aspect de la rupture des communications qui est apparu toutefois comme le moins facile à admettre tient dans l'abandon de tout espoir de recevoir, dans un avenir proche, des renforts du Saint-Bernard. L'apport de forces

vives était si nécessaire au regard du travail à accomplir!

Notons finalement qu'un épisode se déroulant sur le théâtre européen, tel la Bataille de France (juin 1940), peut retentir jusque dans les Marches yunnanaises. La Protectrice des missions ayant posé un genou à terre, l'audace contre les Pères de leurs ennemis ne fait que s'accroître. Le chanoine Coquoz relate les suites, pour le moins éloignées dans l'espace, de la débâcle française :

"Difficultés aussi provenant de l'insécurité continuelle à cause des brigands, et de la vague contre les biens de la Mission au moment de l'écroulement de la France, qui passait aux yeux des Chinois pour le support des missionnaires." 28/

Les pillards ne pouvaient toutefois compter s'enrichir de leurs rapines, car l'Oeuvre missionnaire était au bord de la banqueroute. Le harcèlement en matière de finances d'un gouvernement à l'affût de revenus fiscaux, manque de ruiner totalement et définitivement la Mission en 1944. C'est le Supérieur Lattion qui fournit cette indication :

"Les impôts ont atteint des chiffres astronomiques. Ainsi cette année, nous avons versé trente mille dollars chinois pour Weisi et Siao-Weisi." 29/

Le va-et-vient continuel des "condottieri" tibétains et des troupes régulières chinoises, qui vivent et les uns et les autres sur le pays, représente un poids que les autochtones et les missionnaires ne sauront supporter indéfiniment.

#### 7.2.4. Un retour à la paix synonyme de renouveau missionnaire?

Les armées de l'empereur Hiro-Hito déposent les armes le 2 septembre 1945. Lorsque la nouvelle est amenée à la connaissance des Chinois, une formidable liesse s'empare de toute la République jaune, jusqu'aux limites occidentales du pays.

Dans la Corne du Yunnan, de Weisi à Atentze, une joie immense accueille la défaite des Japonais et la victoire de la coalition amie de la Chine.

Les missions ne peuvent qu'applaudir le triomphe final des Alliés, d'autant que l'homme fort du pays, le maréchal Tchang Kaï-chek multiplie les déclarations de bonnes intentions à leur endroit.

Ces solennelles proclamations augurent d'un avenir plus souriant pour le christianisme dans ce pays (30/). L'Internonce en Chine, Monseigneur Zanin, le délégué du Saint-Siège, se laisse séduire par la rhétorique du leader chinois, et le fait savoir dans une circulaire destinée au clergé. Son expérience de l'Asie a appris au P.Tornay à ne pas tout accepter pour argent comptant. Sceptique, il fait part de ses doutes à son confrère le chanoine Lovey, le vicaire du P.Goré :

"Je viens de lire le message de Monseigneur Zanin. Puisse ce grand Evêque ne point se tromper. Ce serait trop beau, si nous pouvions assister à la conversion de la Chine. Pour moi, toujours disposé à mal penser, j'y vois là un coup de patte de velour de la part du généralissime qui, je crois, voudrait s'emparer du Tonkin." 31/

Le réalisme froid du P.Tornay allait être contredit par les faits au cours des mois qui suivirent la cessation des hostilités. Avec le rétablissement des communications, la Mission du Saint-Bernard semblait pouvoir prendre un nouveau départ. Les relations se renouant avec la Suisse, un apport de ressources et l'arrivée d'un contingent de Religieux sont à nouveau concevables.

De fait, à la fin de 1946, un groupe de Chanoines fort de quatre membres, avec à sa tête le P.Detry, s'envole pour l'Asie. Peu auparavant, on accusait réception à Weisi du premier mandat postal depuis plus de cinq ans. Avec l'arrivée imminente de jeunes confrères et la nouvelle aide financière allouée par la Congrégation, les espoirs les plus fous sont autorisés.

Tout d'abord, la restauration des oeuvres restées en souffrance ou tout simplement à la peine par manque de moyens :

"(...) postes à desservir, Probatoire à rouvrir, Latsa à continuer (...)." 32/

Chez les Chanoines, on songe sérieusement à reprendre les travaux de l'Hospice. Une délégation se rend sur place, en novembre 1946, pour constater "de visu" l'état des constructions :



"Latsa tient bon. Les murs de l'Hospice sont intacts et le refuge lui-même est encore debout." 33/

Le P.Coquoz va jusqu'à partir pour Yunnanfou, devenue dans l'intervalle Kunming, pour s'informer au sujet des fournitures nécessitées par la réouverture du chantier d'altitude. Pourtant, c'est la plus grande circonspection qui s'impose pour l'instant, le Supérieur Lattion ne le nie pas :

"Et notre "Latsa", quand pourrions-nous le reprendre? Hélas! je n'en vois pas encore la date! La vie a tellement changé par ici. Se remettre à la construction en ce moment serait notre ruine en un instant." 34/

On ne pourra jamais reprendre les travaux!

Pour ce qui est de l'Ecole de latin, le résultat n'est pas plus concluant, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé! En avril 1948, le chanoine Savioz est nommé à Houalopa, où on le charge de réorganiser le Probatoire. L'ouverture des portes est prévue pour l'été 1949. Durant l'intervalle, le nouveau Directeur tente de se procurer les finances qui lui permettraient de faire vivre l'institution. En vain. Le départ du P.Savioz pour Atentze signifie l'abandon définitif du projet.

Les Chanoines, jamais dépourvus d'idées, avaient d'autres réalisations en vue, comme l'établissement dans la "Mission de l'Intérieur", d'un orphelinat, d'une léproserie, et d'un asile de vieillards. Mais le temps ne se prêtait pas à la réalisation de telles entreprises, avec les brigands tibétains qui écumaient périodiquement la région, avec les communications défaillantes...

L'élan qui suivit la fin du conflit sera brisé net par l'intrusion dans l'espace de la Chine du Sud des communistes. Il ne sera plus dès lors question du développement, mais du seul maintien de la Mission des Chanoines de la Congrégation bernardine.

### 7.3. Interruption de la présence missionnaire au "Pays des Lamas"

---

#### 7.3.1. Climat d'insécurité à la frontière sino-tibétaine

Constamment, les Chanoines ont dû faire face aux razzias répétées des hordes de pillards venus du Nord. Ces agressions n'étaient pas dirigées expressément contre les Pères, mais dans cette contrée reculée, les pêcheurs en eau trouble ne manquaient pas.

Que ces écumeurs portent l'uniforme de l'armée du Dalaï-lama, ou qu'ils soient des bandits de grands chemins, le résultat est identique : après leur passage, les bourgades et hameaux "visités" sont complètement saccagés. En décembre 1938 déjà, le danger n'est éloigné que d'une journée du chef-lieu de la Mission. Le chanoine Tornay en parle dans une lettre adressée au Prévôt Bourgeois :

"Une bande de 600 pillards a menacé Weisi ; ce péril est aussi écarté car, ils ont été battus, dans la région du Fleuve Bleu." 35/

Peu auparavant, en automne 1938, des bandits tibétains mettent à sac Atentze, causant la mort d'une quarantaine de personnes au sein de la population et dans la garnison chinoise!

En été 1939, c'est à un hameau proche d'Atentze de payer un lourd tribut aux réguliers tibétains :

"Au nord d'Atentze, les troupes tibétaines se retirent après avoir mis à feu et à sang le village de Dong. La route est moins sûre que jamais puisqu'une fois les soldats partis, les pillards sont revenus, plus brigands qu'auparavant." 36/

Bientôt les expéditions se font plus hardies, et pénètrent profondément en pays yunnanais. En février 1940, les Tibétains descendent jusqu'au sud de Tsechung. La garnison de Weisi prête son concours pour refouler les deux cents assaillants environ.

Ces descentes successives ont véritablement ravagé les pays traversés. De plus, conséquence de ces forfaits, la disette est sur le point de

frapper à la fin de 1939, et les indigènes ont une façon bien à eux de faire leurs emplettes, qui rend les chemins de ces contrées peu sûrs:

"En prévision des jours mauvais, bon nombre de Lissous et Lolos se font brigands et pillent sur toutes les routes les porteurs de céréales et les caravanes sans défense. Vous aurez de ces pillards à l'est de Weisi, au Litipin ; à l'ouest, au Heou-chan ; au nord, sur la route de S.-W. et au sud vers Tsinkoutang." 37/

### 7.3.2. Le lamaïsme et la victoire des Alliés

Alors que s'affrontaient sans merci les forces de l'Axe et celles des Alliés, les lamas de la frontière ont montré sans équivoque où se dirigeaient leurs préférences : vers le Japon impérialiste.

Les raisons de ce choix sont aisément décelables. Et il n'est en aucune manière surprenant que les sujets du Dalai-lama appellent de leurs voeux la défaite de leur ennemi héréditaire : la Chine. Déjà du temps de l'Empire Mandchou, le voisin oriental du Tibet convoitait les parties limitrophes de la "Terre des Esprits". La politique de la jeune République poursuit le même objectif, et constitue une menace perpétuelle pour l'intégrité territoriale du pays. Ceci explique que les lamaïstes ne seraient pas fâchés de voir les soldats de Hiro-Hito infliger une correction aux troupes sous le commandement de Tchang Kaï-chek. De la sorte, les lamaseries seraient libres d'administrer comme bon leur semble les territoires de la frontière. Les conquérants de la Chine et par conséquent suzerains du Tibet ne pourraient de leur lointain archipel, se révéler par la force des choses que peu encombrants.

Le chanoine Lattion a saisi pourquoi les Tibétains tiennent pour le "Pays du Soleil levant", ce qui explique également leur désappointement, alors que leur favori accumule les revers :

"C'est que les lamas croyaient dur comme fer à la victoire du Japon qui leur aurait permis de se défaire à la fois des Pères et des chrétiens." 38/

En outre, les Nippons se sont en tous temps placés en champions de l'Asie aux Asiatiques, ce qui n'est pas pour déplaire aux lamas, pas plus par ailleurs, que la parentée spirituelle entre le Japon bouddhique et le Tibet lamaïque.

On saisit la consternation dans laquelle sont plongés les Tibétains, quand ils sont informés de la capitulation japonaise. Après avoir soutenu Tokyo, ils craignent que la Chine ne se retourne contre eux. Dans les lamaserie de la frontière, on redoute tout particulièrement que les "fils de Han" ne veuillent s'emparer du District des Salines (Yerkalo).

Le bruit circule jusqu'à Weisi que Nankin aurait obtenu des Alliés les mains libres au Tibet. L'effroi rend les lamas plus conciliants, ce dont personne ne se plaint chez les Pères, et surtout pas le titulaire de Yerkalo, qui a souvent eu maille à partir avec eux par le passé. Le chanoine Lattion communique au Prévôt Adam cette légère amélioration :

"M. Tornay m'écrit que la défaite du Japon et la victoire des Blancs ramenèrent les lamas à de meilleurs sentiments." 39/

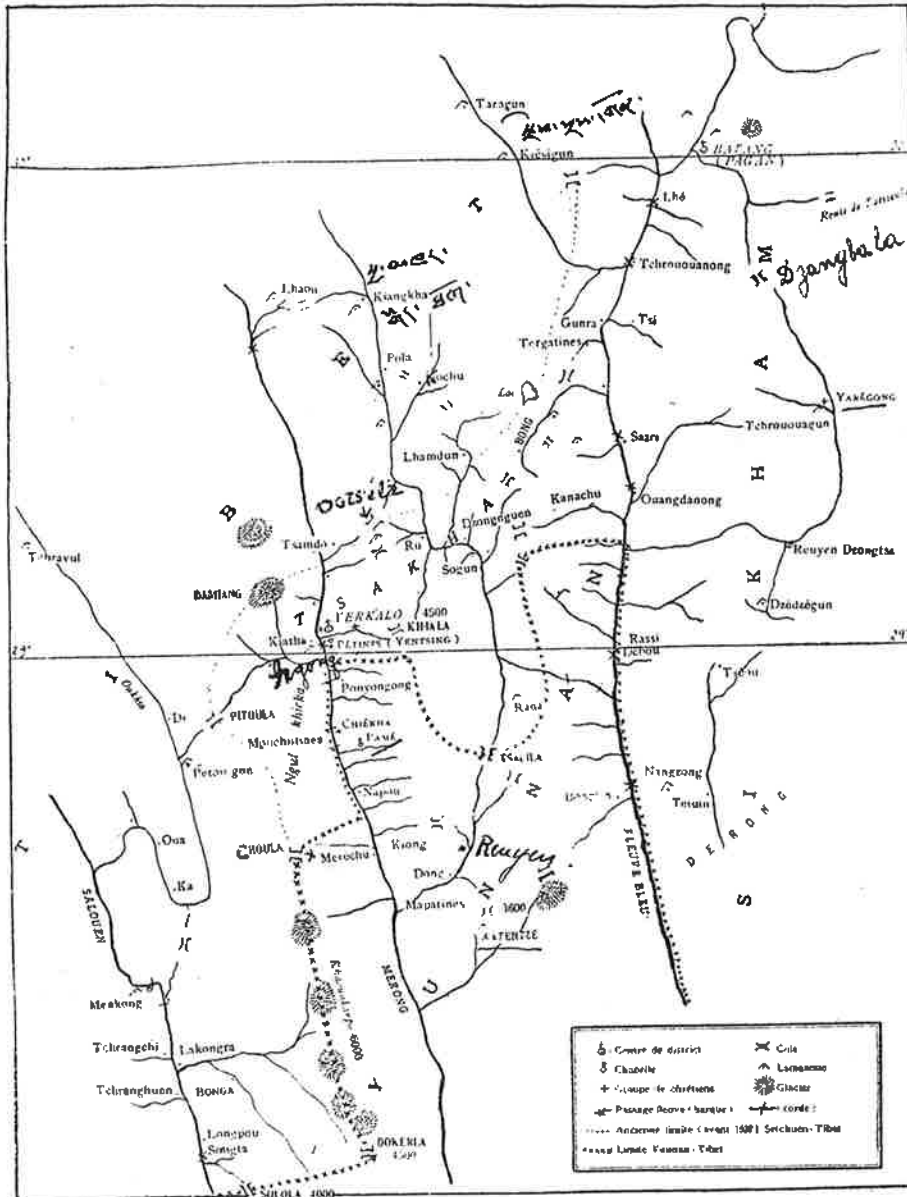
Le gouverneur chinois du Sikang en personne intercède auprès de son homologue tibétain du Kham, à la fin septembre 1945, en faveur du P. Tornay. A Chamdo, capitale de la Province tibétaine, on doit s'exécuter. Voici la réponse du gouverneur provincial à la sollicitation du vice-roi du Sikang :

"J'ai donné ordre au peuple des lamas et à tout le monde de respecter, de prendre soin du missionnaire et de ses biens. J'envoie aussi un délégué rétablir l'ordre." 40/

### 7.3.3. Resserrement de l'étai sur la chrétienté yerkaloba

L'immunité, présentement à toute épreuve, de la station de Yerkalo et de son personnel missionnaire, exposés s'il en est aux coups bas des Tibétains de par l'appartenance politique au "Pays des lamas", allait se prolonger aussi longtemps que ces derniers redouteraient des représailles chinoises. Ce qui signifie en clair que les chrétiens n'auront rien à

A la frontière sino-thibétaine



Atuntze — Kiangkha — Batang

craindre tant que les armées de Nankin seraient présentes sur la frontière sino-tibétaine. En suite de quoi on ne pourra plus répondre de rien, relativement à cette partie de la Mission.

Au lendemain de la fin du conflit mondial, les Tibétains, à l'image du gouverneur de Pétines, chef de l'administration du District des Salines, ne se sentent pas particulièrement à leur aise. Ils éprouvent quelque regret d'avoir pris des libertés, alors qu'ils n'avaient pas à redouter l'interposition des protecteurs des Missions ou du suzerain chinois, tous occupés à croiser le fer avec les armées nippones.

Le gouverneur civil de Pétines s'en ouvre au chanoine Tornay :

"Il me laissa voir, clairement, sa peur des Américains qui pourraient prendre en mauvaise part les pillages des pasteurs de Pétines, sa peur des Chinois qui pourraient réclamer les fusils volés, jadis, par Gonkar Lama." 41/

L'heure approche, où les déprédations et sévices perpétrés sur les biens de leurs nationaux, ou sur leurs personnes, devront être payés : la Chine et les pays occidentaux semblent décidés à vouloir infliger des sanctions exemplaires à l'encontre de ceux qui s'en sont rendus coupables.

Cependant, à mesure que s'estompe pour les lamas le risque d'une réaction, ils retrouvent de leur superbe. Le retrait des réguliers chinois est le signal de l'inversion des attitudes tibétaines.

Le chanoine Tornay commente comme suit ce déclin de la sécurité :

"Le départ des Centraux (soldats de l'armée nationale) d'Attenze, a pacifié les Tibétains. Ils ne craignent plus rien." 42/

A partir de là, les lamas s'affichent ouvertement comme ennemis des Pères. Le gouverneur de Chamdo, pour ce qui le concerne, n'a aucune raison de se montrer hostile envers la Mission, il serait plutôt enclin à l'encourager face au pouvoir discrétionnaire de la dizaine de lamaseries qu'on peut dénombrer dans la région frontière. Seulement, l'autorité civile est souvent impuissante, car les décrets que le détenteur du pouvoir provincial porterait contre elles resteraient lettre morte.

La plupart des Supérieurs de ces monastères sont d'authentiques souverains, disposant, outre les fonctions religieuses, de prérogatives politiques et judiciaires. L'agent consulaire français à Kunming est frappé par

les droits que se sont arrogés ces :

"(...) lamas thibétains, chefs religieux et civils de cette région, soustraits en fait tant à l'autorité de Lhassa, que à celle de Kunming..." 43/

De surcroît commandants de la garde nationale, rien ni personne ne parviendra à infléchir les lamas-chefs qui sont à leur tête.

#### 7.3.4. L'agonie de Yerkalo et l'assassinat du chanoine Tornay

Dans les environs immédiats de Yerkalo se dressent les deux lamaserie de Karmda et de Sogun, dont les dignitaires sont les maîtres de la contrée. Casimir Sondjrou témoigne de l'omnipotence de ces chefs religieux :

"Cependant le cas de Yerkalo est vraiment particulier, les lamas y possédaient une puissance quasi totale." 44/

Forts de la conviction qu'il ne se trouvera aucune autorité pour s'opposer à leurs machinations, et ressentant toujours davantage la présence d'un prêtre catholique aux portes de leurs lamaserie comme une provocation, les lamas-chefs conviennent d'écarter l'importun, arguant qu' :

"(...) il ne doit y avoir qu'une seule religion au pays des mille dieux." 45/

Le chanoine Detry traduit cet argument par ces mots :

"Il faut entendre : une seule autorité religieuse au pays des mille dieux." 46/

L'occasion est belle à la mort du P.Burdin, à la mi-février 1945, d'interrompre la série des desservants du seul poste catholique au "Tibet interdit". Au grand dam des lamaïstes, un successeur au défunt est donné en la personne du Suisse Maurice Tornay, qui selon le mot du Vicaire forain, est désigné pour être "livré aux bêtes"(47/).

Au début juin 1945, le nouveau titulaire prend possession de son domaine.

Dès son arrivée, les lamas de Sogun et Karmda ne lui épargnent aucune vexation. Puis, rapidement, le ton monte, et l'on en vient aux menaces, portées tantôt contre la personne du curé, tantôt contre ses chrétiens.

Le 26 janvier 1946, le P. Tornay est conduit sous bonne escorte hors du territoire tibétain, sur ordre de l'administrateur du district de Yentsing, au demeurant lama de Sogun! Cet épisode est rapporté dans un article du Statesman, journal paraissant à Calcutta, publié le 13 avril 1946:

"Buddhist Monks occupy Catholic Mission. Buddhist Monks on January 25 last occupied the only Catholic Mission in Tibet and forcibly expelled the resident Catholic priest, the Vatican Radio reported to-day (10th April).

The expelled priest who originally came from a monastery in Great St-Bernard pass in the Alps managed to reach the chinese province of Yunnan, the radio added." 48/

Le chanoine s'établira à Pamé, de l'autre côté de la frontière, en pays chinois. De là, il expédie une nombreuse correspondance à toutes les ambassades chrétiennes, et à toutes les autorités politiques du monde, pour être rétabli dans ses légitimes droits.

Monseigneur Valentin, l'évêque de Kangting ex-Tatsienlou, est alerté. Il presse le Consul général de Suisse à Canton, dont la circonscription intègre la Chine du Sud, d'intervenir auprès de Lhasa (49/). L'ambassadeur de France en Chine, et l'envoyé de l'Angleterre à Lhasa (50/) sont également saisis du dossier. Cette intense activité diplomatique n'aboutit cependant pas au report de l'ordre d'expulsion.

Fin 1947, le chanoine Tornay prend la route de Kunming, où il prononce un vibrant plaidoyer "pro domo", mais sans succès. Ensuite, il va jusqu'à entreprendre un voyage à Changhaï et Nankin, pour rencontrer le Nonce apostolique, mais celui-ci ne peut lui promettre une intervention active de la diplomatie vaticane.

Ayant épuisé tous les recours, le Père envisage, en désespoir de cause, une action d'éclat, à laquelle consent Monseigneur Riberi. Le curé de Yerkalo demande l'assentiment de ses Supérieurs, en suite de quoi il pourra mettre à exécution son projet :

"Je viens de demander la permission de prendre la route de Lhasa. Qui sait? Nous avons frappé à toutes les portes sauf à celle-là!



"Pourquoi ne pas y aller? Ici, à force de ne rien faire, j'en viens à me gâter complètement." 51/

Le 10 juillet 1949, l'obstiné religieux se met en route pour la "Cité Sainte" du lamaïsme. Rapidement reconnu en dépit de l'apparence de garçon de caravane qu'il s'est donnée, il est refoulé vers le Yunnan.

Après avoir franchi la passe du Choula, il descend le vallon devant le conduire jusqu'au Mékong. Ce col, situé à deux jours de marche au nord d'Atentze, est emprunté par les voyageurs se rendant à l'intérieur du Tibet. Comme l'infortuné missionnaire était sur le point de toucher la rive du fleuve, le 11 août 1949, quatre hommes se tenaient en embuscade au creux du chemin. Le chanoine Tornay est abattu d'une salve ; son serviteur, un chrétien indigène, perd également la vie dans le guet-apens.

Une lettre écrite de Yerkalo, datée du 2 août, et ne parvenant à Atentze qu'après le double meurtre, avertissait que la lamaserie de Karmda avait dépêché des hommes de Kionlong pour intercepter, et tuer, le Père. Une récompense de mille roupies leur avait même été promise!

Il n'est pas nécessaire de décrire la terreur qui s'empara des missionnaires bernardins et des Missions-Etrangères, ni leur abattement prostré après qu'ils eurent appris la tragédie qui s'était déroulée.

Le 21 septembre 1949, Monseigneur Adam reçoit un télégramme à l'énoncé laconique : "TORNAY MASSACRE". Puis, durant de longues semaines, plus aucun autre message n'est transmis. Seule leur parvient la peu rassurante rumeur que propage un journal anglais en manque de sensation, selon laquelle tous les missionnaires de la frontière auraient été chassés.

Au vrai, on s'attend à tout, et plus encore au pire, non sans raisons d'ailleurs.

## C H A P I T R E 8

### LE TERME DE L'EXPERIENCE : L'EXPULSION DE CHINE

---

#### 8.1. Menaces sur la Mission : les Bernardins entre deux feux

---

Dès les origines de leur Mission, les Religieux du Saint-Bernard ont saisi combien la situation géo-politique de leur terre d'apostolat les plaçait dans une position délicate, les ambitions de la théocratie tibétaine et de l'Empire, puis de la République chinoise, s'étant toujours heurtées dans cette région de la Corne du Yunnan.

A la fin du conflit mondial, outre la crainte d'un retour en force de l'armée régulière chinoise, les habitants des Marches voient poindre avec angoisse le danger d'une campagne de l'Armée rouge dans leur secteur. Sans oublier qu'au même instant se poursuivent les incessantes attaques dont les Tibétains affligent périodiquement les habitants des vallées de la Salouen, du Mékong, et du Yang-Tsé-Kiang.

##### 8.1.1. Incursions des brigands et réguliers tibétains

L'ennemi japonais terrassé, la Chine retombe en pleine anarchie, la lutte reprenant de plus belle entre le Parti communiste et les nationalistes du Kuo-Min-Tang. Les brigands profitent de ces désordres, la progression rapide de Mao-Tsé-Toung servant à justifier leurs expéditions.

En poste à Tsechung, le P.Lovey s'en inquiète :

"Les Thibétains, sous prétexte de se défendre contre l'avance communiste, rêvent de mettre les Chinois à la porte et de pousser jusqu'à Weisi, même jusqu'à Likiang. Que deviendraient nos postes du Mékong et de la Salouen?" 1/

Le souci que se fait le vicaire du P.Goré est légitime, tant la seconde partie de l'année 1949 fut marquée par les dévastations des Tibétains. L'épisode le plus cruel pour les missionnaires du Valais reste le crime perpétré sur la personne du chanoine Tornay, en août 1949. Ce forfait impuni est en outre significatif du climat de l'époque, des plus malsains pour la Mission. Le P.Coquoz donne l'état de son poste, une fois les barbares du nord passés :

"Siao-Weisi, 4 décembre 1949... Depuis près de deux mois, nous menons, dans ce secteur, une vie de fin du monde! J'ai été pillé à plusieurs reprises par les Thibétains chargés de liquider le communisme de Weisi." 2/

Se rendant peu de temps après au domicile du Supérieur bernardin en Chine, le même curé de Siao-Weisi peut considérer les dégâts causés sur les biens de la Mission :

"A Weisi, le pillage de la résidence a encore été plus grave. (...) La sous-préfecture de Weisi est absolument ruinée. (...) La misère est indicible!" 3/

Le bilan des troubles de 1949 est effrayant : les stations de Weisi, Kitchra et Siao-Weisi sont dévastées, et les bâtiments de Houalopa ravagés. Tsechung et Atentze ont moins souffert, alors que les postes de la Salouen ont été épargnés.

Le plus étonnant dans tout cela est que les auteurs de ces actions peu reluisantes étaient censés protéger les habitants du Haut-Mékong devant le danger constitué par l'Armée rouge. La réalité fut tout autre, comme nous le confirme le P.Coquoz :

"En fait, ces Thibétains se sont montrés bien plus enragés pour s'enrichir aux dépens du pauvre peuple que pour taper les communistes (...)." 4/

Les populations fuyaient aussi bien devant leurs "protecteurs" tibétains que devant les "rouges" chinois, car si elles échappaient au pillage des uns, elles ne pouvaient se soustraire à la mise à sac des autres.

A la fin de 1949 arrivent les troupes régulières de la Province, qui instaurent dans la Corne nord-ouest du Yunnan une paix armée.

### 8.1.2. La lutte pour le pouvoir : la stratégie communiste

En été 1936, l'Armée rouge, les troupes nationalistes à ses trousses, traverse le pays yunnanais, c'est là une des péripéties de la célèbre "Longue Marche". Dès lors, on n'entendra plus parler, dans la Mission bernardine, des communistes jusqu'en 1945.

Le conflit armé contre le Japon oblige les frères ennemis Mao-Tsé-Toung et Tchang Kaï-chek à s'entendre pour combattre efficacement l'adversaire de la Chine.

Les Nippons ayant déposé les armes, "l'union sacrée" est brisée. Rapidement, dès 1946, les "Rouges" reprennent l'offensive, remportent succès sur succès, et mettent en difficultés les nationalistes :

"Le péril communiste approche et se précise. Si U.S. n'en met pas un coup, la Chine retombera dans le chaos primitif. Partout, on sent la masse jaune préparée pour une grande bagarre." 5/

De la capitale du Yunnan, le chanoine Tornay constate, en février 1948, la prise d'avantages par les maoïstes. Il ajoute encore, quelques jours plus tard à propos de leur progression, rendant au passage ses confrères attentifs au péril potentiel qu'ils représentent :

"Communistes : plus dangereux encore ici qu'en Europe. Toute Chine du nord envahie. (...) Rouges arrivent au Fleuve-Bleu : sont à 80 Km. de Changhaï et à 30 de Nankin. On craint l'invasion du Seutchouan. Ensuite, descente des Rouges du Sikang, vers les Indes et Birmanie, via Tibet (ceci personnel)." 6/

La dynamique de la victoire conduit l'Armée rouge à lancer une grande offensive, dès 1949, en Chine méridionale. Les communiqués de victoire se succèdent, désignant déjà le vainqueur final de ce bras de fer dont l'enjeu est rien moins que l'autorité suprême.

Selon le chanoine Tornay, en mars 1949, le doute n'est plus permis. Il est des signes qui ne trompent pas :

"Nankin est tombé au pouvoir des Rouges, à peine un demi-mois après la démission de Tsiang Kaïche. C'est dire que les communistes sont maîtres de la Chine car, ce qui reste, s'écroulera comme un jeu de cartes." 7/

Cité importante sur la route Tali-Weisi, siège d'une sous-préfecture, Kientchouan est un centre de propagande communiste important : c'est là qu'est formée l'élite rouge tibétaine.

La tactique développée par les communistes consistait, avant l'envoi de troupes d'occupation, à entreprendre un travail sous-terrain par l'entremise de ressortissants de la région même. On trouve dans le Loutzekiang, travaillant dans l'ombre, le sous-préfet de Sékine, par ailleurs ancien maître à l'école catholique de Siao-Weisi :

"Déjà en ce moment (...) il était inscrit au parti communiste et exerçait des activités clandestines au profit du Parti, préparant l'arrivée des Rouges." 8/

L'avènement du communisme dans le Yunnan est aménagé par la pratique systématique du noyautage, dont l'objectif est la conquête graduelle des leviers du pouvoir. Bientôt, tous les postes de commande sont aux mains des gens de Kientchouan.

De plus, des propagandistes sillonnent le pays, diffusant par d'interminables discours la doctrine marxiste.

Du premier flot rouge du Yunnan, la "lèpre communiste", comme disent les missionnaires, submerge la Province entière.

### 8.1.3. La "libération" de la Corne du Yunnan

Tout ce qui précède explique qu'au moment où les "Rouges" font leur apparition, le Yunnan était pour une grande part conquis. C'était le cas de la partie chinoise de la Mission, à en croire le chanoine Savioz.

Mentionnons également le fait que les communistes jouent des antagonismes existants pour désorganiser et briser dans l'oeuf toute résistance : dans les Marches, on actionne la rivalité entre l'élément tibétain et l'élément chinois.

Opérations militaires il y eut pourtant, mais la campagne des "Rouges" s'est rapidement muée en marche triomphale, les armées de Mao-Tsé-Toung s'emparant presque sans lutter, en été 1950, de l'ouest du Yunnan et des régions voisines du Tibet.

Pour découvrir la raison de ce bon accueil, outre l'action de la propagande, il faut effectuer un retour en arrière. Une première "vague rouge" déferla sur le nord-ouest du Yunnan en été 1949, pénétrant jusque dans les coins les plus reculés, là où le gouvernement du Kuo-Min-Tang n'avait jamais réussi à s'imposer. On installe une administration pro-communiste à Sékine, dans le Haut-Loutzekiang.

En octobre 1949, les Tibétains déclenchent une offensive générale et simultanée dans les vallées de la Salouen, du Mékong, et du Fleuve Bleu, direction nord-sud, occupant les points stratégiques. Chemin faisant, les "Barbares du Nord" ne se font pas faute de piller ici, de saccager là (9/). Ils tiennent le pays pratiquement jusqu'en février 1950.

Peu auparavant avait été lancée la contre-offensive communiste visant à "pacifier" la région. A partir de là, il est aisé de comprendre, à l'instar du P.Savioz, l'attitude de l'indigène des Marches au moment où se présentent les troupes du "grand Timonier" :

"Au début de 1950, la "libération" par les milices régulières rouges fut accueillie avec soulagement par la population de Weisi et par les diverses peuplades de cette région frontière. Les Thibétains, par leurs pillages et leurs excès avaient travaillé en faveur des communistes, autant et peut-être plus que les partisans de la libération." 10/

Disciplinés, rendant service à la population, payant les marchandises réquisitionnées, les soldats de la "grande Armée" font une belle impression.

A la fin mai 1949, Weisi est prise par les communistes : la capitale de la Mission du Saint-Bernard est au-delà du "rideau de bambou".

Dans le reste du Mékong et dans le Loutzekiang, l'occupation est précédée de troubles, les chefs indigènes et les lamas ne pouvant renoncer à leurs avantages, et tentant de faire face.

Nettoyant la zone de ses autorités tutélaires souvent honnies, tout le monde réserve un bon accueil aux cohortes communistes, le P.Lovey l'atteste:

"Enfin la "libération" arriva, souhaitée même par ceux qui redoutaient l'établissement du nouveau régime ; de toutes façons disaient-ils, ce ne sera certainement pas pire." 11/

Même les roitelets, chefs de villages et Supérieurs des monastères, sachant les "Rouges" victorieux, et sentant le vent en train de tourner, changent

de camp et finissent par recevoir avec empressement les escouades de l'armée de "libération".

Kunming renversée, tout le Yunnan est bientôt sous la coupe des "Rouges". La lettre d'un correspondant du nord de la Birmanie, daté du 19 mars 1950, communique :

"... Tali et le reste du Yunnan sont, vous le savez, sous occupation communiste depuis le 9 décembre (N.d.l.r. 1949)." 12/

Conséquence des plus désastreuses pour la Mission, le renfort composé des chanoines Lucien Droz, Arnold Petoud, et du frère Louis Duc, embarqué à Marseille fin novembre 1949, ne parviendra jamais à rallier les Marches. Apprenant l'invasion du Yunnan, les communications avec Kunming étant coupées, le Consul de Suisse à Saïgon, où les missionnaires se trouvaient la veille de Noël, conseille à ses compatriotes de retourner en Europe, tout espoir d'entrer en Chine étant vain. Ce qu'ils firent!

## 8.2. Le déclin de la Mission bernardine dans les Marches du Yunnan

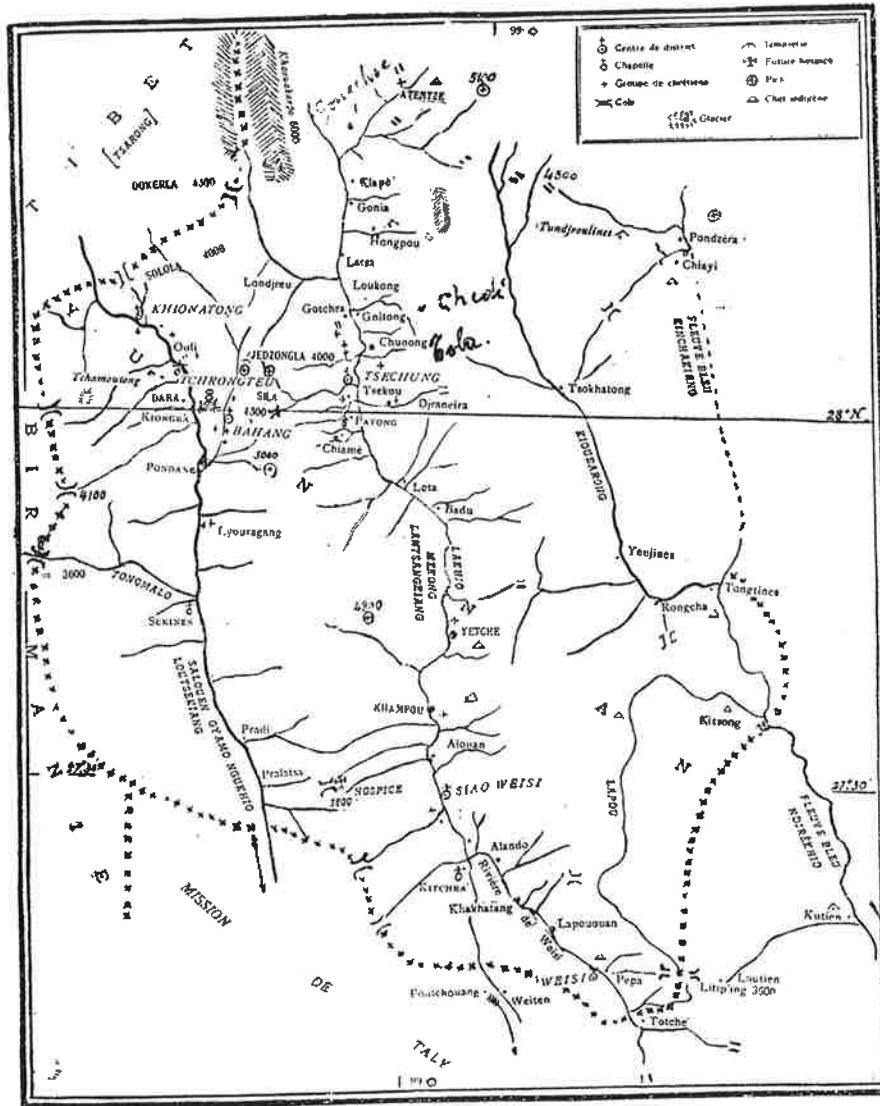
### 8.2.1. De la "lune de miel" aux germes d'un durcissement

Dès leur installation, les autorités saisissent toutes les occasions pour manifester leurs bonnes dispositions à l'égard de la population locale. C'est que les "Rouges" tiennent à se constituer une assise solide dans la zone frontrière, dont ils pourraient disposer au moment de partir à l'assaut du Tibet indépendant.

Une avant-garde de la "grande Armée rouge de la Libération" se fixe à Tsechung le 5 avril 1950. Elle investit le village de façon tout à fait pacifique. L'officier dirigeant cette compagnie adresse aux villageois une harangue, où il proclame la noblesse et la pureté de ses intentions:

"Nous ne venons pas pour exercer des vengeances personnelles, mais libérer les populations opprimées, selon que nous en avons reçu l'ordre de Mao-Tsé-Toung. Quant à vous, que chacun observe la loi et vous n'aurez rien à craindre." 13/

## A la frontière sino-thibétaine



Weisi — Atuntze



Le P.Savioz se plaît à souligner que durant les quelque six mois qui ont suivi la prise de possession de leur zone par les communistes, le nouveau régime s'est montré des plus conciliants avec la Mission catholique:

"Nos "libérateurs" ne mettaient pas d'obstacle à nos activités religieuses, et les missionnaires de la Salouen et du Mékong, Suisses et Français, avaient repris avec enthousiasme leur travail apostolique." 14/

A la fin novembre 1950, le P.Lovey ne peut que constater la situation tout à fait enviable et inespérée dans laquelle se trouve à ce moment-là, la colonie bernardine. Mais il n'ose se prononcer sur la durée de ce qu'il présume être une accalmie, voulant conjurer le mauvais sort:

"Pour l'instant, tant à Tsechung que dans les autres postes de notre Mission, nous jouissons de la liberté la plus complète (...). Pourvu que ça dure." 15/

Le "socius" du P.Goré ne se cache pas les avantages apportés par les actuels dominateurs, mais il ne peut s'empêcher d'opposer à ces jours radieux, des lendemains qui déchantent. Le P.Lovey a toujours vu en l'administrateur de Tsechung un triste sir ; sa suspension du poste de "besset" en soulagera plus d'un :

"A ce point de vue et sous bien d'autres rapports aussi, il est certain qu'un changement était nécessaire et que le nouveau régime redressera pas mal de torts. Hélas! Il y aura le revers et quel revers! à cette belle médaille!" 16/

Durant cette période sans heurts, les communistes se montrent sous leur meilleur jour. Le chanoine Tornay parle des "Rouges qui ne sont que roses" (17/). Les Bernardins ne se laissent toutefois pas endormir et restent vigilants. Pour ne pas succomber à un pessimisme stérile, ils se convainquent que la nouvelle direction de la Chine n'entraînera pas pour eux de changement radical. Le P.Coquoz raconte, bien des années plus tard, ce qui était couramment admis à l'époque :

"Nous disions : "blancs ou rouges, les Chinois resteront toujours jaunes", c'est à dire tolérants et prêts à des compromissions." 18/

Les missionnaires n'ignorent pourtant pas le contenu de la doctrine maoïste

à l'égard de tout ce qui se rapporte au surnaturel. Ne peut-on pas lire dans Le Petit Livre rouge cette maxime inspirée de Karl Marx : "La religion est l'opium du peuple"!

Juste avant l'intrusion communiste dans les Marches, Monseigneur Adam suggérait d'y établir une nouvelle oeuvre. La lettre envoyée en retour par le Supérieur de Weisi inspire au P.Tornay cette réflexion, à la fois lucide et prémonitoire, sur le futur toujours plus incertain de la Mission du Saint-Bernard :

"La réponse de Mr.Lattion à Mgr Adam est très pertinente. Ce n'est pas le moment de fonder un couvent, alors que nous ne tenons plus que par un fil. Il est possible que, d'ici quelques mois, nous soyons tous balayés." 19/

Un autre facteur pousse à la plus grande retenue, la médiocre qualité des échanges épistolaires et autres, avec l'extérieur. Toutes les informations ou presque sont filtrées par la censure :

"N'oubliez pas que, où nous sommes, on ne peut voir qu'à travers des lunettes colorées..." 20/

Peu après, le ton se durcira, et les Missions catholiques devront payer le soutien par trop ostensible que leur ont apporté les puissances occidentales, particulièrement la France, depuis le milieu du XIXème siècle. Depuis le renversement de l'empire mandchou en 1912, la gloire des Chinois, toutes tendances confondues, relativement aux Européens et aux Américains, n'a pas changé d'un iota.

Au début des années 1930, le Supérieur général des M.E.P. entreprenait une vaste tournée apostolique dans toute l'Asie, Monseigneur de Guébriant entendait en ce temps là déjà pérorer contre :

"(...) les traités inégaux, les torts des étrangers envers la Chine, l'espionnage des missionnaires, le caractère malfaisant du christianisme, le rôle odieux des chrétiens chinois traîtres à leur pays..." 21/

Les conventions qui ont été dictées à la Chine par l'entremise de la politique de la canonnière (22/) contiennent des clauses accordant un statut privilégié à l'Eglise catholique. Les Occidentaux voyaient la conviction religieuse comme une part de "l'expansion civilisatrice".

Du côté du Vatican, on prend appui sur la politique de conquête pratiquée par les pays européens. Pourtant les papes s'efforcent de dissocier évangélisation et colonisation. Au lendemain de la guerre de 1914-1918, le pape Benoît XV veille à séparer clairement l'action missionnaire et les intérêts nationaux. Dans les faits, cette distinction ne sera pas aussi claire, les apôtres de la Bonne Nouvelle ne dédaignant pas à l'occasion l'assistance de la puissance temporelle.

Pour bénéficier de certaines facilités, les Pères des M.E.P. se prévalaient volontiers de leur qualité de citoyens français. Dans une lettre au Consul de France à Nankin, à son sujet, Monseigneur Valentin parle d'un : "évêque missionnaire et français" (23/).

Décidée à se défaire de la tutelle occidentale, la République populaire ne peut absoudre les Missions de Chine de ce qu'elle considère comme des complicités, des intelligences avec les impérialistes. Les Chinois font le procès du Christianisme à cause de ses collusions avec l'Occident des marchands et des conquérants : dans leur esprit, christianisme et Occident sont liés, d'où une certaine image de l'Occident chrétien, et du christianisme occidental! C'est dans le contexte de cet amalgame qu'on peut situer le mouvement dit des "Trois autonomies" (24/).

Il est important d'observer que pour les indigènes entrés en contact avec les missionnaires, ou qui en avaient entendu parler, les Chanoines du Saint-Bernard sont des Français comme les Pères des Missions-Etrangères.

Le mandarin tient également les Chanoines pour des Français. On peut lire dans l'Histoire universelle des Missions catholiques :

"Conformément à l'article 8 du traité de Tientsin, les missionnaires devraient être munis de passeports rédigés en français et en chinois, légalement délivrés par les agents diplomatiques de France. Ces passeports portent dans le texte chinois que les missionnaires sont français, quelle que soit leur nationalité réelle." 25/

En novembre 1933, les Bernardins reçoivent à Weisi les passeports définitifs pour la Chine, remis par l'ambassade de France à Pékin! Force est donc de constater que rien n'est fait pour dissiper cette malheureuse ambiguïté. Les Pères suisses subiront le même traitement que les français, même s'il est plus que probable que c'est à ces derniers que les autorités chinoises en voulaient en priorité.

### 8.2.2. Fermeture des postes missionnaires du Mékong

A l'automne 1950, les événements prennent une tournure des plus malvenues pour les missionnaires des Marches. Les communistes, sentant leur pouvoir affermi, organisent des meetings monstres où sont attaquées les "superstitions". Toute manifestation extérieure d'un sentiment religieux répondant à cette définition, les Pères se sentent concernés au premier chef.

On impose aux fidèles des restrictions à leur pratique. Ainsi le chanoine Coquoz, à Tali au début novembre 1951, ne peut assister à la messe, alors même que la chapelle est dans l'enceinte de la mission :

"(...) parce que je ne suis pas sur la liste des chrétiens, soumise, chaque samedi, à la police." 26/

Le durcissement du régime dicté aux missionnaires coïncide avec l'invasion, dès octobre 1950 (27/), du Tibet oriental.

La Chine justifie cette marche en avant par la suzeraineté exercée depuis plus de deux siècles sur ce secteur, seulement en veilleuse à partir de la Révolution anti-dynastique (1912). Car en vertu de la thèse officielle professée à Pékin, le Tibet est partie intégrante du territoire national chinois. Le 7 novembre 1950, Lhassa envoie, en pure perte, une note de protestation à l'O.N.U., accusant la Chine d'agression caractérisée.

Cette incursion<sup>a</sup> a grande incidence sur la vie de la Mission. Les autorités républicaines éprouveront toujours davantage de peine à accepter que des missionnaires, et qui plus est des étrangers, vivent dans ce pays frontière, point de départ des opérations lancées en direction du "Tibet interdit". La présence d'Occidentaux dans un tel centre névralgique ne pouvait être tolérée plus longtemps : il ne fallait pas leur laisser l'occasion de freiner la marche de la Révolution.

Aux alentours du 20 septembre 1950, les PP.Lattion, Coquoz et Fournier, se retrouvent à Kitchra. Le ton de la discussion est grave, la pesanteur de l'atmosphère semblable à celle d'une veillée d'armes.

Le Supérieur autour duquel se sont réunis les Chanoines "du bas" (Weisi et Siao-Weisi) se remémore cette réunion :

"Je leur transmets les dernières nouvelles reçues de Suisse. Puis lentement nous gagnons la résidence où nous discuterons jusqu'à minuit de l'avenir de notre Mission. Nous étions loin de nous attendre à ce qui allait nous arriver." 28/

Le 26 novembre, on prend connaissance à Kitchra et Siao-Weisi, respectivement les PP.Fournier et Coquoz, d'un ordre écrit provenant du "gouvernement populaire" du district, et convoquant les deux Chanoines pour le 1er décembre à Weisi, ce sont les mots du mandat :

"(...) afin que les autorités chinoises puissent mieux les protéger!"  
29/

La notification officielle prétextait également d'une conférence avec les autorités, à laquelle les Religieux devaient prendre part. Celle-ci terminée, les Pères pourraient réintégrer leur poste.

Cependant, même la promesse de pouvoir revenir un mois et demi plus tard auprès de leurs chrétiens ne parvenait pas à calmer leurs appréhensions.

Le chanoine Lattion saisit le ministre de Suisse à Pékin de leur problème. En réponse à cette sollicitation, M.Rezzonico envoie le télégramme suivant: "Nous nous occupons de vous". Effectivement, le diplomate intervient auprès du gouvernement de la Chine populaire, et a bon espoir d'obtenir la suspension de l'inique mesure, en raison de la reconnaissance par la Confédération helvétique, et ce dès 1949, du nouvel Etat chinois.

Un peu plus tard, on retient à Likiang la correspondance entre le Légat de Suisse et les Pères. Les relations avec le représentant de Berne coupées, les Chanoines n'ont plus rien à espérer de ce côté, et se voient contraints d'obtempérer.

A Siao-Weisi, un officier "rouge" assure le chanoine Coquoz d'un prompt retour parmi les siens, par conséquent nul besoin pour lui d'emporter beaucoup d'effets personnels! Moins crédules, ses chrétiens se disent convaincus qu'ils ne reverraient jamais plus leur bon pasteur.

Le 4 décembre 1950 part pour le Valais un câble du Supérieur Lattion: "Suisses concentrés chefs-lieux." (30/).

Cantonnés à Weisi, les trois Chanoines s'inquiètent de ce qu'il advient de leurs confrères "du haut" (Tsechung et Atentze). Ils sont bientôt rassurés, et le Supérieur de la Communauté bernardine de Weisi ne peut que s'en réjouir :

"Nous fûment heureux d'apprendre que les Pères du nord restaient libres et continuaient, non sans difficultés cependant, leur travail..."  
31/

Il n'empêche que, en poste à Atentze depuis juillet 1950, le chanoine Savioz ressent les effets de l'occupation du Tibet oriental, vers le mois d'octobre, sous la forme d'une surveillance toujours plus tâtilonne. Fin décembre, il est sommé de prendre la route de Tsechung.

Près de trois mois après le rassemblement forcé des PP.Goré, Savioz et Lovey, un officier communiste se présente à la résidence du Vicaire forain. Nous sommes le 21 février 1951 :

"Vous partirez avec nous demain matin, pour assister à une réunion à Weisi. Point n'est besoin de faire des préparatifs : dans un mois vous serez de retour." 32/

Les trois missionnaires n'en croient pas un mot, sachant que les Chanoines concentrés à Weisi n'avaient pu rejoindre leur station. Ils se doutaient bien qu'ils ne pourraient pas davantage le faire!

Le lendemain matin, ils sont emmenés sous bonne escorte, et le 1er mars, toute la Communauté du Mékong se retrouve dans la Capitale de la Mission. Les questions que se posent les Bernardins au début de leur captivité foisonnent. Le P.Lovey ne sait trop à quoi s'attendre :

"Est-ce la résidence forcée en un poste où l'on puisse nous surveiller? Le camp de concentration? L'expulsion?" 33/

### 8.2.3. Assignation à résidence des Pères du Mékong à Weisi

Au début de la résidence forcée dans la sous-préfecture, tout va pour le mieux. Les missionnaires ont toute facilité dans l'exercice de leur ministère, et les fidèles peuvent pratiquer sans restriction aucune.

Par la suite, on limite la liberté de mouvement des Pères, ainsi que le rapporte le chanoine Coquoz :

"A Weisi, on nous apprend qu'on voulait nous protéger contre la fureur

populaire, et on nous interdit de quitter la ville." 34/

Durant des semaines, deux policiers viennent chaque jour vérifier si les oiseaux sont encore dans leur cage!

Parfois, des autorisations sont données, qui permettent de faire une course en montagne ou de parcourir les environs de l'agglomération.

L'apostolat est touché par cette entrave à la circulation, ce qui n'empêche pas le P. Lattion et ses confrères d'imaginer un retour au respect de leurs droits :

"Nous avertissons notre légat à Pékin et nous avons la naïveté de croire que bientôt sera rapportée la mesure inutile, la mesure injuste prise contre nous." 35/

Le Supérieur religieux de Weisi réitère auprès du chef de la police des démarches visant à lui arracher leur relaxation. Invariablement, la réponse de l'officier chinois est la même :

"Le Gouvernement a des responsabilités auxquelles il ne saurait se soustraire, et votre protection en est une!" 36/

En attendant que la situation se décante, les Chanoines inaugurent un genre de vie nouveau. L'accent est porté sur la prière et l'étude des langues (chinois, tibétain, lissou), les conditions extérieures posant des limites à leur travail apostolique. Les relations avec les paroissiens se font désormais sous le signe de la prudence, les Pères hésitant à aller au domicile de leurs fidèles, par peur de les compromettre.

Le P.Lattion spécifie que la résidence est toujours aussi fréquentée:

"Nous continuons de soigner les malades et la guérison de quelques cas graves raffermir notre situation. Si nous ne pouvons plus, en dehors de Weisi, aller à nos chrétiens, ces derniers peuvent venir à nous, et il ne se passe guère de semaine que nous en voyons l'un ou l'autre, soit de Kitch'a, soit de Siao-Weisi, soit de Tschung." 37/

En janvier 1951 débute la campagne du gouvernement de Pékin contre les Missions. Cette vague anti-chrétienne atteint le Yunnan un peu plus tard. C'est en mai et juin 1951 qu'on assiste dans la cité préfectorale de Weisi à des jugements populaires. Les notables, chefs de villages et

propriétaires terriens sont pris à partie (38/).

Détenteurs de domaines cultivables, c'est aux Pères que les pouvoirs publics chinois s'en prendront par la suite. Outre l'accusation d'accaparer les terres, on imputera aux missionnaires le même grief qu'à tous les Occidentaux, étrangers au pays :

"On nous accuse dans les journaux, dans les réunions quotidiennes, à toutes les occasions, de faire le jeu des pays capitalistes." 39/

L'idée du complot fomenté avec l'extérieur tourne à l'obsession. Le bureau d'enregistrement des étrangers délègue deux inquisiteurs pour questionner les Chanoines sur ce qu'ils appellent leurs "activités spéciales" :

"Le P.Goré doit présenter deux cartes de la Mission et donner des renseignements sur tous les missionnaires qui ont travaillé dans la Mission depuis sa fondation. On nous interroge sur nos relations avec l'étranger, on veut savoir à qui nous écrivons habituellement soit en Chine, soit en Suisse, quels sont nos amis, nos relations. On veut savoir surtout la valeur et la provenance des sommes que nous recevons. On commence même à fouiller notre bibliothèque..." 40/

Le régime de résidence surveillée devient encore plus sévère, le chanoine Lattion ne peut que faire la constatation suivante à Pâques 1951 :

"Tout apostolat est devenu impossible." 41/

Les pressions exercées sur les chrétiens sont de divers ordres, passant des mensonges et promesses pour les tromper, aux coups et interrogatoires pour les dissuader de fréquenter les Pères.

Les circonstances sont si inquiétantes qu'on juge bon à Weisi d'en informer sans détour la Communauté du Saint-Bernard. Il ne s'agit plus de se montrer rassurant pour calmer les appréhensions, mais de révéler la réalité telle qu'elle se présente à eux :

"Hélas, la Mission subit un grave assaut. L'étau se resserre. Lisez entre les lignes. Laissez travailler votre imagination sans crainte de dépasser la vérité." 42/



#### 8.2.4. La position instable des stations de la Salouen

Alors que les Pères de Tsechung gagnent le chef-lieu de la Mission des Bernardins, à la fin février 1951, ils ne savent rien de ce qui se passe de l'autre côté du Sila, dans le Loutzekiang :

"La montagne étant fermée, nous n'avons pas de nouvelles des PP. André, Ly et Emery, ni de M.Chappelet." 43/

Jusque vers la fin de l'été, les missionnaires de Bahang et Tchrongteu s'habituent tant bien que mal au nouvel état de fait. Un permis de séjour leur est même accordé suite à une assemblée populaire, ce qui calme leur crainte d'être bannis. Il est de plus permis aux prêtres de visiter toutes les chrétientés et de se rencontrer sans autorisation spéciale.

En septembre 1951 est organisé dans la Vallée un rassemblement géant, où l'on décide des sanctions contre les "impérialistes". Voici le train de mesures énoncé par le mandarin "rouge" de Sékine, qui des missionnaires fait des proscrits :

- "1. Interdiction de parler aux étrangers et même de les regarder.
2. Interdiction de leur vendre ou acheter quoi que ce soit.
3. Interdiction pour les chrétiens d'assister à une messe célébrée par un étranger.
4. Interdiction de se rendre dans les Missions ; celui qui y serait pris pourrait être exécuté sur place.
5. Les serviteurs des Pères doivent les quitter immédiatement sans leur donner de raison.
6. Lorsque les missionnaires quitteront le pays, ils ne pourront emmener leurs bêtes de somme et devront porter eux-mêmes leurs bagages. Personne ne pourra les héberger en route." 44/

De ce catalogue, il ressort que les autorités en veulent apparemment aux Pères en tant qu'étrangers surtout, que la "contamination" des indigènes doit être prévenue, et qu'à terme l'intention des Chinois est de leur faire quitter le "Pays des Loutzes"! D'autre part, il faut savoir qu'un comité veille à l'exécution de ces différents points. A Tchrongteu, une douzaine d'individus épient en permanence les missionnaires.

A la suite de cette publication débute une campagne de diffamation contre l'Eglise, les attaques ayant tôt fait de porter contre les clercs.

Aucune recommandation des Supérieurs ne pouvant leur être communiquée, MM.Emery et Chappelet prennent l'initiative, au début octobre 1951, de partir pour Bahang. Le dernier nommé en donne la raison :

"Nous avons décidé d'aller rejoindre le P.André, afin de coordonner notre réaction à cette persécution subitement déclenchée. Avec le P.Emery nous aurions pu tenir assez longtemps dans notre résidence, tandis que c'eût été plus difficile pour le P.André à cause de son âge et de l'état précaire de sa santé." 45/

A Bahang, les trois missionnaires pourraient mieux faire front, une infinie tristesse s'empare néanmoins des deux desservants de Tchrongteu au moment de dire adieu à leurs chrétiens :

"Car nous quitions les bords de la Salouen sans espoir de les revoir." 46/

Cependant, les reclus de Bahang n'ont pas rendu les armes. MM.Chappelet et Emery se dirigent sur Sékine, le chef-lieu du Loutzekiang, et demandent audience au mandarin, afin de lui présenter leurs doléances et desiderata:

"(avec) l'espoir de pouvoir rester peut-être encore longtemps auprès de ceux que nous aimions ; de revoir les rives de la Salouen et nos gens que nous avons cru quitter pour de longues années sinon pour toujours." 47/

Le résultat de l'entretien va au-delà de leurs espérances, puisqu'ils obtiennent l'ajournement de leur départ, ils vivaient en effet dans l'anxiété de devoir plier bagage du jour au lendemain. Bien plus, il apparaît au chanoine Emery que le risque ne serait pas inconsidéré de rentrer à Tchrongteu, ce qu'il fit en novembre 1951. Robert Chappelet l'y rejoint en janvier 1952, le titulaire du lieu ayant contracté la fièvre typhoïde. Cette apparente accalmie ne parvient pas à apaiser toutes les inquiétudes. Les missionnaires s'attendent à tout, ainsi Bob Chappelet :

"Toujours l'angoissante certitude que nous ne jouissions que d'un délai revenant dans nos pensées, dans nos conversations. Tôt ou tard, nous aurions à prendre le chemin de l'exil, sinon de la prison ou du lieu d'exécution." 48/

Chacun a conscience qu'un sursis seulement leur a été accordé et partant, que leur expulsion n'était qu'une question de temps!

### 8.3. Renvoi des missionnaires du Tibet chinois

#### 8.3.1. La détermination des Chanoines face aux communistes

Dans la région où prennent naissance les grands fleuves, on n'est pas forcément au courant de ce qui se passe à l'autre bout de la République populaire, les Chanoines du Saint-Bernard en savent toutefois suffisamment pour que soient chassés tous les mirages se rapportant à leur avenir:

"Renseignés sur la situation de l'Eglise dans le reste de la Chine, nous connaissons le sort qui nous était réservé : l'expulsion."  
49/

Les mauvaises nouvelles, tombant à intervalles réguliers, vont constamment dans un sens opposé au bien de la chrétienté chinoise : Monseigneur Derouineau, métropolitain de la Province ecclésiastique comprenant tout le sud-ouest chinois est incarcéré des mois durant dans les geôles communistes; l'internonce apostolique en Chine, Monseigneur Riberi, emprisonné en juin 1951, est chassé du territoire chinois en septembre.

Le moindre des paradoxes n'est sûrement pas qu'à l'heure où tout s'écroule autour d'eux, les Bernardins font preuve d'un grand discernement et se convainquent simultanément de croire à un revirement de la fortune.

La formulation imagée de la situation au début de 1952 est révélatrice de l'univers tourmenté et incertain dans lequel se meuvent les Chanoines :

"L'orage qui a causé de graves dégâts à K... (N.d.l.r Kunming) semble s'apaiser, mais les sautes de vent l'ont amené près de chez nous. B.(N.d.l.r. Bonnemin) a dû vous en dire les méfaits." 50/

Les démarches introduites par le Ministre de Suisse auprès du Gouvernement chinois, M.Rezzonico, entretiennent l'illusion :

"Les encouragements de notre légat à Pékin nous laissent espérer une amélioration de notre situation et jusqu'au dernier jour nous y avons cru." 51/

Qu'ils considèrent leur Mission comme condamnée ou non, l'action des

Pères bernardins est toute de détermination. Dans une lettre collective de fin 1951 on peut lire, après une estimation plutôt mitigée sur le devenir de leur apostolat dans les Marches du Tibet :

"Quoi qu'il arrive, cependant, nous ne faillirons pas..." 52/

L'attitude des Chanoines est tout sauf résignée, ce qui correspond parfaitement aux instructions transmises par le Pape Pie XII. Son représentant en Chine, Monseigneur Riberi, l'âme et le guide de la résistance, ordonne aux missionnaires de ne pas quitter leurs établissements. La consigne est répercutée à tous les échelons de la hiérarchie. Monseigneur Lemaire, Supérieur général des M.E.P., demande aux prêtres missionnant en Chine de rester sur place ; le Supérieur religieux des Bernardins à Weisi, le P.Lattion, enjoint de la même manière au P.Emery de ne se soumettre à l'ordre de quitter son poste que s'il est écrit et dûment motivé par le sous-préfet de Sékine.

L'inactivité que leur impose la concentration à la Capitale de la Mission pèse au P.Coquoz. Souffrant de la séparation d'avec ses fidèles de Siao-Weisi, et se sentant comme un poids mort, il se décide à demander de pouvoir partir pour la Suisse en congé :

"J'avais près de vingt ans de Mission. Les trois dernières années avaient été très fatigantes. On ne savait plus ce qui se passait au dehors. Il était bon, en cas d'expulsion générale, que l'un de nous sortît un peu plus tôt comme éclaireur, etc." 53/

### 8.3.2. L'adieu aux Marches du Tibet : en route pour Hong-Kong

Le 26 octobre 1951, les Chanoines du Mont-Joux disent au revoir au curé de Siao-Weisi en partance pour l'Europe. Le P.Lattion confiera une demi-année plus tard le sentiment éprouvé ce jour-là :

"Nous étions loin de nous douter que dans moins de trois mois nous marcherions nous aussi vers les frontières de Chine." 54/

Le 4 janvier 1952, surviennent à la Résidence un envoyé spécial du pouvoir central et le sous-chef de la police locale : le Gouvernement de la République populaire et le Gouvernement provincial du Yunnan dictent aux missionnaires de quitter Weisi dans les cinq jours.

Le chanoine Lattion rapporte quelle fut, à cette minute, leur réaction, qui surprend, considérant l'environnement pour le moins agité :

"Nous sommes anéantis, car nous nous attendions si peu à cette nouvelle."  
55/

Les deux fonctionnaires chinois ne pouvant produire d'acte officiel, les Chanoines refusent d'obéir. Le Supérieur Lattion alerte sur-le-champ le ministre de Suisse à Pékin.

Le lendemain 5 janvier 1952, est présenté aux Pères un document leur enjoignant de partir de la sous-préfecture, pièce remise conjointement par l'envoyé de Kunming, le représentant du mandarin de Weisi, le délégué de l'autorité militaire du sud-ouest de la Chine, et le chef de la police de Weisi. Sous la contrainte, chaque missionnaire doit s'engager à exécuter le commandement dans les sept jours.

Le 10 janvier, les Chanoines reçoivent la réponse au signal de détresse lancé à M.Rezzonico : "Intervenons". Ce soutien du délégué de la Confédération à Pékin n'a pas suffisamment de poids pour permettre de résister à la pression exercée contre les missionnaires.

Le 16 janvier, les PP.Fournier, Savioz, Lovey, Goré et Lattion s'en vont de Weisi. Rapidement, on apprend à la Maison-mère de la Congrégation bernardine que les confrères du Mékong ont été transférés à Kunming, où il serait plus facile de les protéger. Personne n'est dupe, car personne n'ignore que la capitale du Yunnan est une des étapes sur la route conduisant les proscrits vers Hong-Kong.

Le Bulletin de la Société des Missions-Etrangères de Paris annonce que plusieurs prêtres de la Congrégation française, dont le P.Goré et plusieurs Chanoines du Saint-Bernard, se trouvent dans cette ville le 15 février:

"Plusieurs d'entre eux ont des démêlés avec les autorités et il est probable que leur sortie de Chine n'est pas trop lointaine." 56/

Après trois mois de voyage, les cinq rescapés du Mékong mettent, le 12 mars 1952, le pied dans la colonie britannique.

Pendant ce temps, dans le Loutzekiang, où étaient toujours enfermés le P.André, le chanoine Emery et M.Chappelet, on ne savait trop à quoi s'en tenir, même si, comme ce dernier, on avait de fortes présomptions sur ce qui leur était réservé :

"(...) la raison nous disait que seul un délai plus ou moins long nous était accordé." 57/

La supputation devint certitude à l'heure où ils eurent vent des événements qui s'étaient produits dans le Mékong, sans qu'ils n'en aient pu rien savoir :

"Quand en avril, nous apprîmes l'expulsion de nos amis de Weisi, nous sûmes que notre tour ne tarderait pas, mais nous pensions que les Rouges auraient attendu les mois de juin ou de juillet afin que nous puissions franchir, sans trop de peine, les hauts cols." 58/

Le refoulement eut bien lieu, comme les missionnaires l'avaient pressenti, mais à une date antérieure à celle qu'ils avaient conjecturée.

Le 11 mai 1952, quatre soldats de la police et quatre officiels du prétoire signifient à MM.Chappelet et Emery leur renvoi de la Salouen. Les deux parias affirmèrent un peu plus tard :

"Nous nous y attendions depuis un an." 59/

Le 13 mai, ils se séparent de la chrétienté de Tchrongteu pour rejoindre à Bahang le P.André, qui lui aussi est obligé de se rendre à Yunnanfou. C'est le 16 mai que les missionnaires du Loutzekiang prennent la route de Likiang, leur itinéraire empruntant la route du Mékong. Six miliciens sont assignés au petit groupe en guise d'escorte.

Le franchissement du Sila, encore enneigé à cette saison, est particulièrement éprouvant pour le P.André, malade, qui doit être porté sur les plus mauvais tronçons. Il manque de mourir d'épuisement!

Le petit convoi traverse les villages chrétiens de Tsékou, Patong et Siao-Weisi, dont les curés ont été chassés un an auparavant. Cinq mois après le départ des captifs du Mékong, les exilés de la Salouen font leur entrée dans l'ancienne Capitale de la Mission.

Les nouvelles les plus hallucinantes à propos de la Chine (60/) viennent à leurs oreilles :

"N'ayant aucune idée de la situation mondiale depuis plus d'une année, nous restons perplexes : vrai? faux? Là-dessus l'imagination va son train et nous nous voyons déjà réinstallés dans nos postes." 61/

Le 31 juillet, M.Chappelet, le chanoine Emery et le P.André, celui-ci à l'article de la mort, arrivent à Hong-Kong.

### 8.3.3. A la recherche d'une nouvelle terre de Mission

La rencontre, dans le Territoire britannique, de compagnons d'infortune, chassés comme eux de Chine, convainc les Bernardins de l'impossibilité d'évangélisation dans le "Céleste Empire" aussi longtemps que les communistes mettraient des entraves au libre exercice du ministère.

Dès lors, les Chanoines conviennent de se mettre en quête d'un nouveau champ d'apostolat.

Pensant que le temps reviendrait inévitablement, où la Chine ouvrirait à nouveau ses portes aux propagateurs de la foi catholique, c'est le souci de trouver une terre d'accueil leur permettant de se remettre à l'ouvrage au Tibet dès les premiers signes de libéralisation, qui préside au choix de la destination à venir.

On parle dans un premier temps d'aller missionner au nord de la Birmanie, puis au Japon, mais ces projets sont vite abandonnés pour le Sikkim.

Il se trouve que la Congrégation soeur des Chanoines de Saint-Maurice oeuvre dans le petit Etat himalayen depuis l'année 1935. La perspective de continuer leur apostolat auprès des nombreux Tibétains, résidents ou de passage, enthousiasme les Bernardins. Mais bientôt New-Déhli avise qu'il ne leur sera pas délivré de visa pour l'Union indienne, les requérants n'ayant pas pu prouver la nécessité de leur venue.

Alors que la porte du Sikkim leur est fermée, deux Chanoines rencontrent fortuitement à Hong-Kong, l'administrateur de la Préfecture apostolique de Taïpeh. C'est ainsi que Monseigneur Kuo invite la Congrégation bernardine à venir travailler dans son diocèse.

Les passeports pour "l'Île de Beauté" obtenus, les anciens de la Mission de Tatsienlou gagnent dès la fin août 1952 leur nouvelle Terre d'apostolat.

## C H A P I T R E 9

### CONCLUSION GENERALE DU MEMOIRE

---

#### 9.1. Deux décennies d'apostolat : ébauche de bilan

---

En 1967, André Guibaut publie son ouvrage, Missions perdues au Tibet. A la suite du récit de l'assassinat, en 1940, du P. Nussbaum, il tient ce propos, plus d'un quart de siècle après la tragédie :

"Je peux encore aujourd'hui éprouver quelque émotion à évoquer ce drame oublié ; mais malgré que j'en aie, je ne peux m'empêcher d'en ressentir l'inanité à la pensée que dans ce Yerkalo où Victor Nussbaum fut inhumé quelques semaines plus tard, il ne doit plus rester traces de lui, ni de son apostolat." 1/

Le constat que l'on va tenter de dresser du ministère bernardin en Chine concluera-t-il à un tel échec?

#### 9.1.1. Un résultat global médiocre en apparence

Depuis les débuts de la Mission du Tibet, les évangélistes se heurtent à des difficultés ministérielles quasi insurmontables, si bien que le P. Desgodins des M.E.P. requiert des confrères qu'il réclame en renfort à cor et à cri au Séminaire de Paris (1878), un profil particulier. Il fait appel à :

"Des prêtres capables de se vouer au martyre de la stérilité, si Dieu l'exigeait d'eux." 2/

Plus d'un demi-siècle s'est passé au jour où les Pères du Saint-Bernard



abordent la terre chinoise, cependant Maurice Tornay requiert un esprit de renoncement similaire de la part des candidats à la Mission :

"Envoyez-nous beaucoup de missionnaires, mais envoyez-nous seulement de ceux qui ne se laissent ni encourager par le succès, ni, surtout, décourager par l'insuccès." 3/

Le P.Goré, de concert avec tous les apôtres du Christ, est bien obligé de reconnaître que "le succès n'a pas répondu à leurs efforts"(4/).

Les réflexions qui parsèment la correspondance et les propos des missionnaires tout au long des vingt années passées dans les Marches, convainraient les plus sceptiques. Dans la Lettre du Thibet d'octobre 1939, le chroniqueur fait part aux confrères du Valais d'une pénible constatation:

"Nos efforts se révélant vains, notre seul espoir est dans la prière." 5/

Au lendemain de la guerre de 1939-1945, le chanoine Lovey donne de l'apostolat une impression pour le moins mitigée :

"La tâche n'est pas aisée et les résultats plus que maigres." 6/

En proie à l'abattement après avoir été mis dehors du Tibet, le P.Tornay en vient même à se poser la question de fond :

"Pour faire si peu de chose, était-ce la peine de venir de si loin?" 7/

A une autre occasion, le même curé de Yerkalo, avec son énergie spontanée et brusque, laisse éclater son dépit face au Supérieur Melly :

"Qu'est-ce que nous foutons ici? Tout ce pays n'est pas encore converti!" 8/

Ainsi donc, l'état que l'on dresse est peu reluisant, surtout si l'on met en regard les grandes victoires que l'on s'imaginait pouvoir remporter sur le "paganisme".

Peu après son installation à Weisi, Maurice Tornay écrit à ses confrères le vaste projet d'évangélisation qu'il aimerait voir se réaliser :

"(...) parcourir les rives escarpées de la Salouen (...), de ces

pointes et de ces creux, faire surgir des clochers, couvrir le tonnerre des fleuves par celui des cantiques (...)." 9/

Le visionnaire sait pourtant se montrer clairvoyant, et opposer dans le même temps à l'éclat du succès l'amertume de la déconvenue :

"Ou bien, il pourrait se faire aussi que l'on course sans résultat, sans voir les clochers, sans entendre les cantiques." 10/

En visite dans la "Mission de l'Intérieur" en été 1946, le P.Simonnet insiste sur la force de caractère dont le missionnaire doit faire preuve :

"(...) qui fait que l'ouvrier apostolique ne s'hypnotise pas sur l'apparente stérilité de ses efforts, du matériau sur lequel il travaille, et des consolations qu'il recueille... quand il en recueille!" 11/

Les Chanoines se rendent compte des résultats minimes de leur apostolat. De par l'accumulation d'éléments extérieurs néfastes, n'étaient-ils pas au départ voués à semer sur un sol aride?

Ils ont constaté par eux-mêmes ce manque d'effet immédiat, ne tenant ni à s'en cacher, ni ne cherchant à s'illusionner par une savante alchimie chiffrée. D'aucuns n'ont semble-t-il pas aussi bien résisté à cette dernière tentation! La Communauté chinoise enjoint ses confrères à se montrer prudents vis-à-vis des Instituts missionnaires publiant de mirifiques résultats dans leurs rapports d'activités :

"Il est vrai que certaines revues vous racontent monts et merveilles sur le nombre de convertis. Ne croyez pas tout ce qui se publie à ce sujet. Bien souvent, il n'y a là qu'un moyen plus ou moins honnête pour attirer les picajons. C'est comme dans les fameuses statistiques. On y voit un chiffre splendide de conversions, mais on se tait sur le chiffre des défections..." 12/

#### 9.1.2. Relativisation du constat d'échec

Les Religieux missionnaires ne tiennent pourtant pas à noircir par trop le tableau. Tout ne leur est pas si funeste au plan de l'évangélisation.

Nous en voulons pour preuve le propos déjà plus nuancé tenu par le chanoine Lovey, au sujet de ses succès, et respectivement insuccès, apostoliques :

"Ici, à Tsechung, les conversions sont bien trop rares pour que l'on soit tenté d'orgueil (...). Dieu permet toutefois (...) pour éviter le découragement, que quelques âmes prêtent une oreille docile à nos exhortations." 13/

La vie en Mission réserve même parfois de belles satisfactions. C'est ainsi qu'après avoir dépeint à son frère Louis les fortunes diverses de son existence de "pêcheur d'âmes", le chanoine Tornay peut à l'occasion se réjouir d'une issue favorable :

"J'ai tout de même la consolation d'avoir mis au ciel quelques païens, qui, sans moi... C'est plus qu'il n'en faut, pour entreprendre le voyage le plus lointain du monde." 14/

La plume à la main, les Chanoines misent sur la sincérité et l'authenticité. Il n'est nul besoin pour eux de voiler ou de travestir tout ou partie de la vérité, on s'efforcera plutôt de présenter une image de la réalité la plus conforme possible.

Dans une première phase, il s'agit de ne pas verser dans l'excès opposé au triomphalisme, qui aurait tôt fait de mener au désabusement. A sa soeur Anna, le P.Tornay confie :

"Je voudrais de consoler en te disant, par exemple, que je suis un saint et que j'ai converti d'innombrables infidèles. Hélas, je n'ai personne converti (...)." 15/

Il faut plutôt s'employer à démontrer que la situation délicate dans laquelle on évolue, loin d'être marginale, serait plutôt la norme de ce que connaissent les serviteurs de l'Évangile sous ces latitudes, ce à quoi ils s'emploient :

"Ne vous étonnez pas si nous marchons à pas lents. Tous les missionnaires de Chine vous diront que c'est le lot commun en ce pays. (...) Nous sommes ni mieux ni moins bien servis que dans la plupart des Missions de Chine." 16/

La seconde phase aura pour objectif de présenter les buts recherchés par les évangélistes. On écarte d'entrée la possibilité d'une réussite

facile permettant la publication de listes factices dont la Congrégation pourrait incidemment s'enorgueillir :

"Aussi bien, nous ne visons pas le nombre, nous voulons la conversion intérieure, c'est dire que nous n'aurons aucun succès." 17/

On peut déduire d'une telle approche de l'apostolat, si elle est assortie de discernement, une plus grande conscience de l'étendue de la tâche à réaliser, pour que soient réellement vécues la Vérité de Dieu et la Parole du Christ :

"Et maintenant, sachez que lorsqu'on vous dit qu'un village est chrétien, cela ne signifie rien du tout. (...) Cela veut dire que les gens sont baptisés, mais cela ne veut pas dire qu'ils ont abandonné les vices du paganisme. Pourtant, c'est bien ceci qui importe." 18/

Dans le même cadre de réflexion, l'administration des sacrements est tenue pour une étape de la vie chrétienne, et non pour un aboutissement, une fin en soi. Les Pères constatent parfois chez les autochtones ce qu'ils interprètent comme une absence de toute intériorisation, que bien sûr ils déplorent :

"Nous sommes à nous demander quelle idée se font les gens du christianisme. Ils se croient sans doute en règle avec leur conscience, quand ils ont fait leurs Pâques et assisté à la messe une fois par an." 19/

La défiance envers les données statistiques, du fait qu'elles ne prennent pas en compte les défections, ajoutée à l'introduction de la distinction entre chrétiens "vrais" et "nominaux", et aux précautions à prendre quand il est parlé d'adhésion à la foi chrétienne, tout cela pourrait amener le missionnaire à conclure à l'inanité de son action. Le chanoine Tornay prévient les inévitables remarques désobligeantes :

"On dira toujours : "Que font-ils, mais que font-ils?" pas grand'chose, sans doute, mais nous serons prêts à être les serviteurs de ceux qui feront plus." 20/

A part cette invite, sous une forme non dénuée de causticité, à donner chacun sa contribution à la propagation de la foi chrétienne, le titulaire de Yerkalo montre ostensiblement que sa préférence va à ceux qui entre-

prennent, nonobstant obstacles et entraves :

"On a toujours l'impression de bâtir sur le sable. Résultat : les uns ne bâtissent pas, les autres construisent. L'histoire, le temps, la vie prouvent très clairement que ce sont les premiers qui se trompent." 21/

### 9.1.3. Quelques chiffres sur la Mission du Tibet

On ne dira jamais assez combien il faut manipuler avec précaution quelque donnée chiffrée que ce soit. Nous avons vu ci-devant qu'un chrétien enregistré peut renier ensuite la Foi, en étant néanmoins comptabilisé. La politique des Bernardins à ce propos est tout à fait claire :

"Il vaut cent fois mieux n'accepter que ceux dont on peut être à peu près sûr, -et ils sont rares en Chine- plutôt que de baptiser cent païens et avoir ensuite nonante-neuf apostats." 22/

Nous avons également vu qu'un indigène inscrit sur une liste paroissiale peut n'avoir de chrétien que le nom.

Mais de telles considérations nous entraîneraient trop loin de notre sujet. Envisageons plutôt ces statistiques en tant qu'elles nous donnent un ordre de grandeur de la Mission, et des chrétientés sous juridiction des Pères des M.E.P. seuls, ou sous la responsabilité conjointe des missionnaires français et du Saint-Bernard.

La circonscription relevant de l'autorité de Kangting appartient du point de vue politique au Sikang et au Yunnan chinois, s'étend sur une superficie quatre fois supérieure à la France, et comprend une population de 4,1 millions d'habitants (23/).

On estime en 1920, à 4500 le nombre de chrétiens établis dans ce périmètre, dont plus d'un millier sont tibétains. Un quart de siècle plus tard, en 1946, le P.Simonnet de Hanoï articule le chiffre de 5937 chrétiens. La même année, le chanoine Melly, ancien Supérieur de Weisi, donne un nombre de baptisés légèrement inférieur pour le Vicariat de Tatsienlou:5410. Sur ces plus de 5000 chrétiens, on escompte en 1948 qu'il y en a près

de mille dans le seul Loutzekiang.

Que l'on prenne l'un ou l'autre total, la progression n'est pas spectaculaire, ce qui se conçoit bien si l'on considère les conditions ambiantes. Relevons au passage que juste avant la sortie de Chine en 1952, on pouvait compter dans la Mission du Tibet, un peu plus de trente missionnaires; parmi eux, 13 M.E.P., 7 Chanoines et 8 prêtres chinois (24/).

Venons-en à la "Mission de l'Intérieur", qui s'inscrit dans un rayon de 400 Km. environ. On ne peut que difficilement établir des comparaisons, étant donné que les recensements paroissiaux sont lacunaires. D'autant que les variations repérables sur dix ou quinze ans ne peuvent donner que des indications de tendances.

Ainsi, les différences de totaux entre la statistique d'été 1936 (1335 chrétiens) et celle d'hiver 1939-1940 (1480 chrétiens), pour ce qui est du Mékong, ne sont pas significatives. On peut les imputer à des facteurs inhérents au calcul ou à un changement intervenu à l'intérieur de la Mission. Reste qu'il est tout de même intéressant de constater les modifications d'effectifs station par station (ANNEXE III).

Les chiffres dont nous disposons, concernant toute la partie tibétaine du Vicariat apostolique, permettent tout au plus de dénombrer les baptisés qu'on y trouve à un moment bien précis. Le P.Lattion parle de "quelque deux milles chrétiens"(26/). L'approximation du P.Lovey est du même ordre, il évalue que leurs chrétiens sont "au nombre de plus de deux mille"(27/). Dans le manuscrit du P.Melly, Dates et statistiques sur la Mission du Thibet, on trouve le chiffre de 2365 chrétiens, répartis comme suit: 1480 pour le Mékong, et 844 pour la Salouen (année 1946) (ANNEXE IV).

Les desservants des deux vallées sont au nombre de dix au moment où l'ancien Supérieur bernardin de Chine dresse son bilan ; 7 Bernardins, 2 M.E.P. et 1 prêtre chinois (29/)

#### 9.1.4. Interprétation du résultat à la Lumière évangélique

Au seuil des années 1860, le P.Desgodins accoste la Chine. Ses Supérieurs de la Rue du Bac lui consignent des recommandations. En toute circonstance il fallait se souvenir que :

"(...) l'important n'était pas d'obtenir un résultat immédiat et flatteur pour sa personne, mais de préparer la voie à ceux qui viendraient après lui." 30/

Des années durant, les missionnaires de Chine ont tout tenté pour annoncer la Parole de Dieu, sans jamais voir, ou si peu, le résultat de leur ouvrage. Mais savoir qu'ils ont ouvert la route à leurs successeurs est plus qu'un réconfort, c'est une véritable satisfaction pour eux.

Cette idée, on la retrouve en 1946, sous le plume de l'éditorialiste de Grand - Saint-Bernard Thibet, alors que quatre jeunes Chanoines, à l'instar du P.Desgodins au milieu du XIXème siècle, se disposent à débiter dans l'Empire du Milieu :

"Ils sèmeront dans les larmes. Leur succès apparent se limitera peut-être à quelques baptêmes. Ces populations ne semblent pas mûres à la vérité chrétienne. Mais il faut semer. Et plus tard, d'autres viendront, qui moissonneront à pleines mains." 31/

Une autre constante, que l'on trouve inmanquablement dans les propos de ceux à qui il appartient d'évaluer telle entreprise missionnaire, est la pauvreté des moyens dont les pasteurs d'âmes disposent. L'unique façon pour eux de toucher la population locale, reste l'exemple et la charité, et c'est cela même qui est en priorité exigé d'eux. Daniel-Rops est pleinement d'accord avec ce principe, et définit le genre de victoire qui doit être cherché :

"Ce n'est pas d'hier qu'on le sait ; pour un missionnaire, la chose principale n'est pas tant d'obtenir de grands succès que de donner son témoignage, en lui faisant confiance pour le reste." 32/

L'abandon total à la divine Providence explique l'absence d'aspiration frénétique à vouloir déceler une suite tangible et immédiatement perceptible à leur apostolat. Pour le P.Simonnet, l'aveu de la méconnaissance du dessein divin aide les missionnaires à surmonter l'abattement occasionné par les revers et la mauvaise fortune :

"Ils savent que Dieu à l'éternité pour Lui, et que d'avance sa cause est gagnée : "Ayez confiance : j'ai vaincu le Monde"." 33/

Soumis à la volonté du Créateur, hors de tout temps et de tout lieu,

le missionnaire, bien loin d'oser lui reprocher de ne pas le payer en retour par des succès ministériels, se montre sensible au privilège qu'il lui fait de l'avoir appelé à servir sa cause :

"Il semble que courir pour Dieu est une oeuvre morale assez grande et assez belle en elle-même, pour se passer de résultats, si la chose est possible." 34/

C'est en s'appuyant sur une telle argumentation que Robert Loup, dans son "Avant-propos à la deuxième édition" de l'ouvrage consacré à Maurice Tornay, après avoir fait allusion à l'effondrement de la Mission bernardine, peut affirmer que :

"ces conjectures (...) signifient, à vues humaines, un écroulement et une conclusion (...) à vues humaines seulement (...)." 35/

On le voit, la justification d'une activité missionnaire ne se mesure pas en termes quantifiables. Pourtant l'une ou l'autre réussite ponctuelle, minime au regard de l'ensemble, peut conférer du sens à un ministère apostolique souvent controversé.

Une douzaine d'années après son établissement à Taïwan, le chanoine Fournier s'entretient avec un pasteur protestant non loin de sa résidence, lorsque quatre personnes surviennent, qui lui demandent où se trouve l'église catholique. Les deux clercs la leur indiquent. L'ex-vicaire du P.Coquoz les reconnaît sur ces entrefaites comme d'anciens paroissiens du Tibet. De fait, ils venaient de s'enfuir de Chine communiste. Le pasteur adresse alors ces mots à son confrère catholique :

"N'auriez-vous converti que ces quatre hommes au Tibet, il valait la peine d'y aller!" 36/



## 9.2. Retentissement à l'intérieur de la Congrégation bernardine

### 9.2.1. Incidence du désengagement des Missions-Etrangères

L'appel à la rescousse lancé par la Société missionnaire française à la Congrégation des Chanoines visait à soulager quelque peu les M.E.P. du lourd fardeau de l'apostolat, toutes les missions de la zone du Setchouan et du Yunnan étant sous leur dépendance.

Les termes par lesquels la participation des Pères valaisans était quémandée ne spécifiaient pas quelles seraient les modalités de leur apport. Il n'est qu'à constater le flou de la formule utilisée par Monseigneur de Guébriant, à la fin de la lettre adressée le 21 décembre 1929 au Prévôt de la Maison du Saint-Bernard :

"J'ajoute que, dans ma conviction, un voyage dans les pays tels que ceux dont je parle, pourrait suggérer à votre sainte Congrégation plus d'un moyen d'exercer, dans une ligne toujours uniforme à ses traditions, un apostolat fécond et glorieux à l'Eglise." 37/

En réalité, le Supérieur de la Rue du Bac devait sans aucun doute avoir une idée derrière la tête, au moment de rédiger ces lignes. On peut sans grand risque de se tromper, lui prêter dès le départ l'intention de vouloir décharger petit à petit les M.E.P. des Marches yunnanaises, pour léguer finalement celles-ci aux Bernardins. A terme, il serait question d'ériger le "District de l'Intérieur" en Mission indépendante, sous la dénomination de Mission de Weisi.

L'idée allait faire son chemin. Au Grand Chapitre de la Congrégation du Saint-Bernard de 1939, on parle ouvertement de "future séparation"(38/). En visite la même année au siège épiscopal de Tatsienlou, le Vicaire forain de la zone du Mékong et de la Salouen parle avec Monseigneur Valentin de cette donation. Le P.Goré informe le Supérieur de Weisi de la teneur de leurs discussions. La Lettre du Thibet de juin 1939 s'en fait l'écho:

"(Monseigneur Valentin) insiste à nouveau sur le fait de l'imminence de la cession du district de Tsechung à notre Congrégation. (...)

Monseigneur ajoute qu'il a déjà fait des sondages à Paris et auprès de la Propagande, et que ces démarches ont été chaleureusement accueillies. Dans un an nous serons donc appelés à remplacer les PP. André, Bonnemin, Nussbaum et Burdin." 39/

La question de la séparation sera, à ce que dit le Vicaire apostolique, réglée au prochain chapitre des M.E.P., qui se tiendra à Paris en juillet 1940. Avec l'éclatement du conflit mondial, on met en veilleuse ce projet. Au terme des hostilités, on évoquera à nouveau cette possibilité, mais d'autres priorités s'imposeront rapidement, qui la relègueront au second plan de leurs préoccupations.

Pratiquement dès l'arrivée des Chanoines en Chine, les M.E.P. allaient se retirer progressivement du secteur, moins par une volonté délibérée que par un amoindrissement constant des effectifs que l'Institut français pouvait consacrer à cette partie de la Mission du Tibet. Les Pères décédés ne pouvaient plus être remplacés!

Le résultat logique de cette tendance est que les prêtres et frères valaisans seraient toujours plus livrés à eux-mêmes. On peut lire dans une lettre du séminariste Tornay :

"Pour cette partie (je voudrais être plus clair mais je crains que ma lettre ne soit frauduleusement ouverte à quelque douane), pour ce coin de terre, il ne faut plus guère compter sur les M.E.P.." 40/

Une dizaine d'années après avoir constaté le peu de moyens en hommes et en argent que la Société missionnaire était en mesure d'engager dans les cours supérieurs de la Salouen et du Mékong, le P. Tornay est amené, en 1948, à faire des observations allant dans le même sens. Il rencontre en mars, à Shanghai, Monseigneur Riberi, le représentant du Pape en Chine:

"Comme je vous l'ai écrit, l'Internonce ne m'a posé aucune question, au sujet de la Mission. On peut conclure, sans se tromper, que personne ne s'occupera de nous. A nous, donc, de nous débrouiller. Il ne faut pas compter, non plus, sur les M.E.P., dont presque toutes les missions sont en souffrance, faute de personnel." 41/

Outre la pénible impression que les Missions-Etrangères abandonnent la partie, les Bernardins sentent que Rome ne peut pas faire grand'chose pour eux. Mais est-ce qu'au moins les religieux missionnaires peuvent compter sur l'appui inconditionnel de leur Congrégation?

### 9.2.2. Les conséquences d'un malentendu chez les Chanoines

Au mois de janvier 1948, le P.Tornay écrit à l'ancien Supérieur du Saint-Bernard en Chine, juste avant son entrevue avec Monseigneur Riberi.

Le curé nominal de Yerkalo annonce sa résolution de demander au prélat romain un "Supérieur de mission, région Weisi"(42/), l'absence de responsable pour cette zone étant selon lui une des causes principales du piétinement de la propagande dans ce territoire.

L'acceptation de cette requête aurait selon toute vraisemblance pour suite le détachement de la "Mission de l'Intérieur" du diocèse de Kangting :

*ce qui ressort de cette lettre du P.Tornay :*

"Dès lors, Monseigneur Riberi (...) poussera fort à la séparation et, que nous le voulions ou non, le morceau nous tombera dans les mains." 43/

Chez les Bernardins, on ne semble pas tenir plus que de raison à cette donation, on émet plutôt des réserves et des restrictions à l'idée de prendre l'entière responsabilité d'une Mission autonome.

D'une part, la totale prise en charge par la Maison du Saint-Bernard d'une oeuvre de cette importance entraînerait un changement radical dans l'attitude des Religieux. Ce que le chanoine Tornay exprime dans sa langue vigoureuse par ces mots :

"Résultat : faudra pas mal secouer du monde, en premier, confrères." 44/

Des modifications, il y en aurait sans conteste au niveau des structures de la Congrégation, afin qu'elle puisse fournir le personnel nécessaire au fonctionnement de la Mission. Le curé en titre de Yerkalo donne son opinion à ce sujet au Prévôt Adam :

"C'est inévitable et ce n'est pas un mal. (...) Il faudra nous mettre à la page. Nous sommes loin d'y être, ici, et ailleurs, je crois. (...) Il nous faut des prêtres, même des docteurs, des professeurs, des soeurs, des médecins et de l'argent. (...) Il est nécessaire qu'un ou deux prêtres de la Congrégation s'occupe, en Suisse, de la mission." 45/

Ce serait tenter un faux procès à la Maison du Saint-Bernard que de

*l'obliger de se séparer de la Mission de l'Intérieur.*

lui faire reproche de ne pas avoir doté la Mission de tout le personnel dont elle aurait voulu pouvoir disposer.

D'autre part, il faut nous demander si la Congrégation des Chanoines s'est donné les moyens de réussir dans son entreprise apostolique. La question se pose de savoir si la Mission a pu bénéficier du soutien absolu de l'ensemble de la Communauté.

Avant de répondre à cette interrogation, il est nécessaire d'évoquer un malentendu, qui est pour beaucoup dans l'attitude ultérieure de certains Chanoines restés au pays. Nous avons pu observer précédemment l'imprécision qui entourait la demande de collaboration du Supérieur général des Missions-Etrangères, en 1929. A ce moment-là, les Bernardins pensaient seulement à la construction d'un hospice dans l'Himalaya, alors que déjà, peut-être, les M.E.P. songeaient à leur remettre l'évangélisation de la partie tibétaine du Vicariat apostolique.

Les Religieux agréés au Chapitre de juillet 1932 ont donné leur aval à une participation de leur Congrégation au travail missionnaire, et non à la cession d'un domaine apostolique. La nuance est d'importance. Elle explique la prudente réserve, pour ne pas dire plus, dans laquelle se sont cantonnés plusieurs Chapitres postérieurs.

Si le principe de ce type d'engagement n'a jamais été remis en cause formellement, son application par contre a donné lieu parfois à des controverses passionnées. Supérieur de Weisi, le chanoine Melly présente au Chapitre de juillet 1935 les plans et devis de l'Hospice. Lorsqu'on transmet à la Colonie chinoise les résultats du vote, c'est la consternation :

"Nous avons été fort péniblement impressionnés par le revirement d'opinion manifesté par votre dernier chapitre. Ce désaveu que nous exprime la majorité des confrères nous met dans une situation délicate et pénible." 46/

Les sommes requises par les maîtres d'oeuvre sont octroyées, mais l'agrément n'est donné que du bout des lèvres. Pour les missionnaires, c'est un camouflet cinglant, et un total déni de confiance.

Matériellement parlant, on est passé près de la catastrophe, mais au point de vue psychologique, la blessure est profonde. La lettre du Thibet de décembre 1935, où les Bernardins expriment leur stupéfaction et leur peine face à l'attitude du Chapitre, se termine par ces mots :

"Et surtout représentez-vous un peu combien c'est encourageant pour nous d'entreprendre l'oeuvre à laquelle vous nous avez destinés avec une approbation qui paraît arrachée à grand regret et que tout d'un coup la majorité des confrères d'Europe nous refuse son soutien moral..." 47/

Dans une lettre à un de ses amis, le P.Melly ne trouve pas de termes assez forts pour blâmer une telle conduite (48/).

Une douzaine d'années plus tard, en 1948, le P.Tornay écrit au Procureur de la Mission à Fribourg. Si l'on donne foi au curé de Yerkalo, nous avons tout lieu de croire qu'à ce moment-là, des critiques ont été proférées à l'intérieur de la Communauté, contre l'activité missionnaire déployée en Extrême-Orient :

"Je sais un peu les oppositions que vous avez ressenties. Mais, ce n'est pas une raison pour quitter le combat." 48/

### 9.2.3. Mise en perspective de quelques griefs

A la fin de la Seconde guerre mondiale, les communications sont renouées avec le "Vieux Continent". Au cours des longues années de privation, les missionnaires ont vécu dans l'espérance d'un retour à la paix accompagné d'un nouveau départ pour leur Oeuvre.

Seulement, les Bernardins de Chine ont rapidement dû déchanter, leurs Supérieurs ecclésiastiques aussi bien que religieux n'étant pas en mesure, contre toute attente, de leur apporter l'aide matérielle escomptée.

A Kunming de décembre 1947 à février 1948, le chanoine Tornay confesse son amertume au chanoine Melly, premier Supérieur de la Communauté chinoise:

"On n'a rien fait. Soit Tatsienlou, soit Saint-Bernard, déclinent responsabilité et argent. (...) Danger découragement pour les uns. Quinze ans que ça dure! Ça commence à bien faire. Mettre un point final. C'est ni plus, ni moins ridicule. (...) Quand voulons-nous agir, Tatsienlou tire en arrière d'où, but de Tatsienlou : pas dépenser; but Saint-Bernard : ne rien entreprendre. Résultat : voyez plutôt." 49/

L'appui logistique fait cruellement défaut, le P.Tornay et ses confrères

des Marches ont d'autant plus de peine à admettre la quasi absence de secours financier, que se déroule devant leurs yeux le spectacle d'un dynamisme enviable, celui d'un Ordre missionnaire belge :

"Vu, ici, vingt Pères de Scheut, venant de Belgique. Chacun a payé son voyage, avec prix de ses conférences. (...) Les nôtres? Parmi eux, il y a des docteurs. Tous savent lire à peu près convenablement chinois ; pourtant ils n'ont que 25-28 ans. Les nôtres? Savent même pas faire un bandage. C'est du beau!" 50/

Mais peut-on réellement faire grief à la Maison du Saint-Bernard de n'être pas au bénéfice d'une longue expérience missionnaire?

Reste que sous la pression des appels de toutes sortes auxquels les missionnaires s'efforcent de répondre, les demandes de finances se font de plus en plus insistantes. Le besoin d'argent est pressant, on ne sait à quoi attribuer le fait d'en être démuné. Ou plutôt, on ne le sait que trop!

Le chanoine Tornay impute à une faiblesse institutionnelle nombre de difficultés que connaît la Mission. A preuve selon lui, les autres Sociétés qui, à la même époque, peuvent mettre à la disposition de leurs missionnaires les sommes d'argent que réclame le développement de l'apostolat:

"Tout le monde se renfloue, en Suisse ; nous, nous manquons de tout. Impossible d'entreprendre la moindre chose. Ça commence à bien faire. Je suis ici à mesurer les résultats obtenus par les autres missions et les nôtres. Or, si l'on compare les types (excusez mon orgueil) nous n'avons pas complexe infériorité. Complexe infériorité = institution. Nous n'avons rien fait ; les autres avancent à pas de géant. On leur trouve les moyens." 51/

Aveuglé par le harcèlement des sollicitations auxquelles il ne peut répondre, l'ancien résident de Yerkalo ne prend pas du tout en compte les problèmes dans lesquels se débat la Maison du Saint-Bernard, le conflit mondial ayant également mis à mal sa santé financière.

Ayant soumis ce chapitre consacré à la Mission tibétaine vue de l'intérieur de la Congrégation, à l'actuel Prévôt du Saint-Bernard, Monseigneur Lovey, celui-là même qui avait été vicaire du P.Goré à Tsechung, il a eu l'extrême obligeance de nous communiquer quelques observations.

C'est bien volontiers que nous accédons à sa demande d'insérer ces remarques dans le corps de notre travail, d'autant qu'elles apportent un complément non négligeable, et de première main, à la bonne intelligence de

l'un ou l'autre aspect où, à première vue, les Bernardins semblent être coupables de certains manquements.

Ces cinq points se rapportent à la spécificité apostolique de la Maison du Mont-Joux (point 1), l'attitude révélée par plusieurs Chapitres généraux (point 2), la précarité des finances au sortir de la guerre (point 3), le ton utilisé par le P.Tornay (cf.citation 51/) dans sa correspondance (point 4), et finalement le statut de la Mission bernardine relativement aux M.E.P. (point 5). :

"En premier lieu, il faut rappeler que la Congrégation du Grand-St-Bernard n'est pas une Congrégation missionnaire, comme le sont les M.E.P., les Scheutistes, etc. En conséquence, il est normal que la formation qu'on y donne ne prépare pas directement au travail missionnaire. Les quelques membres qui demandent spontanément à partir en Mission devront donc être formés surplace, soit par les anciens missionnaires, soit par des écoles spécialisées, là où il s'en trouvent.

2. Le Chapitre du Gd.St.Bernard, du moins dans un premier temps, n'avait envisagé que de créer un hospice à la porte du Tibet et non de prendre à sa charge l'évangélisation d'un vaste territoire. Il est donc normal que les membres de chapitres subséquents n'aient pas été unanimes devant des problèmes nouveaux, tels que la prise en charge de toute la "Mission de l'Intérieur" avec l'engagement de nombreux confrères et de fonds considérables.

3. Durant la Guerre de 39-45, non seulement les réserves de la Mission avaient été épuisées, mais aussi les finances de la Congrégation avaient été mises à mal pour diverses raisons, en particulier par l'absence de tout revenu de nos fermes d'Italie. Cela, les missionnaires l'ignoraient peut-être.

4. Quant au style du P.Tornay, toujours incisif et destiné à secouer les apathies, il ne faudrait pas trop le prendre au pied de la lettre.

5. Surtout, il faut se souvenir que la "Mission de l'Intérieur" continuait à dépendre canoniquement des M.E.P., de Tatsienlou en particulier, et donc qu'il leur appartenait plus qu'au Gd.St.Bernard de la soutenir matériellement." 52/

### 9.3. Les chrétientés après la "libération"

Au mois de septembre 1920, les PP.Nussbaum et Goré rendent visite au Gouvernement du Markhang, à Kiangkha (Gartok), dans la province tibétaine du Kham, où s'était établi une communauté chrétienne à la fin du XIXème siècle. Une vingtaine d'années plus tard, devenu Vicaire général de la

partie occidentale de la Mission du Tibet, le second se pose une angoissante question au moment de réviser son journal de bord :

"Je me demande avec anxiété si nos postes avancés de la frontière sino-tibétaine deviendront la plate-forme d'où s'élanceront les missionnaires de demain à l'évangélisation de l'Asie centrale, ou bien si, comme à Lhassa, quelques tertres écroulés témoigneront seuls, dans cinquante ans, que le message évangélique a été porté aux extrémités de la Chine?" 53/

### 9.3.1. Les premières années suivant le départ des Chanoines

Plusieurs décennies ont passé, avec leur cortège d'événements heureux ou malheureux. Le déferlement des hordes communistes, puis l'expulsion des Pères nous conduisent à la situation décrite plus haut, et à un questionnement similaire :

Que reste-t-il dans le Loutzekiang et le Haut-Mékong de la présence chrétienne, si tant est qu'il reste quelque chose? Subsiste-t-il des vestiges vivants, des traces ou des témoins de l'apostolat? Des foyers de vie chrétienne sont-ils encore actifs?

Au début, la Chine communiste ne laisse rien filtrer de ce qui se passe à l'intérieur du pays. Aux lecteurs du "Bulletin missionnaire" des Chanoines demandant ce qu'il en était de l'ancienne Mission (en 1954, puis en 1958), le chanoine Melly ne peut qu'avouer son ignorance du sort de leurs fidèles. Peu à peu cependant, quelques rares nouvelles arrivent à transpercer le "rideau de bambou", de manière indirecte : par des réfugiés tibétains, par des ricochets extraordinaires, ou en procédant à des recoupages.

Les contacts entre les deux vallées sont coupés, et même les relations entre des villages voisins sont contingentes. Les déplacements sont soumis à laissez-passer. A l'intérieur des hameaux, les assemblées ou groupements sont interdits, toute réunion publique en vue du culte est donc tout à fait impossible.

Dernier prêtre en activité dans la zone de la Mission tibétaine (54/), le P.Chinois Ly s'éteint au printemps 1958, à l'âge de 76 ans, dans son



poste de Kionatong.

Relevons cependant la disparité existant dans la mise en application des mesures restreignant la liberté de culte, entre le Loutzekiang et le Haut-Mékong.

Dans le Mékong (55/), dès 1952 les chrétiens ont des démêlés avec les nouveaux maîtres. A Siao-Weisi, Weisi et Tsechung (56/), les "Rouges" ferment les églises et chapelles, et les réservent à leur propre usage. Les chrétientés doivent se réfugier dans la clandestinité. On ne sait rien de la situation qui prévaut à Atentze durant plus de trente ans. L'une ou l'autre information est toutefois reçue sur ce qui se passe à Yerkalo. On y jouirait d'une certaine liberté religieuse.

La Salouen connaît, après que les Pères en aient été exclus, une période relativement favorable à l'Eglise. A Bahang, les fidèles se réunissent régulièrement dans la chapelle pour y réciter des prières. Mais en l'année 1958, six ans après les événements du Mékong, est mis fin brutalement à ce régime libéral. Les portes des sanctuaires sont scellées aussi bien à Bahang et Tchrongteu qu'à Sékine (57/).

### 9.3.2. Tentatives de rejoindre la Terre de Mission

En 1955, le chanoine Emery, qui exerce un nouveau ministère à Taïwan, rentre en congé au pays natal. Sur le chemin du retour, il se rend dans le nord de la Birmanie, pour recueillir des informations sur l'ex-Mission bernardine, et tenter de nouer des liens avec les ouailles d'autrefois. Cette expédition, réalisée avec l'aval du gouvernement de Rangoon, n'est pas couronnée de succès.

Entre cette tentative et la suivante, engagée vingt-huit ans plus tard, la configuration du Tibet s'est considérablement modifiée. Le traité sino-tibétain signé en mai 1951 à Pékin, compromis satisfaisant les deux parties (58/), n'avait "pacifié" que pour un temps le "Toit du Monde". Le Dalaï-lama avait même accepté de rentrer dans sa Capitale ! Cependant, la mise en application de cet "Accord des dix-sept points" ne parvenait pas à sauver le minimum d'autonomie pour le Tibet, relativement à la

Chine. De sorte que le printemps 1959 voit éclater un soulèvement anti-chinois. La révolte est réprimée durement, et le Dalaï-lama part en exil au mois de mars. En 1965 est proclamée la Région autonome du Tibet, de source officielle rattachement administratif à la Chine, et qui constitue en réalité une pure et simple annexion. La R.A.T. inclut la totalité du territoire de l'ancienne Mission, exception faite de Yerkalo, qui, au régime d'une administration spéciale, relève directement de Lhassa. Le voyage qu'entreprend le chanoine Savioz à l'automne 1983 vise rien moins qu'à atteindre le secteur de la Mission du Tibet, plus de trois décennies après l'avoir quittée.

Arrivé sans encombre à Kunming, il n'obtient pas l'autorisation de se rendre à Tali, ni, à plus forte raison, dans les localités du nord-ouest yunnanais situées au nord de la cité lacustre. Le seul titre de transport qu'il réussit à se procurer lui permet de se rendre à Chungtien, situé à mi-chemin entre Weisi et Atentze, mais dans la vallée du Fleuve Bleu. Au moment du départ, le Père doit renoncer à cette excursion qui aurait dû le conduire aux limites du pays tibétain.

Ces deux essais d'approche de l'ancienne Mission se soldent par autant de déconvenues. Cependant, la troisième tentative allait être la bonne. Trente-trois ans après leur refoulement, un Chanoine du Saint-Bernard, et qui plus est, un ancien apôtre du Tibet, allait à nouveau fouler la terre où ils avaient oeuvré durant près de vingt ans, et obtenir des informations de première main sur l'état de santé de la chrétienté du Tibet.

### 9.3.3. Trente-trois ans plus tard : le retour du chanoine Savioz

Hermétiquement clos aux étrangers depuis les événements de 1959, les choses ont lentement commencé à évoluer depuis le début des années 1980, entrouvrant à nouveau la porte de la "Terre des Esprits" aux voyageurs.

Au début novembre 1985, le P.Savioz prend à tâche, depuis le Yunnan, de rallier Lhassa par voie de terre, ce qui lui permettrait de traverser de part en part leur ancienne Mission, le long du Mékong, puis de poursuivre en direction du Népal (Katmandou).

A Tali, porte méridionale du Tibet, le 10 novembre, le voyageur définit clairement les objectifs de sa campagne :

"(...) tenter de rendre visite à nos anciens chrétiens (...), tenter de pénétrer dans notre ancienne mission du Tibet." 59/

Dans cette ville, le Chanoine rencontre le P.Liou, vénérable vieillard de 83 ans, un des deux prêtres de la région, l'autre étant établi à la frontière birmane.

A la tête du diocèse, le Père chinois est une précieuse source de renseignements pour le chanoine Savioz. C'est par lui que ce dernier apprend qu'un organisme officiel, le Bureau des Affaires Religieuses, reconnaît les communautés chrétiennes de Siao-Weisi, Tsechung et Yerkalo (Mékong), et de Bahang (Salouen), desservies en son temps par les Pères des M.E.P. et du Saint-Bernard. Il semble de la sorte que la liberté de conscience y est dans une certaine mesure observée.

De plus, le Bernardin entend parler de Shih Kouang-yong, le séminariste qui n'avait pas été jugé apte à suivre les cours du Petit-Séminaire de Kunming, et dont le P.Lattion avait pris en charge la formation théologique. Ayant moiisi durant près de vingt ans dans les prisons communistes, la politique d'apaisement envers la religion pratiquée par Pékin depuis la fin des années 1970 lui avait rendu la liberté. Depuis lors, il avait pris la tête de la communauté de Siao-Weisi. Agé de 63 ans, il n'a pas abandonné l'idée de devenir un jour prêtre, et selon le P.Liou sa persévérance pourrait être récompensée ces tout prochains mois! Shih Kouang-yong serait alors le premier et unique prêtre de l'ancien Vicariat apostolique du Tibet (60/).

Toutes ces nouvelles n'ont fait qu'accroître la détermination du chanoine Savioz de longer les rives du Mékong tout en se dirigeant vers Lhassa. Sur son carnet de voyage était bien inscrit le nom de la Capitale lamaïque, mais pour l'atteindre il était censé prendre l'avion à Cheng-tu, chef-lieu du Setchouan. Par voie de terre, cela s'avérait plus aléatoire. Si l'on circule assez librement en Chine, il en est tout autrement dans les zones frontalières, surtout pour les étrangers!

Pour échapper à la vigilance des miliciens postés dans tout le secteur, il était préférable de se passer des transports publics. Le 12 novembre,

un peu en dehors de Tali, le P.Savioz fait de l'auto-stop. Par chance, un camion le prend en charge directement jusqu'à Weisi (61/).

Après avoir passé la nuit à une demi-heure de la cité préfectorale, le chanoine Savioz s'empresse dès le lever du jour, en ce 13 novembre 1985, de faire son entrée dans l'ancienne Capitale de la Mission bernardine. Sur place, il revoit avec émotion la Résidence, ses dépendances, et le dispensaire, habités par une dizaine de familles. La chapelle, barricadée, sert de débarras! Le Père rencontre des baptisés et des gens ayant bien connu les anciens locataires de cette bâtisse, mais force est de constater:

"Les chrétiens de Weisi, assez peu nombreux d'ailleurs et plutôt dispersés, n'ont pas encore refait surface." 62/

Repéré par la police l'après-midi même de son intrusion, l'importun ne peut plus quitter l'auberge où il a été emmené de force : plus question désormais de visiter le Bureau des Affaires Religieuses. Ordre est donné au Père de se replier sur Tali dès le lendemain.

Contraint de prendre l'autobus pour le sud le 14 novembre, le Religieux bernardin doit faire son deuil des rencontres projetées des chrétientés du Mékong : Tsechung, Yerkalo, Siao-Weisi (63/), et de la Salouen : Bahang, qu'il a le bonheur de savoir reconnues quasi officiellement.

A la croisée des routes menant vers Tali au sud, et Likiang à l'est, le Chanoine opte pour cette dernière destination, d'où il pourra prendre la direction du Tibet, vers le nord. Son idée est de passer ensuite de la vallée du Yang-Tsé au bourg d'Atentze où il passa quelques temps une trentaine d'années auparavant, en compagnie du P.Tornay.

Le 17 novembre, le chanoine Savioz se trouve dans l'ancienne sous-préfecture du nord de la Mission (64/). De l'ancienne résidence, il ne reste rien. Mais le Père retrouve la famille chrétienne qui a enseveli le chanoine Tornay en août 1949, et dont le père avait été gardien des bâtiments de la Mission. La foi subsiste donc malgré tout. Ce en dépit de l'absence de prêtre, il est en effet difficile, pour ne pas dire tout à fait impossible à ces derniers de se rendre dans les zones périphériques.

Découvert par les autorités, le P.Savioz doit se retirer vers le Setchouan. On ne l'autorise pas à poursuivre vers le Tibet. De Cheng-tu, le valeureux Chanoine prendra la route des airs pour la "Cité de Esprits"(65/).

#### 9.4. Postface

---

Parvenu au terme de notre Mémoire de Licence consacré à l'Histoire de la Mission du Saint-Bernard au Tibet, il nous faudrait y apporter quelques conclusions. Délicate tâche s'il en est, tant le projet d'embrasser d'un seul regard une expérience humaine comportant des aspects si disparates et de dégager l'une ou l'autre tendance générale à partir d'un vécu si riche, semble relever de la gageure.

Une autre difficulté, au moment d'envisager l'entreprise des Bernardins dans son intégralité, réside dans notre manière d'écrire, qui délivre régulièrement, au long du texte, des conclusions intermédiaires.

Ceci fait que les deux premiers points de cette subdivision ont l'apparence d'un "mode d'emploi". Nous voulons dire par là que nous voulons expliciter selon quelle perspective nous avons envisagé notre travail d'écriture; par cette orientation le lecteur aura la possibilité d'affiner son approche d'une étude protéiforme, et surprenante par certains aspects.

Les deux derniers points de cette partie s'intègrent parfaitement dans le cadre d'une conclusion classique, du fait qu'on s'y interroge sur des domaines se rapportant à l'apostolat missionnaire en tant que tel, et au type de récit que nous avons adopté.

##### 9.4.1. Avertissement au lecteur

Tout d'abord l'auteur du travail réclame la plus grande indulgence de la part des sept survivants (66/), en ce mois de juillet 1986, de la Mission tibétaine. Il n'est pas facile de comprendre des faits et des événements que l'on n'a pas soi-même vécus, et bien plus encore s'ils se sont produits à une époque et dans une contrée qui ne permettent aucun point de comparaison avec l'Europe occidentale de cette fin de siècle. Avec raison, on dira que c'est le propre de l'historien que de pouvoir mettre en perspective le passé de manière à le rendre intelligible dans le présent, et d'émettre des jugements sur telle attitude, tel propos

d'un acteur ou tel épisode de l'histoire d'une collectivité.

Mais il nous apparaît que la présente recherche n'est pas si aisément réductible, du fait qu'elle intègre des éléments qu'on ne trouve pas dans toute démarche de ce genre.

Travailler à une étude historique sous-entend le respect d'un code déontologique. Deux règles s'imposent d'elles-mêmes : l'objectivité et la vérité. Nous y souscrivons totalement, mais ne sommes pas persuadés, pour ce qui est de notre sujet, de nous y tenir, ce qui peut sembler paradoxal.

Tout d'abord, nous savons qu'il n'est pas possible, de par notre origine et notre confession, de garder en toutes circonstances la distance seyant à un observateur. Tout en nous efforçant de conserver un esprit critique, nous montrons sans équivoque que notre sympathie va aux Chanoines. Il ne nous semble pas qu'il y ait contradiction dans les termes. Natif de Martigny en Valais et de religion catholique, cela n'aurait pour nous aucun sens que de produire des faits bruts ou de citer telles quelles des paroles, ce qui serait d'ailleurs indigne d'un historien : il nous faut parfois prendre clairement position.

Ensuite, il n'entre pas dans nos attributions de distribuer bons et mauvais points, et surtout pas à ceux qui ont vécu cette véritable épopée, nous nous employons plutôt à comprendre, art ô combien ardu.

Déconcertés par ce qu'aurait dit ou fait tel protagoniste, nous essayons de nous situer selon son point de vue. Pour les "stratèges de bistrots" il est aisé de flétrir ou de railler tel comportement ou tel propos, à plusieurs décennies d'intervalle et dans un conditionnement tout autre. Il nous répugne quant à nous, d'autres en ont eu l'outrecuidance, de vouloir faire la leçon à des hommes qui ont suivi leur idéal jusqu'aux extrémités de l'Asie. Voilà pour ceux qui nous accuseront de complaisance envers les Chanoines.

Pour tenter de nous prémunir contre le danger de mal juger, nous nous sommes même, à l'occasion, demandé comment, dans telle conjoncture nous aurions agi. A partir d'une vision des choses engageant notre propre personne, il est malcommode de distribuer lauriers et blâmes!

#### 9.4.2. Le pacte de lecture

Le programme que nous nous étions fixés au moment de nous lancer dans cette recherche est vaste : faire le récit d'une entreprise missionnaire. Avons-nous rempli le contrat passé avec le lecteur? Ou ce projet était-il trop ambitieux?

Pour répondre à ces questions, il nous faut montrer, et peut-être justifier, comment nous concevons l'écriture d'un texte historique de ce type, en d'autres mots, quelle est la démarche adoptée.

Au risque de jargonner, nous allons raisonner en termes de communication. On distinguera l'émetteur (auteur), le récepteur (lecteur), et le message (narration) que le premier transmet au second. Pour être le plus fidèle possible à ce que fut, sous ses multiples aspects, la réalité des missionnaires bernardins, l'émetteur s'est totalement mis au service du message. Ce principe a pour suite d'une part que ce sont très souvent les acteurs eux-mêmes qui, durant la narration, ont la parole, le travail de celui qui tient la plume se réduisant à mettre en situation les nombreuses citations, et à veiller au bon agencement du texte ; d'autre part, que le lecteur participe à la dynamique narrative, il se construit sa conception, son opinion propres de ce qui ~~lui~~ est soumis à son appréciation.

Mais ce schéma ne fonctionne que partiellement, il n'est en effet pas possible à l'émetteur de s'effacer au point de disparaître, le message ne pouvant surgir du néant. En réalité, l'auteur est bien plus présent qu'il le voudrait. On est surpris de le voir paraître, par-delà les tournures impersonnelles employées, à chaque page. Le texte porte de manière indélébile la griffe de celui qui l'a écrit.

Mais retournons aux interrogations en suspens, que l'on pourrait formuler d'une autre manière : sommes-nous parvenus à faire apparaître devant les yeux du lecteur cet univers lointain, à ressusciter pour lui ce temps à jamais disparu?

A cet instant il nous vient à l'esprit la trame d'une publicité télévisée. On y voit un homme confortablement installé devant son récepteur, regardant un film d'aventure. Le bref extrait qu'on en voit nous montre une jeune fille agressée par un groupe de cavaliers. Et le paisible cinéphile,

pris par la scène se déroulant devant lui, de "plonger" dans son moniteur pour porter secours à l'infortunée !

Le message délivré par le promoteur du spot est limpide : les téléviseurs de la marque "X" créent l'illusion, ...comme si vous y étiez! C'est à un résultat similaire que nous aspirons. Qu'une fois ou l'autre le lecteur ait eu l'impression de se sentir transporté vers le Tibet et d'abolir la durée pour se retrouver dans la première moitié du siècle, et nous pourrions estimer notre objectif atteint. Nous aurions ainsi contribué également à faire resurgir du passé et de l'oubli la Mission du Tibet.

#### 9.4.3 Quelques réflexions sur la mission universelle

Nous avons développé plus haut les obstacles à contourner par celui qui se mettrait en tête de parvenir à la bonne intelligence d'une tranche d'histoire se déroulant dans un autre temps et un autre lieu que les siens. On ne va toutefois pas renoncer à porter l'un ou l'autre jugement sur cet épisode missionnaire sous prétexte que nous ne sommes pas nés un demi-siècle plus tôt dans quelque village du Val d'Entremont!

Bien au contraire, notre point de vue, dépourvu de la charge émotionnelle d'un participant à la Mission, apporte un autre éclairage et jette un regard neuf, à prétention critique, qui voudrait contribuer à donner de ces deux décennies de présence bernardine au "Pays des mille dieux", l'image la plus adéquate possible à la vérité.

Nous allons nous arrêter sur un des côtés de notre sujet qui prête le plus à discussion. La question de fond sur la justification d'aller porter l'Evangile en Chine n'a pas été posée. Les bien pensants de notre temps objecteraient facilement que toute religion, qu'on parle de bouddhisme ou de christianisme, est bonne en soi, et qu'il n'est nullement opportun de vouloir transmettre ses valeurs aux autres peuples. Pourquoi les missionnaires n'ont-ils pas laissé ces gens vivre en paix, avec des croyances qui ont le mérite d'être les leurs? Sous-jacente apparaît une conception par trop restrictive de la liberté individuelle que nous ne partageons pas. Il est en tout cas compréhensible que les Pères aient voulu partager



et faire découvrir une "Vérité" qui les a aidés à vivre et qui selon leur perspective donne la Vie éternelle.

L'esprit prosélytique s'inscrit donc dans une logique. Dans ce contexte, l'idée de conversion se conçoit tout à fait. Mais qui n'entre pas dans cette logique trouve tout à fait incongru de proposer une religion, si bonne soit-elle, à une population étrangère.

Le problème pour nous réside dans la surprise que manifestent les Pères face à l'opposition des lamas à la pénétration du christianisme. Nous avons expliqué par le menu combien les sectes lamaïques étaient puissantes dans la zone frontrière, et combien leur mainmise au plan religieux était totale. Même si les paroisses dirigées par les missionnaires étaient pauvres et ne pouvaient guère attirer les convoitises, même si le nationalisme tibétain n'était pas exacerbé au point de cristalliser l'opposition contre les Pères sur leur origine occidentale, même si les communautés chrétiennes sont en nombres trop restreints pour mettre à mal l'ordre social en place depuis des siècles, même si l'atteinte des Chanoines au pouvoir absolu des dominateurs du pays est faible, il ne faut pas minimiser l'aspect dérangeant que devait représenter pour les lamas une présence chrétienne dans la "Citadelle interdite".

Pour terminer, on peut se demander d'une part si les pontifes du lamaïsme ont perçu réellement le dessein purement apostolique des missionnaires du Saint-Bernard, ou s'ils n'ont vu en eux que des propriétaires terriens? D'autre part, sur un ton un peu plaisantin, ce qu'il serait advenu de moines bouddhiques venus faire du prosélytisme dans le Valais de 1930?

#### 9.4.4. Ecrit sur "l'autre" et miroir de soi

La destinée collective que nous avons représentée a pour cadre une contrée peu ordinaire : le Tibet.

A première vue, il n'est question, dans la correspondance missionnaire dont nous avons pu disposer, que du "Snowland". Mais cette impression est trompeuse, et ce en raison d'une singularité qui est le fait également des récits de voyage.

Lorsque Alexandra David-Neel écrit Au Pays des brigands gentilshommes ou Voyage d'une Parisienne à Lhassa, elle rapporte en priorité ce qui est susceptible d'intéresser ses lecteurs potentiels, autrement dit, ce qui est différent d'eux, ou semblable à eux. Pour qu'un récit soit recevable, il faut que celui à qui il est adressé puisse établir un rapport, par opposition ou rapprochement, entre ce qui lui est présenté et son paysage quotidien.

La figure dont fait usage le chroniqueur dénote cette volonté d'établir des ponts entre la réalité qu'il a sous les yeux, et la réalité de ses destinataires. Il emploiera volontiers la comparaison, avec son cortège de tournures du genre : "c'est comme si", "à l'image de", "mais contrairement à", "de la même manière que", "à l'opposée de", etc.

Ainsi donc, l'auteur fait grand cas des personnes auxquelles il destine sa prose, et de tout ce qui les touche de près ou de loin. Contrairement à ce que l'on serait tenté de penser, leur qualité ne lui est pas indifférente, et il en tient compte au moment de la rédaction.

Dans cette perspective, les Lettres du Thibet en disent finalement autant, si ce n'est plus, sur le Valais des années 1930-1950, que sur la Chine, pour qui sait les lire.

Par rapport à notre travail de Licence, nous éprouvons une impression similaire. Nous avons traité de la Mission du Saint-Bernard au Tibet, et il nous semble au bout de compte, que nous ne savons pas grand'chose sur elle, ce qui nous laisse un amer goût d'inachevé.

Mais nous disposons d'une possibilité de tirer davantage de notre étude en retournant le miroir que nous avons présenté à la Mission, du côté du pays qui l'a généré. Il s'avère alors que l'on peut tirer de multiples enseignements sur ce qu'était le Valais en ces années, non pas d'un point de vue économique, démographique ou social, mais dans le cadre d'une histoire des mentalités.

Resterait alors, pour boucler la boucle, à étudier la perception qu'on avait dans le "Vieux Pays", de l'aventure merveilleuse de ces Religieux valaisans apportant le Message du Christ à l'autre bout de la planète. Mais laissons cela pour un autre travail!

ANNEXE I : Lettre du Supérieur général des Missions-Etrangères de Paris  
au Supérieur de la Congrégation des Chanoines du Saint-Bernard.  
De Monseigneur de Guébriant à Monseigneur Bourgeois.

Paris, le 21 décembre 1929.

Mon Très Révérend Père,

Une visite que j'ai faite, en octobre dernier, à l'abbaye de Saint-Maurice, m'a été l'occasion de faire part à Mgr Mariétan d'une pensée que j'avais dans l'esprit depuis plus de trente années, mais qui ne s'était jamais produite au dehors, de crainte d'être jugée dès le premier abord chimérique. Mgr l'Abbé de Saint-Maurice n'a pas été trop surpris de mes ouvertures et, m'ayant écouté avec indulgence, a paru penser que mes suggestions, mises au point, pourraient sortir quelque chose de pratiquement réalisable. C'est pourquoi je me hasarde à vous exposer ce dont il s'agit.

J'ai vécu trente-et-un ans dans la province la plus reculée du fond de la Chine, le Tse-Tchouan, aux confins du Thibet et, pendant dix-sept ans, j'ai été chargé d'un district montagneux, le Kientchang, qui, en 1910, a été érigé en Vicariat Apostolique et dont j'ai été le premier évêque. Ce pays, grand comme deux fois la Suisse, n'est pas moins montagneux qu'elle. Le fond des vallées les plus creuses y est à 1200 mètres d'altitude. Les villes principales sont à 1500, 1800, 2000 mètres et plus. Les cols où passent les routes, sont à 2000, 2500, 3000, 4000 mètres et plus. Les plus hauts sommets dépassent largement 5000 mètres. Peu ou pas de neiges éternelles, le climat étant très sec en hiver et la latitude déjà voisine du tropique.

C'est vous dire que les montagnes me sont aussi familières qu'aux Religieux du Saint-Bernard et, outre le Kientchang, j'ai visité et même exploré des régions qui lui sont contiguës et qui sont plus montagneuses encore, tels le Yun-nan et les marches thibétaines.

Que de fois, en suivant les caravanes qui parcourent ces pistes difficiles, je me suis dit, au passage des cols dangereux, balayés par le vent et la neige : "Quels services rendrait ici un hospice tel que celui du Saint-Bernard et quel rayonnement exercerait sa bienfaisance au profit de la religion!"

En toute hypothèse, il faudrait inévitablement que deux de vos religieux

fussent chargés par vous d'un voyage d'étude dans la région que j'ai indiquée, voyage qui durerait une année environ, aller et retour compris; voyage en lui-même assez dur, mais coupé par des séjours fréquents et prolongés dans les centres de missions, et facilité par les missionnaires qui s'emploieraient fraternellement à guider, renseigner et assister les voyageurs. Très volontiers, du reste, je vous procurerais un missionnaire chargé d'accompagner et de piloter vos deux pionniers, car toutes les missions de cette zone dépendent de la société des Missions Etrangères. Je pense que le voyage, aller et retour, tout compris, nécessiterait une dépense qui pourrait ne pas dépasser 40.000 francs français.

Si vous désirez fixer sur une carte, du moins approximativement, la région géographique à laquelle je fais allusion, vous la trouveriez comprise dans le carré limité au Nord par le 30ème parallèle, au Sud par le 26ème, à l'Est par le 110ème méridien, à l'Ouest par le 100ème.

J'ajoute que, dans ma conviction, un voyage dans les pays tels que ceux dont je parle, pourrait suggérer à votre sainte Congrégation plus d'un moyen d'exercer, dans une ligne toujours uniforme à ses traditions, un apostolat fécond et glorieux à l'Eglise."

cité par Pierre Croidys : Du Gd-Saint-Bernard au Thibet, pp.12-14

ANNEXE II : Au début février 1930, Monseigneur Bourgeois se rend à Paris, pour y rencontrer Monseigneur de Guébriant, au Séminaire de la Rue de Bac. Un auteur évoque de manière bien sentie ce qu'ont pu se dire les deux prélats durant leur entrevue.

C'est vers 1930 que le Supérieur général des Missions Etrangères de Paris, qui était alors Monseigneur de Guébriant, alla trouver un jour le Prévôt du Grand-Saint-Bernard et lui insinua avec son fin sourire, qui évoquait à la fois le vieux gentilhomme français et le grand mandarin céleste, que, si l'hospice du Saint-Bernard gardait toute sa valeur comme couvent, il en avait beaucoup perdu comme hospice proprement dit, étant devenu, par la force des choses, plutôt un hôtel chic pour pieux alpinistes... C'était la rançon du progrès, des belles routes et des automobiles.

Mais que, si le Prévôt le désirait, Monseigneur de Guébriant se faisait fort de lui indiquer sur les confins sino-thibétains plusieurs passes

et cols que le macadam et les automobiles ne menaçaient pas encore, tant s'en faut! (...) Que si ces cols étaient inhabitables et mêmes impraticables plusieurs mois de l'année, et que l'hospice qu'on y construirait ne pourrait donc être occupé en permanence, (...) ils pourraient (...) diriger plusieurs postes dans les marches thibétaines : il y avait de la place! Mgr de Guébriant n'eut pas à insister : il fut compris tout de suite."

cité par le P.Christian Simonnet : Thibet. Voyage au bout de la chrétienté, pp.123-124.

ANNEXE III : Statistique établie par le chanoine Melly sur le nombre de chrétiens dans les diverses stations du Mékong en été 1936 et en hiver 1939-1940.

	<u>1936</u>	<u>1939-1940</u>
Weisi	45	68
Siao-Weisi	270	234
Tsechung	715	822
Attentse	5	-
Yerkalo-Batang	300	342
Houalopa	-	14
Totaux	1335	1480

"Statistique des divers postes en août 1936"

"Statistique missionnaire 1939-1940"

Tiré des : Dates et statistiques sur la Mission du Thibet  
du P. Melly, in Summarium, p.248

ANNEXE IV : Statistique établie par le chanoine Melly comptabilisant le  
 nombre de chrétiens se trouvant dans les stations desservies  
 par les Bernardins; date de l'enquête : hiver 1939-1940.

<u>Mékong</u>		<u>Salouen</u>	
Yerkalo-Batang	342	Bahang	595
Tsechung	822	Tchrongteu	48
Siao-Weisi	234	Kionatong	241
Houalopa	14		884
Weisi	68		
	<hr/>		
	1480		
		<u>Total</u> :	1480
			844
			<hr/>
			<u>2324</u>

ANNEXE V : La délégation des pouvoirs par l'Abbé-prévôt du Saint-Bernard  
 et le Supérieur général des M.E.P. : le statut des Chanoines  
 dans les Marches du Tibet.

Congrégation du Saint-Bernard

Prévôt (Monseigneur Bourgeois)

Sup. religieux - Sup. ecclésiastique

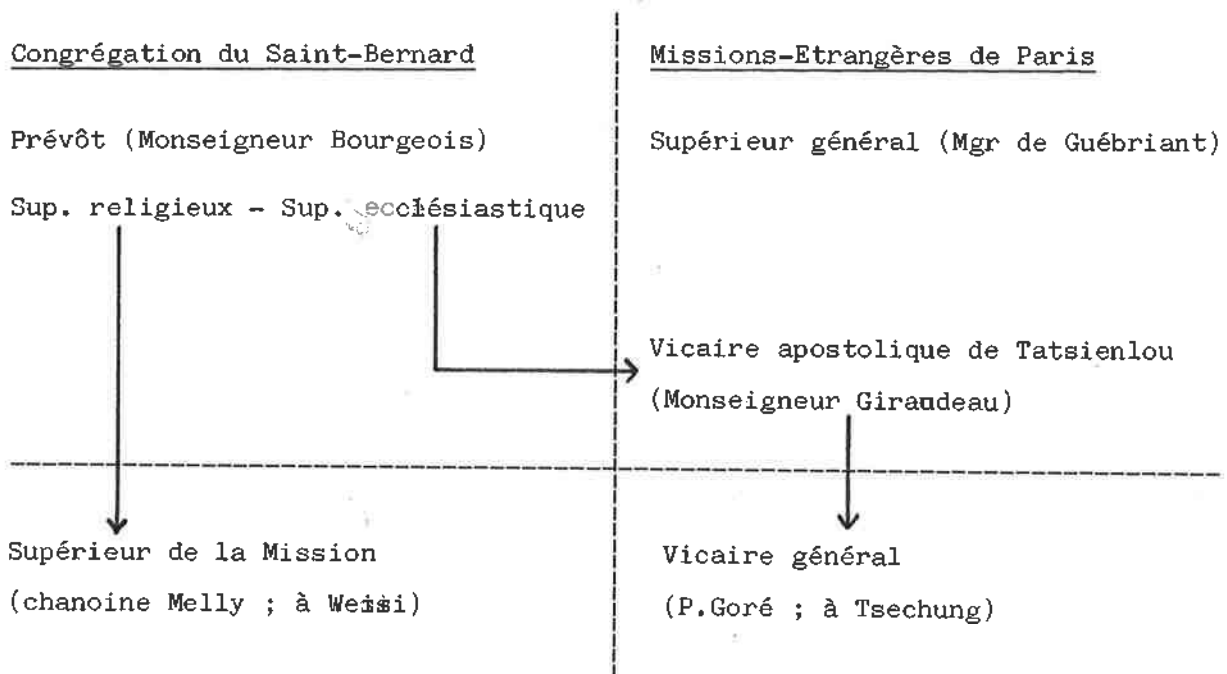
Supérieur de la Mission  
 (chanoine Melly ; à Weisi)

Missions-Etrangères de Paris

Supérieur général (Mgr de Guébriant)

Vicaire apostolique de Tatsienlou  
 (Monseigneur Girardeau)

Vicaire général  
 (P.Goré ; à Tsechung)

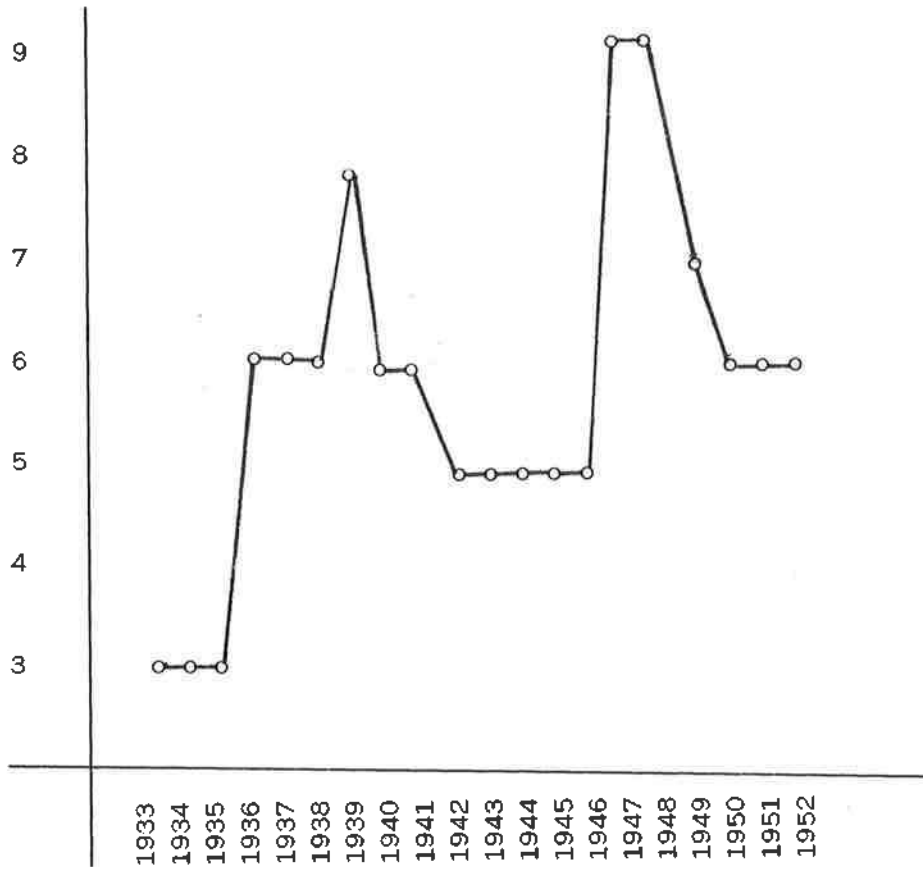


ANNEXE VI : Tableau des présences de chaque Religieux à la Mission du Tibet (un X représente une année).

P.Coquoz	X X X X X X X X X X X X X X X X X X X X
P.Melly	X X X X X X X
Fr.Duc	X X X X X X X X X X X X X X X X
P.Lattion	X X X X X X X X X X X X X X X X X X
P.Tornay	X X X X X X X X X X X X X X X
Fr.Rouiller	X X X X
P.Lovey	X X X X X X X X X X X X X X X X
P.Nanchen	X X X
P.Emery	X X X X X X X
P.Fournier	X X X X X X X
P.Savioz	X X X X X X X
P.Detry	X X
	1933 1934 1935 1936 1937 1938 1939 1940 1941 1942 1943 1944 1945 1946 1947 1948 1949 1950 1951 1952

P.Coquoz	20 ans	(nombre d'années passées par chaque Père à la Mission de l'Intérieur)
P.Lattion	17 ans	
Fr.Duc	16 ans	
P.Tornay	14 ans	
P.Lovey	14 ans	
P.Melly	7 ans	
P.Emery	6 ans	
P.Savioz	6 ans	
P.Fournier	6 ans	
Fr.Rouiller	4 ans	
P.Nanchen	3 ans	
P.Melly	2 ans	

ANNEXE VII : Courbe des présences simultanées de missionnaires du Saint-Bernard au Tibet.



Moyenne annuelle de missionnaires (1933-1952) : 5,7 hommes/année



NOTES ET REFERENCES

---

Introduction

1. GUIBAUT, A. : Missions perdues au Tibet, p.22.

CHAPITRE I

1. GUEBRIANT, Mgr de : Visite aux Evêques et aux Prêtres de la Société des Missions Etrangères, p.140.
  - 1bis. - multiplication des circonscriptions
    - augmentation du nombre de missionnaires
    - développement du clergé et de l'épiscopat indigènes
    - centralisation des oeuvres pontificales.
  - 2.-- avoir toujours le soucis des païens à convertir
    - occuper le plus rapidement possible tous les territoires confiés
    - respecter les valeurs propres du pays au plan social et culturel
    - adapter le catholicisme aux situations sans lui faire rien perdre de sa substance.
  3. Spécialiste de l'histoire de l'Eglise, Daniel-Rops a écrit des livres destinés aux enfants, dont Les Aventuriers de Dieu (cf.bibliographie), qui conte de manière un peu romancée, mais tout à fait dans le ton, dix existences exemplaires de missionnaires. Le dixième volet est consacré à un apôtre du Tibet, installé dans le poste de Yerkalo : "Martyr au Thibet interdit : le Père Nussbaum".
  4. DANIEL-ROPS : op. cit., p.222.
  5. Mgr de Guébriant, cité par SIMONNET, C. : Thibet. Voyage au bout de la chrétienté, pp.123-124.
  6. QUAGLIA, L. : La Maison du Grand-Saint-Bernard, p.574.
  7. Mgr A.Lovey cité dans la Revue Grand-Saint-Bernard - Tibet, Numéro d'avril 1955, pp. 34-35.

(Nous allons abrégier le nom de la revue en GSBT)
  8. Mgr de Guébriant cité par CROIDYS, P. : Du Grand-Saint-Bernard au Tibet, p.14.
  9. P.Lovey cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1955, p.36.
  10. Le P.Goré est de 1908 à 1948 dans les Marches du Tibet. Véritable érudit en matière de tibétologie (histoire, ethnographie, géographie, religion, linguistique), ses ouvrages sont publiés en français, allemand, anglais et chinois. Il publie à Hong-Kong en 1939 une véritable somme dont le chroniqueur dira : "Ce livre vous donnera mieux que tout autre une idée exacte de notre Mission et des conditions de notre apostolat."

(Lettre du Thibet Numéro 60 de juin 1939)

Le livre dont il est question : Trente Ans aux Portes du Tibet interdit.
  11. GORE, F. : Trente ans aux Portes du Tibet interdit, p.315.
  12. P.Lovey cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1955, pp.34-35.
  13. Constitutions de la Congrégation citées par GROSS, J. : L'Hospice du Grand-Saint-Bernard, pp.96-97.
  14. Revue GSBT, Numéro de janvier 1963, p.11.
  15. CROIDYS, P. : op. cit., p.130.
  16. Mgr de Guébriant cité par DANIEL-ROPS : op. cit., pp.221-222.
  17. Mgr de Guébriant cité par CROIDYS, P. : op. cit., pp.12-14.

18. Revue GSBT, numéro de janvier 1963, p.11.
19. P.Lovey cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1955, p.36.
20. P.Lovey cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1955, p.37.
21. Revue GSBT, Numéro d'octobre 1949, p.118.
22. Auteur de l'ouvrage Du Grand-Saint-Bernard au Thibet, Croidys est bien de son temps. Ecrit en 1949, son livre témoigne de ce que l'on pense en ce temps-là de "l'autre", de la manière dont on envisage l'évangélisation. La valeur du témoignage historique est plus discutable.
23. P.Fournier cité dans la revue GSBT, Numéro d'octobre 1948, p.118.
24. GORE, F. : op. cit., p.327.
25. Le P.Simonnet, missionnaire dans le Tonkin, relate dans son livre intitulé Thibet. Voyage au bout de la chrétienté, la visite qu'il a effectuée de juin à septembre 1946 dans la Mission du Tibet.
26. Propos de Mgr de Guébriant cité par SIMONNET, C. : op. cit., p.124.
27. QUAGLIA, L. : op. cit., p.574.
28. Compte-rendu du voyage des PP.Melly et Coquoz, par le P.Melly.
29. Mgr Lacoste, cité dans la revue GSBT, Numéro de juillet 1978, p.11.
30. Revue GSBT, numéro de janvier 1951, pp.8-9.
31. Soit entre autres : - donner les ordres aux serviteurs  
- diriger les travaux  
- accueillir voyageurs et visiteurs  
- enseigner dans les écoles.
32. Revue GSBT, Numéro de janvier 1951, p.9.
33. Bob Chappelet a été engagé pour trois ans au moment du départ, il prolonge ensuite sa collaboration pour deux ans, soit jusqu'en 1938.
34. Revue GSBT, Numéro de juillet 1961, p.73.
35. P.Detry, cité dans la revue GSBT, Numéro de mai 1946, p.1.
36. Déposition du P.Coquoz à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.25.
37. Tornay cité par LOUP, R. : Martyr au Thibet : Maurice Tornay, p.81.
38. Ibid., p.82.
39. Déposition du P.Melly à l'instruction du procès Tornay, Summarium, pp.77-78.
40. Déposition du P.Detry à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.97.
41. Déposition du P.Gabioud à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.129.
42. Déposition d'Anne-Marie Tornay à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.107.
43. P.Gabioud cité par LOUP, R. : op. cit., p.81.
44. Mgr de Guébriant cité par SIMONNET, C. : op. cit., pp.10-11.
45. Par ailleurs ces dix-huit mois ne peuvent être comptés à plein, car il a pu se passer un peu de temps avant que les candidats se décident à entreprendre les démarches, et que le Prévôt n'agrée ces postulations.
46. GRATUZE, G. : Un pionnier de la Mission tibétaine, le Père Auguste Desgodins (1826-1913), pp.354-355.
47. En 1854, le P.Desgodins des MEP suit un cours de tibétain, dispensé par le professeur Foucauld, au Collège de France!
48. CROIDYS, P. : op. cit., p.135.
49. La romancière traverse la "Mission de l'Intérieur" à la fin de 1923. En octobre, elle passe à la Mission catholique de Tsechung.
50. Ce cours est ouvert en septembre 1926.
51. Lors de son séjour de 1948 à Yunnanfou, le P.Tornay suit des cours de

- médecine à l'Hôpital Calmette.
51. GORE, F. : op. cit., p.329.
  52. extrait de l'article du P.J.-B. BONNAT, in : Feuilles missionnaires, 4ème semestre 1985 (Revue des Pères de Bétharram).
  53. Ibid.
  54. P.Melly cité dans la revue GSBT, Numéro de mai 1946, pp.9-10.
  55. En janvier 1937 meurt le P.Genestier des MEP ; âgé de 80 ans, dont une cinquantaine en Mission sans être jamais retourné en Europe!
  56. Lettre du Thibet, No 85 de septembre 1940.
  57. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, citée dans le Summarium, p.238.
  58. P.Fournier cité dans la Revue GSBT, Numéro de janvier-mars 1985, p.20.
  59. SIMONNET, C. : op. cit., p.185.
  60. P.Savioz cité dans la revue GSBT, numéro de janvier 1957, p.10.
  61. Lettre du P.Tornay à ses parents, du 1er mars 1936.
  62. SIMONNET, C. : op. cit., p.20.

## CHAPITRE II

1. SIMONNET, C. : op. cit., p.18.
2. Lettre du Thibet, No 7 de février 1934.
3. La Congrégation du Saint-bernard est pour les MEP "exempte" (autonome).
4. Mgr Lacoste cité par la revue GSBT, Numéro de juillet 1978, p.10.
5. Le sous-préfet a dans son cahier des charges le maintien de l'ordre, la justice et la perception des impôts.
6. SIMONNET, C. : op. cit., pp.115-116.
7. P.Melly cité par la revue GSBT, Numéro de mai 1946, pp.9 et suiv.
8. Robert Loup est un historien fribourgeois qui a beaucoup travaillé dans le domaine religieux. Ecrit sous le coup de l'émotion provoquée par l'assassinat du P.Tornay, Martyr au Thibet ne peut pas toujours éviter le travers de l'hagiographie. Il porte également les marques de son temps, et c'est en cela qu'il est très intéressant.
9. LOUP, R. : op. cit., p.92.
10. Ecrit par le P.Desgodins depuis le versant indien de l'Himalaya, cité par GRATUZE G. : op. cit., p.53.
11. SIMONNET, C. : op. cit., p.184.
12. Revue GSBT, Numéro de janvier 1949, p.14.
13. P.Melly cité par QUAGLIA, L. : op. cit., p.575.
14. Ibid., p.575.
15. Lettre du p.Tornay à ses confrères, du 2 juin 1936.
16. Melly cité par QUAGLIA, L. : op. cit., p.575.
17. MELLY, P.-M. : Récit du premier voyage des Pères Melly et Coquoz vers le Thibet, p.9.
18. Par la suite, en décembre 1938 et février 1940, entre autres, les incursions des pillards tibétains les conduisent aux portes de divers postes (Tsechung, Weisi).
19. Melly cité par QUAGLIA, L. : op. cit., p.575.
20. Lettre du Thibet, No 39 de décembre 1936.
21. Melly cité par QUAGLIA, L. : op. cit., p.575.
22. P.Lattion cité dans la revue GSBT, Numéro de janvier 1949, pp.22-23.
23. Article de P.Tornay "Allez, enseignez toutes les Nations".
24. GUIBAUT, A. : op. cit., p.198.
25. Jacques Bacot cité par GORE, F. : op. cit., p.181.
26. Article du P.Tornay "Allez, enseignez toutes les Nations".

27. On convient habituellement qu'on entre dans les Marches tibétaines depuis le coude du Yang-Tse-Kiang (le premier).
28. Marches du Tibet : limites géographiques  
27ème degré - 29,5ème degré de latitude nord  
98,5ème degré - 99,5ème degré de longitude est.
29. On estime à environ 70 Km la distance, à vol d'oiseau, entre le Fleuve Bleu et la Salouen, à la hauteur de Tsechung.
30. Situation : de la boucle du Brahmapoutre (95ème degré de longitude est - 30ème degré de latitude nord) aux plaines du Bassin Rouge (103ème degré de longitude est - 27/30ème degré de latitude nord).
31. A Weisi : hiver : -2 à -3 degrés (lever du jour)  
été : 30 degrés au maximum (à l'ombre).
32. Saison des pluies de juin à septembre, orages journaliers  
Saison sèche de début novembre à la mi-février, aucune précipitation.
33. Dans l'intervalle se déroule la zone des forêts qu'aucune population n'habite à cause de l'ombre et de l'humidité qui y règnent.
34. MELLY, P.-M. : Récit du premier voyage vers le Thibet, p.1.
35. Grenard cité par GORE, F. : op. cit., p.63.
36. Notons que le peuple tibétain appartient à la race indo-européenne, non à la sémitique.
37. Article du P.Tornay "Allez, enseignez toutes les Nations".
38. Melly cité dans la revue GSBT, Numéro de juillet 1949, p.86.
39. Ibid., p.86.
40. Revue GSBT, Numéro de janvier 1955, p.16.
41. P.Lattion cité dans la revue GSBT, Numéro de janvier 1949, pp.22-23.
43. SIMONNET, C. : op. cit., p.92.
44. Lissous : vallons et flancs des montagnes jusqu'au 28ème degré.  
Mossos : jusqu'à la frontière tibétaine dans les vallées et petits centres  
Loutses : partie inférieure de la Haute-Salouen.
45. Le major britannique Davies, ayant parcouru le Yunnan, estime à 4 habitants au Km carré la population de ces régions montagneuses, ce qui l'amène au chiffre de 80 à 100 000 âmes.
46. Approximations : Thibétains : 6 000 familles  
Lissous : 5 000 familles  
Mossos : 3 000 familles  
Chinois : 2 000 familles  
Loutses : 1 000 familles  
Divers : 1 000 familles (lamajen, Passo,...)  

---

18 000 familles
47. MELLY, P.-M. : Récit du premier voyage vers le Thibet, p.15.
48. SIMONNET, C. : op. cit., p.161.
49. Lettre du P.Tornay au Prieur de l'Hospice, du 2 juin 1936.
51. Note manuscrite que l'actuel Prévôt du Saint-Bernard à écrite suite à la lecture de ce chapitre.
52. Déposition du Frère Duc à l'instruction du procès Tornay, Summarium p. 67.
53. Le P.Gratuze des MEP est l'auteur d'une remarquable étude sur un des initiateurs de la Mission tibétaine, le P.Desgodins.
54. GRATUZE, G. : op. cit., pp.354-355.
55. Lettre du Thibet No 70 de juin 1939.

56. Lettre du Thibet, No 4 de novembre 1933.
57. Cette langue est loin d'être unifiée, les Pères apprennent en guise de chinois le dialecte du Setchouan, Province dont la capitale est Cheng-tu.
58. 1 heure de conversation  
1 heure de caractère  
1 heure le matin et 1 heure l'après-midi.
59. Lettre du Thibet, No 1 de septembre 1933.
60. Lettre du Thibet, No 11 de juin 1934.
61. Lettre du Thibet, No 1 de septembre 1933.
62. Il faut relever que dans l'ouest chinois, des régions entières sont laissées en blanc sur les cartes.
63. Lettre du Thibet, No 12 de juillet 1934.
64. Revue GSBT, numéro de janvier 1951, p.9.
65. Revue GSBT, Numéro d'avril 1955, p.37.
66. P.Melly cité dans la revue GSBT, Numéro de janvier 1973, p.5.
67. Lettre du Thibet, No 1 de septembre 1933.
68. P.Melly cité dans la Revue GSBT, Numéro de janvier 1973, p.5.
69. LOUP, R. : op. cit., p.119.
70. Revue GSBT, Numéro de janvier 1948, p.17.
71. Article du P.Melly "La Mission du Thibet", in revue GSBT, Numéro 1 de mai 1946, pp.9 et suiv.
72. Ibid., p.9 et suiv.
73. P.Savioz cité dans la revue GSBT, Numéro de janvier 1948, p.22.
74. P.Nussbaum cité par CROIDYS, P. : op. cit., p.86.
75. Article du P.Lattion "Une visite aux Chanoines du Grand Saint-Bernard au Thibet yunnanais", cité dans la revue GSET, Numéro d'avril 1949, p.52.
76. Lettre du Thibet, No 4 de novembre 1933.
77. Relevons que les écoles ouvertes par la Mission protestante ne formulent aucune exigence de cet ordre ; cf l'article de P.Goré dans le Bulletin des MEP No 136 d'avril 1933, pp.263 et suivantes.
78. Revue GSBT, Numéro d'avril 1949, p.52.
79. cf. dans le Récit du premier voyage vers le Thibet, p.30.
80. Les deux écoles de Tsechung comptent pas moins de 60 élèves!
81. Lettre du Thibet, Numéro 60-61 d'août-septembre 1938.
82. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 30 octobre 1938.
83. P.Melly cité dans la Revue GSBT, Numéro de janvier 1973, p.5.
84. GORE, F. : op. cit., p.329.

### CHAPITRE III

1. P.Melly cité dans la revue GSBT, Numéro d'octobre 1949, p.111.
2. GORE, F. : op. cit., p.327.
3. Revue GSBT, Numéro de janvier 1973, p.4.
4. DANIEL-ROPS : op. cit., p.222.
5. Un quatrième col était envisagé, situé entre le Dokerla et le Sila, à 3900 mètres d'altitude : le col du Jedzongla. La route ordinaire joignant Atentze à la Salouen le franchit : contre lui, le fait qu'il est fermé de janvier à avril, et que le village de Londjreu en est trop éloigné.
6. Soit dans le Mékong entre Yangtsa et Siao-Weisi.
7. - voisinage de deux vallons peuplés de Lissous  
- proximité du Mékong

- distance réduite avec le poste de Siao-Weisi.
8. Relevons justement à propos de l'exposé du P.Melly, au chapitre de juillet 1931, que cette inclinaison pour le Sila est évidente ; cf. le Récit du premier voyage vers le Thibet, p.30.
  9. Les Pères le franchissent les 27 et 28 mars 1931.
  10. GORE, F. : op. cit., p.314.
  11. Lettre du Thibet, No 28 de décembre 1935.
  12. P.Nussbaum cité par DANIEL-ROPS : op. cit., pp.224-225.
  13. SIMONNET, C. : op. cit., p.136.
  14. On achève les relevés à la satisfaction générale :  
cf. CROIDYS, P. : op. cit., p.127.
  15. DANIEL-ROPS : op. cit., p.224-225.
  16. MELLY, P.-M. : Récit du premier voyage vers le Thibet.
  17. Revue GSBT, Numéro de juillet 1950, p.75.
  18. Le P.André a à son actif plus de 300 Km. de sentiers muletiers.
  19. GORE, F. : op. cit., p.327.
  20. Lettre du P.Goré. In : Bulletin des MEP, No 136 d'avril 1933, p.286.  
Du 30 décembre 1932.
  21. P.Melly cité dans la revue GSBT, Numéro d'octobre 1949, p.112.
  22. Les Chanoines ont besoin aussi de l'aval, au moins implicite, du gouvernement central de Nankin, c'est en effet à la Nation chinoise qu'appartiennent fleuves, lacs et montagnes.
  23. Lettre du Thibet, No 2 d'octobre 1933.
  24. Ibid., No 3 d'octobre 1933.
  25. Ibid., No 4 de novembre 1933.
  26. Ibid., No 6 de janvier 1934.
  27. Ibid., No 11 de juin 1937.
  28. Ibid., No 14 de septembre 1934.
  29. L'intervention du consul général de Suisse à Canton, M.Spalinger, auprès du Directeur des Affaires étrangères du Yunnan a sans doute joué aussi un rôle prépondérant.
  30. Lettre de Mgr de Jonghe, reprise dans la Lettre du Thibet, No 20 de mars 1935.
  31. Lettre du Thibet, No 23 de juin 1935.
  32. Ibid., No 23 de juin 1935.
  33. Ibid., No 23 de juin 1935.
  34. P.Melly cité par LOUP, R. : op. cit., p.89.
  35. Ce village a donné son nom au col homonyme. La signification de ce mot tibétain est : "la" : col et "tsa" : pied, soit "pied du col".
  36. Lettre du P.Tornay à ses confrères, du 19 septembre 1936.
  37. Revue GSBT, Numéro de juillet 1950, p.75.
  38. L'explorateur français avait bien vu les périls auxquels s'exposaient les gens qui empruntaient ce Col mal nourris, à peine vêtus, portant de lourds fardeaux ; cf. GUIBAUT, A. : op. cit., p.34.
  39. Loups, panthères, chacals, ours, tigres.
  40. Revue GSBT, Numéro d'octobre 1949, p.114.
  41. Lettre du P.Tornay à ses confrères, du 19 septembre 1936.
  42. Selon une approximation du P.Fournier, 2500 à 3000 indigènes enjambent le col chaque année.
  43. SIMONNET, C. : op. cit., p.159.
  44. Bob Chappelet cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1948, p.49.
  45. Article du P.Fournier. In : revue GSBT, Numéro d'avril 1955, p.38.

46. Lettre du P.Tornay à ses confrères, du 19 septembre 1936.
47. Lettre du Thibet, No 25 d'octobre 1935.
48. Ibid., No 46 de juin 1937.
49. Revue GSBT, Numéro d'avril 1955, p.38.
50. Lettre du Thibet, No 46 de juin 1937.
51. P.Melly cité dans la revue GSBT, Numéro de juillet 1975, p.95.
52. Revue GSBT, Numéro d'avril 1973, p.59.
53. GORE, F. : op. cit., p.2.
54. Lettre du Thibet, No 25 d'août 1935.
55. Ibid., No 24 de juillet 1935.
56. L'année 1935 est des plus néfastes pour les récoltes, d'où une embauche de terrassiers et de porteurs de pierres laborieuse ; cf. Lettre du Thibet, No 25 d'août 1935.
57. Lettre du Thibet, No d'août 1935.
58. Bob Chappelet cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1948, p.50.
59. Avec des maçons de Pelatong et de Weisi, des porteurs (vivres et matériel) et des maçons de Kiatze par l'un ou l'autre Chanoine, avec les chefs lissous de Métaka et de Poulati dans la Salouen par Chappelet.
60. Revue GSBT, Numéro d'avril 1973, p.55.
61. MM.Coquoz et Chappelet, fin mai 1933  
MM.Melly et Duc, juillet 1933.
62. Revue GSBT, Numéro d'avril 1955, p.37.
63. Lettre du Thibet, No 23 de juin 1935.
64. Ibid., No 25 d'août 1935.
65. Ibid., No 25 d'août 1935.
66. Bob Chappelet cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1948, p.50.
67. Lettre du Thibet, No de septembre 1935.
68. CROIDYS, P. : op. cit., p.150.
69. Lettre du Thibet, No de juillet 1935.
70. Leurs travaux respectifs sur les lieux :  
Melly : au chantier et à la construction de la "grand'route" reliant celui-ci au chemin du P.André  
Chappelet : à la carrière.
71. Lettre du Thibet, No 25 d'août 1935.
72. Ibid., No 25 d'août 1935.
73. P.Melly cité dans la revue GSBT, Numéro de juillet 1973, p.112.
74. Lettre du Thibet, No 24 de juillet 1935.
75. Revue GSBT, numéro d'avril 1955, p.38.
76. Lettre du p.Tornay à son frère Louis, du 17 janvier 1937.
77. P. Melly cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1974, p.60.
78. Les maçons chinois ont reçu une forte avance de salaire, et ont de plus donné leur parole par écrit et devant témoins.
79. Lettre du Thibet, No 26 de septembre 1935.
80. Revue GSBT, Numéro d'avril 1974, p.60.
81. D'autres se sont posés la même question que nous ;  
cf. note de la p.59. In : revue GSBT, Numéro d'avril 1975.
82. Construction de l'église du P.Genestier,  
édification de l'église de Tsechung,  
construction de la résidence et de l'église de Siao-Weisi.
83. Lettre du P.Tornay au Procureur, du 5 juillet 1936.
84. Couvrir le premier compartiment du refuge,  
terminer celui-ci en ajoutant deux compartiments,  
entourer l'Hospice d'un mur d'enceinte haut de 2 m.

87. Lettre du P.Tornay à ses confrères, du 19 septembre 1936.
88. Lettre du Thibet, No 36 d'août 1936.
89. Ibid., Numéro 36 d'août 1936.
90. Ibid., Numéro 36 d'août 1936.
91. Il ne manque plus à ces compartiments qu'une couverture de bardeaux à la fin de 1936.
92. Lettre du Thibet, Numéro 37 de septembre 1936.
93. Lettre du P.Tornay à ses confrères, du 19 septembre 1936.
94. Journée de travail au chantier :  
7h./7h.30 : début de la journée  
10h. : demi-heure de pause  
12h. : 1 heure d'arrêt pour le dîner  
13h. : reprise  
16h. : fin de la journée
95. A l'interruption des travaux, les murs de fondement auront de 0,5 m. à 1 m. de hauteur.
96. Salaires en piastres :  
pour les manoeuvres : 0,5 par jour  
(plus que dans la Salouen : 0,15 à 0,20, ou le Mékong : 0,20 à 0,30)  
pour les maçons : 0,8 par jour (avec nourriture)  
(plus que dans le Mékong à 0,7 par jour -sans nourriture-)
97. Au début mars, MM.Coquoz, Duc, Lattion et Rouiller ont effectué l'habituelle course hivernale.
99. Lettre du Thibet, No 50 d'octobre 1937.
100. Ibid., No 36 d'août 1936.
101. Fin 1937, le Lieou estime avoir fait la moitié du travail, et réclame un salaire en conséquence ; M.Melly ne lui en reconnaît que le tiers.
102. De nombreux manoeuvres ont décliné le renouvellement de l'offre d'emploi en raison des malversations commises par l'entrepreneur la saison précédente, relativement aux salaires.
103. Lettre du Thibet, No 60-61 d'août et septembre 1938.
104. Au lieu des 300 piastres convenus, le Lieou exige 700 piastres!
105. Les Pères veulent poursuivre jusqu'au début octobre, là il suffirait de ne pas renouveler le contrat, au terme de ses trois ans.

#### CHAPITRE IV

1. GRATUZE, G. : op. cit., p.33.
2. Le Vicaire général va jusqu'à offrir tous les pouvoirs canoniques pour commencer l'évangélisation du Tibet.
3. Les Marches tibétaines, anciens territoires du Tibet indépendant, leur sont adjointes au XVIIIème siècle.
4. Après la scission de la Mission du Setchouan en 1857, la partie occidentale de la province relève de la nouvelle Mission du Tibet.
5. En réalité, c'est Mgr Desflèches, Vicaire apostolique du Setchouan méridional, qui le nommera à son poste. La Propagande a divisé en 1897 la Mission en deux parties, Mgr pérocheau sera titulaire du Setchouan septentrional.
6. En ces années, les Français ne peuvent résider que dans cinq ports ouverts, c'est donc à l'insu de la police chinoise qu'il pénètre à l'intérieur du pays.
7. Près de Dza-yul, à dix étapes à l'ouest de Bonga.



8. Renou reconnaît les parages de la future Mission bernardine : Kitchra près de Weisi, Pekisuin près de Siao-Weisi, et Patong.
9. Remarque de Mgr Lovey : "Je ne crois pas qu'il (Renou) ait passé par le Latsa. Il a probablement passé par le Jedzongla, col situé entre le Sila et le Dokerla, et qui donne dans le Vallon du Doyong, c'est-à-dire la vallée de Bahang." Note manuscrite.
10. Plus exactement dit, il loue à perpétuité, car la terre cultivable est inaliénable, on ne peut en avoir que la jouissance.
11. Le P.Charles Renou est décédé de sa belle mort en octobre 1863, à l'âge de 81 ans.
12. Le traité de Tien-Tsing (1858), un des traités "inégaux" dictés par les puissances européennes suite à leurs interventions militaires répétées, accorde un statut privilégié aux Missions catholiques, et autorise les missionnaires à prêcher l'Évangile dans toute la Chine.
13. Revue GSBT, numéro de janvier 1955, p.6.
14. Mgr Thomine-Demazures transfère en 1861 le siège du Vicariat, de Tali à Tatsienlou.
15. SIMONNET, C. : op. cit., p.19.
16. Mgr Chauveau cité par GRATUZE, G. : op. cit., p.194.
17. Des postes fondés par les MEP situés plus au nord sont également emportés : Batang, Yarégong, Bongmhé.
18. GORE, F. : op. cit., p.115.
19. Après le départ de Bonga (1865), ils s'installent d'abord à Gunra, qu'ils doivent quitter au début de 1867 pour Yerkalo.
20. GORE, F. : op. cit., p.363.
21. Ibid., p.117.
22. L'expulsion de 1865 est le contre-coup de la campagne tibétaine du Niarong.
23. GORE, F. : op. cit., p.115.
24. C'est en 1891 déjà que Mgr Biet cesse de gouverner, car il doit rentrer en France se faire soigner :  
P.Giraudeau chargé du Setchouan, P.Goutelle du Yunnan.
25. Lettre de Tornay à ses confrères, du 2 juin 1936.
26. Préfecture mineure indépendante créée en 1730, à la fondation de la République chinoise (1912), Weisi est rabaissée au rang de sous-préfecture et n'est plus administrée que par un mandarin de 2ème classe.
27. Ainsi que de Lamajens, Lolos, Minkias, Passos et de Tibétains.
28. La limite sud du Vicariat apostolique de Tatsienlou passe sur le col du Litipin.
29. Statistique d'août 1936 : 270 catholiques.
30. SIMONNET, C. : op. cit., p.143.
31. Dont des Lissous, Mossos, Tibétains et même des Chinois.
32. L'annexe du poste se trouve dans le hameau de Patong, à 2 h. au sud de Tsechung.
33. Statistique d'août 1936 : 715 catholiques.
34. GUIBAUT, A. : op. cit., p.249.
35. Une étape de caravane : 30-35 Km., soit environ 7 h. de marche.
36. Les vierges indigènes sont établies dans les différents postes dès 1910, et sont au nombre d'environ dix-huit vers 1940.
37. Etoffes et cigarettes des Indes via Lhassa, laines, peaux, musc et plantes médicinales du Tibet, thé, sucre, toiles du Yunnan.

38. Lettre de Tornay à sa famille, du 15 janvier 1949.
39. Motifs : inimitiés entre chefs tibétains, rixes périodiques entre clans, stationnement de troupes chinoises.
40. Atentze est chef-lieu de la sous-préfecture établie en 1920, mais laissée parfois sans titulaire.
41. P.Goré cité dans la revue GSBT, Numéro de septembre 1946, p.51.
42. Le chanoine Tornay est nommé à Atentze en novembre 1947.
43. Statistique d'août 1936 : 5 chrétiens.
44. Loutzekiang : nom chinois du fleuve Salouen, désigne spécialement l'enclave occupée par la tribu Loutse.
45. P.André à Bahang et P.Genestier à Kionatong, Les PP.Bonnemin (1934) et Burdin (1937) les y rejoignent.
46. MELLY, P.-M. : Récit du premier voyage vers le Tibet, p.37.
47. Raisons : pour ne pas faire croire que la vallée est "terra nullius", pour stopper la progression anglaise, pour avoir bien en main cette base vers le sud-est du Tibet, l'Assam et la Birmanie.
48. Latitude : 27,3 degrés de latitude nord  
28,15 degrés de latitude nord.
49. SIMONNET, C. : op. cit., p.160.
50. MELLY, P.-M. : op. cit., p.37.
51. Les Français Guibaut et Liotard y arrivent le 3 décembre 1936, et ont passé l'hiver en compagnie des P.Bonnecause et Burdin.
52. Cité par GORE, F. : op. cit., p.321.
53. MELLY, P.-M. : op. cit., p.37.
54. Ce qui fait environ 80 des 100 familles habitant le Vallon (en 1920).
55. Pongdang (1931), Kiongra (1934), Sékine (1937).
56. GORE, F. : op. cit., p.257.
57. Entre 1911 et 1913, le P.Genestier administre 144 baptêmes d'adultes, principalement des Loutzes.
58. GORE, F. : op. cit., p.177.
59. Auparavant existait en ce lieu un pied-à-terre seulement, où les Pères de Bahang et de Kionatong se donnaient rendez-vous une fois par mois.
60. P.Genestier : né en 1858, mort en 1937 après 50 ans d'apostolat en Chine, à la "Mission de l'Intérieur" dès 1886, dans le Loutzekiang dès 1899.
61. En été 1949, le chanoine Emery gagne Tchrongteu.
62. SIMONNET, C. : op. cit., p.166.
63. Lettre du P.Tornay à sa famille, du 3 janvier 1946.
64. Déposition de Robert Chappelet à l'instruction du procès Tornay, Summarium p.33.
65. Lettre du P.Lattion au Prévôt Adam, consignée dans le Summarium, p.313.
66. Revue GSBT, Numéro de janvier 1950, p.18.
67. Lhassa a ainsi reconquis le territoire des Salines perdu en 1720.
68. Remarque de Mgr Lovey : "De fait, il s'agit de sources d'eau saline que l'on fait évaporer sur des cabanes au toit de glaise battue. Lors de la cure du fleuve, ces sources sont noyées." (Note manuscrite).
69. Yerkalo : en tibétain : Tsakha, "pays du sel",  
en Chinois : Yentsing, "puits de sel".
70. Statistique d'août 1936 : 300 chrétiens

72. Lettre du P.Tornay à sa soeur Marie-Louise, du 31 août 1946, consignée dans le Summarium, p.280.
73. Le P.Lattion succède au P.Melly, rentré en Europe au printemps 1939, pour cause de maladie.
74. Lettre du Thibet, No 76 de décembre 1939.
75. Revue GSBT, Numéro d'avril 1948, p.64.
76. Lettre de Mgr Valentin au P.Lattion, du 10 décembre 1947.
77. Lettre du Thibet, No 86, d'octobre 1940.
78. Lettre du P.Lovey à sa soeur Marie-Louise, du 31 août 1946, consignée dans le Summarium, p.280.
79. MELLY, P.-M. : Récit du premier voyage vers le Thibet, p.37.
80. Lettre du Thibet, No 11 de juin 1934.
81. Lettre du P.Tornay au chanoine Jules Jacquier, du 31 octobre 1937.
82. M.Detry ne séjourne au Tibet qu'une douzaine de mois, moins en missionnaire qu'en homme de science et explorateur, envoyé qu'il est par la Congrégation pour recueillir des documents sur la Mission.
83. Lettre du P.Tornay au chanoine Jules Jacquier, du 31 octobre 1937.
84. Mgr Chaize, Vicaire apostolique de Hanoï, consacre Maurice Tornay le 24 avril 1938.
85. Lettre du Thibet, No 58 de juin 1938.
86. Dès la mi-avril 1937, Maurice Tornay fait des heures de tibétain chaque jour, en vue de sa fonction future au Probatoire.
87. Le P.Nanchen occupera bientôt le poste de sous-directeur du Probatoire.
88. Le P.Goré succède en 1930 au P.Ouvrard, décédé, aussi bien comme curé de Tsechung, que comme Vicaire général du "District de l'Intérieur".
89. Possédant le tibétain, le P.Tornay est le seul qui entre en ligne de compte pour succéder au P.Burdin des MEP.
90. Parallèlement à la Lettre du Thibet, qui parvenait chaque mois aux confrères d'Europe, la Communauté bernardine envoyait périodiquement du Valais la Lettre du Saint-Bernard à ses missionnaires.
91. On a dû entreprendre des démarches depuis mai, avec le Département politique fédéral, à Berne, et les autorités consulaires anglaises en Chine, pour l'obtention des visas.
92. Lettre du P.Lattion, du 25 novembre 1945, reprise dans la revue GSBT, Numéro de mai 1946, p.16.
93. Contingent conduit par le P.Detry :
  - 25 octobre 1946 : quitte Genève pour Londres,
  - 22 décembre 1946 : après deux mois d'attente, départ pour Kunming,
  - 31 décembre 1946 : Kunming, via Castel Benito, Le Caire, Bassora, Karachi, Dehli et Calcutta,
  - 6 février 1947 : Tali.
94. Vers 1941, Bob quitte les Marches et part à l'aventure ;  
cf. son article. In : Revue GSBT, Numéro d'avril 1948, pp.50 et suiv.
95. Article du P.Goré. In : Bulletin des MEP, No5 de novembre 1948, pp.302 et suiv.
96. Les deux Pères parcourent 500 Km. :
  - Salouen : districts de Bahang, Tchrongteu, Kionatong,
  - Mékong : districts d'Atentze, Tsechung et Siao-Weisi.
97. En 1948, le P.Lattion devait faire un voyage en Europe (en fait, il ne peut aller au-delà de Kunming), c'est le P.Savioz qui assure l'interim.

CHAPITRE V

1. GORE, F. : op. cit., p.91.
2. SIMONNET, C. : op. cit., p.147.
3. Ibid., p.146.
4. Article du P.Tornay "Colonie de vacances sur les Marches du Tibet".
5. cf. Lettre du Tibet, No 80 d'avril 1940.  
Ibid., No 40 de décembre 1936.
6. Lettre du P.Tornay au Prieur de l'Hospice, du 2 juin 1936.
7. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 30 octobre 1938.
8. cf. art. de la Revue GSBT, Numéro de Juillet 1946, p.24.
9. Lettre du Thibet, No 35 de juillet 36.
10. Note manuscrite de Mgr Lovey.
11. P.Lattion cité dans la revue GSBT, Numéro de juillet 1947, p.41.
12. P.Savioz cité dans la revue GSBT, numéro d'avril 1950, p.48.
13. P.Renou cité dans la revue GSBT, Numéro de juillet 1948, pp.77-78.
14. P.Tornay cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1948, pp.45-46.
15. Lettre du P.Tornay à ses confrères, du 19 septembre 1936.
16. Article du P.Goré. In : Bulletin des MEP, No 27 de septembre 1950, p.532.
17. Du Tibet, le lamaïsme s'est répandu dans le Sikkim, le Bouthan, le Ladak, la Mongolie, la Mandchourie et jusqu'à Pékin.
18. GUIBAUT, A. : op. cit., p.220.
19. Lettre de Weisi, du 20 octobre 1947, reprise dans la revue GSBT, Numéro de janvier 1948, pp.31-32.
20. Goré, F. : op. cit., p.58.
21. "O mani padmé houm" formule traduite par le P.Huc : "Oh! que j'obtienne la perfection et que je sois absorbé dans le Bouddha."
22. P.Savioz cité dans la revue GSBT, Numéro de janvier 1955, p.15.
23. LOUP, R. : op. cit., p.184.
24. Grenard repris par GORE, F. : op. cit., p.59.
25. P.Fournier cité dans la revue GSBT, numéro de janvier 1948, p.28.
26. LOUP, R. : op. cit., p.180.
27. CROIDYS, P. : op. cit., p.91.
28. Expression relevée dans le Summarium, p.317.
29. CROIDYS, P. : op. cit., p.157.
30. Ibid., p.80.
31. P.Fournier cité dans la revue GSBT, numéro d'octobre 1948, p.119.
32. Lettre du Thibet, No 39 de Décembre 1936.
33. Article du P.Tornay "Allez, enseignez toutes les Nations".
34. Revue GSBT, Numéro de mai 1946, p.12.
35. Lettre du Thibet, No 70 de juin 1939.
36. Expression utilisée par le chanoine Emery lors d'un de nos entretiens.
37. GORE, F. : op. cit., p.141.
38. Revue GSBT, Numéro de mai 1946, p.14.
40. Ibid., Numéro de janvier 1950, p.6.
41. Ibid., Numéro de janvier 1955, p.5.
42. CROIDYS, P. : op. cit., p.108.
43. Revue GSBT, Numéro de mai 1946, p.9
44. Mgr Chauveau cité par GRAZUZE, G. : op. cit., p.192.
45. Ibid., p.192.
46. Remarque de Mgr Lovey : "Remarquez que la secte des Bonpo est antérieure

- à celle du lamaïsme au Tibet et que le lamaïsme a mené une lutte acharnée pour supprimer et détruire le bonisme." (Note manuscrite).
47. cf. article du P.Tornay "Vers la Terre des Esprits". In : Revue GSBT, Numéro d'octobre 1947.
  48. P.Tornay cité dans la revue GSBT, Numéro de janvier 1951, p.23.
  49. cf. SIMONNET, C. : op. cit., p.175.
  50. P.Tornay cité par LOUP, R. : op. cit., p.182.
  51. SIMONNET, C. : op. cit., p.111.
  52. Lettre du Tibet, No 39 de décembre 1936.
  53. P.Savioz cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1950, p.47.
  54. Lettre du Tibet, No 83-84 de juillet-août 1940.
  55. P.Melly cité dans la revue GSBT, Numéro de juillet 1950, p.83.
  56. Lettre du Thibet, No 64 de décembre 1938.
  57. P.Melly cité dans la revue GSBT, Numéro de juillet 1950.
  58. Article du P.Tornay "Colonie de vacances sur les Marches du Thibet".
  59. P.Lattion cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1949, p.51.
  60. Lettre du P.Tornay à ses confrères, du 2 juin 1936.
  61. cf. Lettre du Thibet, Numéro 51 de novembre 1937.
  62. Ibid., No 79 de mars 1940.
  63. Ibid., No 46 de juin 1937.
  65. Le P.Gratuze parle de "certains motifs, auxiliaires humains de la grâce" (p.146). A ce propos, les Bernardins se demandent en 1937 si le fait de tolérer ou de défendre la consommation de tabac et d'alcool aux Lissous ne suffira pas à les rapprocher ou les éloigner de la Mission!
  66. Lettre du Thibet, No 89 de janvier 1941.
  67. Ibid., No 74 de septembre 1939.
  68. SIMONNET, C. : op. cit., p.145.
  69. Lettre du Thibet, No 70 de juin 1939.
  70. Ibid., No 86 d'octobre 1940.
  71. Ibid., No 34 de juillet 1936.
  72. Revue GSBT, Numéro de juillet 1946, p.24.
  73. LOUP, R. : op. cit., p.103.
  74. Ibid., p.39.
  75. P.Lattion cité dans la revue GSBT, Numéro d'avril 1949, p.51.
  76. P.Tornay cité dans la revue GSBT, numéro d'octobre 1951, p.117.
  77. Lettre du Thibet, No 80 d'avril 1940.
  78. cf. Lettre du Thibet, No 86 d'octobre 1940.
  79. Ibid., No 56 d'avril 1938.
  80. CROIDYS, P. : op. cit., p.109.
  81. P.Nussbaum cité par CROIDYS, P. : op. cit., p.99.
  82. Lettre du Thibet, No 79 de mars 1940.
  83. Ibid., No 77 de janvier 1940.
  84. Revue GSBT, Numéro de janvier 1951, p.23.
  85. GORE, F. : op. cit., p.299.
  86. Lettre du Thibet, No 10 de mai 1934.
  87. GRATUZE, G. : op. cit., p.140.
  88. P.Tornay, article "Allez, enseignez toutes les Nations".
  90. Texte de l'Encyclique cité par DELACROIX, S. (Mgr) : Histoire universelle des Missions catholiques, p.143.
  91. DELACROIX, S. : op. cit., p.129.
  92. GORE, F. : op. cit., p.185.
  93. Mgr Giraudeau avait chargé vers 1920 le P.Goré d'ouvrir une école tibé-

- taine pour les enfants des régions frontalières (début des cours en septembre 1924). cf. GORE, F : op. cit., p.274.
94. Article du P.Goré. In : Bulletin des MEP, No 168 de décembre 1935, p.883.
  95. GORE, F : op. cit., p.339.
  96. Sur les 39 probanistes de 1938, 12 sont des sujets du Dalaï-lama.
  97. En 1938, sur 29 élèves, on a 37 Tibétains ou Loutzes et 2 Chinois.
  98. DANIEL-ROPS : op. cit., p.225.
  99. Lettre du Thibet, No 69 de mai 1939.
  100. cf. Ibid., No 30 de février 1936.
  101. Lettre du P.Tornay à sa soeur Joséphine, du 14 mars 1940.
  102. Lettre du Thibet, No 48 d'août 1937.
  103. On apprend à raisonner, on suit un programme déterminé, on pénètre dans une langue (chinois, latin) en partant des rudiments.
  - 103bis. Lettre de Tornay au chanoine René Giroud, du 30 juin 1938.
  104. A Yunnanfou, les futurs prêtres étudient durant sept ans, puis entrent au Grand-Séminaire, où ils reçoivent les ordres mineurs, le sous-dia-
  105. conat et les ordres majeurs.
  105. Autre possibilité : aller à l'école secondaire de Tali, d'où ils pourraient revenir comme maîtres d'école.
  106. But affiché entre autres dans le Summarium, p.7.
  107. Lettre du P.Tornay à sa soeur religieuse, du 12 novembre 1938.
  108. Lettre du Thibet, No 60-61 d'Août-septembre 1938.
  109. Ibid., No 60-61 d'août-septembre 1938.
  110. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 30 octobre 1938.
  111. Lettre du P.Tornay à sa soeur religieuse, du 12 novembre 1938.
  112. LOUP, R. : op. cit., p.121.
  113. Lettre du Thibet, No 53 de janvier 1938.
  114. Lettre du P.Tornay à sa soeur religieuse, du 12 novembre 1938.
  115. Déposition du P.Lattion à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.7.
  116. cf. art. du P.Lattion. In : revue GSBT, No de janvier 1949, p.23.
  117. Lettre du P.Lattion au chanoine René Giroud, du 30 juin 1938.
  118. LOUP, R. : op. cit., p.155.
  119. Lettre du P.Tornay à sa soeur religieuse, du 12 novembre 1938.
  120. Lettre du Thibet, No 36 d'août 1936.
  121. Ibid., No 60-61 d'août-septembre 1938.
  122. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 30 octobre 1938.
  123. Lettre du Thibet, No 23 de juin 1935.
  124. Ibid., No 27 d'octobre-novembre 1935.
  125. Ibid., No62 d'octobre 1938.
  126. Le P.Monbeig des MEP achète en 1912 cette grande propriété avec l'espoir d'y installer des chartreux, mais l'affaire ne se fit pas.
  127. LOUP, R. : op. cit., p.131.
  128. Lettre du Thibet, No 48 d'août 1937.
  129. Ibid., No 49 de septembre 1937.
  130. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, de 30 octobre 1948.
  131. Le chanoine Tornay revient courroucé d'une visite sur le chantier (février 1939).
  132. La chapelle servira aussi bien au Probatoire qu'aux chrétiens des villages environnants (Tsamouti, Koutsongouan).

133. Lettre du P.Melly à Mgr Bourgeois, reprise dans le Summarium, P.240.
134. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 28 mars 1940.
135. Lettre du P.Tornay au chanoine René Giroud, du 30 juin 1938.
136. LOUP, R. : op. cit., p.121.
137. cf. Lettre du Thibet, No 86 d'octobre 1940.
138. Ibid., No 70 de juin 1939.
139. De mars-avril à juin, la mesure de riz passe de 0,7 piastre à 1,4 piastre ; pour une période de même durée, on cède 1 boisseau contre deux boisseaux rendus à la moisson, soit un prêt de 100% pour quatre mois (300% pour un an!) ; en 1 an, le boisseau de maïs passe de 2 à 20 piastres.
140. Tornay cité dans la revue GSBT, Numéro de janvier 1950, p.12.
141. cf. Lettre du Thibet, No 78 de février 1940.
142. Lettre du P.Lovey, citée par LOUP, R. : op. cit., p.155.
143. Lettre du Thibet, No 75 de novembre 1939.
144. Ibid., No 75 de novembre 1939.
145. Ibid., No 81 de mai 1940.
146. Ibid., No 81 de mai 1940.
147. Année scolaire 1939-1940, plus que 21 élèves à l'école du P.Tornay.
148. Texte extrait du manuscrit du P.Melly "Dates et statistiques sur la Mission du Thibet", repris dans le Summarium, p.248.
149. Lettre du Thibet, No 76 de décembre 1939.
150. Lettre du P.Tornay à sa soeur Joséphine, du 14 mars 1940.
152. Lettre du P.Tornay au chanoine Jules Jacquier, du 31 octobre 1937.
153. Lettre du Thibet, No 76 de décembre 1939.
154. Il est un moment question de fonder un Petit-Séminaire à Tali ; cf. Lettre du Thibet, No 76 de décembre 1939.
155. Lettre du P.Tornay au P.Melly, du 27 mars 1940.
156. Lettre du Thibet, No 79 de mars 1940.
157. Ibid., No 80 d'avril 1940.
158. Ouverture du Petit-Séminaire, sa fréquentation ; cf. Ibid., No 80 d'avril 1940.
159. Ibid., No d'avril 1940.
160. Dans le même temps, les Religieux ont dû se résoudre à garder les lycéens à Houalopa ; cf. Lettre du p.Tornay à son frère Louis, du 28 mars 1940.
161. Lettre du P.Lovey à sa soeur Marie-Louise, du 31 août 1946.
162. Frère Duc continue l'exploitation du domaine après la fermeture de l'école.
163. Rentré tout d'abord chez lui, il obtient de sa famille de pouvoir rejoindre ses camarades à Kunming, et profite du voyage du P.André pour s'y rendre.
164. Ils fonctionnent, à l'image d'autres anciens latinistes, comme catéchistes ; cf. CROIDYS, P. : op. cit., p.163.
165. Revue GSBT, No de janvier 1949, p.23.
166. Ibid., No de janvier 1949, p.23.

#### CHAPITRE VI

1. Lettre du P.Lovey à sa soeur Marie-Louise, du 31 août 1946, citée dans le Summarium, p.282.
2. Ibid., Cité par LOUP, R. : op. cit., p.204.

3. Article du P.Tornay "Vers la Terre des Esprits".
4. Lettre du Thibet, No 51 de novembre 1937.
5. -enfreinte à la coutume tibétaine n'admettant que les baux de 25 ans  
-terrains loués échappent à la juridiction du maire qui a concédé le bail.
6. Lettre du Thibet, No 51 de novembre 1937.
7. Cité par DELACROIX, S. : op. cit., p.260.
8. Notons que cette loi de 1928 n'a été nulle part appliquée.
9. Lettre du Thibet, No 38 de novembre 1936.
10. Ibid., No 39 de décembre 1936.
11. Ibid., no 39 de décembre 1936.
12. On vient de procéder au changement de sous-préfet à Weisi, alerte au début novembre 1936 ; cf. Ibid., No 39 de décembre 1936.
13. Ibid., No 39 de décembre 1936.
14. cf. Ibid., No 57 de mai 1938.
15. Ibid., No 89 de janvier 1941.
16. Droits présumés sur les terrains de la Mission, qui ne payait pas de fermages à la lamaserie ; en fait, les terrains appartiennent aux Pères, et les chrétiens ne doivent s'acquitter d'aucun tribut aux lamas.
17. Journal du P.Tornay à Yerkalo, Victoire, en date du 8 octobre 1945.
18. Lettre du Thibet, No 89 de janvier 1941.
19. Déposition du P.Lovey à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.270.
20. Déposition de Casimir Sondjrou à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.227.
21. Ibid., Summarium, p.227.
22. Lettre du Thibet, No 51 de novembre 1937.
23. Lettre du P.Lovey à sa soeur Marie-Louise, du 31 août 1946.
24. Lettre du P.Lovey au P.Melly, du 27 juillet 1945, reprise dans le Summarium, p.277.
25. "A propos de Yerkalo", Summarium, p.260.
26. SIMONNET, C. : op. cit., p.117-118.
27. Lettre du P.Tornay aux PP.Goré et Lovey, du 28 mai 1946.
28. Déposition du P.Goré à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.61.
29. Usage du pays en matière de vente de terres :
  - un indigène vend une parcelle
  - tout en demeurant fermier (moyennant une redevance).
30. Lettre du P.Tornay à Yerkalo, du 7 avril 1945.
31. Lettre du P.Tornay au P.Melly, du 27 mars 1940.
32. Frère Duc cité dans la revue GSBT, No de janvier 1948, p.17.
33. Lettre du Thibet, No 54 de février 1938.
34. 14-15 jours de marche de Batang à Tatsienlou  
32-33 jours de marche de Tsechung à Tatsienlou.
35. Lettre du Thibet, No 88 de décembre 1940.
36. Lettre du P.Lattion au P.Melly, du 9 décembre 1948, reprise dans le Summarium, p.320.
37. Lettre du Thibet, No 69 de mai 1939.
38. Lettre du P.Tornay à sa soeur Anna, du 28 avril 1938.
39. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 14 septembre 1939.
40. Weisi-Tali, aller-retour en 25 jours tout de même!
41. Décembre 1939, le frère Duc se rend à Tali pour la cinquième fois pour chercher de l'argent, font entre autres le même parcours, le mulétier Azon (1940), et le P.Lattion (1946).



42. GUIBAUT, A. : op. cit., p.24.
43. Lettre du P.Tornay au Procureur de la Congrégation, du 5 juin 1936.
44. P.Goré cité dans le Summarium, p.253.
45. Nous trouvons en date du 6 août l'interruption des travaux.  
cf. Lettre du Thibet, No 83-84 de juillet-août 1940.
46. P.Melly cité dans la revue GSBT, No de mai 1946, p.12.
47. P.Detry cité dans la revue GSBT, No de janvier 1947, p.7.
48. Par précaution, on pique chaque sarment dans une pomme de terre, afin qu'il supporte un voyage de trois mois ; à l'arrivée, ils ont des racines de quelques centimètres.
49. - total de la récolte de 1946 : 600 litres à 9,5 degrés  
- récolte de 1947 : Weisi (Lattion) : 150 litres  
                  Siao-Weisi (Coquoz) : 250 litres  
                  Tsechung (Lovey) : 250 litres  
                  Houalopa (Duc) : 10 litres.
50. Après le déclenchement de la guerre, plus moyen d'acheter du vin ou d'en faire venir d'Europe.
51. Rendu sur place, le vin leur coûte 8 francs le litre en 1935.
52. C'est la raison pour laquelle les terrains sont de préférence loués à des fermiers possédant du bétail, sinon la Mission doit fournir une ou deux vaches pour la fumure.
53. cf. Lettre du P.Tornay à ses parents, du 2 septembre 1937.
54. Ibid.
55. Lettre du Thibet, no 66 de février 1939.
56. P.Melly cité dans la revue GSBT, No de mai 1946, p.11.
57. En octobre 1947, la ferme possède : une quinzaine de vaches, quelques chevaux (dont trois juments pour l'élevage), 27 moutons et chèvres, 9 porcs pour la boucherie.
58. Elevage de Houalopa : vaches, chevaux, veaux; chèvres, moutons ; porcs, lapins ; poules, oies, poulets.
59. - légumes : salade, rave, carotte, chou chinois, haricot, fève, courge, pomme de terre, betterave, pois  
- fruits : pomme, orange, pêche amère, noix, framboise, poire, abricot  
- céréales : blé, riz, maïs, sarrasin, orge, froment, sorgho, soja.
60. DANIEL-ROPS : op. cit., p.218.
61. Arrivés en 1585, les Jésuites fondent ces sortes de communautés théocratiques, remarquables réalisations missionnaires, sous la direction des Pères. Ces petites républiques conservaient jalousement leur indépendance économique aussi bien que politique. Contestable de par son paternalisme, ce mode d'organisation contribua à préserver la culture et la langue des indigènes.
62. DELACROIX, S. : op. cit., p.266.
63. cf. Ibid., p.266.
64. GUIBAUT, A. : op. cit., pp.171-172.
65. Ibid., pp.171-172.
66. Ibid., pp.171-172.
67. GORE, F. : op. cit., p.319.
68. Lettre du Thibet, No 77 de janvier 1940.
69. Il en est ainsi du sommeil des Pères, comme le relève le P.Melly ;  
cf. Summarium, p.77.
70. Horaire de la journée en vigueur à l'Hospice du Simplon :  
"5 h., lever, 5 ½, prière et méditation, 6 h., petites heures, puis

- messe, déjeuner,  
Matinée : lecture, études ou autres occupations convenables,  
Après-midi : récréation ne dépassant pas deux heures.(...)  
17 h., office, des vêpres aux laudes, 18 h., souper et récréation,  
20 ½, prière et lecture de la méditation du lendemain."
- QUAGLIA, L. : op. cit., p.562.
71. Maurice Tornay fait également le récit d'une journée-type à la Maison-mère de la Communauté, à Weisi :  
"A 5 h. et demie, un réveil sonne quelque part, dans une chambre ; tout le monde bondit (...). A l'église : adoration, méditation, messe, offices jusqu'à 7 h. et demie. (...) A 7 h. et demie (...) nous déjeunons en nous racontant les rêves de la nuit passée. (...) A 8 h. le travail commence, qui au chinois, qui à la théologie, qui aux affaires. A 10 h., chinois. Le professeur, un vieux Setchouannais, protestant sympathique au catholicisme, vient (...). A 11 h., théologie. (...) 12 h., dîner (...). Après le repas : pipe, récréation pendant laquelle on se ballade au jardin ou sur la galerie (...). 2 h., travail, théologie et chinois, leçon de caractères chinois. Même professeur. (...) 6 h. et demie, souper et récréation."  
Lettre du P.Tornay au Prieur de l'Hospice, du 2 juin 1936.
72. Lettre du Thibet, No 11 de juin 1934.
73. L'étude du chinois est très astreignante, aussi le P.Melly accorde-t-il un régime spécial à ceux qui s'y livrent ; cf. Melly in Summarium, p.239.
74. Article du P.Tornay "Allez, enseignez toutes les Nations".
75. Frère Duc cité dans la revue GSBT, No de janvier 1948, p.17.
76. Ibid., p.18.
77. Lettre du P.Tornay au P.Melly, du 11 juin 1948.
78. Art. du P.Tornay "Allez, enseignez toutes les Nations".
79. GUIBAUT, A. : op. cit., pp.171-172.
80. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 6 avril 1939.
81. - joutes d'équitation : course de vitesse, concours de souplesse et d'équilibre,  
- concours de tir au fusil et au pistolet.
82. On joue au football sur une terrasse située à 10 minutes de la résidence de Weisi.
83. SIMONNET, C. : op. cit., pp.95-96.
84. Sujets de conversation très divers (hiver 1937-1938) : guerre sino-japonaise, coups de mains des brigands, visites d'explorateurs ou de magistrats, lutte officielle contre l'opium, remplacement de la monnaie-métal par les billets, menaces d'expropriation.
85. Frère Duc accompagne le P.Simonnet à Bahang en 1946, cela faisait 4 ans que le Religieux valaisan ne s'y était pas rendu!
86. SIMONNET, C. : op. cit., p.151.
87. Lettre du Thibet, No 88 de décembre 1940.
88. Septembre 1950, le P.Lovey se rend à Weisi, où il n'avait plus été depuis deux ans.
89. Lettre du Thibet, No 88 de décembre 1940.
90. - rencontres Tornay-Coquoz :  
Houalopa/Siao-Weisi (1939-1945) : 4 à 6 fois l'an  
Yerkalo/Siao-Weisi (1945-1946) : plus guère de contacts  
- rencontres Tornay (Weisi et Houalopa)-Goré (Tsechung) :  
1936-1945 : une fois l'an environ.

91. SIMONNET, C. : op. cit., p.115.
92. Fin décembre 1934, à Weisi, Mme et M. Starek du Wiener Tagblatt et Mme et M.Lubinsky du Warsow's organ of Poland.
93. M.Penfield, Consul américain à Yunnanfou arrive à Weisi le 9 septembre 1937 ; cf. Lettre du Thibet, no 53 de février 1938.
94. Le 6 janvier 1938, M.Fitzgerald, délégué des écoles de Londres fait son entrée à Weisi ; Ibid., No 53 de février 1938.
95. Le 1er avril 1938, c'est au tour de M.Denham Fouts, jeune richissime américain ; cf. Ibid., No 56 de mai 1938.
96. - à Bahang de décembre 1936 à février 1937,  
- à Atentze, Tsechung, Siao-Weisi et Weisi en mars-avril 1937, de septembre 1936 à mai 1937 dans les Marches.
97. SIMONNET, C. : op. cit., p.133.
98. Art. du P.Tornay "Vers la Terre des Esprits".
99. P.Melly cité dans la revue GSBT, No d'avril 1974, p.59.
100. GUIBAUT, A. : op. cit., p.254.
101. Ibid., p.22.
102. Ibid., p.23.
103. Art. du P.Tornay "Vers la Terre des Esprits".
104. GUIBAUT, A. : op. cit.
105. P.Desgodins cité par GRATUZE, G. : op. cit., p.21.
106. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 24 février 1947.
107. Lettre du P.Tornay au chanoine Detry, du 17 janvier 1937.
108. P.Detry cité dans la revue GSBT, No de mai 1946, p.2.
109. Ibid., p.2.
110. DANIEL-ROPS : op. cit., p.219.
111. Pour toute illustration, mentionnons les fromages de haricots (sic), les gâteaux crus, le boudin au riz, et les... larves de frelon.
112. Lettre du P.Tornay à ses parents, du 9 mai 1936.
113. Déposition du P.Coquoz à l'instruction du procès du P.Tornay, Summarium, p.25.
114. Fin septembre 1939 arrivent à Tali un vrai médecin et un vrai dentiste.
115. GUIBAUT, A. : op. cit., p.37.
116. cf. revue GSBT, No d'avril 1974, p.59.
117. P.Lovey cité dans la revue GSBT, No d'avril 1955, p.39.
118. Mgr Quéguigner, Supérieur général des MEP, cité dans GRATUZE, G. : op. cit., p.9.
119. Il s'agit en l'occurrence de la politique gouvernementale relativement à l'opium : elle l'interdit et le rend à la fois obligatoire.
120. Lettre du Thibet, No 63 de novembre 1938.
121. En mai 1939, il quitte les Marches en compagnie du p.Melly.
122. Lettre du Thibet, No 38 de novembre 1936.
123. Ibid., No 44 d'avril 1937.
124. Ibid., No 40 de décembre 1936.
125. Ibid., No 64 de décembre 1938.
126. Lettre du P.Tornay, du 2 juin 1936.
127. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 2 septembre 1937.
128. Ibid., du 2 septembre 1937.
129. Ibid., du 2 septembre 1937.
130. Ibid., du 30 octobre 1938.
131. Lettre du Thibet, no 34 de juillet 1936.
132. GUIBAUT, A. : op. cit., pp.25-26.

133. En juin 1939, Mgr Nestor Adam succède à Mgr Théophile Bourgeois, décédé peu de temps auparavant.
134. Lettre du Thibet, No de mai 1939.
135. GUIBAUT, A. : op. cit., pp.25-26.
136. Lettre du P.Tornay à sa famille, du 13 mars 1937.
137. En-tête des lettres, cf. Lettre du P.Tornay à sa famille du 24 mai 1937.
138. Lettre du P.Tornay à ses parents, du 2 septembre 1937.
139. Lettre du P.Tornay à sa soeur Anna, du 3 mars 1947.
140. Lettre du P.Tornay à sa soeur Joséphine, du 14 mars 1940.
141. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 2 septembre 1937.
142. Lettre du P.Tornay à la maisonnée, du 2 septembre 1937.
143. Idem à Weisi, comme en mars 1938, où neige et mauvais temps bloquent les cols ; cf. Lettre du Thibet, No 55 de mars 1938.
144. GUIBAUT, A. : op. cit., p.18.
145. Ibid., p.35.
146. "L'écho de Latsa" du P.Coquoz,  
"Les éphémérides de Tsechung" du P.Goré,  
"La Glâne" du P.Goré,  
"Chroniques" du P.Goré,  
"L'Arc-en-ciel de Yerkalo" du P.Lovey,  
"Le Canard de Yerkalo" du P.Nussbaum,  
"V", pour "Victoire", du P.Tornay.
147. GUIBAUT, A. : op. cit., p.35.
148. Ibid., p.181.
149. Lettre du P.Tornay à sa soeur Anna, du 26 janvier 1939.
150. Lettre du Thibet, No 36 d'août 1936.
151. Ibid., No 84-85 de juillet-août 1940.
152. Ibid., No 34 de juillet 1936.
153. Ibid., No 80 d'avril 1940.
154. 1920 : P.Goré est à Yerkalo ; bureau le plus proche : 150 Km. au nord, 120 Km. au sud.
155. A preuve le P.Tornay dont l'intégralité de la correspondance comprend 166 lettres, dont 95 sont du missionnaire aux Marches du Tibet.
156. Lettre du Thibet, No 34 de juillet 1936.
157. Note manuscrite de Mgr Lovey, du 1er décembre 1984 :  
"La Lettre du Thibet s'est arrêtée avec le No 89 de janvier 1941, à cause de la guerre et du défaut de communication entre l'Europe et la Chine."
158. SIMONNET, C. : op. cit., p.143.
159. Une lettre du P.Monbeig annonce le 26 août 1934 l'assassinat du chancelier Dollfuss ; cf. Lettre du Thibet, No 13 d'août 1934.
160. Une lettre du Procureur de Tali annonce qu'en Occident la guerre allait éclater à brève échéance ; Ibid., No 68 d'avril 1939.
161. Une lettre du P.Coquoz s'inquiète du problème posé par le "couloir de Dantzig" ; Ibid., No 72 d'août 1939.
162. Une lettre des deux voyageurs apprend à Weisi la nouvelle de l'Anschluss ; Ibid., No 56 d'avril 1938.
163. Une lettre du 27 mars annonce la fin de la Guerre d'Espagne ; Ibid., No 67 de mars 1939.
164. Le fonctionnaire chinois parle aux Chanoines de l'invasion du Pays des Sudètes ; Ibid., No 67 de mars 1939.
165. SIMONNET, C. : op. cit., p.95.

166. cf. revue GSBT, No de novembre 1946, pp.70 et suiv.
167. Lettre du Thibet, No 40 de décembre 1936 : Guerre d'Espagne,  
Ibid., No66-67 de février-mars 1939 : mort de Pie XI,  
Ibid., No 67 de mars 1939 : Invasion de la Tchécoslovaquie,  
Ibid., No 68 d'avril 1939 : Ultimatum de Roosevelt à Hitler,  
Ibid., No 72 d'août 1939 : Pacte germano-soviétique,  
Ibid., No 73 de septembre 1939 : Début de la guerre,  
Ibid., No 81 de mai 1940 : Invasion de la Belgique et de la Hollande.
168. Ainsi l'assassinat de Dollfuss (25 juillet 1934), apprise le 23 août.
170. Lettre du Thibet, No 88 de décembre 1940.
171. Ibid., No 81 de mai 1940.
172. Revues : Patrie Valaisanne, La Patrie, La Revue des deux Mondes,  
Echo Illustré, Semaine Catholique,  
Journaux : Courrier de Genève, Tribune de Genève.
173. Revue GSBT, Nord'avril 1954, p.75.
174. GUIBAUT, A. : op. cit., p.188.
175. P.Fournier cité dans la revue GSBT, No d'avril 1954, p.47.
- 175bis. Lettre du P.Tornay à ses parents, du 27 mars 1936.
176. SIMONNET, C. : op. cit., p.147.
177. Ainsi le P.Bonnecause des MEP ; cf. GUIBAUT, A. : op. cit., p.36.
178. SIMONNET, C. : op. cit., p.159.
179. GUIBAUT, A. : op. cit., p.208.
180. Lettre du Thibet, No 80 d'avril 1940.
181. GUIBAUT, A. : op. cit., p.23.
182. Lettre du P.Tornay à ses parents, du 24 mai 1937.
183. GUIBAUT, A. : op. cit., p.155.
184. Ibid., p.34.
185. Ibid., p.35.
186. Ibid., p.39.

## CHAPITRE VII

1. Le traité sino-tibétain de Kantho de 1932 a fixé les limites entre les deux Etats.
2. P.Nussbaum cité par CROIDYS, P. : op. cit., p.65.
3. Lettre du Thibet No 15 d'octobre 1934.
4. cf. SIMONNET, C. : op. cit., pp.133-134.
5. C'est en 1844 que la France s'est fait reconnaître par le Gouvernement impérial le Protectorat sur les Missions catholiques de Chine.
6. Lettre du Thibet, No79 de mars 1940.
7. Lettre du P.Tornay au chanoine Melly, du 24 février 1947, Summarium, p.328.
8. SIMONNET, C. : op. cit., pp.117-118.
9. Déposition de Casimir Sondjrou à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.179.
10. Déposition du p.Emery à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.124.
11. Déposition du chanoine Hermann Bonvin à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.144.
12. Lettre du Thibet, No 22 de mai 1935.
13. Lettre du P.Tornay à ses parents, du 9 mai 1936.
14. Ibid.
15. Lettre du Thibet, No 37 de septembre 1936.

16. Au printemps 1938, les Chanoines sont encore plus coupés de l'extérieur, car le Gouvernement du Yunnan interdit l'entrée des journaux dans la Province ; cf. Lettre du Thibet, No 56 d'avril 1938.
17. Rien qu'en ville de Weisi, on réquisitionne 170 bêtes!
18. Lettre du Thibet, No 53 de janvier 1938.
19. Ibid., No 53 de janvier 1938.
20. Ibid., No 63 de novembre 1938.
21. Ibid., No 72 d'août 1939.
22. Ibid., No 73 de septembre 1939.
23. DANIEL-ROPS : op. cit., p.230.
24. Ibid., p.228.
25. Lettre du Thibet, No 67 de mars 1939.
26. Ibid., No 74 d'octobre 1939.
27. Ibid., No 81 de mai 1940.
28. Déposition du P.Coquoz à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.26.
29. Lattion cité par LOUP, R. : op. cit., p.154.
30. Le 11 avril 1946 est établie la hiérarchie en Chine :  
Mgr Valentin est promu évêque de Kangting  
le Vicariat apostolique est érigé en diocèse.
31. Lettre du P.Tornay au P.Lovey, du 3 décembre 1945.
32. Lettre du P.Lattion du 25 novembre 1945, citée dans la revue GSBT, No de mai 1946, p.16.
33. Ibid., No de janvier 1947, p.17.
34. Lettre du P.Lattion du 4 novembre 1946, citée dans la revue GSBT, No de janvier 1947, p.17.
35. Lettre du P.Tornay à Mgr Bourgeois, envoyée en 1939.
36. Lettre du Thibet, No 72 d'août 1939.
37. Ibid., No 76 de décembre 1939.
38. Lettre du P.Lattion au Prévôt Adam, du 15 octobre 1945, reprise dans le Summarium, p.314.
39. Ibid., p.314.
40. Journal du P.Tornay, décembre 1945.
41. Ibid., septembre 1945 - janvier 1946.
42. Lettre du P.Tornay au P.Lovey, du 2 août 1946.
43. Renseignement du Consul général de France à Kunming communiqué par le Consul suisse à Hong-Kong, Summarium, p.383.
44. Déposition de Casimir Sondjrou, à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.207.
45. Propos tenus par des lamas-chefs rapportés au cours de l'instruction du Procès Tornay, Summarium, p.101.
46. Déposition du chanoine Detry à l'instruction du procès Tornay, Summarium, p.101.
47. Rapporté par GUIBAUT, A. : op. cit., p.256.
48. Art. du Statesman, du 13 avril 1946, consigné dans le Summarium, p.351.
49. Autorités consulaires suisses alertées :  
consulat suisse de Bombay et de Calcutta  
consulat suisse de Shanghai et de Hong-Kong.
50. Contacts engagés via Londres :  
le "political Officer" au Sikkim  
le Département des Affaires Etrangères du Gouvernement des Indes.
51. P.Tornay cité par la revue GSBT, No de juillet 1958, p.93.

CHAPITRE VIII

1. P.Lovey cité par LOUP, R. : op. cit., p.266.
2. P.Coquoz cité dans la revue GSBT, No d'avril 1950, p.63.
3. Ibid., p.63.
4. Ibid., p.63.
5. Lettre du P.Tornay au P.Melly, du 2 février 1948.
6. Lettre du P.Tornay, du 8 février 1948.
7. Lettre du P.Tornay au P.Lovey, du 8 mars 1949.
8. Revue GSBT, No de janvier 1954, p.16.
9. Dans le Mékong (autour de Yétche), bilan des troubles de début juin à début septembre : plus de deux cents morts sur 50 km., plus un village intacte.
10. P.Savioz cité dans la revue GSBT, No de janvier 1980, p.19.
11. P.Lovey cité dans la revue GSBT. No de juillet 1951, p.73.
12. Revue GSBT, No d'avril 1950, p.63.
13. Rapporté par le P.Lovey dans la revue GSBT, No de juillet 1951, p.74.
14. P.Savioz cité dans la revue GSBT, No de janvier 1980.
15. P.Lovey cité dans la revue GSBT, no de juillet 1951, p.74.
16. Ibid., p. 74.
17. Lettre du P.Tornay au P.Lovey, du 26 juin 1949.
18. P.Coquoz cité dans la revue GSBT, No de janvier 1979, p.25.
19. Lettre du P.Tornay au P.Lovey du 19 avril 1949.
20. P.Lovey cité dans la revue GSBT, No d'octobre 1951, p.127.
21. DE GUEBRIANT, B. : op. cit., p.133.
22. 1842 : Traité de Nankin (clot la guerre de l'opium)
  - traités "inégaux"
  - concessions (extraterritorialité)vers 1846 : promulgation d'un édit de tolérance au bénéfice du christianisme (à la suite de l'expédition franco-britannique)  
1858 : Traité de Tientsin
  - sécurité des missionnaires
  - liberté d'apostolat1860 : Traité de Pékin, renforce le précédent.
23. Lettre de Mgr Valentin, du 10 octobre 1946, consignée dans le Summary, p.359.
24. Autonomie de l'Eglise chinoise au point de vue : des ressources financières, de l'administration, de la prédication.
25. DELACROIX, S. : op. cit., p.260.
26. P.Coquoz cité dans la revue GSBT, No de janvier 1953, p.29.
27. Octobre 1950 : deux armées pénètrent au Tibet :  
une part du Sining, et traverse la province du Koukounor  
l'autre du sud-est, et parcourt la Mission dans sa longueur jusqu'à Chamdo.
28. P.Lattion cité dans la revue GSBT, No de juillet 1952, p.71.
29. Propos rapporté par le P.Lovey dans la revue GSBT, No de juillet 1951, p.86.
30. Propos rapporté par le P.Lattion dans la revue GSBT, No de janvier 1951, p.30.
31. P.Lattion cité dans la revue GSBT, No d'avril 1951, p.63.
32. Propos rapporté par le P.Lovey dans la revue GSBT, No de juillet 1954, p.79.

33. P.Lovey cité dans la revue GSBT, No de juillet 1951, p.86.
34. P.Coquoz cité dans la revue GSBT, No d'avril 1952, p.44.
35. P.Lovey cité dans la revue GSBT, No de juillet 1952, p.71.
36. Revue No d'octobre 1951, p.128.
37. P.Emery cité dans la revue GSBT, No de juillet 1952, p.77.
38. Jugements populaires : l'accusé ne peut se défendre, il ne peut qu'avouer son "crime", et accepter la peine imposée.
39. P.Lovey cité dans la revue GSBT, No de juillet 1951, p.89.
40. P.Lattion cité dans la revue GSBT, No de juillet 1952, p.75.
41. Ibid., p.75.
42. Revue GSBT, No de janvier 1952, p.29.
43. P.Lovey cité dans la revue GSBT, No de juillet 1951, p.89.
44. Revue GSBT, No de janvier 1954, p.19.
45. Robert Chappelet cité dans la revue GSBT, No d'avril 1954, p.40.
46. Ibid., p.40.
47. Ibid., p.41.
48. Robert Chappelet cité dans la revue GSBT, No de juillet 1954, p.82.
49. P.Emery cité dans la revue GSBT, No de janvier 1954, p.15.
50. Revue GSBT, No de janvier 1952, p.29.
51. P.Lattion cité dans la revue GSBT, No de juillet 1952, p.78.
52. Revue GSBT, No de janvier 1952, p.29.
53. P.Coquoz cité dans la revue GSBT, No d'avril 1952, p.50.
54. P.Lattion cité dans la revue GSBT, No de juillet 1952, p.78.
55. Ibid., p.79.
56. Bulletin des MEP, No45 de mars 1952, p.191.
57. Robert Chappelet cité dans la revue GSBT, No d'avril 1954, p.40.
58. Robert Chappelet cité dans la revue GSBT, No de juillet 1954, p.82.
59. P.Emery cité dans la revue GSBT, No de janvier 1953, p.22.
60. Des armées étrangères auraient envahi la Chine :  
deux cents gros bombardiers américains auraient pulvérisé CHUN KING et  
les principales villes du Setchouan  
Kunming serait encerclée.
61. P.Emery cité dans la revue GSBT, No d'octobre 1953, p.109.

#### CHAPITRE IX

1. GUIBAUT, A. : op. cit., p.252.
2. P.Desgodins cité par GRATUZE, G. : op. cit., p.249.
3. Lettre du P.Tornay au chanoine Jules Jacquier, du 31 octobre 1937.
4. P.Goré cité dans la revue GSBT, No de janvier 1955, p.5.
5. Lettre du Thibet, No 74 d'octobre 1939.
6. Lettre du P.Lovey du 1er janvier 1946, reprise dans la revue GSBT, No de mars 1946, p.16.
7. P.Tornay cité dans la revue GSBT, No de janvier 1951, p.4.
8. P.Tornay, citation extraite du Summarium, p.79.
9. P.Tornay, Lettre à ses confrères, du 19 septembre 1936.
10. Ibid., du 19 septembre 1936.
11. SIMONNET, C. : op. cit., p.145.
12. Lettre du Thibet, no 86 d'octobre 1940.
13. P.Lovey cité dans la revue GSBT, No de juillet 1951, p.65.
14. Lettre du P.Tornay à son frère Louis, du 24 février 1947.
15. Lettre du P.Tornay à sa soeur Anna, du 15 janvier 1949.
16. Lettre du Thibet, No 86 d'octobre 1940.



17. Lettre du P.Tornay au Procureur, du 5 juillet 1936.
18. Lettre du P.Tornay au Procureur, du 5 juillet 1936.
19. Lettre du Thibet, N° 37 de septembre 1936.
20. Lettre du P.Tornay au Procureur, du 5 juillet 1936.
21. Lettre du P.Tornay au Prévôt Adam, du 7 janvier 1948.
22. Lettre du Thibet, N° 86 d'octobre 1940.
23. Approximation du P.Simonnet, datant de 1946.
24. Le solde est constitué de 4 franciscains italiens et de 4 religieuses, réunis pour la plupart dans le chef-lieu de l'Evêché.
26. P.Lattion cité dans la revue GSBT, No de juillet 1952, p.81.
27. P.Lovey cité dans la revue GSBT, No d'avril 1955, p.40.
28. Bernardins : PP.Coquoz, Emery, Fournier, Lattion, Lovey, Savioz, et M. Chappelet,  
Missions-Etrangères : PP.Goré et André,  
Prêtre chinois : P.Vincent Ly, en poste à Kionatong jusqu'en 1957.
30. Responsables des MEP, cité par GRATUZE, G. : op. cit., p.46.
31. P.Detry cité dans la revue GSBT, No de novembre 1946, p.60.
32. DANIEL-ROPS : op. cit., pp.219-220.
33. SIMONNET, C. : op. cit., p.186.
34. Lettre du P.Tornay à ses confrères, du 19 septembre 1936.
35. LOUP, R. : op. cit., p.7.
36. Propos du pasteur repris par le P.Fournier dans la revue GSBT, No de janvier 1966, p.4.
37. Mgr de Guébriant cité par CROIDYS, P. : op. cit., p.14.
38. Lettre du Thibet, No 67 de mars 1939.
39. Ibid., No 60 de juin 1939.
40. Lettre du P.Tornay du 31 octobre 1937, au chanoine Jules Jacquier.
41. Lettre du P.Tornay au P.Lovey, du 28 mars 1948.
42. Lettre du P.Tornay au P.Melly, du 7 janvier 1948.
43. Lettre du P.Tornay à Mgr Adam, du 7 janvier 1948.
44. Lettre du P.Tornay au P.Melly, du 7 janvier 1948.
45. Lettre du P.Tornay à Mgr Adam, du 7 janvier 1948.
46. Lettre du Thibet, No 28 de décembre 1935.
47. Ibid., No 28 de décembre 1935.
48. Lettre du P.Tornay au P.Melly, du 26 mars 1948.
49. Lettre du P.Tornay au P.Melly, du 8 février 1948.
50. Ibid., du 8 février 1948.
51. Ibid., du 7 janvier 1948.
52. Extrait d'une lettre que Mgr Lovey, Prévôt du Saint-Bernard, a rédigé à l'intention de l'auteur du présent Mémoire, à la suite de la lecture du "premier jet".
53. GORE, F. : op. cit., p.247.
54. Un ancien latiniste du P.Tornay est resté fidèle à la foi catholique, et officie en tant que catéchiste.
55. Ces nouvelles datent de 1956.
56. Weisi : résidence investie par le roitelet de Yétche et sa garnison, la chapelle sert d'étable!  
Siao-Weisi : les soldats de l'armée Rouge occupent la résidence, la chapelle est transformée en salle de tribunal,  
Tsechung : les "Rouges" s'installent dans la résidence, l'église sert de lieu de réunion.
57. Lettre du 2 janvier 1960 au P.André et au P.Lovey :  
Bahang : plafonds, briques des murs et tous les objets en fer de la résidence sont vendus,

58. Tchrongteu : statues et ustensiles disparus,  
Sékine : vitres et planches de la résidence utilisées par les commu-  
nistes.
58. - garantit l'autonomie intérieure du Tibet et le respect du caractère  
ethnique du peuple tibétain et de sa religion  
- défense et affaires étrangères seules abandonnées à la Chine.
59. P.Savioz cité dans la revue GSBT, No d'avril-juin 1986, p.12.
60. Dans la partie chinoise de la Mission du Tibet, la région de Kangting,  
il n'y aurait également plus de prêtre.
61. Le plan du Père était d'atteindre Atentze, et de descendre ensuite le  
long du Mékong.
62. P.Savioz cité dans la revue GSBT, No d'avril-juin 1986, p.15.
63. Chemin faisant, le P.Savioz fait la connaissance d'un chrétien de Siao-  
Weisi, qui l'assure du fait que la liberté de culte y est respectée ;  
cf. P.Savioz cité dans la revue GSBT, No d'avril-juin 1986, p.15.
64. La capitale de la préfecture autonome du nord-ouest yunnanais n'est plus  
Téking (Atentze), mais Chungtien. Téking n'est plus qu'une des deux sous-  
préfectures.
65. Sous prétexte que la route de Lhassa est coupée à 140 Km. au nord de  
Yerkalo, en réalité, la région est tout simplement interdite aux étran-  
gers,
66. M. le Prévôt Angelin Lovey  
M. le chanoine Pierre-Marie Melly  
M. le chanoine Cyrille Lattion  
à Martigny  
M. le chanoine Louis Emery, à l'Hospice du Simplon  
M. le chanoine Alphonse Savioz  
M. le chanoine François Fournier  
en Mission à Taïwan.  
M.Robert Chappelet, à Lausanne.

B I B L I O G R A P H I E

---

SECTION 1 : DOCUMENTS ORIGINAUX

Partie 1 : manuscrits

GORE, Francis : Mission du Tibet 1846-1946. Un siècle d'évangélisation. Tableau chronologique. In : Summarium, section 3 : "De historia Missionis Tibetanae" ; Document numéro 8, pp.249-254.

MELLY, Pierre-Marie : Dates et statistiques sur la Mission du Thibet. In : Summarium, section 3 : "De historia Missionis Tibetanae" ; document numéro 7, pp.242-249.

MELLY, Pierre-Marie et COQUOZ, Paul : Récit du premier voyage des Pères Melly et Coquoz vers le Tibet, 39 p.

Partie 2 : éphémérides et journeaux

COQUOZ, Paul : L'Echo de Latsa. In : Grand Saint-Bernard - Thibet, extraits, passim.

GORE, Francis : Les éphémérides de Tsechung (juillet-octobre 1945). In : Grand Saint-Bernard - Thibet, extraits, passim.

GORE, Francis : La Glane (1930-1937). In : Grand Saint-Bernard - Tibet, rédigée à Tsechung, extraits, passim.

GORE, Francis : Journal d'un vicaire forain. Tsechung 1931-1937. In : Trente ans aux portes du Thibet interdit (1908-1938), troisième partie, chapitre 5, pp.312-348.

GORE, Francis : Chroniques (1945-1949). In : Summarium, rédigées à Tsechung, extraits, passim.

LOVEY, Angelin : L'arc-en-ciel de Yerkalo (février-août 1945). In : Summarium, extraits, passim.

TORNAY, Maurice : V, pour Victoire (1er septembre 1945 - 27 janvier 1946). In : Summarium, rédigé à Yerkalo, extraits, passim.

TORNAY, Maurice : L'Echo du Tibet. In : Bulletin de la Société des Missions-Etrangères de Paris, en provenance de Tatsienlou, extraits, passim.

Partie 3 : correspondances

Lettre du Thibet, au complet, du numéro 1 (4 septembre 1933) au numéro 89 (30 janvier 1941). Message envoyé chaque mois par les missionnaires du Saint-Bernard à leurs confrères d'Europe.

Lettres manuscrites du Serviteur de Dieu Maurice Tornay, au complet, datant pour une part d'octobre 1925 à mars 1940, d'autre part de décembre 1945 à juillet 1949 ; au nombre de 166, ces missives ont été écrites de Weisi, Hanoï, Houalopa, Kunming, Atentze (entre autres) et ont eu pour destinataires ses frères et soeurs, ses parents, ses confrères et supérieurs, les autorités consulaires et ecclésiastiques (entre autres). In : Processiculus Diligentiarum in causa S.D. Mauritii Tornay, section C. Missionnaire aux Marches thibétaines (1936-1945) documents 64-105, section D. Missionnaire à Yerkalo (1945-1949) documents 106-161.

Extraits de lettres missionnaires envoyées à diverses personnes par : le chanoine Lovey, le Père Goré, Monseigneur Valentin, le chanoine Lattion, le chanoine Detry, le chanoine Coquoz. In : Summarium, deuxième partie, documents 10 à 15.

SECTION 2 : PUBLICATIONS ET BROCHURES

Partie 1 : revues et périodiques

Bulletin de la Société des Missions-Etrangères de Paris, mensuel paraissant à Hong-Kong, Maison de Nazareth, à l'Imprimerie de la Société des Missions-Etrangères de Paris, une vingtaine de numéros allant du mois de juin 1931 au mois d'avril 1952.

Grand Saint-Bernard - Thibet, trimestriel paraissant à Fribourg, imprimerie Saint-Paul, l'exemplaire Numéro 1 sortant au mois de mai 1946, collection complète jusqu'au numéro de mars-avril 1986.

Partie 2 : articles

DETRY, Jules : Noël dans la neige du Tibet. In : Tribune de Genève, numéros

24-25-26 de décembre 1954.

COQUOZ, Paul et MELLÉ, Pierre-Marie : Récit du voyage vers le Tibet des PP. Mellé et Coquoz. In : Echo illustré, numéros de février et mars 1934.

QUEGUINER, Maurice : Au Tibet mystérieux. In : Bulletin de la Société des Missions-Etrangères de Paris, numéro 33 de mars 1951 (2ème série).

TORNAY, Maurice : Vers la terre des Esprits ; Allez, enseignez toutes les Nations ; Colonie de vacances sur les Marches du Tibet. In : Grand Saint-Bernard - Tibet (passim).

Remarque : d'autres articles ayant trait à la Mission bernardine au Tibet ont paru dans :

Les Annales de l'Oeuvre des Partants

Les Missions catholiques

Le Courrier de Genève.

### SECTION 3 : LITTÉRATURE

#### Partie 1 : le Tibet

BACOT, Jacques : Introduction à l'histoire du Thibet. Paris, Société asiatique, 1962, 138 p.

Chapitre 5 : L'ancien régime devant les temps nouveaux. La forme de gouvernement et le lamaïsme jusqu'à l'annexion chinoise de 1950, pp.71-82.

GORE, Francis : Trente Ans aux portes du Thibet interdit (1908-1938), Hong-Kong, Maison de Nazareth, Imprimerie de la Société des Missions-Etrangères de Paris, 1939, 288 p.

Première partie. Le Thibet à vol d'oiseau, pp.1-108.

HOFFMANN, Helmut : Tibet. A Handbook, Indiana University, Asia Studies research Institute, 1975, 246 p.

V The History of Tibet. The Government by the yellow Church and the Manchus (1650-1920), pp.59-82.

#### Partie 2 : missiologie

AUBERT, Roger (KNOWLES, M.D. et ROGIER, L.J.), Nouvelle histoire de l'Eglise, Paris, Seuil, 1975, 925 p.

Tome V : L'Eglise dans le monde moderne (1848 à nos jours), des Missions aux jeunes Eglises par J.Bruls (4ème partie), pp.421-472.

DELACROIX, Simon (Monseigneur) : Histoire universelle des Missions catholiques, Paris, Librairie Grund, 1957, 446 p.

Tome 3 : Les Missions contemporaines (1800-1957), Chapitre V : L'avènement des jeunes Eglises, pp.126-158 et pp.257-280.

Partie 3 : M.E.P. et C.S.B.

GROSS, Jules : L'Hospice du Grand Saint-Bernard, Neuchâtel, Editions Victor Attinger, 1933, 149 p.

LAUNAY, Adrien : Histoire générale de la Société des Missions-Etrangères (3 volumes), Paris, Pierre Téqui, 1894, 595-594 et 646 p.

QUAGLIA, Lucien : La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels, Aoste, Imprimerie ITLA, 1955, 695 p.

Partie 4 : Mission tibétaine des M.E.P.

DANIEL-ROPS : Les aventuriers de Dieu, Paris, la Jeune Parque, Collection "Destinées héroïques", 1951, 252 p.

Chapitre X : Martyr au Thibet interdit : le Père Nussbaum, pp.213-232.

GORE, Francis : Trente Ans aux Portes du Thibet interdit (1908-1938), Hong-Kong, Maison de Nazareth, Imprimerie de la Société des Missions-Etrangères de Paris, 1939, 288 p.

Deuxième partie. La Mission catholique du Thibet, pp.111-188.

Troisième partie. A la frontière sino-thibétaine, pp.190-364.

GRATUZE, Gaston : Un pionnier de la Mission Tibétaine, le Père Auguste Desgodins (1826-1913), Paris, Apostolat des Editions, 1969, 363 p.

LAUNAY, Adrien : Histoire de la Mission du Thibet (2 volumes), Lille/Paris, Desclée de Brouwer, 1903, 470 et 440 p.

Partie 5 : Mission tibétaine des C.S.B.

CROIDYS, Pierre : Du Grand-Saint-Bernard au Thibet, Paris, Editions Spes, 1949, 192 p.

LOUP, Robert : Martyr au Thibet : Maurice Tornay, Fribourg, Editions Grand-Saint-Bernard/Tibet, 1950, 280 p.

QUAGLIA, Lucien : La Maison du Grand Saint-Bernard, Aoste, Imprimerie ITLA, 1955, 695 p. Chapitre intitulé : "Missions", pp.574-580.

Partie 6 : les visiteurs de la Mission

GUEBRIANT (Monseigneur Budes de) : Visite aux Evêques et Prêtres de la Société des Missions-Etrangères (1933), Paris, Société d'Editions artistiques, 1933, 214 p.

Chapitre 12 : De nouveau en Chine, pp.121-168.

GUIBAUT, André : Missions perdues au Tibet, Paris, Editions André Bonne, 1967, 262 p.

SIMONNET, Christian : Thibet. Voyage au bout de la chrétienté, Paris, Editions "Monde nouveau", Collection "Homme et Cité", 1949, 186 p.

LISTE DES ANNEXES

---

ANNEXE I : Lettre du Supérieur général des Missions-Etrangères de Paris au Supérieur de la Congrégation des Chanoines du Saint-Bernard. De Monseigneur de Guébriant à Monseigneur Bourgeois.

ANNEXE II : Au début février 1930, Mgr Bourgeois se rend à Paris, pour y rencontrer Mgr de Guébriant, au Séminaire de la Rue du Bac. Un auteur évoque ce qu'ont pu se dire les deux prélats.

ANNEXE III : Statistique du chanoine Melly sur le nombre de chrétiens dans les diverses stations du Mékong en été 1936 et en hiver 1939-1940.

ANNEXE IV : Statistique du chanoine Melly sur le nombre de chrétiens dans les stations de la Salouen et du Mékong (hiver 1939-1940).

ANNEXE V : La délégation des pouvoirs par le Prévôt du Saint-Bernard et le Supérieur général des MEP.

ANNEXE VI : Tableau des présences de chaque Religieux à la Mission tibétaine.

ANNEXE VII : Courbe des présences simultanées de missionnaires du Saint-Bernard au Tibet.

TABLEAU DES CARTES

---

CARTE I : Carte géographique générale (Asie)	p.5 bis
CARTE II : Voyage de Marseille au Tibet	p.11 bis
CARTE III : Route suivie par la Mission en 1931	p.12 bis
CARTE IV : Carte géographique générale	p.29 bis
CARTE V : Carte du Thibet et des Marches thibétaines	p.33 bis
CARTE VI : Carte de la Mission (Yunnan-Sikang-Tibet)	p.49 bis
CARTE VII : Carte de Weisi-Latsa	p.56 bis
CARTE VIII : Carte générale du Tibet	p.73 bis
CARTE IX : Carte géographique de la région de Tsechung à Yerkalo	p.78 bis
CARTE X : Situation de la Mission du Tibet	p.82 bis
CARTE XI : Carte de la Mission Yunnan-Sikang-Tibet	p.173 bis
CARTE XII : A la frontière de la Chine, de la Birmanie, de la Birmanie et de l'Inde	p.179 bis
CARTE XIII : Atuntze-Kiangkha-Batang	p.191 bis
CARTE XIV : Weisi-Atuntze	p.201 bis



TABLE DES MATIERES

---

0. INTRODUCTION	1
0.1. L'assaut désordonné des questions	1
0.2. Le déroulement du travail	2
0.3. Les origines de notre recherche	3
P A R T I E 1	
GENESE DE LA MISSION ET ETABLISSEMENT DANS LES MARCHES	
<hr/>	
1. DU GRAND SAINT - BERNARD AU TIBET	7
1.1. <u>L'idée d'une Mission du Saint-Bernard</u>	8
1.1.1. Fièvre missionnaire au début du XXème siècle	8
1.1.2. Recherche d'une nouvelle orientation chez les Bernardins	9
1.1.3. Sollicitation extérieure : l'appel des Missions-Etrangères	10
1.2. <u>Vers une décision de principe</u>	11
1.2.1. Voyage exploratoire de deux Chanoines	11
1.2.2. Rapport des éclaireurs et acceptation du projet	12
1.3. <u>Options collectives de la Congrégation</u>	14
1.3.1. Un nouveau Saint-Bernard au Tibet	14
1.3.2. Le ministère paroissial en Mission	16
1.4. <u>Diversité individuelle des Chanoines</u>	17
1.4.1. Qualité et sélection des candidats	17
1.4.2. Motivation des candidats à la Mission	19
1.5. <u>Conditionnement et formation</u>	21
1.5.1. Une préparation discutable au plan spirituel et scientifique	21
1.5.2. En prévision d'une action humanitaire	23

1.6. <u>Le départ du premier contingent</u>	24
1.6.1. Le déchirement des adieux	24
1.6.2. Un univers mythique : "la Terre des Esprits"	26
2. <u>INSTALLATION DE LA PREMIERE COMMUNAUTE</u>	27
2.1. <u>Arrivée dans les Marches tibétaines</u>	27
2.1.1. Statut juridique des Religieux bernardins	27
2.1.2. Localisation de la première fondation	28
2.2. <u>Impressions et interrogations</u>	30
2.2.1. Perception de la Chine et des Chinois	30
2.2.2. Un avenir plein d'énigmes	31
2.3. <u>Présentation des Marches du Tibet</u>	33
2.3.1. Le "Pays des trois fleuves"	33
2.3.2. Les climats de cette contrée	35
2.4. <u>Les populations de la frontière sino-tibétaine</u>	36
2.4.1. La race tibétaine	36
2.4.2. Les Tibéto-birmans et les Chinois	38
2.5. <u>L'apprentissage du "métier" de missionnaire</u>	39
2.5.1. L'initiation : nécessité et principes	39
2.5.2. L'étude du chinois	40
2.5.3. La reconnaissance de la région	41
2.6. <u>Déploiement des activités</u>	42
2.6.1. Ouverture de dispensaires	42
2.6.2. Institution d'écoles	44

P A R T I E 2

BIPOLARISATION DU DEVELOPPEMENT : L'HOSPICE ET LES POSTES

3. L'HOSPICE DU GRAND SAINT - BERNARD DE LATSA	48
3.1. <u>Election du Col et démarches</u>	48
3.1.1. Les passes de la frontière	48
3.1.2. Options adoptée par l'expédition Coquoz-Melly	50
3.1.3. Pour l'octroi du permis de construire	52
3.2. <u>Circonstances de la construction</u>	55
3.2.1. Situation du col de Latsa	55
3.2.2. Conditions atmosphériques et recrutement des ouvriers	58
3.2.3. Ouverture des travaux : apparition d'écueils	61
3.3. <u>Le chantier d'altitude</u>	64
3.3.1. Edification du Refuge (1935)	64
3.3.2. Contrat avec un entrepreneur pour l'Hospice (1936-1937)	67
3.3.3. Une grève à 4000 mètres d'altitude (1938)	70
4. LES POSTES MISSIONNAIRES	72
4.1. <u>Les Missions-Etrangères au Tibet</u>	72
4.1.1. Le Vicariat apostolique de Lhassa	72
4.1.2. Essais d'implantation dans le Tibet indépendant	73
4.1.3. Nouvelle stratégie : la pénétration indirecte	74
4.1.4. Fondation et destinée des postes de la frontière	76
4.2. <u>Présentation des lieux de résidence</u>	79
4.2.1. Postes de la Vallée du Mékong	79
4.2.2. Postes de la Vallée de la Salouen	82
4.2.3. Dans le Tibet indépendant : Yerkalo	84

4.3. <u>La desservance des stations par les Chanoines</u>	87
4.3.1. Etablissement du principe et modalités d'application	87
4.3.2. Préoccupation constante : le renouvellement des effectifs	89
4.3.3. Mouvements de religieux entre les stations (1934-1945)	90
4.3.4. Fin de l'isolement : espoir de reprise (1945-1950)	92

### P A R T I E 3

#### OEUVRE ET EXISTENCE MISSIONNAIRES

5. L'OEUVRE MISSIONNAIRE : LA VISEE APOSTOLIQUE	96
5.1. <u>Etat d'esprit des évangélisateurs</u>	96
5.1.1. Portrait de l'autochtone par les Occidentaux	96
5.1.2. Vision du bouddhisme lamaïque	99
5.1.3. Le dessein apostolique au Tibet	102
5.2. <u>Confrontation de deux religions</u>	103
5.2.1. Le christianisme face au bouddhisme	103
5.2.2. "De l'art d'enseigner les païens" : la stratégie pastorale	105
5.2.3. La résistance au christianisme selon les Pères	109
5.2.4. Obstruction des instances politiques et religieuses	112
5.3. <u>Formation d'un clergé indigène : le Probatoire</u>	114
5.3.1. Origine et fonctionnement du pro-Petit-Séminaire	114
5.3.2. Avant la théologie : éducation et instruction des élèves	117
5.3.3. Les débuts à Siao-Weisi et à Weisi (1935-1938)	121
5.4. <u>Les développements de l'oeuvre : vers un Petit-Séminaire</u>	122
5.4.1. Le plein épanouissement (1939-1945)	122
5.4.2. Mise en péril par les problèmes d'intendance	124
5.4.3. Du Probatoire au Petit-Séminaire ; la fermeture de l'oeuvre	127

6. L'EXISTENCE MISSIONNAIRE : ASPECTS DE LA VIE D'UNE CHRÉTIENNE	
6.1. <u>La question des terres cultivables</u>	131
6.1.1. Propriété foncière au Tibet indépendant et en Chine	131
6.1.2. Subordination du destin de la Mission à la question des terres arables	135
6.2. <u>Le ménage financier de la Mission ; vers une économie autarcique</u>	139
6.2.1. Apports pécuniaires de l'extérieur	139
6.2.2. Les sources de revenus propres à la Mission	141
6.2.3. Vers une économie de subsistance	143
6.3. <u>La vie au quotidien dans un poste</u>	145
6.3.1. Le missionnaire en tant qu'administrateur et gestionnaire	145
6.3.2. Activités journalières du missionnaire	147
6.3.3. Les agréments des Pères ; les visites à la Mission	149
6.4. <u>Le Tibet des missionnaires : Terre d'exil ou nouvelle Patrie?</u>	153
6.4.1. Les épreuves de la vie en Mission	153
6.4.2. Tibétanisation des Chanoines	156
6.4.3. Le souvenir du pays natal	159
6.5. <u>La circulation de l'information et ses effets</u>	162
6.5.1. A propos des Bernardins d'Europe et de Chine	162
6.5.2. A propos des "potins mondiaux"	166
6.5.3. La transformation de l'"Homo missionnarius"	168

#### P A R T I E 4

#### FORMES PRISES PAR L'ADVERSITÉ : DU DECLIN A L'INTERRUPTION

#### 7. CONFRONTATION AUX DEFIS DU TEMPS

7.1. <u>Relations des Chanoines avec les autorités locales</u>	173
7.1.1. La double suzeraineté des Marches tibétaines	173
7.1.2. La position de la Mission catholique	174
7.1.3. Les Bernardins au contact des instances civiles	175
7.1.4. L'hostilité des pontifes du lamaïsme	177
7.2. <u>Guerre civile et agressions extérieures (1936-1945)</u>	179
7.2.1. Premières apparitions des communistes : la longue Marche	180
7.2.2. Le conflit sino-japonais (1937-1945)	181
7.2.3. La Seconde guerre mondiale (1939-1945)	184
7.2.4. Un retour à la paix synonyme de renouveau missionnaire?	186
7.3. <u>Interruption de la présence missionnaire au "Pays des Lamas"</u>	189
7.3.1. Climat d'insécurité à la frontière sino-tibétaine	189
7.3.2. Le lamaïsme et la victoire des Alliés	190
7.3.3. Resserrement de l'étau sur la chrétienté yerkaloba	191
7.3.4. L'agonie de Yerkalo et l'assassihat du P.Tornay	193
8. LE TERME DE L'EXPERIENCE : L'EXPULSION DE CHINE	196
8.1. <u>Menaces sur la Mission : les Bernardins entre deux feux</u>	196
8.1.1. Incursions des brigands et réguliers tibétains	196
8.1.2. La lutte pour le pouvoir : la stratégie communiste	198
8.1.3. La "libération" de la Corne du Yunnan	199
8.2. <u>Le déclin de la Mission bernardine dans les Marches du Yunnan</u>	201
8.2.1. De la "lune de miel" aux germes de durcissement	201
8.2.2. Fermeture des postes missionnaires du Mékong	205
8.2.3. Assignation à résidence des Pères du Mékong à Weisi	207
8.2.4. La position instable des stations de la Salouen	210
8.3. <u>Renvoi des missionnaires du Tibet chinois</u>	212
8.3.1. La détermination des Chanoines face aux communistes	212

8.3.2. L'adieu aux Marches du Tibet : en route pour Hong-Kong	213
8.3.3. A la recherche d'une nouvelle terre de Mission	216
9. CONCLUSION GENERALE DU MEMOIRE	217
9.1. <u>Deux décennies d'apostolat à ébauche de bilan</u>	217
9.1.1. Un résultat global médiocre en apparence	217
9.1.2. Relativisation du constat d'échec	219
9.1.3. Quelques chiffres sur la Mission du Tibet	222
9.1.4. Interprétation du résultat à la Lumière de l'Evangile	223
9.2. <u>Retentissement à l'intérieur de la Congrégation bernardine</u>	226
9.2.1. Incidence du désengagement des Missions-Etrangères	226
9.2.2. Les conséquences d'un malentendu chez les Chanoines	228
9.2.3. Mise en perspective de quelques griefs	230
9.3. <u>Les chrétientés après la "libération"</u>	232
9.3.1. Les premières années suivant le départ des Chanoines	233
9.3.2. Tentatives de rejoindre la Terre de Mission	234
9.3.3. Trente-trois ans plus tard : le retour du chanoine Savioz	235
9.4. <u>Postface</u>	238
9.4.1. Avertissement au lecteur	238
9.4.2. Le pacte de lecture	240
9.4.3. Quelques réflexions sur la mission universelle	241
9.4.4. Ecrit sur "l'autre" et miroir de soi	242
Annexes	244
Notes et références	250
Bibliographie	276
Liste des annexes	281
Tableau des cartes	281
Table des matières	282